This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

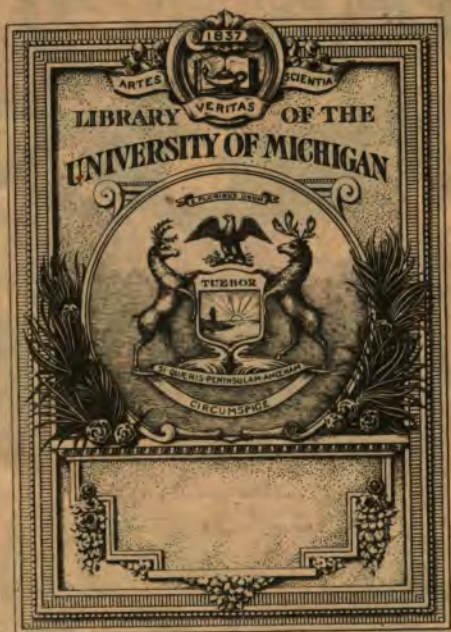
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

848
P94
1783

ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME DIX-HUITIÈME.

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE;

TRADUIT DE L'ANGLOIS,

PAR L'ABBÉ PRÉVOST:

AVEC FIGURES.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,

Et ſe trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

Rom. Lang.
Kahr
1-21-26
12817

PAMELA,

OU

LA VERTU RÉCOMPENSÉE.

Ce MARDI matin.

M'ETANT levée de bonne heure, j'écrivis juſqu'à cet endroit, tandis que madame Jewkes ronfloit dans ſon lit, pour ſe récompenſer de l'interruption qu'on avoit apportée à ſon repos cette nuit-là. J'attendois avec impatience qu'elle ſe levât, pour ſavoir comment ſe portoit mon pauvre maître. Elle eſt bien heureuſe, diſois-je, de pouvoir dormir d'un ſi bon ſomme: je jurerois bien qu'aucun amour, que celui d'elle-même, n'interrompra jamais ſon repos. J'étois fracaſſée, comme ſi l'on m'avoit battue d'importance, &

n'aurois jamais cru pouvoir ſupporter une ſemblable fatigue.

Dès que madame Jewkes fut debout, elle alla voir comment ſe portoit mon maître. Il avoit eu une bonne nuit, & ayant pris la veille, en aſſez grande quantité, du vin de Canarie mêlé de petit lait, il avoit ſué beaucoup, & ſa fièvre en étoit conſidérablement diminuée. Elle lui dit qu'il ne devoit pas être ſurpris, mais qu'elle avoit de bonnes nouvelles à lui annoncer. Il lui demanda ce que c'étoit? Et elle lui apprit ma venue. Eſt-il bien poſſible, s'écria-t-il en ſe levant tout d'un coup ſur ſon lit? Quoi! déjà, reprit-il? Elle eſt de retour d'hier au ſoir, lui dit la Jewkes. Monſieur Colbrand entrant là-deſſus pour s'informer de ſa ſanté, il le fit approcher, & fut enchanté du récit qu'il lui fit de notre voyage, de ma promptitude à revenir, & de l'ardeur que j'avois témoignée de gagner le logis ce ſoir-là. Vraiment, dit-il, je crois que ces jeunes & jolies filles-là réſiſtent mieux à la fatigue que nous autres hommes; mais en vérité elle eſt bien bonne, de m'avoir donné cette marque de l'envie qu'elle a de m'obliger. Je vous prie, madame Jewkes, de prendre grand ſoin de ſa ſanté, & de la laiſſer dormir tout le jour. Elle lui dit qu'il y avoit déjà deux heures que j'étois levée. Demandez-lui, ajouta-t-il, ſi elle veut bien avoir la bonté de

me rendre une visite. Si cela n'est pas de son goût, je me lèverai, & l'irai voir. En vérité, Monsieur, dit la Jewkes, il faut que vous demeuriez couché: je m'en vais lui parler. Au moins, dit mon maître, si elle y a la moindre répugnance, ne l'en pressez pas trop, je vous prie.

La Jewkes vint me trouver, & me rendre compte de tout ceci. Je lui dis que j'irois le voir de tout mon cœur; & en effet, j'en mourois d'impatience, & souffrois beaucoup de l'idée qu'il eût été si mal. Je descendis donc avec la Jewkes. Viendra-t-elle, dit-il à celle-ci dès qu'elle entra? Oui, dit la Jewkes, elle a répondu à la première proposition que je lui en ai faite, qu'elle y viendroit de tout son cœur. L'aimable personne, s'écria-t-il!

O ma chère Pamela, me dit-il, dès qu'il m'apperçut, vous m'avez guéri entièrement. Je suis fâché de vous en marquer ma reconnoissance dans une situation & d'une manière si peu décentes: ne me donnerez-vous pas votre chère main? Je la lui donnai, & il la baisa avec une ardeur incroyable. Monsieur, lui dis-je, vous me faites trop d'honneur: je suis au désespoir que vous soyez si mal. Je ne saurois être mal tant que je suis avec vous, reprit-il. Je suis déjà la santé même.

En vérité, me dit-il en baisant ma main,

vous ne vous repentirez pas de ce trait de bonté ; mon cœur en eſt trop rempli pour l'exprimer comme je le devrois. Je ſuis fâché de l'extrême fatigue que vous avez eſſuyée. La vie n'eſt plus vie pour moi ſans vous. Si vous m'aviez refuſé, quoiqu'aſſurément je ne me flattaſſe guère que vous vouluſſiez m'obliger juſques-là, je crois que l'accès de fièvre auroit été bien violent ; car elle m'a pris d'une façon fort ſingulière, & je ne ſavois que penſer de moi même ; mais à préſent la ſanté va me revenir promptement. Il n'eſt pas néceſſaire, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Jewkes, d'envoyer à Stamford chercher le médecin, comme on en étoit convenu hier ; car cette aimable enfant eſt mon médecin, auſſi sûrement que ſon abſence étoit ma maladie.

Il me pria de m'aſſeoir à côté de ſon lit, & me demanda ſi je lui avois fait le plaiſir d'envoyer chercher mon ancien paquet de papiers ? Je lui dis qu'oui, & que j'eſpérois qu'on l'apporteroit. C'eſt, dit-il, une double bonté que vous avez eue pour moi.

Je ne voulus pas y reſter long-tems, de peur de troubler ſon repos. Il ſe leva l'après-dînée, & me pria de lui tenir compagnie. Il me parut charmé, tranquille & beaucoup mieux. Je ſuis aſſuré, dit-il à madame Jewkes, qu'après la preuve que ma chère Pamela m'a donnée, par ſon

retour, de l'envie qu'elle a de m'obliger, nous ne ſaurions mieux faire que de la laiſſer en toute liberté : c'eſt pourquoi, ſi elle a envie de faire un tour de promenade en carroſſe, ou dans le jardin, ou en ville, ou quelqu'autre part, qu'on la livre à ſon bon plaiſir, ſans lui demander compte de rien ; & faites tout ce qui ſera en votre pouvoir pour l'obliger. Elle répondit qu'elle n'avoit garde d'y manquer.

Je vous dirai une choſe, ma chère Pamela, me dit-il, parce que je ſais que vous ſerez bien-aiſe de l'entendre, quoique vous n'ayez pas envie de me la demander. J'avois, avant votre départ, fait arrêter Williams, pour le montant de l'obligation que j'ai de lui ; car, je ne ſais quelle conduite il a tenue ; mais il ne put jamais trouver de caution ; ſi je n'ai aucun nouveau ſujet de me plaindre de lui, je pourrai n'en exiger pas le paiement : il eſt depuis quelque tems en liberté, & continue ſon école ; je ne ſerois pas fâché cependant que vous ne le viſſiez point pour le préſent.

Monſieur, lui dis-je, je ne ferai volontairement rien qui puiſſe vous déſobliger : je ſuis bien-aiſe qu'il ſoit en liberté, parce que j'ai été l'occaſion de ſon déſaſtre. Je n'oſai en dire davantage, malgré l'envie que j'aurois eue de plaider pour ce pauvre homme, à qui je croyois devoir rendre

par reconnoiſſance autant de ſervices que j'en trouverois l'occaſion. Je ſuis fâchée, ajoutai-je, que miladi Davers, qui vous aime tant, ait pu encourir votre indignation, & qu'il y ait eu des différens entre vous & elle. Je me flatte que ce n'a point été à mon ſujet ? Là-deſſus il tira de la poche de ſa veſte ſon porte-feuille ; car il étoit aſſis en robe-de-chambre, & me dit : Pamela, liſez cette lettre quand vous ſerez dans votre cabinet, & que j'en ſache votre opinion ; elle vous mettra au fait de ce dont il eſt queſtion.

Il ajouta qu'il ſe ſentoit tout d'un coup appeſanti ; qu'il vouloit demeurer au lit, & donner ce jour-là au repos ; & que s'il ſe trouvoit mieux le lendemain matin, il iroit prendre l'air dans ſon carroſſe. Je me retirai auſſi-tôt, & regagnai mon cabinet, où je lus la lettre qu'il avoit bien voulu me mettre entre les mains, & qui étoit conçue en ces termes ;

« Mon frère,

» J'entends de vous des choſes qui m'inquiè-» tent fort, & ſur leſquelles il faut abſolument, » ſoit que cela vous plaiſe ou non, que je vous » écrive nettement ma penſée. J'ai eu ici quelques » perſonnes qui m'ont priée de vous parler en ſœur ; » & qui, je ſuis fâchée de le dire, ont votre hon-» neur plus à cœur que vous ne l'y avez vous-

» même. Je n'aurois jamais cru qu'un frère à moi
» appartenant, eût pu s'abaiſſer juſqu'au point
» d'enlever la femme de chambre de feu ma
» mère, & de ſe perdre dans l'eſprit de tous ſes
» amis, en l'empêchant d'aller chez les ſiens.
» Mais lorſque vous refusâtes de laiſſer entrer la
» drôleſſe à mon ſervice, après la mort de ma
» mère, je compris aſſez par-là que vous ne ſon-
» giez à rien de bon. J'en ai honte pour vous, je
» vous jure. La fille étoit une bonne & innocente
» créature; mais je crois bien qu'à préſent il n'eſt
» plus queſtion de cela, ou que bientôt il n'en
» ſera plus queſtion. Permettez-moi de vous de-
» mander ce que vous entendez par une telle con-
» duite? Vous voulez, ou l'entretenir ſur le pied
» de maîtreſſe, ou en faire votre femme. Si c'eſt
» le premier, il en eſt aſſez de ce genre, ſans
» aller ruiner une malheureuſe que ma mère ai-
» moit, & qui étoit effectivement une très-bonne
» fille. Vous pouvez en rougir à coup sûr. Quant
» au ſecond cas, j'oſe affirmer que vous n'en avez
» pas la penſée: ſi pourtant vous l'aviez, vous
» ſeriez infiniment inexcuſable. Conſidérez, mon
» frère, que notre famille n'eſt pas du jour d'hier,
» qu'elle eſt auſſi ancienne que la meilleure qui ſois
» dans le royaume, & que depuis pluſieurs ſiècles,
» on n'y a vu aucun héritier ſe déshonorer par
» des méſalliances. Vous ſavez qu'une des meil-

» leures familles de toute la nation a déjà recher-
» ché la vôtre. Je vous permettrois cette folie,
» ſi vous deſcendiez de quelque noble d'un jour,
» ou qui ne fût éloigné que d'une génération ou
» deux, de la fange dont vous paroiſſez ſi ragoû-
» té. Il faut que vous ſachiez que, ſi vous avez
» le courage de vous abaiſſer juſques-là, nous
» vous déſavouerons à jamais, moi & tous les
» miens; & que je rougirai du titre de votre
» ſœur. Il eſt affreux qu'un chevalier auſſi bien
» fait de ſa perſonne que vous, auſſi favoriſé des
» dons de l'eſprit, auſſi généralement recherché
» pour ſon mérite, maître d'un bien ſi clair &
» ſi noble, & de ſommes ſi conſidérables qui
» vous ont été tranſmiſes par les meilleurs père
» & mère, avec le ſang ancien & pur qui coule
» dans nos veines, aille ſe jeter à la tête de la
» première créature qu'il rencontre. Ce ſeroit auſſi
» très-mal fait à vous de perdre d'honneur cette
» miſérable. Je vous prie donc de la rendre à ſes
» parens, & de lui donner cent livres ſterling,
» ou quelque choſe comme cela, pour contri-
» buer à la rendre heureuſe par un mariage avec
» quelqu'honnête garçon de ſon étoffe. Ce ſera
» pour lors agir comme il convient, & le moyen
» auſſi d'obliger & d'appaiſer

Votre très-chagrine ſœur.

P. S.

» Si je vous ai écrit avec tant de vivacité, » conſidérez, mon frère, que ma tendreſſe pour » vous, & la honte dont vous vous couvrez vous- » même m'y ont portée. Je ſouhaite que cette let- » tre faſſe ſur vous l'effet qu'en attend votre très- » affectionnée ſœur

DAVERS.

Voilà, mes très-chers parens, une lettre bien cruelle, & qui montre aſſez combien les pauvres ſont mépriſés par les riches & les orgueilleux. Cependant nous étions tous originairement ſur le même pied : & pluſieurs de ces gens ſi nobles, & qui font ſonner ſi haut l'ancienneté de leur ſang, ſeroient ravis de l'avoir auſſi ſain, & en réalité auſſi peu corrompu que le nôtre. Il faut bien que ces cœurs hautains ne penſent jamais au peu de tems que dure la vie, & qu'ils ne réfléchiſſent pas qu'avec toute leur vanité, un tems viendra, & n'eſt pas loin, où il leur faudra digérer de ſe voir au niveau de nous : & ce philoſophe avoit bien raiſon, qui, conſidérant le crâne d'un roi & celui d'un pauvre homme, dit qu'il n'y voyoit point de différence. Ignorent-ils donc que le plus riche prince & le plus pauvre mendiant doivent également comparoître au dernier jour devant un grand & terrible juge, qui ne les diſtinguera pas ſelon leurs conditions dans ce monde ; mais qui

pourra bien au contraire les condamner avec d'autant plus de sévérité, qu'ils auront négligé un plus grand nombre d'occasions de faire du bien ? Les pauvres gens ! Que leur orgueil me fait pitié ! O dieu ! garde-moi de leur haut rang, si je ne puis l'avoir qu'au prix d'être toujours entachée de leurs vices, ou coupable d'un mépris si cruel & si peu judicieux pour l'humble état qu'ils regardent avec tant de dédain.

D'un autre côté, comment ces gens si qualifiés savent-ils, même en supposant qu'ils puissent prouver en remontant une succession de deux, de trois, ou même de cinq cens ans, parmi leurs ancêtres nobles, qu'alors les premières tiges de ces pauvres familles si méprisées, qui n'ont pas tenu des regiſtres exacts d'une dérogeance assez ordinaire, n'étoient pas d'une date encore plus ancienne ? Ou qui les assurera que dans cent ou deux cens ans d'ici quelques-unes de ces familles du jour d'hier qu'ils vilipendent aujourd'hui, ne seront pas un jour en possession de leurs propres biens, tandis que leurs descendans seront réduits aux chaumières des premiers, qui peut-être à leur tour (tant est grande la vanité & l'instabilité des choses humaines,) feront parade de leur extraction, & mépriseront celle des autres ?

Ces réflexions se présentèrent à mon esprit devenu sérieux par l'indisposition de mon maître,

& par l'orgueilleuſe lettre de l'humble miladi Davers contre la hautaine Pamela. Je dis l'humble miladi Davers, parce qu'elle a pu s'humilier juſqu'à un orgueil ſi petit ; & la hautaine Pamela, parce qu'elle ſe ſent l'ame trop élevée, pour jamais deſcendre ſi bas. Après tout, ſi nous, pauvres mortels, ſavons à peine ce que nous ſommes, nous ſavons beaucoup moins ce que nous ſerons ; & encore une fois, je prie le ciel de me garder de l'orgueil criminel qu'une haute fortune inſpire.

Je me rappelle à cette occaſion les vers ſuivans, où le poëte exprime beaucoup mieux les mêmes penſées.

. . . . . La ſage providence
A différens eſprits divers talens diſpenſe.
L'eſclave le plus vil, le plus vil artiſan,
Des ſueurs de ſon front nourrit le courtiſan :
Utiles à leur tour, uſant de l'abondance,
Les grands du laboureur ſoulagent l'indigence.
Ah ! ne regardez point l'eſclave avec dédain,
Riches ; prêtez-vous mieux au but du ſouverain.
Votre orgueilleux mépris aux pauvres fait injure :
Ils tiennent comme vous un rang dans la nature ;
Vos travaux & les leurs tendent à même fin :
Ils entrent de concert dans le decret divin ;
Et la mort, abattant le ſceptre & la houlette,
Toujours vient rétablir l'égalité parfaite.

Ce MERCREDI matin.

MON maître vient de m'envoyer dire que ſon rétabliſſement eſt en ſi bon train, qu'il vouloit faire un tour de promenade dans ſa berline après déjeûner, & qu'il me prioit de lui accorder ma compagnie. J'eſpère que je ſaurai me tenir dans l'humilité, & me comporter comme il faut, ſous le poids de tant de faveurs.

Madame Jewkes eſt la plus obligeante créature du monde; & chacun me traite ici avec autant de reſpect que ſi j'étois l'égale de miladi Davers Mais pourtant, ſi tout ceci n'alloit aboutir qu'au mariage ſuppoſé ! Non, cela ne ſe peut; ou, du moins, je veux l'eſpérer. Cependant l'orgueil d'un haut rang, d'un grand nom, de nobles ayeux, & de tout ce qu'il vous plaira, eſt ſi énergiquement mis en jeu dans la lettre de miladi Davers, que je ne ſaurois me promettre un bonheur auſſi grand que les apparences qui me l'annoncent ſont magnifiques. S'il me falloit à préſent déchoir de mes eſpérances, mon ſort ſeroit plus triſte que jamais. Ce nouvel honneur me fera peut-être voir plus clair dans ma condition. Ainſi je me tiendrai prête. Mais je crois que je ne changerai point d'ajuſtement. Si je le fai-

ſois, j'aurois l'air de vouloir rapprocher mon état du ſien ; & d'un autre côté, ſi je ne le fais pas, on trouvera peut-être que je lui fais déshonneur. Je crois pourtant que j'ouvrirai le porte-manteau, & que, pour la première fois depuis ma venue ici, je mettrai ma plus belle robe de ſoie. Mais d'un autre côté, ce ſera m'approprier en quelque ſorte les habits auxquels j'avois renoncé ; & je ne ſuis pas abſolument sûre que de nouvelles traverſes ne tomberont pas ſur ma tête. J'irai donc comme me voilà ; car, quoique ſimplement miſe, je ſuis, ſans vanité, propre comme un lapin. Ainſi allons comme nous ſommes, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Madame Jewkes dit pourtant que je devrois me mettre de mon-mieux ; mais je lui dis que je crois n'en devoir rien faire. Comme mon maître eſt levé, & qu'il déjeûne, je me haſarderai à deſcendre pour lui demander comment il veut que je ſois.

En vérité, ſes bontés pour moi ne font qu'augmenter à chaque inſtant, &, dieu ſoit loué ! ſa bonne ſanté va le même train. Le charmant viſage qu'il a, en comparaiſon de celui qu'il avoit hier ! J'en bénis dieu d'un grand cœur !

Il ſe leva, vint à moi, me prit par la main, & me fit aſſeoir à côté de lui. Vous alliez parler, mon aimable Pamela, me dit-il ? Que vouliez-vous me dire ? Monſieur, répondis-je un peu

honteuſe, je crois que c'eſt trop d'honneur pour moi d'aller dans le carroſſe avec vous. Non, dit-il, ma chère Pamela, le plaiſir de votre compagnie ſera plus grand que l'honneur de la mienne : ainſi briſez tout-à-fait là-deſſus.

Mais, Monſieur, lui dis-je, je vous ferai déshonneur d'aller avec vous dans cet équipage. Vous feriez honneur à un prince, ma belle enfant, me dit ce bon, cet excellent monſieur, & dans cet équipage, & dans tout autre qu'il vous plaira de choiſir : vous y êtes ſi charmante que, ſi vous ne craignez pas de vous enrhumer avec ce bonnet rond, vous irez tout comme vous voilà. Vous aurez donc la bonté, Monſieur, répliquai-je, d'aller par quelque chemin détourné, afin qu'on ne voye pas que vous faites tant d'honneur à votre domeſtique. O ma chère enfant ! me dit-il, je ſoupçonne que vous craignez plus les caquets pour vous-même que pour moi. Mais je veux faire évanouir peu-à-peu la ſurpriſe du public, & l'accoutumer à regarder ce qui doit bientôt s'enſuivre, comme une choſe dûe à ma Pamela.

O le plus aimable & le mieux aimé des hommes ! Que penſerez-vous à préſent, mes chers parens ? N'ai-je pas bien fait de revenir ici ? Ah ! ſi je pouvois bannir mes craintes ſur le mariage ſuppoſé, (car tout ceci ne contredit pas encore

cet horrible projet,) je ſerois mille fois trop heureuſe !

Je montai donc de grand cœur dans ma chambre pour prendre mes gants ; & j'y attendis ſes ordres. Ah ! mon cher, mon très-cher monſieur ! diſois-je en moi-même comme ſi je lui euſſe parlé, épargnez-moi de grace de nouvelles épreuves, & de nouveaux chagrins ; car je crois en bonne vérité que je n'y réſiſterois jamais.

Enfin, à ma grande ſatisfaction, on vint me dire que mon maître étoit prêt : je deſcendis comme un éclair, & devant tous les domeſtiques, il me donna la main, & m'aida à monter dans le carroſſe comme ſi j'euſſe été une dame ; & puis il y monta lui-même. Madame Jewkes lui recommanda d'éviter avec ſoin de gagner du froid après ſon indiſpoſition ; & j'eus la ſatisfaction d'entendre ſon nouveau cocher dire à un des autres domeſtiques : Voilà, en vérité, un charmant couple ! ce ſeroit dommage de les ſéparer. O mes chers parens ! je crains que votre fille n'aille devenir tout-à-fait orgueilleuſe ; mais vous croirez ſurtout que j'ai lieu de me tenir en garde contre l'orgueil, quand vous lirez les particularités dont je vais vous faire le détail.

Il commanda le dîner pour deux heures ; & Abraham, qui a ſuccédé à Jean, monta derrière le carroſſe. Il ordonna à Robert d'aller à petit

train, & me dit qu'il avoit à me parler de ſa ſœur Davers, & de pluſieurs autres choſes. Il me baiſa un peu trop d'abord en partant, en vérité: & j'avois peur que Robert ne tournât le dos pour regarder à travers la glace de devant, ou que les paſſans ne nous viſſent. Il me tint auſſi les diſcours du monde les plus obligeans.

Je ne doute pas, me dit-il à la fin, que vous n'ayez lu & relu l'impertinente lettre de ma ſœur, & que vous ne trouviez, comme je vous l'ai déjà dit, que vous ne lui êtes pas plus obligée que moi. Vous voyez qu'elle m'y donne à entendre que quelques perſonnes ont été chez elle, qui ne ſauroient être que l'officieuſe madame Jervis, meſſieurs Longman & Jonathan; & c'eſt ce qui me fit prendre la précaution de les congédier..... Je vois, dit-il, que vous allez parler en leur faveur; mais le tems n'eſt pas encore venu pour vous de le faire, ſi jamais je le permets.

J'ai, dit-il, prévenu les menaces de ma ſœur, en la déſavouant pour telle. Dieu ſait que j'en ai agi en bon frère avec elle, & qu'en entrant en poſſeſſion du bien de mon père, je lui ai donné la valeur de trois mille livres ſterling, de plus que ce qu'il lui avoit laiſſé par ſon teſtament; & en vérité cette femme-là s'eſt bien oubliée, en m'écrivant ſur le ton colère & inſolent dont elle l'a fait; car elle ſavoit de reſte que je ne

l'endurerois

l'endurerois pas. Mais il faut que vous ſachiez, Pamela, qu'elle eſt outrée de dépit de ce que je ne veux pas accepter un mariage qu'elle m'a propoſé avec la fille de milord *** qui, même avec tous ſes autres avantages, ne peut en aucune manière être miſe en parallèle avec ma Pamela, ni pour la perſonne, ni pour l'eſprit, ni pour les talens. Vous voyez cependant, ma chère enfant, combien étoit fondée l'excuſe que je vous alléguois de l'orgueil attaché à un haut rang, & de la cenſure du monde, qui, je l'avoue, me tient encore un peu trop au cœur : car une femme ne brille pas dans le public comme un homme ; & le monde n'apperçoit ni vos excellentes qualités ni vos perfections. S'il pouvoit les démêler, les plus ſévères cenſeurs ſeroient mes premiers apologiſtes. Mais on dira en général : Voilà monſieur un tel, qui, avec une fortune conſidérable, vient d'épouſer la femme de chambre de ſa mère ; ſans conſidérer qu'il n'y a pas une dame dans le royaume qui puiſſe l'effacer, ni ſoutenir avec plus de dignité le rang où je l'élèverai ſi je l'épouſe : &, ajouta-t-il en me paſſant les bras au cou & me rebaiſant, je plains auſſi ma chère enfant de la part qu'elle aura à cette cenſure ; car il lui faudra repouſſer l'orgueil & les mépris de toute la nobleſſe qui nous environne. Vous voyez bien que ma ſœur Davers ne pourra jamais vous

regarder de bon œil. Les autres dames ne vous rendront pas visite, & avec un mérite infiniment supérieur à tout ce qu'elles en ont ensemble, vous en serez traitée comme une personne indigne de leur attention. Si donc j'épousois ma Pamela, comment la chère enfant s'accommoderoit-elle de tout cela ? Ne feront-ce pas là de grandes mortifications pour mon aimable fille ? Car de mon côté tout ce que j'ai à faire avec mes grands biens, c'est de soutenir effrontément la gageure, d'en railler tout le premier comme autrefois, avec mes camarades de chasse, de jeu de boule & de danse ; d'essuyer leurs impertinences une bonne fois ou deux ; & je vous réponds bien que ma fortune m'attirera toujours assez d'égards de leur part : mais encore une fois, comment ma pauvre enfant fera-t-elle de son côté, avec celles de son sexe ? Car il faudra bien que vous voyiez quelque compagnie. Mon état ne vous permettra pas d'en choisir de trop inférieures à vous : les dames fuiront la vôtre, &, quoique ma femme, continueront à vous traiter comme la femme de chambre de ma mère. Que dit ma chère fille à tout cela ?

Vous devinez assez, mes chers parens, combien je devois être transportée de sentimens si pleins de bonté, de générosité, & de condescendance. Il me sembloit que j'étois environnée de

concerts célestes; & chaque mot qui sortoit de sa bouche étoit pour moi plus doux que le miel d'*Hybla*. Ah! Monsieur, lui dis-je, quelle indulgence! quelle bonté inexprimable! La pauvre Pamela a bien d'autres combats à soutenir & une difficulté bien plus importante à vaincre.

Et quelle peut être cette difficulté, reprit-il avec quelque sorte d'impatience? Songez, Pamela, que je n'ai plus de doutes à vous pardonner. Aussi n'en ai-je plus moi-même, lui dis-je, ni n'en puis avoir désormais : ma difficulté est de savoir comment je pourrai mériter & soutenir le poids de toutes vos faveurs. Chère enfant, me dit-il en me serrant tendrement entre ses bras; je craignois que vous ne me missiez encore en colère; mais cela n'arrivera pas, car je vois que vous avez un cœur reconnoissant, & ce retour plein de douceur & de bonté dont vous payez le cruel traitement que vous avez reçu dans ma maison, traitement qui devoit vous la faire détester, m'a fait prendre la résolution de vous pardonner tout, excepté les doutes que vous pourriez avoir sur ma probité, dans un tems où je répands mon ame devant vous avec l'ardeur la plus sincère & la plus tendre.

Mais, mon cher Monsieur, lui dis-je, ce qui me touchera plus que tout, ce seront les railleries amères que vous aurez à essuyer personnel-

lement, pour vous être abaiſſé juſques-là. Car pour moi, vu la petiteſſe de ma condition, & mon peu de mérite, les mépris mêmes & les réflexions des dames me feront honneur ; & j'aurai l'orgueil de mettre plus de la moitié de leur mauvais vouloir ſur le compte de l'envie qu'elles porront à ma félicité. Si je puis, par tout le reſpect imaginable, & par la plus prompte obéiſſance, avoir le plaiſir de vous être agréable, je me croirai toujours trop heureuſe, quoi que le monde en puiſſe dire.

Vous êtes bien bonne, me dit-il, ma chère enfant : mais comment remplirez-vous votre tems quand vous n'aurez point de viſites à rendre ou à recevoir, quand vous ne ſerez d'aucune partie de plaiſir, quand vous n'aurez point de table de jeu pour paſſer vos ſoirées d'hiver, ou même, comme c'eſt le goût d'aujourd'hui, la moitié des jours d'hiver & d'été ? Vous avez joué fort ſouvent avec ma mère ; ainſi vous ſavez vous tirer du jeu comme des autres divertiſſemens : & je vous aſſure, ma chère fille, que je n'exigerai jamais que vous vous priviez des amuſemens auxquels ma femme pourroit s'attendre, ſi j'épouſois une dame de la première qualité.

Ah ! Monſieur, lui dis-je, vous êtes plein de bonté pour moi ; & je m'en ſens accablée. Mais, croyez-vous que, dans une maiſon comme la

vôtre, celle à qui vous ferez l'honneur de l'en rendre maîtreſſe, n'y trouvera pas à employer utilement ſon tems, ſans aller chercher des occupations ailleurs ?

Premièrement, Monſieur, ſi vous me le permettez, j'entrerai dans certaines branches d'économie de famille, qui ne ſeront pas au-deſſous du rang auquel j'aurai le bonheur d'être élevée, s'il y en a de cette eſpèce ; & j'eſpère que je le ferai ſans m'attirer la haine d'aucun honnête domeſtique.

En ſecond lieu, je vous ſoulagerai d'autant de détails domeſtiques qu'il me ſera poſſible, quand je vous aurai convaincu que vous pouvez me les confier ; & vous ſavez, Monſieur, que feu ma bonne maîtreſſe avoit fait de moi ſon tréſorier, ſon aumônier & ſon factoton.

D'un autre côté, s'il faut que je rende ou reçoive des viſites, & que les dames ne veuillent pas me faire cet honneur-là, ou qu'elles ne me le faſſent que de tems à autre ; je recevrai, ſi vous voulez bien me le permettre, & rendrai des viſites aux pauvres malades des environs : je ſoulagerai leurs beſoins & leurs néceſſités dans les petites choſes qui leur ſeront utiles, ſans vous porter aucun préjudice, & qui vous attireront de leur part des bénédictions & des prières pour votre ſanté & votre bien-être.

J'aiderai encore comme ci-devant à votre femme de charge à faire des gelées, des confitures sèches & liquides, des marmelades & des cordiaux, à préparer toutes les proviſions de garde pour l'uſage de la famille, & à faire tout votre fin linge, & le mien.

Si quelquefois vous avez la bonté de m'accorder votre compagnie, je ferai avec vous un tour de promenade en carroſſe; & quand vous reviendrez de vos divertiſſemens, ou de la chaſſe, ou de tout autre endroit où il vous plaira d'aller, j'aurai la ſatisfaction de vous recevoir avec tous les mouvemens de reſpect & de joie imaginables: en votre abſence, je compterai chaque inſtant juſqu'à votre retour, & peut-être que de tems à autre vous m'accorderez votre agréable converſation durant une ou deux de ces heures que je regarderai comme les plus douces de ma vie, & où vous aurez l'indulgence d'écouter toutes les tendres folies qu'un cœur plein de vos bontés pourra m'inſpirer dans ſes épanchemens.

Le tems du déjeûner, les préparatifs du dîner, où il s'agira quelquefois de recevoir vos amis choiſis, & la compagnie, ſinon de dames, au moins de meſſieurs que vous amènerez avec vous, ſans compter les ſoupers, rempliront très-utilement la meilleure partie du jour.

D'ailleurs, Monſieur, quelque dame d'un bon

caractère pourra bien me venir voir de tems en tems ; & s'il m'en vient, j'eſpère me comporter de manière à n'augmenter pas le blâme que vous vous ſerez attiré : j'uſerai alors de toute la circonſpection & de toute la diſcrétion imaginable ; & je porterai l'humilité auſſi loin qu'il me ſera poſſible, ſans compromettre votre honneur.

Il eſt vrai que je puis jouer tous les jeux de cartes que notre ſexe aime : mais je n'en ai pas la fureur, & n'en aurai jamais envie, qu'autant que cela pourra encourager à venir ici les dames que vous ſeriez fâché qui s'en abſtinſſent, faute d'y trouver un amuſement auquel elles ſont accoutumées.

Si j'ai quelques inſtans de loiſir, la muſique, que ma digne maîtreſſe m'a appriſe, pourra les remplir.

Et puis, Monſieur, vous ſavez que j'aime à lire & à griffonner ; & quoique je ne puiſſe déſormais faire le dernier, que pour des comptes de famille entre les domeſtiques & moi, ou entre moi & vous-même, la lecture eſt pour moi un plaiſir que je ne me refuſerois pas aux heures convenables, pour la meilleure compagnie du monde, excepté la vôtre. Elle pourra encore me polir l'eſprit, & me rendre plus digne de votre compagnie & de votre converſation : & les explications que vous aurez la bonté de me donner

de ce que je n'entendrai pas, me la rendront à la fois une occupation délicieuse, & une instruction solide.

Mais, Monsieur, il y a une chose que je devrois bien ne pas oublier, parce qu'elle doit passer avant toute autre. J'espère que mon devoir envers dieu occupera toujours une bonne partie de mon tems, en actions de graces pour sa souveraine bonté envers moi, & en prières pour vous & pour moi-même : pour vous, Monsieur, que je prierai dieu de bénir, en récompense de votre extrême condescendance à mon égard : pour moi-même, afin que dieu me rende capable de remplir mon devoir de femme, & de lui marquer ma gratitude pour tous les biens que je recevrai des mains de sa providence, à l'aide de votre générosité.

Croyez-vous, Monsieur, qu'avec tout cela, je puisse être embarrassée des moyens d'employer mon tems ? Mais comme je sais que, si j'ai le bonheur d'être à vous, chaque marque de mépris qu'on me témoignera, rejaillira en quelque sorte sur votre personne, je vous prierai de ne pas m'équiper magnifiquement ; mais de permettre que je sois aussi simplement ajustée que cela se pourra sans vous faire honte, & sans déroger à l'honneur que j'aurai de porter votre digne nom : car je ne sais que trop, Monsieur, que rien n'ex-

cite plus l'envie de celles de mon ſexe, que de voir une perſonne l'emporter ſur elles en fait d'équipage & d'ajuſtement; & cela m'attireroit mille impertinentes épithètes de leur part.

Je m'arrêtai là; car j'avois déjà ſuffiſamment jaſé. Pourquoi ma chère Pamela s'arrête-t-elle, me dit-il en me ſerrant contre lui? Que ne continue-t-elle ſon diſcours? Je pourrois l'écouter tout le jour. Vous dirigerez vous-même vos propres plaiſirs, ajouta-t-il, & l'emploi de votre tems, dont vous faites un choix ſi aimable: & de cette manière, quelques-unes de mes mauvaiſes actions ſeront expiées par votre conduite exemplaire, & dieu me bénira pour l'amour de vous.

Avec quel plaiſir ne me faites-vous pas ſavourer cet avant-goût de ma félicité, me dit-il tout tranſporté! Je vais maintenant défier l'impertinence des gens les plus avides du plaiſir de cenſurer, & les envoyer apprendre l'excellence de votre caractère, & l'excès de mon bonheur, avant que de permettre à leurs bouches profanes de prononcer ſur mes actions & ſur votre mérite. Permettez-moi, ma chère Pamela, de me flatter ici de l'eſpérance d'un amuſement encore plus doux, dont votre modeſtie n'a rien voulu m'inſinuer, & ſur lequel, de peur que votre délicateſſe ne me ſoupçonne de déroger à la pu-

reté de mes bonnes intentions, je me contenterai de dire en paſſant, que j'eſpère qu'à tant d'occupations il s'en joindra une autre, qui me fera penſer à perpétuer à la fois mon bonheur & ma famille, dont je ſuis preſque le ſeul héritier.

Je penſe que je rougis, quoique je ne puſſe être choquée de la manière charmante & décente avec laquelle il inſinuoit cette eſpérance éloignée. Mais jugez auſſi combien mon cœur étoit touché de tout ce qu'il me diſoit.

Il eut la bonté d'ajouter une autre réflexion toute charmante, qui me montra la noble ſincérité de ſes bonnes intentions. Je vous avoue, ma Pamela, me dit-il, que je vous aime avec une pureté que je n'ai jamais connue de ma vie: c'eſt un feu qui m'étoit abſolument étranger, & que je commençai à ſentir pour vous dans le jardin; quoique, par des doutes hors de ſaiſon, vous euſſiez pincé le bouton prêt d'éclore, lorſqu'il étoit encore trop tendre pour réſiſter à la biſe du mépris & de la négligence. Oui, l'heure délicieuſe de converſation que j'ai préſentement avec vous, m'a déjà cauſé plus de joie & de contentement, que toutes les agitations criminelles de ma première paſſion, quand même elle eût été ſatisfaite, ne m'en ont, ni ne m'en auroient jamais pu procurer.

Ah! Monſieur, lui dis-je, n'attendez pas de

la pauvre Pamela des termes qui répondent à de ſi généreuſes proteſtations. C'eſt bien à préſent que je vois que vous avez les moyens auſſi-bien que la volonté de me lier à vous d'une obligation éternelle. Que je me tiendrai heureuſe, ſi, quoiqu'incapable de mériter cet excès de condeſcendance & de bonté, je puis au moins vous montrer que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne! Je ne puis vous garantir qu'un cœur reconnoiſſant : mais ſi jamais je vous donne volontairement ſujet de vous dégoûter de moi, (car vous pardonnerez généreuſement des fautes involontaires,) puiſſé-je me voir bannie de votre maiſon & de votre cœur, & auſſi parfaitement répudiée, que ſi la loi m'avoit ſéparée de vous pour jamais!

Mais, Monſieur, continuai-je, quelque mal que je priſſe mon tems, lorſque je me conduiſis ainſi dans le jardin, j'oſe me flatter que ſi vous m'aviez écoutée pour lors, vous auriez pardonné mon imprudence, & ſeriez convenu que j'avois quelque ſujet de vous craindre, & de me ſouhaiter avec mes pauvres parens. Je dis ceci d'autant plus volontiers, que je ne voudrois pas que vous me cruſſiez capable de payer votre bonté d'inſolence, ou d'affecter une ſotte ingratitude, lorſque vous me témoigniez tant de tendreſſe.

En vérité, Pamela, me dit-il, vous me donnâtes alors bien du chagrin : car je vous aime trop,

pour n'être pas jaloux de l'ombre de votre indifférence pour moi, ou de la plus légère préférence que vous pourriez paroître donner à un autre, ſans en excepter vos parens mêmes. Ce fut ce qui me porta à ne vouloir pas vous entendre; car je n'avois pas encore ſurmonté ma répugnance pour le mariage; & comme vous ſavez, un rien fait pencher une balance en équilibre. Vous voyez cependant que, quoique j'aie pu me ſéparer de vous, pendant que ma colère duroit, le reſpect que je venois de témoigner pour votre vertu, me fit néanmoins prendre la réſolution de ne rien attenter contr'elle. Vous avez vu auſſi, que le rude combat que je ſoutins, lorſque je commençai à réfléchir & à lire votre pathétique journal, entre le déſir de vous rappeler, & le doute où j'étois que vous vouluſſiez revenir, (car j'étois abſolument réſolu de ne pas vous y forcer,) avoit penſé me coûter une cruelle maladie: mais votre retour prompt & obligeant a banni toutes mes craintes, en me faiſant eſpérer que je ne vous ſuis pas indifférent; & vous voyez avec quelle promptitude votre préſence a fait évanouir mon indiſpoſition.

J'en bénis dieu, lui dis-je; mais puiſque vous avez la bonté de m'encourager, & de ne pas mépriſer ma foibleſſe, je vous avouerai que je ſouffris plus que je ne me le ſerois imaginé, avant que de l'avoir expérimenté, en me voyant bannie de vo-

tre préſence avec tant de colère. J'y fus d'autant plus ſenſible, que j'entendis la généreuſe réponſe que vous fîtes en ma faveur à la méchante Jewkes, au moment que je partis de chez vous : car cela réveilla tout mon reſpect pour vous ; & vous vîtes bien, Monſieur, que, toute tranſportée, je ne pus m'empêcher de me préſenter encore bruſquement devant vous, & de reconnoître à vos genoux votre extrême bonté pour moi. Il eſt vrai, dit-il, ma chère Pamela, que nous nous ſommes ſuffiſamment tourmentés l'un & l'autre : la ſeule conſolation qui nous en peut revenir, ſera d'y réfléchir de ſang-froid & avec plaiſir, quand toutes ces bouraſques ſeront diſſipées, comme j'eſpère qu'elles le ſont à préſent, & lorſque, sûrs de l'eſtime l'un de l'autre, nous nous rappellerons par quelle gradation extraordinaire nous ſerons montés au faîte de la félicité à laquelle j'eſpère que nous arriverons bientôt.

Apprenez-moi cependant, ajouta mon bon maître, ce que ma chère fille m'auroit dit pour ſa juſtification, ſi je m'étois livré au danger de l'entendre ſur ſes craintes & ſur ce qui lui faiſoit ſouhaiter de s'éloigner de moi, au moment que je venois de lui montrer ma paſſion pour elle, d'une manière que je croyois devoir lui plaire, & contenter ſa vertu.

Là-deſſus, je tirai de ma poche la lettre de

la bohémienne : mais, avant que de la lui montrer : J'ai, lui dis-je, à vous faire voir une lettre, que je crois que vous avouerez avoir dû me donner beaucoup d'inquiétude : mais avant toutes choſes, comme je n'en connois pas l'auteur, & que l'écriture en paroît contrefaite, j'aurois à vous demander en grace, ſi vous devinez qui c'eſt, (ce que je ne ſaurois faire,) de ne lui en marquer aucun reſſentiment, parce qu'elle n'a été écrite, ſelon toute apparence, que dans la vue de me rendre ſervice.

Il la prit, & la lut : & la voyant ſignée, *quelqu'un* ; oui, oui, dit-il, elle vient bien sûrement de *quelqu'un*, & toute déguiſée qu'eſt la main, je connois l'écrivain. Ne voyez-vous pas par le port de quelques-unes de ces lettres, & par une petite touche d'écriture de ſecrétaire, répandue en divers endroits, ſur-tout dans ce *C* & cette *R*, que c'eſt la main d'une perſonne élevée à la chicane ? C'eſt, dit-il, celle du vieux Longman ; l'officieux coquin qu'il eſt ! Auſſi ai-je fini avec lui. Monſieur, lui dis-je, je ſuis tellement comblée de vos faveurs, qu'il y auroit de l'audace à moi de prétendre plaider pour quelqu'un contre qui vous ſeriez en colère : cependant, Monſieur, comme il n'a encouru votre indignation que pour l'amour de moi, & non par aucun autre manque de reſpect ou de déférence, je ſouhaiterois..... mais je n'oſe en dire davantage.

Mais, quant à la lettre, reprit-il, & à l'avertiſſement qu'elle contient, dites-moi, je vous prie, Pamela, quand l'avez-vous reçue? Le vendredi que vous allâtes à la noce à Stamford. Comment, ajouta-t-il, a-t-on pu vous la faire tenir à l'inſu de madame Jewkes, puiſque je lui avois enjoint ſi étroitement de vous accompagner, & que vous m'ayiez promis que vous ne rechercheriez pas les moyens d'entretenir une ſemblable correſpondance? Car lorſque je partis pour Stamford, je ſavois par un avis particulier, qu'on eſſaieroit de vous voir, & de vous faire remettre une lettre par quelqu'un, ſi on ne pouvoit vous délivrer; mais je n'étois pas certain de quel côté cette lettre viendroit, ayant également à ſoupçonner ma ſœur Davers, madame Jervis, monſieur Longman, Jean Arnold & votre père. Et comme je ne faiſois plus que combattre avec moi-même, pour ſavoir ſi j'écouterois les vues honorables que j'avois pour vous, ou ſi je vous mettrois en liberté de retourner chez vos parens, pour éviter le danger où je me ſentois de prendre le premier parti, (car j'étois abſolument réſolu de ne plus vous bleſſer, non pas même vos oreilles, par aucune propoſition d'une autre nature,) ce fut la raiſon pour laquelle je vous priai de permettre que madame Jewkes vous gardât de ſi près juſqu'à mon retour, tems auquel je penſois

que j'aurois enfin décidé entre mon orgueil & ma tendreſſe.

Ceci, lui dis-je, Monſieur, me met bien au fait de la conduite que vous tîntes, & de ce que vous nous dites alors à la Jewkes & à moi; & je vois de plus en plus combien je dois me repoſer ſur votre bonté & votre généroſité. Auſſi vous dirai-je tout. Là-deſſus je lui racontai l'affaire de la bohémienne, comment elle avoit mis la lettre parmi l'herbe détachée de terre, & le reſte. L'homme, me dit-il alors, qui s'imagine que mille dragons ſuffiront pour garder une femme, contre ſon inclination, trouvera bientôt qu'ils ne ſuffiſent pas: elle ſaura mettre dans ſon parti les pavés des rues & l'herbe des champs, & les faire ſervir à entretenir ſes intelligences. Je vois bien, dit-il, que, ſi le cœur n'eſt pas de la partie, il eſt à peine aſſez de verroux pour captiver le corps. Vous venez de me faire un fort joli récit, & comme vous ne m'avez jamais donné lieu de ſoupçonner votre véracité, même dans vos plus rudes épreuves, je ne révoque nullement en doute la vérité de ce détail; & je veux à mon tour vous donner une preuve de ma ſincérité, que vous ne pourrez vous empêcher de trouver convaincante.

Je vous dirai donc, ma chère Pamela, tant ce vieux coquin de *quelqu'un* étoit bien au fait, que j'avois actuellement formé un ſemblable deſſein; que

que le jour étoit pris pour la venue du même original qui eſt dépeint dans cette lettre ; & que j'avois imaginé qu'il ne liroit qu'une partie de la cérémonie dans ma chambre, pour vous tromper le moins qu'il ſeroit poſſible. De cette manière j'eſpérois de vous avoir à moi, ſur un pied qui pour lors m'auroit été beaucoup plus agréable qu'un mariage effectif. Je ne voulois pas non plus vous donner trop tôt la mortification de vous détromper : de ſorte que nous aurions pu vivre des années entières en très - bonne intelligence ; & j'aurois en même-tems été le maître d'annuller ou de confirmer ce mariage, ſelon que bon m'auroit ſemblé.

Ah ! Monſieur, m'écriai-je, la reſpiration me manque de l'idée du danger que j'ai couru. Mais, quel bon ange a pu prévenir l'exécution d'une trame ſi bien ourdie ?

Votre bon ange, ma Pamela, me dit-il ; car lorſque je vins à conſidérer que cela vous auroit rendue miſérable, ſans me rendre heureux ; que ſi vous fuſſiez devenue mère, il m'auroit été poſſible de légitimer l'enfant, au cas que j'euſſe voulu le faire héritier de mes biens ; que je ſuis preſque le dernier de ma famille, & que la plus grande partie de ce que je poſsède reviendroit de néceſſité à une famille étrangère, compoſée de perſonnes ſans mérite, & qui me déplaiſent, quoi-

que je puſſe en ce cas avoir des enfans vraiment iſſus de moi ; quand je vins à conſidérer encore votre vertu ſans reproche, les dangers & les aſſauts que vous aviez ſoutenus de ma part, l'abîme de chagrin dans lequel je vous aurois plongée, uniquement parce que vous étiez belle & ſage, & que ces qualités m'avoient rendu paſſionné pour vous ; quand enfin je vins à réfléchir ſur votre prudence & votre véracité tant de fois éprouvées ; je pris la réſolution, quoique certain de l'exécution de ce dernier projet, de me vaincre moi-même, &, quelques combats que j'euſſe à ſoutenir contre ma tendreſſe, de me ſéparer de vous, plutôt que de vous trahir par un ſi noir attentat. D'ailleurs, ajouta-t-il, je me ſouviens d'avoir déclamé hautement contre une action de ce genre, qu'on avoit attribuée à un des premiers hommes que nous euſſions dans la robe, & qui devint enſuite un des premiers du royaume : je ſongeai que ce ne ſeroit que marcher ſur les traces d'autrui ; & comme j'étois aſſuré qu'il en avoit eu du chagrin, quand il étoit venu à réfléchir ſur ſon action, mon ſot orgueil en fut un peu piqué, parce qu'ayant à donner à gauche, je ne voulois, pour ainſi dire, être l'original que de moi-même. Toutes ces conſidérations me déterminèrent à renoncer à ce projet, & j'envoyai dire à mon homme, que j'avois penſé plus mûrement à la choſe, &

que je le priois de ne pas venir, qu'il n'eût de plus amples inſtructions de ma part. Je m'imagine que pendant cette incertitude, quelques-uns de vos confédérés (car nous avions tous deux des donneurs d'avis, votre vertu & votre mérite vous ayant concilié des partiſans & des amis fidelles, ce que mon argent & mes promeſſes m'avoient à peine procuré,) l'ont appris d'une manière ou d'une autre, & vous en ont informée. Ce ſecours auroit pu vous venir trop tard, ſi votre ange blanc ne l'avoit pas emporté ſur mon ange noir, & s'il ne m'avoit pas inſpiré la réſolution d'abandonner mon projet, lorſqu'il alloit être exécuté. J'avoue cependant que, vu la façon ſingulière dont ces avis vous étoit donné, de ſemblables apparences ne juſtifioient que trop bien vos appréhenſions : la ſeule choſe où je vous trouve blâmable, c'eſt que, quoique je fuſſe réſolu de ne pas écouter vos excuſes, vous auriez pu cependant, avec le talent d'écrire que vous avez, m'éclaircir ce point de votre conduite : oui, chère Pamela, quand j'aurois appris combien vous aviez été fondée à ralentir & même éteindre un feu naiſſant, prêt à ſe manifeſter d'une manière honorable, je ne l'aurois pas regardé, comme il étoit aſſez naturel que je le fiſſe, d'un côté, comme une inſulte faite hors de ſaiſon à ma tendreſſe pour vous ; & de l'autre, comme une délicateſſe ridicule, ou, ce

dont vous ſavez exprimer vos ſentimens par écrit, & pour y voir la chaîne entière des maux que je vous ai faits, afin de mieux connoître ſi les égards que j'aurai déſormais pour vous juſqu'au tombeau, pourront ſuffire à vous en récompenſer.

Voilà, mes chers parens, la manière dont votre heureuſe fille fut comblée des faveurs de ſon généreux maître. Cette douce converſation me parut contrebalancer amplement tous les maux qu'il m'avoit faits. Il me dit encore mille choſes tendres, qu'il ſeroit trop long de vous écrire, quoiqu'elles ne puiſſent jamais ſortir de mon ſouvenir. Quelles actions de graces ne rendis-je pas à dieu? J'eſpère que je le bénirai ſans ceſſe, pour tant de faveurs non méritées qu'il verſe ſur ſa ſervante. L'heureux changement que celui de mon ſort! Et qui ſait ſi mon généreux & tendre maître, voyant que je n'en ſuis pas tout-à-fait indigne, ne me mettra pas en pouvoir de répandre autour de moi, ſans lui faire tort, les heureuſes influences attachées à la condition où ſa bonté va m'élever? Ce ſera ſur-tout une double bénédiction pour moi, ſi je puis ſeulement m'acquitter de la centième partie de ce que je dois à d'auſſi bons parens que les miens, dont les pieuſes inſtructions & les bons exemples ont été, après dieu, les inſtrumens de mon bonheur pré-

ſent, & de celui que j'ai lieu de me promettre pour l'avenir. O quels épanouiſſemens de joie ces magnifiques eſpérances & ce charmant point de vue ne me font-ils pas reſſentir ! C'en eſt plus que je n'en puis ſoutenir : je veux réfléchir à longs traits ſur toutes ces choſes, pour admirer & bénir la bonté de cette providence qui par tant de divers détours, a ſu me faire marcher dans les ſentiers de l'innocence, & m'a ſi libéralement récompenſée de ce qu'elle-même m'a donné la force d'exécuter. Gloire en ſoit à jamais rendue à dieu ſeul, par celle qu'il a miſe dans cet état de raviſſement, par votre heureuſe Pamela !

Je vais maintenant reprendre le fil de mon agréable récit.

Comme notre promenade étoit finie, & que le carroſſe prenoit le chemin du logis : Par tout ce qui s'eſt paſſé entre nous dans cette agréable converſation, me dit-il, ma Pamela voit & croit ſans doute que déſormais ſa vertu n'a plus d'aſſauts à ſoutenir de ma part : mais ſa patience & ſon humilité auront peut-être encore quelques légères épreuves à eſſuyer : car j'ai, aux inſtantes importunités de miladi Darnford & de ſes filles, promis de leur faire voir mon aimable enfant ; & je veux pour cet effet les avoir tous avec miladi Jones, & la famille de madame Péters, à dîner chez moi un de ces jours. Et comme je

crois que, pour le préſent, vous ne vous ſoucieriez pas extrêmement de faire en cette occaſion l'ornement de la table, juſqu'à ce que vous puiſſiez le faire de plein droit, je ſerois charmé que vous ne refuſaſſiez point de deſcendre, ſi je venois à vous en prier : car je voudrois bien, ajouta ce cher maître, que pour préambule de nos noces, (ah ! que ce mot me paroît doux !) toute cette nobleſſe eût bonne opinion de votre mérite : la vue de votre perſonne & de vos charmantes manières, ſera plus que ſuffiſante pour cela. De cette façon, je préparerai peu à peu mes voiſins à ce qui doit ſuivre : je les ai déjà mis au fait de votre caractère, & leur admiration n'attend que vous.

Monſieur, répondis-je, après tout ce qui s'eſt paſſé, je ſerois indigne de vos bontés, ſi je pouvois héſiter à dire que je ne ſaurois avoir d'autre volonté que la vôtre. Quelqu'embarraſſée que je puiſſe être dans une compagnie de cet ordre, le poids de vos faveurs l'emportera ſur le ſentiment de mon peu de mérite, & ſur la crainte des obſervations qu'on pourra faire ; & j'obéirai ſans ſcrupule.

Je vous ſuis obligé, ma Pamela, me dit-il, & je vous prie de ne vous ajuſter que comme vous voilà : car comme ils ſont informés de votre condition, & que je leur ai fait l'hiſtoire de l'ajuſ-

tement que vous portez aujourd'hui, & leur ai appris à quelle occaſion vous l'avez, une des jeunes demoiſelles a prié en grace qu'on pût vous voir juſtement comme vous êtes. La choſe me fera d'autant plus de plaiſir, qu'ils verront que vous n'êtes redevable à votre équipage d'aucun de vos agrémens, & qu'avec les ſeules graces naïves que vous tenez de la nature, vous paroiſſez beaucoup plus aimable, que ne le ſont les plus grandes dames, avec tout l'éclat de la parure & des diamans.

Ah! Monſieur, lui dis-je, votre bonté voit la pauvre Pamela dans un jour bien ſupérieur à ſon mérite. Mais vous ne devez pas vous attendre que d'autres, & les dames ſur-tout, me verront d'un œil auſſi favorable. Néanmoins, je ſerai toujours ravie de garder cet humble équipage, juſqu'à ce que, pour l'amour de vous-même, vous m'ordonniez d'en changer: car j'eſpère que je mettrai toujours ma plus grande gloire dans vos bontés: d'ailleurs, je ſerai charmée de montrer à tout le monde, que, par rapport à mon bonheur dans cette vie, je ſuis entièrement l'ouvrage de votre généroſité, & de faire voir de quelle petite condition il vous a plu de m'élever à des honneurs que les plus grandes dames ſeroient ravies de poſſéder.

Admirable fille, me dit-il, excellente Pamela, tes ſentimens ſont aſſurément ſupérieurs à ceux

de tout ton ſexe. J'aurois pu m'adreſſer à mille belles femmes ; mais jamais aucune n'auroit mérité mon admiration comme toi.

Comme je ne vous répète des diſcours ſi obligeans, que parce qu'ils ſont les effets de la bonté de mon maître, & que je ſuis bien éloignée d'avoir la préſomption de m'en croire aucunement digne, j'eſpère auſſi, mes chers parens, que vous ne l'attribuerez pas à ma vanité : car je puis vous aſſurer que je me crois d'autant plus obligée à l'humilité, que je ſens qu'on a plus de bonté pour moi. C'eſt dans tous les ſens manquer de richeſſes, que de recevoir des faveurs qu'on ne ſauroit payer ; comme c'eſt le propre d'une ame riche en vertu, de pouvoir les diſpenſer, ſans en attendre ou en déſirer de retour. C'eſt d'un côté l'état de la créature humaine, comparé de l'autre au créateur : on peut donc dire de ceux qui ſont dans ce dernier cas, qu'ils imitent la divinité ; & c'eſt-là ſans doute le plus grand des éloges.

Le carroſſe nous ramena au logis environ ſur les deux heures ; je louai dieu de l'état parfait de ſanté & de contentement où mon bienfaiteur me parut être ; & j'en augurai qu'il ne ſe repentoit pas de ſa bonté. Il me donna la main pour deſcendre du carroſſe, & me mena ainſi juſques dans la ſalle, devant tous les domeſtiques, avec la même politeſſe qu'il l'avoit fait en partant. Madame

Jewkes vint lui demander comment il ſe portoit. A merveille, madame Jewkes, lui dit-il, à merveille ; graces à dieu, & à l'aimable fille que voilà. J'en ſuis bien-aiſe, dit-elle ; mais je me flatte que vous ne vous trouvez pas plus mal de mes ſoins & de mes ordonnances. Au contraire, madame Jewkes, lui dit-il, vous m'avez fait grand bien l'une & l'autre.

Madame Jewkes, ajouta-t-il, nous avons, vous & moi, traité bien rudement Pamela. Je m'attendois aſſez, lui dit-elle, à être le ſujet de ſes plaintes. Je puis vous aſſurer, dit mon maître, qu'elle n'a pas prononcé votre nom : nous nous ſommes entretenus de toute autre choſe ; & j'eſpère qu'elle nous pardonnera à l'un & à l'autre : il faut ſur-tout qu'elle vous pardonne, à vous qui n'avez rien fait que par mes ordres. Je veux dire ſeulement, que les conſéquences néceſſaires de ces ordres ont donné bien du chagrin à ma Pamela ; & c'eſt maintenant à nous à le lui faire oublier, ſi nous pouvons.

Monſieur, reprit la Jewkes, j'ai toujours dit à mademoiſelle (ce fut le nom qu'elle me donna,) que vous étiez bien bon, & toujours prêt à pardonner. Non, dit-il, j'ai agi fort lâchement, & c'eſt elle, je penſe, qui voudra bien me pardonner. Tout ce préambule eſt pour vous dire, madame Jewkes, que je vous prie déſormais de

faire votre étude de l'obliger, autant que vous avez auparavant été contrainte par mes ordres de lui déplaire. Et vous n'oublierez pas, qu'en toutes choſes, il faut à préſent qu'elle ſoit ſa propre maîtreſſe.

Et apparemment la mienne auſſi, dit la Jewkes? Oui, reprit mon généreux maître; & je crois que la choſe aura lieu, avant qu'il ſoit peu. Je ſais donc bien, dit-elle, en mettant ſon mouchoir ſur ſes yeux, ce qui m'arrivera. Pamela, me dit mon maître, conſolez la pauvre madame Jewkes.

Rien ne pouvoit être plus généreux, que de paroître la mettre déjà ſous mon pouvoir. Madame Jewkes, lui dis-je en la prenant par la main, je ne m'aviſerai jamais de faire un mauvais uſage du pouvoir qui pourra m'être donné par le meilleur des maîtres, & je n'aurai jamais à cœur de vous faire aucun tort, quand même je le pourrois : car je penſerai toujours que ce que vous avez fait, n'a été que pour obéir à une volonté à laquelle la bienſéance voudra que je me ſoumette auſſi : ainſi, quoique nous ſoyons animées de ſentimens très-différens par rapport à leurs effets, cependant, comme ces effets partent d'une même cauſe, je les reſpecterai toujours.

Voyez, madame Jewkes, dit mon maître, nous avons affaire vous & moi à un cœur géné-

reux. En vérité, ſi Pamela ne vous pardonnoit pas, comme vous n'avez agi que ſur mes inſtructions; je croirois qu'elle ne me pardonne qu'à moitié. Eh bien, dit-elle, puiſqu'ainſi ſoit, dieu vous béniſſe l'un & l'autre. Je vais redoubler de diligence, pour obliger ma maîtreſſe; car je vois qu'elle le ſera bientôt.

O mes chers parens! faites à préſent pour moi des prières d'un autre ordre. Priez que je ne m'énorgueilliſſe pas trop, & que la tête ne me tourne pas de tant de choſes magnifiques & ſi propres à flatter la vanité d'une perſonne de mon ſexe & de mon âge. Je demande actuellement à dieu de grand cœur, de faire évanouir & d'éloigner de moi toutes ces délicieuſes eſpérances, ſi elles doivent me corrompre juſqu'au point de me rendre vaine, & ſi j'en dois venir à ne pas reconnoître, avec une humilité pleine de gratitude, la divine providence, qui m'a ſi viſiblement conduite à cet heureux période, à travers les ſentiers dangereux où j'ai marché.

Mon maître eut la bonté de dire, qu'il croyoit que je pouvois bien dîner avec lui, puiſqu'il étoit ſeul. Mais je le priai de m'excuſer, de peur qu'un ſi grand excès de condeſcendance & de bonté tombant ſur moi tout-à-la-fois, ne vînt à bout de me tourner la tête, & je lui demandai en grace d'amener plus graduellement mon bonheur,

de peur que je ne ſuſſe pas aſſez comment le ſupporter.

Ceux, me dit-il, qui doutent d'eux-mêmes, font rarement des fautes. Si vous aviez eu la moindre raiſon de craindre ce que vous dites, il ne vous ſeroit jamais venu dans l'eſprit : car il n'y a que les ames préſomptueuſes, remplies d'elles-mêmes, & incapables de penſer, qui donnent dans des erreurs capitales. Cependant, ajouta-t-il, j'ai une ſi haute opinion de votre prudence, qu'en général je croirai toujours ce que vous faites très-bien fait, parce que ce ſera vous qui le ferez.

Monſieur, lui dis-je, vos obligeantes expreſſions ne ſeront pas abſolument perdues avec moi, ſi je puis l'empêcher : car elles me feront employer tous mes ſoins pour tâcher de mériter votre bonne opinion & votre approbation, que je regarderai toujours comme la plus sûre règle de ma conduite.

Comme j'étois alors prête à monter dans ma chambre : Permettez, Monſieur, lui dis-je en regardant autour de moi avec quelque confuſion, pour voir ſi quelqu'un étoit-là, que je vous remercie à genoux, comme j'ai été cent fois tentée de le faire dans le carroſſe, pour toutes les bontés dont vous m'accablez ; j'eſpère que vous n'en perdrez pas le fruit : & là-deſſus j'oſai lui baiſer la main.

Je me ſuis étonnée depuis, que j'euſſe eu tant de hardieſſe. Mais que pouvois-je y faire ? Mon pauvre cœur, plein de gratitude, reſſembloit à une rivière qui, s'enflant à l'excès, vient à inonder ſes bords : & comme celle-ci entraîne avec elle tout ce qui ſurnage, les élans de mon ame emportèrent toute ma crainte & ma timidité.

Il me ſerra dans ſes bras avec tranſport, eut la condeſcendance de s'agenouiller à côté de moi, & me baiſant : Ma chère & toute bonne Pamela, me dit-il, proſterné comme vous, je vous jure une fidélité & une ſincérité éternelles : dieu veuille nous accorder ſeulement la moitié des plaiſirs qui ſemblent nous être réſervés, nous n'aurons jamais lieu d'envier le bonheur des plus grands princes. Ah ! Monſieur, lui dis-je, comment pourrai-je ſoutenir tant de bonté ? Je ſuis vraiment pauvre à tous égards en comparaiſon de vous ; car dans quel genre de généroſité ne me laiſſez-vous pas à mille lieues derrière vous !

Il me releva, & comme je prenois le chemin de la porte, il me conduiſit juſqu'au pied de l'eſcalier, & après m'avoir encore donné un baiſer, il me laiſſa monter dans ma chambre. Je m'y jetai à deux genoux, dans les plus grands tranſports d'alegreſſe, & je bénis ce dieu tout bon qui avoit ainſi changé ma triſteſſe en joie, & m'avoit ſi abondamment récompenſée des maux

que j'avois endurés. Que je les trouve légers à préſent, tous ces maux qui paroiſſoient ſi formidables à mon triſte cœur ! Je veux déſormais, dans tous les états de la vie, au milieu de toutes ſes viciſſitudes & de ſes haſards, me livrer à la providence : elle ſait ce qui nous convient le mieux ; & des malheurs mêmes que nous redoutons le plus, elle en fait ſouvent les cauſes de notre bonheur, & les moyens pour nous délivrer des plus grands déſaſtres. Toute jeune que je ſuis, mon expérience, quant à cet article de la confiance qu'il faut avoir en dieu, eſt conſidérable, quoique mon jugement en général puiſſe n'être encore que foible, & peu formé. Vous excuſerez ces réflexions, parce que ce ſont celles de votre fille, & qu'en ce qu'elles peuvent avoir de bon, elles ſont le fruit des exemples & des inſtructions de vous & de feu ma bonne maîtreſſe.

Je vous en ai beaucoup écrit en peu de tems : j'ajouterai ſeulement, pour finir les détails de cette charmante journée, que mon maître ſe portoit ſi bien l'après-dînée, qu'il alla faire un tour à cheval, & ne revint que ſur les neuf heures du ſoir. En arrivant il monta dans ma chambre, & me voyant la plume à la main : Je ne viens, me dit-il, ma chère Pamela, que pour vous dire que je me porte à merveille : comme j'ai une lettre

ou

ou deux à écrire, je vous laiſſerai continuer la vôtre: car je m'apperçois que vous étiez après; (j'avois mis mon papier de côté lorſqu'il étoit entré,) & là-deſſus il me donna un baiſer, me ſouhaita le bon ſoir, & deſcendit: & moi je finis ma lettre juſqu'à cet endroit avant que de me mettre au lit. La Jewkes me dit que, ſi cela m'étoit plus agréable, elle iroit coucher ailleurs. Non, lui répondis-je, madame Jewkes, je vous prie de m'accorder votre compagnie. Elle me fit une belle révérence, & me remercia. Comme les tems changent!

JEUDI.

MON maître vint me voir le matin, & m'entretint long-tems avec toute la complaiſance imaginable ſur différens ſujets. Il me demanda, entr'autres choſes, ſi je voulois ordonner quelques habits neufs pour le jour de mon mariage. (Oh! que le cœur me battit à ce mot prononcé ſi tranquillement!) Je lui dis que je me remettois de toutes choſes à ſon bon plaiſir, mais que je lui demandois en grace une ſeconde fois, pour les raiſons que je lui en avois données, de ne me pas équiper avec trop de magnificence.

Je crois, ma chère, me dit-il, que la choſe

ſe fera fort ſecrètement. Je compte que vous ne craignez plus un mariage ſuppoſé : apprenez-en l'office par cœur, je vous prie, afin de voir qu'on n'en oublie pas un ſeul mot. J'étois tranſportée entre la honte & la joie : oh ! comme le feu me monta au viſage !

Je lui dis que je ne craignois abſolument rien, & que je n'appréhendois que ma propre indignité. Je crois, ajouta-t-il, que cela ſe fera d'aujourd'hui en quinze dans cette maiſon. Oh ! pour le coup je tremblai tout de bon, & vous penſez bien que ce n'étoit pas de chagrin. Que dit ma chère enfant, ajouta-t-il ? avez-vous quelque répugnance à choiſir un des jours de la ſemaine prochaine ? car mes affaires demandent ma préſence à mon autre maiſon, & je ne voudrois pas quitter celle-ci, ſans me voir heureux par la poſſeſſion de ma chère Pamela.

Je n'ai de volonté que la vôtre, lui dis-je plus rouge que le feu : mais, Monſieur, ne dites-vous pas que ce ſera dans la maiſon ? Oui, reprit-il, car je veux tenir la choſe auſſi ſecrète que faire ſe pourra ; & ſi nous allons à l'égliſe, tout ſera bientôt public. C'eſt, lui dis-je, une cérémonie ſainte, Monſieur ; & il vaudroit mieux, ce me ſemble, la faire dans un lieu ſaint.

Je vois la confuſion de mon aimable fille, me dit-il fort obligeamment ; & votre délicateſſe

alarmée m'apprend que je dois vous obliger de tout mon pouvoir. C'eſt pourquoi, je veux faire vider & nettoyer ma petite chapelle, qui depuis deux générations n'a ſervi que de décharge, parce que notre famille n'y a jamais réſidé long-tems, & je la ferai préparer pour la cérémonie, ſi vous n'agréez pas qu'elle ſe faſſe dans votre chambre ou dans la mienne.

Cela vaudra mieux que la chambre, lui dis-je; & j'eſpère qu'on n'en fera plus un garde-meuble, mais qu'on la mettra conſtamment à l'uſage auquel je préſume qu'elle a été conſacrée. Oui, oui, dit-il, elle a été conſacrée, il y a déja pluſieurs ſiècles, du tems de mon biſayeul, qui a bâti & la chapelle, & le bon vieux manoir.

Mais, ma chère enfant, permettez, ſi ce n'eſt point trop ajouter à votre aimable confuſion, que je vous demande, ſi ce ſera la première ou la ſeconde ſemaine des quinze jours en queſtion? Je baiſſai les yeux, & perdis toute contenance. Parlez, me dit-il.

Monſieur, repris-je, ce ſera, s'il vous plaît, la ſeconde ſemaine. Comme il vous plaira, me dit-il avec complaiſance; mais je vous ſerois bien obligé, ma Pamela, ſi vous faiſiez choix de la première. J'aimerois mieux la ſeconde, lui dis-je, ſi cela vous étoit indifférent. Eh bien! ſoit,

reprit-il ; mais ne différez donc pas juſqu'au dernier des quinze jours.

Puiſque vous m'enhardiſſez à parler ſur cet important ſujet, permettez-moi, lui dis-je, de vous demander ſi je ne puis pas écrire à mes parens, pour les informer de mon bonheur ? Vous le pouvez, ſans doute, me dit-il ; mais recommandez-leur de tenir la choſe ſecrète, juſqu'à ce que vous ou moi exigions le contraire. Je vous ai bien dit que je ne voulois plus voir vos papiers, mais j'entendois que je ne voulois plus les voir ſans votre conſentement : ſi vous voulez me les montrer, (& à préſent ma curioſité n'a d'autre motif que le plaiſir que je goûte à lire ce que vous écrivez,) je vous en tiendrai compte comme d'une faveur.

Monſieur, répondis-je, quoique je ne les aie pas écrits pour que vous les luſſiez, parce que je comptois ſur votre parole ; je ne laiſſerai pas que de vous les montrer, ſi vous voulez bien me permettre d'en récrire une feuille. Quelle feuille, me dit-il ? Je vous le demande, quoique je ne conſente pas par avance à ce que vous paroiſſez ſouhaiter : car j'ai d'autant plus à cœur de voir cette feuille, qu'elle contient les véritables ſentimens dans leſquels vous l'avez écrite, & parce que votre intention n'étoit pas que je la viſſe. Ce que je ne voudrois pas que vous luſſiez, lui

dis-je, ſont des réflexions peu ménagées pour les termes, ſur la lettre que j'ai reçue de la bohémienne. Je les ai miſes ſur le papier dans le tems que j'étois effrayée de votre projet du mariage ſuppoſé : il y a bien encore quelques autres choſes que je ne me ſoucierois pas que vous viſſiez : mais c'en eſt-là le plus mauvais article. Ma chère petite impertinente, me dit-il, je ne ſaurois y être peint plus en laid que ce qui m'en a paru à moi-même ; & je vous permettrai de noircir à diſcrétion, ſur ce ſujet, un portrait dont l'original a dû vous paroître la noirceur même. Eh bien ! Monſieur, lui dis-je, je crois que je vous obéirai avant que le ſoir vienne. Au moins, reprit-il, n'y changez pas un mot. Je m'en garderai bien, lui dis-je, puiſque vous me le défendez.

La Jewkes monta pendant que nous parlions, & nous dit que Thomas étoit de retour. Ah ! dit mon maître, qu'il apporte ici les papiers ; car nous comptions, lui & moi, que vous les aviez envoyés par cet homme. Mais nous fûmes cruellement trompés, quand il vint dire à mon maître : Monſieur, monſieur Andrews ne s'eſt pas trouvé d'humeur de me les livrer ; il vouloit abſolument que ſa fille eût été forcée à lui écrire cette lettre : & en vérité, le bon vieillard paroiſſoit accablé de douleur. Il ſoutenoit que ſa fille étoit perdue ; qu'autrement elle n'auroit pas tour-

né bride ſi près de chez lui, comme je venois de lui dire qu'elle avoit fait, au lieu de venir voir ſes parens. Je commençai à craindre pour lors que la chance ne tournât encore pour moi.

Allons, Thomas, dit mon maître, point de détour : dites-moi devant mademoiſelle Andrews quels diſcours ils ont tenus. Vraiment, Monſieur, dit Thomas, lui & la bonne madame Andrews, après avoir conféré enſemble ſur votre lettre, Mademoiſelle, ſortirent ſur votre reſpect, en pleurant ſi amèrement que j'en avois grand mal au cœur : & puis ils diſoient, qu'à cette heure c'en étoit fait de leur pauvre fille ; qu'elle avoit écrit cette lettre-là par force, ou qu'elle avoit cédé à monſieur, & comme çà, qu'elle étoit perdue, ou qu'elle le ſeroit bientôt.

Mon maître parut fâché : je l'appréhendai. De grace, Monſieur, lui dis-je, excuſez les craintes de mes honnêtes parens. Ils ne ſauroient s'imaginer votre bonté pour moi.

Ainſi, ajouta-t-il ſans me répondre, ils ont refuſé de vous livrer les papiers ? Oui, dit Thomas, quoique je leur diſſe, ſur votre reſpect, que vous, Mademoiſelle, aviez écrit de votre propre mouvement & de très-grand cœur ce que je venois de leur apporter, ſur une lettre que je vous avois remiſe. Mais le bon vieillard dit : Vraiment, femme, il y a dans ces papiers-là cent choſes

qu'il n'y a que nous qui devons voir; & ſur-tout qu'il ne faut pas que notre monſieur liſe. On s'eſt ſervi de tant de ſtratagêmes pour tromper la pauvre fille, qu'à la fin il s'en eſt trouvé un trop fort pour elle. Comment pouvons-nous concevoir qu'elle eſt partie pour venir nous trouver, & cela de ſi grand train, & que quand elle a été à plus de moitié de chemin, elle nous a envoyé cette lettre-là, & qu'elle s'en eſt retournée de ſon bon vouloir, comme vous dites; pendant que nous ſavons que ſa plus grande joie eût été de revenir avec nous, & d'échapper aux dangers où elle a été ſi long-tems expoſée? Et puis, il dit, ſur votre reſpect, qu'il ne réſiſteroit pas à ce chagrin-là, parce qu'aſſurément ſa fille étoit déja une fille perdue. Et comme çà, ajouta Thomas, les deux bonnes vieilles gens s'aſſirent, & ſe donnant la main & s'appuyant ſur l'épaule l'un de l'autre, ne firent que ſe lamenter pitoyablement : le cœur me ſaignoit de les voir; mais, tout ce que je leur dis ne put les conſoler; & ils ne voulurent pas me donner les papiers, quoique je leur diſſe que je ne les remettrois qu'à mademoiſelle Andrews elle-même. Et comme çà, j'ai été, ſur votre reſpect, obligé de m'en revenir ſans eux.

Mon cher maître me vit fondre en larmes, à cette deſcription de vos craintes & de vos allarmes ſur mon compte. Ne vous chagrinez pas

de, la ſorte, me dit-il; au fond, je ne ſuis point fâché contre votre père: c'eſt un bon & honnête-homme: je voudrois ſeulement que vous lui écriviſſiez ſur le champ; la lettre ſera envoyée par la poſte à monſieur Atkins, qui demeure à deux milles de la maiſon de votre père: je la mettrai dans un couvert, où je prierai monſieur Atkins de la faire tenir sûrement à vos parens au moment qu'il la recevra. Ne leur parlez point d'envoyer les papiers afin de ne leur point donner d'inquiétude; car je ne veux voir à préſent ces papiers, que par un pur motif de curioſité, que je puis ſatisfaire en tout tems. Là-deſſus il me donna un baiſer devant Thomas, eſſuya mes larmes avec ſon mouchoir, & dit à Thomas: Après tout, les bonnes vieilles gens ne ſont point à blâmer. Ils ne ſavent pas mes honorables intentions pour leur chère fille, qui dans peu ſera votre maîtreſſe, Thomas: je tiendrai cependant la choſe ſecrète pendant quelques jours, & ne voudrois pas que mes domeſtiques en parlaſſent hors du logis.

Dieu béniſſe monſieur, lui dit Thomas. Monſieur ſait mieux que perſonne ce qu'il a à faire. Vous êtes toute bonté, lui dis-je. J'admire l'indulgence avec laquelle vous pardonnez qu'on vous trompe dans votre attente, au lieu d'en être fâché, comme je l'appréhendois. Thomas ſe retira, & mon

maître me dit : Je n'ai pas beſoin de vous faire reſſouvenir d'écrire ſur le champ, pour tranquilliſer les bonnes gens : je vais pour cet effet vous laiſſer à vous-même ; envoyez-moi ſeulement ceux de vos papiers que vous voulez bien que je voye, afin que je m'en amuſe une heure ou deux. Mais, ajouta-t-il, j'oubliois de vous dire, que les meſſieurs & dames de nos voiſins dont je vous ai parlé, viendront dîner demain avec moi, & que j'ai donné là-deſſus à madame Jewkes les ordres néceſſaires. Faudra-t-il, lui dis-je, que je paroiſſe devant eux ? Sans doute, reprit-il, c'eſt-là principalement ce qui les amène : & croyez-moi, ma Pamela, raſſurez-vous, vous ne verrez rien là qui vous égale.

Dès que mon maître m'eût quittée, j'ouvris mes papiers, & tirai ceux qui commençoient au jeudi matin qu'il partit pour Stamford. Ils contenoient : « La viſite du matin qu'il me rendit avant » que je fuſſe levée, & les ordres exprès qu'il don» na à madame Jewkes de veiller attentivement » ſur ma conduite : L'affaire de la bohémienne du » jour ſuivant, & mes réflexions là-deſſus, où » je le traite d'homme vraiment diabolique, avec » pluſieurs autres expreſſions fort vives, ſuggérées » par ce que les apparences avoient alors d'affreux » contre lui. Son retour le ſamedi ; les frayeurs » où il me jeta, en faiſant ſemblant de vouloir

» me viſiter, pour trouver les papiers qui ſuivoient
» ceux qu'il avoit eus par le moyen de madame
» Jewkes. L'obligation où je fus de les abandon-
» ner. Sa conduite à mon égard après les avoir
» lus, les queſtions qu'il me fit à ce ſujet. Son
» extrême bonté pour moi, à la vue des dangers
» auxquels j'avois échappé, & des angoiſſes où
» je m'étois trouvée. Comment, au milieu de
» l'accès de bienveillance où il étoit, je m'aviſai,
» hors de ſaiſon, & penſant au mariage ſuppoſé
» dont j'avois été informée par la bohémienne,
» de ne lui marquer que mon envie de retour-
» ner auprès de vous. Comment cela le fit en-
» trer en fureur, juſqu'au point de me chaſſer de
» chez lui le dimanche même, & de me ren-
» voyer chez vous. Les particularités de mon voya-
» ge, mon chagrin en le quittant, & comment
» je vous avoue avec ſincérité que je me trouve
» l'avoir aimé ſans le ſavoir & ſans pouvoir m'en
» empêcher. Comment il fit courir après moi,
» pour me prier de revenir, laiſſant néanmoins
» généreuſement la choſe à mon choix, lorſqu'il
» auroit pu me faire revenir de gré ou de force.
» Comment je me réſolus de l'obliger; & quelle
» fatigue j'eſſuyai en m'en retournant. L'obligeante
» réception qu'il me fit, & comment il me mon-
» tra la lettre foudroyante de ſa ſœur Davers, où
» elle cenſure ſa conduite à mon égard, le priant

» de me mettre en liberté, & le menaçant de le » renier pour ſon frère, s'il ſe déshonore en m'é- » pouſant. Mes réflexions ſérieuſes ſur cette lettre », *&c.* J'eſpère que vous verrez bientôt tous ces papiers avec le reſte. Ils amènent les choſes juſqu'à mardi dernier au ſoir.

Tout ce qui s'en eſt ſuivi, comme notre converſation dans le carroſſe mercredi matin, & ſon extrême bonté depuis ce tems-là, a été ſi obligeant que j'ai cru que je n'en écrirois pas davantage, ayant quelque honte de parler ſi ouvertement ſur un ſujet ſi délicat & ſi flatteur; quoique les faveurs ſans nombre que je reçois de lui, méritent de ma part tous les témoignages que je puis lui donner de ma reconnoiſſance.

Quand j'eus parcouru ces papiers, je les lui portai moi-même dans la ſalle, & lui dis en les lui donnant: Accordez-moi, Monſieur, la même indulgence que ci-devant, & ſi j'ai été trop ſincère & trop libre dans mes réflexions & dans l'énoncé de mes ſentimens, que mes frayeurs, d'un côté, & ma ſincérité, de l'autre, me ſervent d'excuſe. Vous êtes bien obligeante, ma chère enfant, me dit-il: mes penſées ne ſont pas plus à craindre pour vous que mes actions.

Je montai enſuite dans ma chambre, & je vous écrivis pour vous informer en peu de mots de mon bonheur préſent, & des bontés de mon maî-

tre, pour vous marquer combien mon cœur eſt pénétré de la reconnoiſſance qu'il doit au plus aimable des hommes, & pour vous aſſurer que j'aurai bientôt le plaiſir de vous renvoyer, non-ſeulement les papiers que je vous demande, mais encore tous ceux qui les ont ſuivis juſqu'à préſent, parce que je ſais qu'à vos heures perdues vous aimez à vous amuſer de mon griffonnage. Avant que de cacheter ma lettre, je la portai en bas & dis à mon maître : Monſieur, vous plairoit-il de prendre la peine de lire ce que j'écris à mes chers parens ? Je vous ſuis obligé, ma chère Pamela, me dit-il, & tout de ſuite il me fit aſſeoir ſur ſes genoux pendant qu'il lut ma lettre. Elle parut lui plaire infiniment. Mon aimable fille, me dit-il en me la rendant, vos expreſſions & votre ſtyle ſont charmans, rien n'eſt plus obligeant que la manière affectueuſe dont vous parlez de moi ; & je confirme derechef par ce baiſer, ajouta-t-il, la vérité de tout ce que vous promettez ici de mes bonnes intentions..... O les charmans jours que ceux que je paſſe ici ! Dieu veuille me les continuer ! Un revers, s'il m'en arrivoit à préſent, me tueroit infailliblement.

Il ſortit après dîner dans ſon carroſſe, & le ſoir à ſon retour il m'envoya dire, qu'il ſeroit bien-aiſe d'aller faire un tour de jardin avec moi ; je deſcendis à l'inſtant.

Il vint à ma rencontre. Eh bien, dit-il, comment ſe porte ma chère enfant? Qui croyez-vous que j'ai vu depuis que je ſuis ſorti? Je n'en ſais rien, Monſieur, lui dis-je. Il y a, à environ cinq milles d'ici, me dit-il, un détour dans le grand chemin, qui environne un pré, où il y a une belle route pour les gens de pied, auprès d'un petit ruiſſeau avec un double rang de tilleuls de chaque côté, où la nobleſſe des environs va de tems en tems ſe promener, pêcher & ſe divertir. Je vous montrerai l'endroit à la première occaſion; je ſuis deſcendu de carroſſe pour traverſer le pré, & j'ai ordonné à Robert de faire le tour, & de venir me trouver de l'autre côté. Qui croyez-vous que j'ai rencontré ſe promenant un livre à la main, & liſant? Votre très-humble & très-dévoué ſerviteur, monſieur Williams. Ne rougiſſez point, Pamela, me dit-il; comme il avoit le dos tourné vers moi, j'ai pris la réſolution de lui parler, & avant qu'il m'eût apperçu: Comment ſe porte notre ancienne connoiſſance? ai-je dit (car, ajouta mon maître, nous avons, lui & moi, étudié un an dans le même collège.) Au ſon de ma voix & à ma vue, il a treſſailli ſi violemment, que j'ai cru qu'il alloit ſauter dans le foſſé.

Le pauvre homme! m'écriai-je. Fort bien, interrompit mon maître; mais, point tant de votre

pauvre homme non plus, avec ce ton affectueux. Je ſuis fâché, monſieur Williams, lui ai-je dit, que ma voix vous cauſe tant d'épouvante. Que liſez-vous là? Monſieur, dit-il en bégayant, & tout ſurpris, c'eſt le Télémaque françois; car je travaille à me perfectionner, s'il eſt poſſible, dans la langue françoiſe. Je penſois en moi-même, cela vaut mieux que d'y perfectionner ma Pamela. C'eſt fort bien fait à vous, monſieur Williams; mais ne croyez-vous pas que ce nuage que voilà nous donnera une petite ondée? Il commençoit effectivement à pleuvoir un peu. Je crois, dit-il, que cela ne durera pas.

Si vous voulez vous en retourner au village, ai-je ajouté, je vous y ménerai; car je paſſerai chez le chevalier S*** au retour de ma petite promenade? Il m'a dit que ce ſeroit lui faire une trop grande faveur. Ne parlez point de cela, lui ai-je dit, promenons-nous juſqu'à l'autre bout de l'allée, & nous rencontrerons mon carroſſe.

De ſorte, continua mon maître, que nous avons, chemin faiſant, lié converſation. Il m'a dit qu'il étoit très-fâché d'avoir encouru mon indignation, d'autant plus qu'il avoit oui dire à miladi Jones, qui le ſavoit de la famille du chevalier S***, que mes vues étoient plus honorables qu'on ne l'avoit cru d'abord. Monſieur Williams, lui ai-je dit, nous autres favoris de la for-

tune, prenons quelquefois avec le monde un peu plus de liberté que nous ne devrions; nous faiſons ce que vous autres eſprits contemplatifs appelleriez ſans doute, ſe livrer voluptueuſement aux influences d'une abondance dangereuſe; & nous ne ſaurions nous réſoudre à demeurer dans le chemin battu, quoiqu'après tout il ſoit le plus ſûr, & mérite la préférence. Vous pouvez donc bien penſer que je ne trouvois pas trop bon de me voir ſupplanté en une choſe qui me touchoit de près, & cela par une ancienne connoiſſance, dont, avant cette affaire, je me faiſois une étude de procurer le bien-être.

Je pourrois vous répondre, a dit Williams en m'interrompant, que mon premier motif étoit entièrement tel qu'il convenoit à mon état: & il a ajouté très-poliment: Et je ſuis aſſuré que, quelqu'inexcuſable que j'aie pu vous paroître dans le cours de cette affaire, vous-même, Monſieur, auriez été très-fâché qu'on eût pu dire, que vous aviez jetté les yeux ſur une demoiſelle, dont perſonne que vous n'auroit ſouhaité la poſſeſſion.

Fort bien, monſieur Williams, lui ai-je répondu; je vois que vous êtes auſſi galant que religieux: mais ce qui m'a le plus choqué, c'eſt qu'en ſuppoſant que vous me trouviez blâmable, vous ne m'en ayez pas fait des reproches, comme votre caractère vous en donnoit le droit; & qu'au

contraire vous ayez, pour première réſolution, pris celle de me contreminer, d'être auſſi habile en fait d'intrigues comme eccléſiaſtique, que je l'étois comme laïque, & de travailler à vous aſſurer un butin que vous m'auriez enlevé dans ma propre maiſon. Mais l'affaire eſt finie, & je n'en garde plus de rancune; vous ne ſaviez pas cependant, ſi je n'en viendrois pas enfin à une conduite plus honorable avec elle, comme en effet j'y ſuis venu.

Je ſuis fâché pour moi-même, m'a-t-il dit, d'avoir ſi malheureuſement encouru votre indignation; mais je me réjouis pour elle des généreuſes intentions où vous êtes : permettez-moi ſeulement de vous dire, que ſi vous épouſez mademoiſelle Andrews, elle fera honneur à votre choix dans l'eſprit de tous ceux qui la verront, ou qui viendront à la connoître; & tant pour la perſonne que pour l'eſprit, vous pouvez hardiment défier tout le comté de vous livrer ſa pareille.

Voilà, dit mon maître, de quelle manière nous nous ſommes entretenus, le miniſtre & moi; & je l'ai remis à ſon logis dans le village. Mais, Pamela, il vous a bien gardé le ſecret, & n'a jamais voulu convenir que vous euſſiez répondu à ſes recherches pour le mariage.

En vérité, Monſieur, lui dis-je, il ne pouvoit jamais avancer rien de ſemblable; & j'eſpère que vous

vous m'en croirez. Je vous en crois, je vous en crois, reprit-il d'un ton affirmatif; mais je suis toujours d'opinion, que si, voyant qu'on m'opposoit des contrebatteries, je n'avois pas découvert, comme je l'ai fait, qu'elles venoient de Williams, les choses auroient pu en venir à un point qui nous auroit interdit notre présente situation à l'un & à l'autre.

Monsieur, lui dis-je, si vous considérez que tout l'orgueil du monde ne pouvoit jamais me faire espérer l'honneur où vous paroissez vouloir m'élever; que par conséquent je n'avois que du déshonneur à attendre, sans compter le cruel traitement que j'essuyois, j'aurois paru très-peu sincère dans l'attachement que je montrois pour la vertu, si je n'avois pas fait tous mes efforts pour m'évader. J'étois cependant résolue de ne pas penser au mariage, n'ayant jamais vu d'homme que j'eusse pu aimer, avant que votre bonté m'eût enhardie à porter mes yeux sur vous.

Ma chère Pamela, me dit-il, je ferois grand tort à ma vanité en ne vous croyant pas; mais la justice veut en même-tems que j'avoue que, tout bien considéré, c'en est plus que je ne mérite.

La magnifique expression, mes chers parens! qu'elle a de charmes pour votre heureuse fille! Qu'il lui est doux de l'entendre de la bouche de son maître!

J'étois ravie du récit qu'il venoit de me faire de ſon entrevue avec monſieur Williams; mais je n'oſois en témoigner ma joie. J'eſpère qu'avec le tems il rentrera dans ſes bonnes graces.

Il eut la bonté de me dire, qu'il avoit donné des ordres pour préparer la chapelle. Avec quelle joie intérieure, mais en même-tems, avec quelle crainte & quel tremblement ne regardai-je pas le bonheur qui m'attend!

VENDREDI.

SUR le midi, arrivèrent le chevalier S***, ſa femme & ſes deux filles, miladi Jones, une de ſes belles-ſœurs, & monſieur Péters avec ſon épouſe & ſa nièce. Madame Jewkes, qui redouble chaque jour de civilité pour moi, étoit très-fâchée que je n'euſſe pas mis quelques-uns de mes plus beaux habits, & me fit force complimens.

Ils entrèrent tous dans le jardin pour ſe promener avant le dîner, & à ce que je compris, ils avoient une ſi grande impatience de me voir, qu'après qu'ils eurent fait deux ou trois tours, mon maître les fit entrer dans la grande alcove, & vint me chercher lui-même. Allons, ma chère Pamela, me dit-il, les dames ne ſauroient être contentes, qu'elles ne vous voyent; je vous prie

de les satisfaire. Je suis toute honteuse, lui dis-je; mais je ne laisserai pas de vous obéir. Les deux jeunes demoiselles, ajouta-t-il, se sont mises tout de leur mieux; mais elles paroissent de beaucoup inférieures à ma charmante fille, malgré la simplicité de son équipage. Monsieur, lui dis-je, ne vous y suivrai-je pas? Car je ne saurois souffrir que vous me fassiez l'honneur de m'y conduire. Eh bien, dit-il, je m'en vais vous annoncer. Il ordonna à la Jewkes d'apporter une bouteille ou deux de vin de Canarie, & quelques biscuits, & alla retrouver sa compagnie.

L'alcove dont je viens de parler est au fond du jardin, en face de la plus longue allée de gravier, de sorte qu'ils me virent en perspective assez long-tems avant que je pusse les aborder. Mon maître m'a depuis fait avec plaisir le récit de tout ce qu'ils lui dirent de moi.

Pardonnerez-vous à votre petite pécore de fille, si elle a la vanité de vous dire le tout, comme il a eu la bonté de me le répéter? Il m'apperçut le premier: Regardez, mesdames, leur dit-il, voici ma jolie villageoise. En un clin d'œil, je les vis tous (ce qui me déconcerta horriblement) remplir les fenêtres & la porte, & me regarder de tous leurs yeux.

C'est une charmante fille, dit miladi Jones à mon maître, je le vois d'ici. Le chevalier S***,

qui a été un grand débauché dans ſa jeuneſſe, jura qu'il n'avoit jamais vu d'air plus aiſé, de taille plus fine, ni une preſtance plus gracieuſe. Miladi Darnford dit que j'étois toute aimable, & madame Péters me combla de louanges. Le miniſtre en voulut être auſſi, & dit que je ſerois la gloire de tout le comté. Hélas ! je devois tout cela au jour dans lequel il plaiſoit à mon cher maître de me placer, & qui me paroit à leurs yeux du mérite que je n'avois pas. Les jeunes demoiſelles, à ce qu'il m'a dit, rougirent, & me regardèrent d'un œil d'envie.

Quand je fus près d'eux, mon maître, qui me vit confuſe & hors de moi-même, eut la bonté de venir au-devant de moi : Donnez-moi la main, me dit-il, ma chère Pamela, vous marchez trop vîte, (& je me hâtois en effet de mettre fin à l'avidité de leurs regards.) Je la lui donnai en le ſaluant ; il m'aida à monter les degrés de l'alcove, & de l'air du monde le plus galant, il me préſenta aux dames, qui me baisèrent toutes, & me dirent qu'elles eſpéroient faire une plus ample connoiſſance avec moi. Miladi Darnford eut la bonté d'ajouter, que je ſerois la fleur de tous les environs. Avec votre permiſſion, dit le chevalier S*** à mon maître, en me ſaluant, je puis dire à préſent, ajouta-t-il, que j'ai baiſé la plus aimable fille d'Angleterre. Malgré ſon compliment,

& le bon tour que les choſes avoient pris, je me ſentois une eſpèce de dent de lait contre lui, pour ſes beaux rapports. Monſieur Péters ſuivit gravement ſon exemple, &, en véritable évêque, me dit: Dieu vous béniſſe, mon aimable enfant! Aſſeyez-vous auprès de moi, je vous prie, mademoiſelle, me dit miladi Jones. Tous prirent des ſiéges; mais je leur demandai la permiſſion de me tenir debout. Non, Pamela, me dit mon maître, aſſeyez-vous avec ces dames; ce ſont mes bonnes voiſines, qui vous le permettront pour l'amour de moi, en attendant qu'elles vous connoiſſent mieux, & qu'elles vous en prient pour l'amour de vous-même. Monſieur, lui dis-je, je ferai toujours gloire de mériter leur indulgence.

Ils me dévoroient tellement des yeux, que je n'oſois lever les miens. C'eſt, je crois, une des prérogatives des perſonnes de diſtinction, & bien élevées, de décontenancer les gens timides. Eh bien, monſieur le chevalier, ajouta mon maître, n'avez-vous rien à dire à ma gentille campagnarde? Je ſaurois bien mieux ce qu'il lui faudroit dire, reprit le chevalier en jurant un gros juron, ſi j'étois auſſi jeune que vous. Vous êtes toujours le même, monſieur le chevalier, dit miladi Darnford.

Vous êtes un peu troublée, & hors d'haleine, ma

chère enfant, dit mon maître ; mais j'ai déjà dit à tous mes excellens voiſins ici préſens, une bonne partie de votre hiſtoire, & de ce que vous valez. Oui, ma chère voiſine, me dit miladi Darnford, car c'eſt le nom que je veux vous donner, nous tous qui ſommes ici, avons appris votre hiſtoire extraordinaire. Madame, lui dis-je, vous avez donc entendu des choſes qui me rendent votre indulgence bien néceſſaire. Non, non, dit madame Péters, nous avons entendu ce qui vous fera toujours regarder comme l'honneur de notre ſexe, & comme un modèle digne de l'imitation de toutes les jeunes demoiſelles du pays. Vous êtes bien bonne, madame, lui dis-je, de m'enhardir ainſi à lever les yeux, & à vous remercier de l'honneur que vous voulez bien me faire.

Madame Jewkes entra avec le vin de Canarie, que Nanon avoit apporté juſqu'à l'alcove, avec quelques biſcuits ſur une ſoucoupe. Permettez que je vous aide, madame Jewkes, lui dis-je ; je ſervirai les biſcuits aux dames. En diſant cela, je pris la ſoucoupe, & fis le tour de la compagnie finiſſant par mon maître. Miladi Jones dit qu'elle n'avoit jamais été ſervie de ſi bonne grace, & que je prenois trop de peine. Ah ! madame, lui dis-je, j'eſpère que la faveur du meilleur des maîtres ne me fera jamais oublier, qu'il eſt de

mon devoir de ſervir ſes amis. Votre maître, (*) ma belle fille, reprit le chevalier : j'eſpère que vous n'appellerez pas toujours monſieur B. de ce nom-là, de peur que toutes les dames du comté n'amènent la mode générale d'en faire autant. Monſieur, lui dis-je, j'aurai bien des raiſons de continuer ſur le même ton, qui ne ſauroient regarder vos dames.

Vous vous égayez toujours ſur notre compte, monſieur le chevalier, lui dit miladi Jones ; mais je vois très-bien, qu'il ſera de l'intérêt de tous nos meſſieurs d'établir une amitié intime entre leurs épouſes & une perſonne qui peut leur donner un ſi bon exemple. Madame, lui dis-je, ce ſera donc après que l'honneur de vous avoir pour modèle m'aura rendue digne de leur en ſervir.

Ils m'accablèrent tous de politeſſe. Je vous demande mille pardons, mademoiſelle (**), me dit la plus jeune fille de miladi Darnford, qui avoit ſouhaité de me voir dans l'équipage où j'étois ; mais je ſavois combien cet ajuſtement vous

(*) En Angleterre les femmes ſoumiſes appellent ſouvent leur mari *mon Maître*, en parlant de lui. Les femmes du commun n'y manquent jamais ; la choſe eſt rare parmi les dames.

(**) Le mot anglois *Miſs*, traduit ici par celui de *Mademoiſelle*, eſt un titre qu'on ne donne en Angleterre qu'à de jeunes demoiſelles, juſqu'à ce qu'elles ſe marient.

paroit; on m'en avoit appris l'hiſtoire, & j'avois demandé en grace que vous vouluſſiez bien vous montrer à nous ſans y rien changer. Je vous ſuis infiniment obligée, mademoiſelle, lui dis-je, de ce que votre gracieux commandement s'eſt trouvé ſi bien d'accord avec mon choix. Quoi donc! me dit-elle, aviez-vous fait choix de cet ajuſtement? J'en ſuis ravie; quoiqu'en vérité je ſois perſuadée que vous devez orner tout ce que vous portez, & que vous n'en ſauriez recevoir de luſtre.

Vous êtes bien bonne, mademoiſelle, lui dis-je; mais tant que je trouverai du plaiſir à montrer de quel degré de petiteſſe le plus aimable des hommes a bien voulu m'élever, on en aura moins lieu de craindre que j'oublie les obligations infinies que je lui ai. Ma chère Pamela, dit mon maître, ſi vous continuez, il faudra que j'inſiſte ſur la première ſemaine. Vous ſavez ce que je veux dire. Monſieur, repris-je, vous êtes la bonté même.

Ils burent chacun un verre de vin de Canarie, & le chevalier, pour m'engager à en faire autant, me dit que je jetterois un blâme ſur toutes les dames, ſi je ne les imitois pas. Cela ne ſauroit être, monſieur le chevalier, lui dis-je; car après la promenade que ces dames ont faite, un verre de vin ſec eſt un cordial qui leur convient fort.

Je ne vous refuſerai pas cependant, parce que je veux avoir l'honneur de ſaluer votre ſanté, & celle de toute la compagnie.

J'eſpère, dit la bonne miladi Darnford à mon maître, que nous aurons la compagnie de mademoiſelle Andrews à dîner. Madame, lui dit-il fort obligeamment pour moi, elle eſt encore à elle-même, & je l'en laiſſe la maîtreſſe. Cela étant, répondis-je, ſi ces dames veulent bien me le permettre, je les prierai de m'excuſer. Toutes dirent qu'elles n'en feroient rien. Je redoublai mes inſtances. Quelle raiſon en avez-vous, ma chère Pamela, me dit mon maître? Ces dames vous le demandent avec tant d'inſtance, que je ſerois bien-aiſe que vous les obligeaſſiez. Monſieur, lui dis-je, votre bonté me rendra chaque jour plus digne de l'honneur que ces dames me font; & quand je pourrai me perſuader que j'en ſuis plus digne qu'à préſent, j'embraſſerai avec joie toutes les occaſions qu'elles voudront bien m'en offrir.

Madame Péters dit à l'oreille de miladi Jones, & mon maître me l'a répété depuis: Avez-vous jamais vu rien de ſi accompli, de ſi prudent, & de plus diſcret? Jamais de ma vie, répondit cette aimable dame; & elle ornera, dit-elle en propres termes, le rang diſtingué où elle doit monter. En vérité, ajouta madame Péters, il n'eſt

point d'état dans la vie auquel elle ne donnât du relief.

Mon maître, mon généreux maître, nageoit dans la joie de voir la bonne opinion que ces dames avoient de moi ; & je m'y délectois d'autant plus, qu'elle sembloit le relever de l'abaissement auquel il se soumettoit.

Nous ne voulons pas vous gêner, dit miladi Darnford ; quoiqu'on pût vous blâmer d'une exactitude un peu trop pointilleuse : mais, ajouta-t-elle en s'adressant à mon maître, si nous nous passons de mademoiselle Andrews à dîner, il faut absolument insister pour qu'elle nous donne sa compagnie au thé & aux cartes : car nous vous avons déja dit, que nous voulions passer ici la journée entière. Que dites-vous à cela, Pamela, dit mon maître ? Monsieur, répondis-je, je ferai volontiers tout ce qui pourra plaire à ces dames & à vous. Elles dirent que j'étois fort obligeante. Mais le chevalier S*** jura ses grands dieux, qu'elles pouvoient dîner ensemble si elles vouloient ; mais que pour lui, il vouloit dîner avec moi, sans autre compagnie. Et je vous dirai comme le ministre Williams, ajouta-t-il, (ce qui me fit voir que mon maître leur avoit conté ce trait,) que vous ne devez pas croire que vous ayez choisi une personne dont nul autre que vous ne puisse souhaiter la possession.

Les jeunes demoiſelles dirent, que ſi cela me faiſoit plaiſir, elles feroient un tour de jardin avec moi. Je répondis que je les accompagnerois volontiers; de ſorte qu'elles & moi, la belle-ſœur de miladi Jones, & la nièce de M. Péters, nous nous promenâmes enſemble. Elles me traitèrent avec toute l'affabilité & toute la politeſſe imaginables, & nous entrâmes bientôt dans une converſation aſſez familière. Mademoiſelle Darnford l'aînée me parut une très-aimable perſonne. Sa ſœur fut un peu plus ſur la réſerve, & j'appris dans la ſuite qu'environ un an auparavant, elle n'auroit point été fâchée que mon maître ſe fût adreſſé à elle; mais que, tout riche qu'étoit réputé le chevalier S***, ſon père, on ne l'avoit pas jugé un parti ſortable pour lui. Or, de le voir s'abaiſſer juſqu'à moi, cela devoit mortifier une jeune & aimable demoiſelle. Auſſi en avois-je grande pitié; oui, en vérité, j'en avois pitié. Je voudrois du meilleur de mon ame, que toutes les jeunes perſonnes de mon ſexe fuſſent auſſi heureuſes, qu'il y a apparence que je le ſerai.

Mon maître m'a dit depuis, que les autres dames, le chevalier, & M. Péters étoient ſi pleins de mes louanges quand je les eus quittés, qu'à peine pouvoient-ils parler d'autre choſe; l'un ſe jetoit ſur mon teint, l'autre ſur mes yeux, ſur ma main, & en un mot (car vous m'allez croire d'un orgueil affreux) ſur toute ma perſonne, &

ſur la manière dont je me comportois : & tous exaltèrent juſqu'aux cieux la promptitude & la politeſſe de mes réparties, & d'autres choſes ſemblables. J'en étois ravie, comme je vous l'ai déja dit, pour l'amour de mon cher maître, qui paroiſſoit tranſporté de plaiſir. Dieu veuille récompenſer de mille bénédictions la bonté qu'il a pour moi.

Comme le dîner n'étoit pas prêt, les jeunes dames me propoſèrent de leur jouer un air de clavecin. Je leur dis que je ne croyois pas qu'il fût d'accord. Elles m'aſſurèrent qu'il l'étoit il n'y avoit que quelques mois. Je voudrois donc bien l'avoir ſu, repris-je, quoiqu'en vérité, il faut dire, (& vous n'en ignorez pas la raiſon) que pendant un très-long tems mon eſprit n'a guère été tourné de ce côté-là. Il fallut leur en jouer un air, & l'accompagner d'une chanſon que feu ma chère maîtreſſe m'avoit appriſe, qu'elle avoit rapportée de *Bath* (*), & qu'elle ſe faiſoit ſouvent un plaiſir de m'entendre chanter. Ces dames furent charmées de la chanſon, & eurent la bonté de louer mon exécution. Mademoiſelle Darnford me fit l'honneur de me dire, que j'a-

(*) Lieu aſſez diſtant de Londres, où la plupart des perſonnes de qualité vont prendre des bains chauds, & des eaux minérales. Ce mot anglois *bath* ſignifie *bain*.

vois à moi ſeule toutes les perfections de mon ſexe. Je lui répondis, que j'avois eu dans la mère de monſieur B..... la plus excellente maîtreſſe du monde, qui n'avoit épargné ni peine, ni dépenſe pour mon éducation. Ah! me dit-elle, ſi l'on pouvoit perſuader monſieur B..... de donner un bal en l'honneur de l'heureux mariage, j'y danſerois de grand cœur. Je ne lui dis pas que cela n'étoit nullement de mon goût, quoique je ne puſſe m'empêcher de le penſer; une ſolemnité de cet ordre eſt, à mon avis, trop auguſte pour ceux qui ſont le principal rôle, au moins pour celles de notre ſexe, pour ſe livrer à la joie qui y règne, ſur-tout ſi elles en ont la même idée que moi: car quelque digne d'envie que ſoit le point de vue où je me vois, il faut que je vous avoue, mes chers parens, que la penſée de ce grand jour tient mon ame en reſpect, & que plus il approchera, plus ce ſentiment aura de pouvoir ſur moi. Voici la chanſon en queſtion:

I.

Partez, mes vers, allez, ſur l'oreiller d'Elvire,
Plus fortunés que moi, vous placer doucement:
Et ſi dans un heureux moment
Ses yeux fixés ſur vous s'amuſent à vous lire,
Dites-lui mon ſecret, dites-lui tendrement
Ce que moi-même, hélas! je n'oſerois lui dire
Du pouvoir de ſes yeux ſur le cœur d'un amant.

II.

Dites-lui qu'ils pourroient, par de tendres alarmes,
Du plus ſage reclus troubler les ſaints loiſirs :
Et que moi, pour les doux ſoupirs
D'un cœur à qui le ſien auroit rendu les armes,
Je quitterois le monde & tous ſes vains plaiſirs :
Je pourrois, pour jouir d'un ſort ſi plein de charmes,
La ſuivre au fond d'un antre, y borner mes déſirs.

III.

Là, ſes divins appas répareroient l'abſence
De toutes les beautés que je ne verrois plus :
Là, de mes vœux irréſolus
Fixant en ſa faveur la légère inconſtance,
Elle ſeule en feroit le flux & le reflux :
Je verrois tout en elle, & plein de ſa préſence,
J'oublirois ces tableaux où l'art flatta Vénus.

IV.

Pour d'autres le ſoleil fourniroit ſa carrière ;
J'oublirois & cet aſtre & l'aſtre qui le ſuit :
Tant que mes yeux dans ce réduit
Verroient de ceux d'Elvire éclater la lumière ;
Tant qu'elle veilleroit, je dirois, *le jour luit ;*
Et dès que le ſommeil lui cloroit la paupière,
Ce ſeroit lors pour moi le retour de la nuit.

V.

Partez, mes vers, partez, dût la belle inhumaine,
Mécontente de vous, vous condamner au feu ;

Pour vous, au fond, ce ſeroit peu,
Un inſtant verroit naître & finir votre peine :
C'eſt moi ſeul qui dois craindre un cruel déſaveu,
Ah ! ſi de vous ſur moi réjailliſſoit ſa haine,
Vos maux, au prix des miens, mes vers, ſeroient un jeu.

Sur les quatre heures, mon maître monta dans ma chambre : Pamela, me dit-il, ne ſeriez-vous pas ſurpriſe, ſi vous alliez voir M. Williams en deſcendant là-bas ? Non, monſieur, lui dis-je ; pourquoi le ſerois-je ? Attendez-vous donc, ajouta-t-il, à voir un étranger, quand vous viendrez nous trouver dans la ſalle ; car nos dames ſe préparent pour le jeu, & inſiſtent ſur votre compagnie. Je crois, lui dis-je, monſieur, que vous avez envie d'eſſayer tout mon courage. Quoi donc ! reprit-il, votre cœur manque-t-il de courage pour le voir ? Nullement, monſieur, répondis-je, nullement : mais vous ſavez que la vue de tant de meſſieurs & de dames, qui me ſont étrangers, m'a déja cruellement troublée ; & comme quelques-uns d'entr'eux n'ont pas voulu écouter les prières qu'il leur a faites en ma faveur, lorſque je cherchois à m'évader, il me paroîtra un peu étrange de le rencontrer avec eux, & de les voir rire du reſſouvenir de ce qui s'eſt paſſé. Fort bien, reprit-il ; mais quoiqu'à votre retour dans la ſalle vous ayez à voir un homme que je vous permets d'aimer beaucoup, en me réſervant cependant la pré-

férence, ne laiſſez pas de tenir votre cœur en garde contre les ſurpriſes.

Ce diſcours m'étonna ; je craignis qu'il ne commençât à être jaloux de moi. Que vais-je devenir, me dis-je à moi-même ? (car il avoit l'air tout ſérieux.) Bon dieu ! ſi quelque revers m'arrivoit ! j'ai le cœur en preſſe ! Je ne ſais de quoi il s'agit. N'importe, deſcendons d'un air auſſi gai qu'il nous ſera poſſible, afin qu'on ne nous accuſe de rien. Je voudrois pourtant bien que ce M. Williams n'eût pas choiſi pour venir ici, le tems qu'ils y ſont tous, à cauſe des regards malins qu'ils nous jetteront à lui & à moi. Si ce n'étoit cela, je ſerois ravie de voir ce pauvre monſieur ; car je crois qu'il a le cœur bon ; & il a beaucoup ſouffert pour l'amour de moi.

On vint enfin m'avertir de deſcendre pour jouer. J'irai, me diſois-je en moi-même ; mais je crains fort de leur ôter la bonne opinion qu'ils ont de moi ; car je vais être tout ce qu'il y a de plus gauche. Mon maître m'a rendu la triſteſſe même, par la demande ſérieuſe qu'il m'a faite ; l'avis qu'il m'a donné de tenir mon cœur en garde contre les ſurpriſes, quoique j'euſſe à voir un homme qu'il me permet d'aimer beaucoup, en ſe réſervant la préférence, m'alarme extrêmement. Je compte qu'il m'aime : mais quoi qu'il en ſoit, je me ſens engagée depuis la tête juſqu'aux pieds :

je

je ne ſaurois m'empêcher de l'aimer ; ce ſeroit folie de le nier. Aſſurément, je ne ſaurois lui préférer aucun homme vivant. Je ſaurai bientôt ce qu'il veut dire.

C'eſt à préſent, ma chère mère, qu'il faut que mes lettres s'adreſſent à vous. Mon cher maître avoit bien raiſon de m'avertir myſtérieuſement comme il l'a fait, de tenir mon cœur en garde contre les ſurpriſes. Je n'ai jamais été plus étonnée de ma vie ; ni ne pouvois jamais voir d'homme qui me fût plus cher ! Ah ! ma chère mère, c'étoit mon cher, mon très-cher père, & non M. Williams, qui m'attendoit en bas, & qui ſe préparoit à me donner ſa bénédiction. Mon maître & lui m'ont tous deux enjoint de vous écrire comment le tout s'eſt paſſé, & quelles ont été mes penſées ſur cette heureuſe rencontre.

Je reprendrai les choſes dès le commencement, c'eſt-à-dire, depuis le tems où la providence a conduit mon père ici, juſqu'à préſent, telles que je les ai appriſes de madame Jewkes, de mon maître, de mon père, de ces dames, & de mon propre cœur. On m'a ordonné de le faire, & vous trouverez du plaiſir à mon récit, qui ſera tout d'une pièce avec le reſte, parce que vous ſavez comment le tout eſt lié.

Il paroît que mon cher père & vous, étiez dans la dernière inquiétude de ſavoir la vérité

de l'hiſtoire que Thomas vous avoit faite, & que craignant que je ne fuſſe trahie, & entièrement perdue, il obtint de vous la permiſſion de vous quitter, & de ſe mettre en chemin pour venir ici, le jour après celui où Thomas avoit été chez vous. En conſéquence, il arriva vendredi matin au village voiſin, & y apprit que la nobleſſe des environs étoit chez mon maître, & qu'il l'avoit invitée à un grand feſtin. Il entra dans un cabaret du lieu, s'y fit raſer, mit une chemiſe & une cravate blanches qu'il avoit apportées dans ſa poche, & après avoir mangé un morceau de pain & de fromage, & bu un verre de bierre, il s'achemina vers la maiſon de mon maître, le cœur accablé de triſteſſe, craignant pour moi, & appréhendant fort d'être regardé de travers. Il paroît qu'il avoit demandé dans le cabaret, quels domeſtiques mon maître avoit amenés avec lui, dans l'eſpérance d'entendre parler de moi. On lui dit qu'il y avoit pour lors dans la maiſon une femme de charge, deux ſervantes, deux cochers, deux palefreniers, un laquais, & un aide. Eſt-ce là tout, reprit-il? On lui dit qu'il y avoit encore une jeune fille, qui étoit apparemment, ou qui devoit être ſa maîtreſſe, ou quelque choſe comme cela; mais qui avoit été femme de chambre de ſa mère. Ceci, à ce qu'il nous a dit, lui ſerra le cœur & le confirma dans ſes craintes.

Il continua ſa route, & environ ſur les trois heures après midi, il arriva à la porte de fer, où il ſonna. Le cocher du chevalier y vint : mon père demanda la femme de charge, quoiqu'après ce que je vous avois écrit, il la déteſtât dans ſon cœur. Ne ſe doutant guère qui ce pouvoit être, elle lui envoya dire d'entrer, & lui demanda dans la petite ſalle, ce qu'il avoit à lui dire. Madame, lui dit-il, je voulois ſeulement vous demander ſi je ne pourrois pas dire un mot à monſieur ? Non, mon ami, lui dit-elle ; il eſt en affaire avec pluſieurs meſſieurs & dames. J'ai, reprit-il, à lui parler d'une affaire qui m'eſt de plus grande conſéquence que la vie ou la mort ; & en diſant cela, il avoit les larmes aux yeux.

Là-deſſus, elle entra dans la grande ſalle, où mon maître entretenoit les dames de la meilleure humeur du monde. Monſieur, lui dit-elle, il y a ici un bon vieux homme, aſſez proprement mis, qui voudroit vous parler d'une affaire de la dernière importance, & où il y va, dit-il, de ſa vie & de ſa mort. Qui peut être cet homme-là, dit mon maître ? Faites-le attendre dans la petite ſalle, je m'en vais lui parler tout-à-l'heure. Ils ſembloient tous s'entre-regarder ; & le chevalier S*** dit : Je gage, notre ami, que ce n'eſt, ni plus, ni moins, qu'un petit bâtard qu'on vous reſtitue. Si c'en eſt un, dit miladi

Jones, apportez-le-nous ici. Je n'y manquerai pas, reprit-il.

La Jewkes m'a dit que mon maître fut dans la dernière ſurpriſe quand il vit qui c'étoit, & qu'elle-même le fut beaucoup plus, quand elle entendit dire à mon père : Bon dieu, donnez-moi patience ! Tout grand que vous êtes, monſieur, il faut que je vous demande mon enfant; & là-deſſus il fondit en larmes. (Ah ! que de chagrins je vous ai cauſés à tous deux !) Tranquilliſez-vous, mon bon M. Andrews, lui dit mon maître, en le prenant par la main ; votre fille eſt ſur le point d'être heureuſe.

Ce diſcours alarma mon père. Quoi ! reprit-il, elle eſt donc mourante ! Il trembloit ſi fort, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir. Mon maître le fit aſſeoir ; & s'aſſeyant auprès de lui : Non, dieu ſoit loué, lui dit-il, elle ſe porte à merveille. De grace, raſſurez-vous ; je ne ſaurois ſupporter de vous voir dans les frayeurs où vous êtes ; elle vous a écrit une lettre pour vous aſſurer qu'elle a lieu d'être très-ſatisfaite, & de ſe croire heureuſe.

Ah ! monſieur, reprit mon père, vous m'avez dit une fois qu'elle étoit à Londres, auprès de l'épouſe d'un évêque, & dans ce tems-là, vous la reteniez priſonnière ici. Cela eſt vrai, dit mon maître ; mais à préſent il n'eſt plus queſtion de

tout cela : les tems ſont changés ; car actuellement, cette aimable fille me retient priſonnier ; & dans peu de jours, je me chargerai des plus agréables fers que jamais homme ait portés.

Eh ! monſieur, dit mon père, voilà trop de bonne humeur pour mes chagrins. Mon cœur eſt preſque aux abois. Mais eſt-ce que je ne pourrai pas voir ma pauvre fille ? Vous l'allez voir tout-à-l'heure, lui dit-il, car elle va deſcendre pour jouer avec nous ; & ſi vous ne voulez pas m'en croire, j'eſpère que vous l'en croirez elle-même.

En attendant ſa venue, permettez-moi, mon cher monſieur, de vous faire une ſeule & unique queſtion, afin que je ſache comment je dois la regarder quand je la verrai. Eſt-elle honnête ? eſt-elle vertueuſe ? Comme l'enfant qui vient de naître, M. Andrews, dit mon aimable maître, & j'eſpère que dans dix ou douze jours d'ici elle ſera ma femme.

Ah ! ne me flattez pas, mon bon monſieur, dit mon père ; cela ne ſe peut, cela ne ſe peut. Je crains que vous ne l'ayez trompée par de trop belles eſpérances, & que vous ne vouliez me faire croire l'impoſſible. Madame Jewkes, ajouta mon maître, pendant que je vais ſortir, dites au père de ma chère Pamela tout ce que vous ſavez de moi, & de celle qui ſera bientôt votre maîtreſſe : traitez-le auſſi de votre mieux ; ſervez-lui de ce

que vous avez ; & faites lui boire un verre du vin qu'il aime le mieux. Si c'eſt-là du vin, ajouta-t-il, donnez-m'en un plein verre.

Elle le lui donna, & mon maître prenant la main de mon père, croyez-moi, M. Andrews, lui dit-il, tranquillisez-vous, je vous prie ; car je ne ſaurois vous voir dans le doute cruel qui vous tourmente : votre aimable fille eſt tout ce que j'ai de plus cher au monde. Je ſuis ravi que vous ſoyez venu ; car vous nous trouverez tous remplis de ce que je vous dis. Allons, à la bonne madame Andrews, dieu vous béniſſe l'un & l'autre, d'être les heureux moyens qui m'ont procuré un ſi grand bonheur ! & là-deſſus, il but une raſade à ſa chère ſanté.

Qu'entends-je ? Il n'eſt pas poſſible ! dit mon père. Mais je penſe que monſieur eſt trop bon pour ſe moquer d'un pauvre vieillard. Monſieur, ajouta-t-il, cette vilaine hiſtoire de la femme de l'évêque me trouble encore l'eſprit. Mais vous dites que je verrai ma chère fille, & que je la verrai honnête. Sans cela, monſieur, tout pauvre que je ſuis, je ne voudrois pas l'avouer pour mon enfant.

Mon maître ordonna à madame Jewkes de me laiſſer encore ignorer que mon père fût venu, & alla retrouver la compagnie. Je viens d'être agréablement ſurpris, lui dit-il ; le bon

vieux Andrews vient d'arriver ici à l'inſtant, inquiet de ſa fille : il eſt au déſeſpoir ; car il craint qu'elle n'ait été ſéduite, & le bon & honnête-homme qu'il eſt, m'a dit qu'il ne l'avouera pas pour ſa fille, ſi elle n'eſt pas vertueuſe. Ah ! monſieur, s'écrièrent-ils preſque tous à la fois, ne verrons-nous pas ce bon vieillard, dont vous nous avez tant exalté la ſimpliciré, le bon ſens & la probité ? Si je croyois, dit-il, que Pamela ne fût pas trop émue de la ſurpriſe, je vous rendrois tous témoins de leur première entrevue ; car jamais père & fille ne ſe ſont auſſi tendrement aimés que ces deux-là. Mademoiſelle Darnford, toutes les dames, & les meſſieurs demandèrent en grace que la choſe ſe fît comme il l'avoit dit. Mais cela n'étoit-il pas bien cruel, ma mère ? car ils pouvoient bien penſer que je ne ſoutiendrois pas une ſi agréable ſurpriſe.

Je ne crains qu'une choſe, leur dit-il avec bonté ; c'eſt que cette chère fille n'en ſoit trop émue. Oh ! dit miladi Darnford, nous aiderons tous à lui ſoutenir le cœur. Je vais, dit-il, monter là-haut pour la préparer ; mais je ne lui dirai pas de quoi il s'agit. Il monta donc dans ma chambre, comme je vous l'ai déja dit, & m'amuſa de M. Williams, pour me préparer à quelque ſorte de ſurpriſe, quoique celle qu'il me cauſa n'approchât en rien de celle où j'allois être

expoſée; & il me laiſſa, comme vous ſavez, en ſuſpens ſur le ſens myſtérieux de ſes paroles, en me diſant qu'il m'enverroit chercher, quand on ſeroit prêt à ſe metre au jeu.

Dès qu'il m'eut quittée, il alla retrouver mon père, & lui demanda s'il avoit mangé quelque choſe. Non, dit madame Jewkes, le pauvre homme a le cœur ſi plein, qu'il ne ſauroit manger, ni rien faire, qu'il n'ait vu ſa chère fille. C'eſt un plaiſir qu'il aura bientôt, dit mon maître. Je veux, ajouta-t-il, parlant à mon père, que vous entriez avec moi; car elle va faire un quadrille avec ma compagnie, & je vais lui envoyer dire de deſcendre. Ah! monſieur, dit mon père, diſpenſez-m'en, je vous prie; de grace, diſpenſez-m'en. Je ne ſuis pas en état de paroître devant votre compagnie: permettez, au nom de dieu, que je voye ma fille en particulier. Mon bon M. Andrews, dit mon cher maître, ils ſavent tous que vous êtes le plus honnête-homme du monde, & ils meurent d'envie de vous voir pour l'amour de Pamela.

Il prit donc mon père par la main, & malgré lui il le préſenta à la compagnie. Tous l'accablèrent de civilités. Meſdames & meſſieurs, dit obligeamment mon maître, je vous préſente le plus honnête-homme d'Angleterre; c'eſt le père de mon aimable Pamela. M. Péters s'avança vers

lui, & lui prenant la main : Nous ſommes tous charmés de vous voir, monſieur, lui dit-il ; vous êtes le plus heureux de tous les pères, dans la perſonne de votre fille. Nous la voyons aujourd'hui pour la première fois ; & nous ne nous laſſons point de l'admirer.

M. Andrews, dit mon maître, monſieur eſt le miniſtre de la paroiſſe ; mais il n'eſt pas aſſez jeune pour être M. Williams. Cette raillerie piquante fit pour un moment craindre à mon père, à ce qu'il m'a dit depuis, que le tout ne fût qu'un jeu joué. Le chevalier le prit auſſi par la main : Vraiment, notre cher, lui dit-il, vous avez un ange pour fille, nous en ſommes tous amoureux. Les dames s'approchèrent auſſi, & lui dirent mille choſes obligeantes. Miladi Darnford, entr'autres, lui dit qu'il pouvoit bien ſe regarder comme l'homme d'Angleterre le plus heureux, d'avoir une auſſi aimable fille. Madame, répondit mon père, ſi elle eſt ſeulement honnête-fille, je ne lui en demande pas davantage ; c'eſt-là le tout du tout : car le reſte n'eſt que haſard. Mais j'ai peur que monſieur n'ait été un peu trop ſur le ton de moquerie avec moi. Non, non, dit madame Péters, nous ſommes tous témoins qu'il n'a que des vues très-honnêtes pour la chère Pamela. C'eſt, reprit-il en s'eſſuyant les yeux, une conſolation pour moi, que de ſi bonnes

dames me parlent de la ſorte. Mais, quand pourrai-je donc la voir?

Ils vouloient tous le faire aſſeoir auprès d'eux; mais il ne voulut ſe mettre que derrière la porte, dans un coin de la chambre; de ſorte qu'en entrant on ne pouvoit le voir, parce que la porte ouvroit ſur lui, & le cachoit preſqu'entièrement. Toutes les dames s'aſſirent, & mon maître envoya dire à madame Jewkes de monter dans ma chambre, & de m'avertir que les dames m'attendoient. Je deſcendis.

Mademoiſelle Darnford ſe leva, & vint me rencontrer à la porte. Hé bien! mademoiſelle, me dit-elle, nous vous attendons avec impatience. Je ne voyois pas mon cher père; il avoit apparemment le cœur trop plein, pour pouvoir ouvrir la bouche; car il ſe leva & ſe raſſit trois ou quatre fois de ſuite, ſans pouvoir venir à moi, ni proférer un ſeul mot. Les dames avoient les yeux fixés de ſon côté; mais croyant toujours que M. Williams étoit là, je me gardai bien d'y jeter les miens. Ils me firent aſſeoir entre miladi Darnford & miladi Jones, & me demandèrent à quel jeu je voulois que nous jouaſſions? Au jeu qui plaira à ces dames, répondis-je. J'étois ſurpriſe du ſourire univerſel qui règnoit ſur tous les viſages, & de les voir regarder tantôt de mon côté, & tantôt de celui de mon père: mais

Ah! mon Père, mon Père! est-il bien possible ? est-ce vous ?

C.P. Marillier, inv. L. Pauquet 1784.

quoique je fusse en face de lui, avec la table devant moi, j'évitois de jeter les yeux vers la porte, de peur d'appercevoir M. Williams.

Ma chère enfant, me dit mon maître, avez-vous envoyé à la poste votre lettre pour M. Andrews? Sans doute, monsieur, répondis-je. Je n'avois garde de l'oublier: j'ai pris la liberté de charger M. Thomas de la porter. Je voudrois pour beaucoup, ajouta-t-il, savoir ce que le bon vieux couple en dira. Ah! monsieur, m'écriai-je, votre bonté remettra bien le cœur à ces deux bonnes chères ames. A ce mot, mon père ne pouvant plus se contenir, ni en même tems remuer de la place, laissa couler un torrent de larmes, que ce respectable vieillard s'étoit efforcé de retenir. Ah! ma chère enfant, s'écria-t-il!

Je reconnus sa voix, levai les yeux, & ne l'eus pas plutôt apperçu, que je m'élançai vers lui, renversai la table sans aucun égard pour la compagnie, & me jetai à ses pieds. Ah! mon père, mon père! m'écriai-je, est-il bien possible? est-ce vous? Oui, c'est lui-même. Donnez votre bénédiction à votre heureuse..... Je ne pus achever, & je m'évanouis.

Mon maître parut vraiment inquiet. J'ai toujours craint, leur dit-il, qu'une si grande surprise seroit plus forte qu'elle. Toutes les dames accoururent autour de moi, & me firent boire un verre

d'eau. Il me rendit mes eſprits, & je me trouvai dans les bras du plus cher de tous les pères. Ah! m'écriai-je, en le regardant, dites-moi au plus vîte tout ce que vous ſavez. Y a-t-il long-tems que vous êtes ici? Quand êtes-vous arrivé? Comment ſe porte ma chère & très-honorée mère? Je lui avois déjà fait une douzaine de queſtions, avant qu'il eût pu répondre à une ſeule.

On me permit de me retirer avec lui, & ce fut alors que m'exhalant en vœux, en actions de graces envers dieu, pour ce ſurcroît de bonheur, je lui confirmai l'excès des bontés de mon maître, que ſa muette ſurpriſe ſembloit refuſer de croire. Nous nous agenouillâmes, au milieu de mille bénédictions que nous nous donnions mutuellement, nous remerciâmes dieu de concert, & demeurâmes aſſez long-tems dans une eſpèce d'extaſe. Mon maître entra peu après. Ah! monſieur, lui dit mon père, quel changement eſt celui-ci! Dieu veuille vous bénir, & vous récompenſer dans ce monde & dans l'autre!

Dieu veuille nous bénir tous, répondit mon maître. Mais comment ſe porte mon aimable enfant? Vous m'avez donné bien de l'inquiétude, Pamela. Je ſuis au déſeſpoir de ne vous avoir pas avertie d'avance.

Ah! monſieur, lui dis-je, c'eſt vous qui avez tout fait, ainſi tout étoit bien: mais pouvois-je jamais m'attendre à un ſi grand bonheur?

Vraiment, ajouta-t-il, vous avez mis en peine toute la compagnie. Quand vous pourrez les aller rejoindre, ils feront ravis de vous voir; car, vous avez dérangé tous leurs plaiſirs, quoiqu'en même-tems vous les ayez attriſtés avec quelque ſorte de délice. Vous êtes chez vous, M. Andrews, dit-il à mon père, & plus vous reſterez ici, plus on ſera ravi de vous y voir. Et vous, ma chère Pamela, quand vous aurez un peu repris vos eſprits, venez rejoindre la compagnie. Je ſuis charmé de vous retrouver ſi bien. Là-deſſus il nous quitta.

Voyez, voyez, dis-je à mon cher père, juſqu'où va la bonté de ce maître qui m'a été ſi méchant! Ah! priez pour lui, & priez pour moi, que je puiſſe m'en rendre digne.

Depuis quand cet heureux changement s'eſt-il fait, ma chère enfant, me dit mon père? Il y a déjà pluſieurs jours, repris-je; j'ai mis tout par écrit, & vous verrez de quel abîme de misère dieu a retiré votre heureuſe Pamela.

Son ſaint nom ſoit béni, me dit-il! mais m'aſſurez-vous donc qu'il vous épouſera: ſe peut-il qu'un ſi brave gentilhomme fera une dame de la fille d'un pauvre homme comme moi? Ah! que dieu eſt bon! comment votre pauvre chère mère ſoutiendra-t-elle le poids de tant de bonnes nouvelles? Je partirai demain pour aller les lui annoncer: car je ne ſerai qu'à demi-heureux,

juſqu'à ce que cette chère femme en partage la joie avec moi. Certes, ma chère enfant, nous devrions nous retirer dans quelque campagne éloignée, pour nous y cacher, de peur que notre pauvreté ne vous faſſe déshonneur.

Ah! mon cher père, m'écriai-je, vous me mortifiez dans ce moment pour la première fois de votre vie. Votre pauvreté a été ma gloire & ma richeſſe; & ſi je puis me vanter de quelque choſe, c'eſt de l'avoir toujours regardée comme un honneur, plutôt que comme une honte, parce que vous avez toujours été ſi remplis de probité, que votre fille n'a jamais eu lieu que de ſe glorifier de tels parens.

C'eſt ainſi, ma très-chère mère, que nous paſſions ces doux momens, quand mademoiſelle Darnford vint me trouver. Comment vous portez-vous, ma chère demoiſelle, me dit-elle? Je ſuis ravie de vous voir ſi bien. Allons, donnez-nous votre compagnie; & vous auſſi, M. Andrews, ajouta-t-elle en prenant mon père par la main.

Rien n'étoit plus obligeant; je l'en remerciai; & nous allâmes dans la grande ſalle. Mon maître ſe ſaiſit de mon père, le fit aſſeoir à côté de lui, & ils burent un verre de vin enſemble. Pendant ce tems-là je demandai pardon de mon mieux à nos dames, qui me l'accordèrent de très-bonne grace. Pour le chevalier S***, il mit ſes deux

mains ſur mes épaules, & avec ſon air jovial : Voyons, voyons, me dit-il, ſi c'eſt-là que croiſſent vos aîles ; car je n'ai jamais vu d'oiſeau voler comme vous. Savez-vous bien que vous avez briſé les jambes à miladi Jones avec la table ? Montrez-lui, madame, ajouta-t-il.

Cette plaiſanterie fit rire toute la compagnie. Je dis que j'étois au déſeſpoir de mon extravagance, & que ſi mon maître n'en avoit pas été l'auteur, j'aurois dit qu'on avoit tort de m'expoſer à tant de ſurpriſe, & de me forcer de ſortir ainſi hors de moi-même, devant une ſi bonne compagnie. Tous dirent que j'étois bien excuſable, & qu'ils étoient charmés que je ne m'en fuſſe pas trouvée plus mal.

Ils eurent la bonté de me diſpenſer du jeu, & jouèrent entr'eux. J'allai, par ordre de mon maître, m'aſſeoir de l'autre côté de la ſalle, dans la plus délicieuſe place où je me ſois trouvée de ma vie, entre les deux hommes du monde que j'aime le mieux, & qui me tenoient chacun par une main. De tems en tems, mon père levoit vers le ciel ſes yeux baignés de larmes, & diſoit : Pouvois-je jamais eſpérer rien de ſemblable ?

Je lui demandai s'il avoit eu la bonté d'apporter avec lui les papiers ? Il me dit qu'oui, en me regardant fixement, comme pour dire, vous les livrerai-je à préſent ? Je les lui deman-

dai : il les tira de ſa poche : je me levai, & le plus reſpectueuſement qu'il me fut poſſible, je les remis entre les mains de mon maître. Je vous remercie, ma chère Pamela, me dit-il. Votre père remportera le tout, pour voir non-ſeulement comment les choſes ont tourné pour le mieux, mais encore juſqu'à quel point j'ai été un méchant garçon. Mais je veux qu'il me le rende pour l'amour de l'auteur.

Les dames & les meſſieurs, quoi que je puiſſe dire, voulurent abſolument que je fiſſe le thé (*), & Abraham demeura auprès de moi, pour le ſervir à la compagnie. Mon maître & mon père demeurèrent enſemble, & au lieu de thé, burent quelques verres de vin. Le chevalier dit en badinant à mon maître : Je gagerois bien que pour tout l'or du monde vous ne voudriez pas être galant juſqu'au point de boire le thé avec les dames (**). Mais votre tems approche, & je ne doute pas que bientôt vous ne ſoyez d'auſſi bonne affaire que moi.

(*) En Angleterre, c'eſt toujours l'ouvrage de la dame du logis.

(**) C'eſt encore un uſage en Angleterre, qu'après le repas, les dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les hommes demeurent autour d'une table couverte de verres & de bouteilles.

Mon

Mon maître les preſſa tant de reſter à ſouper, qu'à la fin ils ſe rendirent, à condition que je viendrois orner la table : ce fut l'expreſſion dont ils voulurent bien ſe ſervir. J'inſiſtai pour qu'on m'en exemptât : mais mon maître me pria de céder, puiſque les dames le vouloient. D'ailleurs, dit-il, nous ne laiſſerons pas aller votre père ; ainſi, vous ferez auſſi bien de reſter avec nous.

Je m'étois flattée que mon père & moi ſouperions, ou tête à tête, ou ſeulement avec la Jewkes. Mais mademoiſelle Darnford, qui eſt une jeune dame des plus obligeantes, me dit : Nous ne vous laiſſerons point aller, en vérité, nous n'en ferons rien.

Quand on eut ſervi, miladi Darnford me prit par la main : Avec votre permiſſion, monſieur, dit-elle à mon maître, voulant me placer au plus haut bout de la table. De grace, madame, lui dis-je, diſpenſez-m'en, je ne ſaurois le faire, je ne m'y réſoudrai jamais. Pamela, dit mon maître, au grand contentement de mon cher père dans les yeux duquel je liſois, obligez miladi Darnford, puiſqu'elle le ſouhaite, vous ſavez que ce n'eſt anticiper que de peu de jours ſur vos propres droits.

Mon cher monſieur, lui dis-je, au nom de dieu, ne me l'ordonnez point ; permettez, de grace, que je m'aſſeye auprès de mon père. Ouais,

dit le chevalier, voilà bien du bruit ici ; allons, mettez-vous au haut bout, c'eſt votre place, & votre père s'aſſiéra auprès de vous. Ceci embarraſſant beaucoup mon père : allons, dit alors mon maître, je vais vous placer tous, & là-deſſus il mit miladi Darnford au haut de la table, miladi Jones à ſa main droite, & madame Péters à ſa gauche : il me plaça entre les deux demoiſelles ; mais il mit fort adroitement l'aînée au-deſſous de ſa cadette. Je vous mets ici, mademoiſelle, lui dit-il, afin que vous enfermiez mon petit oiſeau qui vole ſi bien ; car je remarque avec plaiſir la bonté que vous avez pour lui ; & d'ailleurs, il faut que toutes les jeunes demoiſelles ſoient enſemble. Cela parut faire plaiſir aux deux ſœurs ; car ſi la plus jeune d'elles avoit été miſe au-deſſous, ſur le pied que les choſes avoient été autrefois, elle auroit pu ſe trouver piquée de ce qu'on m'avoit miſe au-deſſus d'elle ; au lieu que mademoiſelle Darnford ſon aînée lui cédant, il paroiſſoit moins étrange qu'elle me cédât auſſi ; ſur-tout après le tour aimable que mon cher maître venoit de donner à la choſe, en me ſuppoſant ſon petit oiſeau, qu'il étoit bon de tenir en cage.

Mon maître dit obligeamment à mon père : Allons, M. Andrews, vous & moi nous ſerons enſemble. Et là-deſſus il prit le bas bout de la table, & mit mon père à ſa droite : le chevalier

voulut absolument être à sa gauche : Docteur (*), dit-il au ministre de la paroisse, il me semble que toutes les jupes devroient être ensemble : ainsi, mettez-vous auprès de cette dame, ajouta-t-il en lui montrant sa sœur. Comme j'avois un dindon bouilli vis-à-vis de moi : si l'ouvrage n'est pas trop fort pour vous, me dit mon maître, coupez cet oiseau, pour épargner une partie de la peine à miladi Darnford. Il fut disséqué dans un clin d'œil, & je servis aux dames. Je donnerois bien quelque chose de bon, dit mademoiselle Darnford, pour faire aussi adroitement l'office d'écuyer tranchant. Mademoiselle, lui dis-je, lorsque feu ma chère maîtresse régaloit quelques dames de ses amies, comme elle le faisoit régulièrement à certains jours, elle vouloit toujours que je lui rendisse cet office.

Je me souviens, dit mon maître, que quand moi, ou quelqu'autre, ne coupions pas parfaitement, ma mère disoit assez souvent : je vais envoyer chercher Pamela, pour vous apprendre à couper & à servir. Mademoiselle Andrews a toutes les perfections de son sexe, dit miladi Jones ; c'est un prodige pour son âge. Je puis

(*) Titre que les anglois donnent indifféremment à tous les ecclésiastiques, & qui répond en françois à celui de *monsieur l'Abbé*.

vous assurer encore, dit mademoiselle Darnford, qu'elle joue du clavecin à charmer, & chante en même tems; car elle a une très-belle voix. Nous avons bien besoin que vous nous disiez cela, lui dit le chevalier: qui est-ce qui ne le devinera pas en l'entendant parler? & qui est-ce qui verra ses doigts, & ne dira pas qu'ils sont faits pour toucher quelqu'instrument que ce soit? Docteur, ajouta-t-il, s'adressant au ministre, il est bon que vous soyez ici; autrement j'aurois fait rougir les dames. Je n'en croirai rien, monsieur le chevalier, dit miladi Jones; car un gentilhomme aussi poli que vous, ne voudroit pas pour beaucoup faire rougir des dames. Non, non, dit-il, pas pour tout l'or du monde; mais si je l'avois fait, j'aurois dit comme le poëte: *Elles rient, parce qu'elles entendent.*

Quand la compagnie se retira, miladi Darnford, miladi Jones, & madame Péters invitèrent séparément mon maître & moi à venir les voir; & lui demandèrent en grace de me permettre de les aller voir au moins avant que nous quittassions l'endroit. Nous espérons, me dirent-elles, que, quand le charmant lien sera serré pour toujours, vous engagerez monsieur B.... à résider davantage parmi nous. Nous étions toujours charmés quand il venoit ici, dit miladi Darnford; mais à présent nous en aurons une double raison.

Mon père étoit transporté de tout ce qu'il entendoit.

Quand la compagnie eut pris congé, mon maître lui demanda s'il fumoit ? Il répondit que non. J'ai dit à mon aimable Pamela, ajouta-t-il, en nous faisant asseoir à ses côtés, que de quinze jours, dont deux sont déja passés, il faut qu'elle en marque un pour me rendre heureux : je l'ai laissée la maîtresse de le choisir dans la première ou dans la seconde semaine. Souhaiter que dieu vous bénisse, est tout ce que je puis dire, répondit mon père en levant les yeux & les mains au ciel ! O Pamela ! continua mon maître en me prenant la main, si vous n'en avez point d'autre raison, qu'une petite honte mal placée ne vous fasse pas différer : car je voudrois aller dans le comté de Bedford le plutôt que faire se pourra ; mais je n'y voudrois pas retourner, sans y amener à mes domestiques une maîtresse, qui m'aide à réparer le mal qu'elle a fait elle-même dans ma maison.

J'étois si confuse, que je n'osois lever les yeux. Ma chère fille, me dit mon père, je suis bien sûr que je n'ai pas besoin de vous exciter à l'obéissance dans tout ce qui peut obliger un si bon maître. Que dit ma Pamela, ajouta ce dernier ? elle n'a pas coutume de chercher ses expressions. Monsieur, lui dis-je, si je montrois

trop d'empreſſement, j'aurois l'air de douter que vous demeuraſſiez dans les ſentimens où vous êtes, & de ne pas vouloir vous laiſſer le tems de la réflexion. Il eſt bien sûr qu'à cela près, je dois me réſigner ſans réſerve à votre volonté.

Je n'ai pas beſoin de réfléchir, reprit-il; car je vous ai ſouvent dit, & ce n'eſt pas d'aujourd'hui, que je ne pouvois vivre ſans vous. L'orgueil de ma condition m'a porté à tâcher par la douceur & par la crainte, de vous poſſéder ſur un autre pied; mais votre vertu s'eſt trouvée plus forte que toutes les tentations, & toutes les terreurs du monde n'ont pu lui en impoſer. N'ayant donc pu vaincre ma paſſion pour vous, j'ai corrigé mon cœur; j'ai réſolu que, puiſque vous ne vouliez pas être à moi aux conditions que je vous avois offertes, vous le ſeriez à celles qu'il vous plairoit; & je vous jure qu'aujourd'hui je ne voudrois pas vous avoir à d'autres. Il me paroît donc, que le plutôt ne ſera que le mieux: qu'en dites-vous, M. Andrews? Il y a tant de bonté de votre côté, monſieur, &, graces à dieu, tant de prudence du côté de ma fille, répondit mon père, que c'eſt à moi de garder le ſilence. Mais quand l'affaire ſera terminée, nous n'aurons ma chère femme & moi, autre choſe à faire qu'à prier pour vous deux, & admirer avec joie, en regardant en arrière, les voies admirables de la providence.

C'eſt aujourd'hui vendredi au ſoir, dit mon maître; je ſuppoſe, ma chère fille, que ce fût pour lundi prochain, ou mardi, ou mercredi, ou jeudi matin; dites, mon enfant.

Voulez-vous bien, monſieur, lui dis-je, me permettre de ne vous répondre que demain? Volontiers, reprit-il, & là-deſſus il tira la ſonnette & fit appeler madame Jewkes. Où ferez-vous coucher M. Andrews cette nuit, lui dit-il? Prenez ſoin de lui, je vous prie; c'eſt un parfaitement honnête-homme, qui fera venir la bénédiction du ciel ſur toute maiſon où il mettra le pied.

Mon cher père pleuroit de joie, & je ne pus m'empêcher de lui tenir compagnie. Mon maître me donna un baiſer, nous ſouhaita le bon ſoir, & ſe retira. Je conduiſis mon père à ſa chambre, & l'entretins avec tant de feu, ſur mon bonheur futur, qu'il me ſembla preſque à moi-même, que je n'étois que langue depuis la tête juſqu'aux pieds. Il écouta mon babil avec indulgence, & parut tranſporté de la plus grande joie: il ſe coucha enfin, & ne ſongea toute la nuit qu'à l'échelle de Jacob, & aux anges qui montoient & deſcendoient pour le bénir, lui & ſa fille.

SAMEDI.

JE me levai de grand matin ; mais je trouvai que mon père m'avoit déja prévenue, & qu'il étoit allé faire un tour de jardin. Je courus l'y trouver : avec quels tranſports & quelles actions de graces n'en parcourûmes-nous pas les endroits, qui m'y avoient été ſi redoutables auparavant ! l'étang, la porte de derrière, en un mot, juſqu'au moindre recoin ; que de motifs de joie & de gratitude n'y trouvâmes-nous pas ?

Sur les ſept heures, mon maître vint nous y joindre en robe de chambre & en pantoufles ; il avoit l'air un peu appeſanti : je crains, monſieur, lui dis-je, que vous n'ayez mal repoſé cette nuit. C'eſt votre faute, Pamela, me dit-il : quand je vous eus quittée, je ne pus jamais m'empêcher de jeter les yeux ſur vos papiers, & encore moins de les lire juſqu'au dernier mot ; de ſorte qu'il étoit trois heures avant que je me ſois mis au lit. Je voudrois, monſieur, lui dis-je, que vous euſſiez eu un meilleur paſſe-tems. Ce qu'il y a là de pire, me dit-il, eſt ce que je m'étois attiré à moi-même ; & vous ne m'avez pas épargné. Monſieur, lui dis-je..... Je vous pardonne, reprit-il en m'interrompant : vous n'en avez eu

que trop de ſujets. Mais je vois clair comme le jour, que, ſi vous aviez pu vous évader, vous auriez bientôt été la femme de Williams; & je ne comprends pas même comment cela auroit pu être autrement. En vérité, monſieur, lui dis-je, je n'avois pas la moindre idée de devenir ſa femme, ni celle d'aucun autre homme. J'en ſuis perſuadé, reprit-il; mais cela devoit arriver comme une ſuite naturelle de l'état des choſes, & je vois que votre père l'approuvoit. Monſieur, lui dit mon père, je ne penſois guère alors à l'honneur que vous lui feriez; & je regardois ce parti-là comme fort au-deſſus de ce que nous pouvions lui procurer. Mais quand je vis qu'elle ne s'en ſoucioit pas, je réſolus de ne l'en point ſolliciter, & de laiſſer le tout à ſa prudence.

Je vois, reprit mon maître, qu'il n'y a eu dans toute cette affaire que ſincérité, qu'honnêteté, & que franchiſe; j'en parle comme d'une choſe qui étoit preſque inévitable, ſuppoſé qu'elle eût eu lieu, & j'ai à cet égard toute la ſatisfaction que je pouvois ſouhaiter. Mais, ajouta-t-il, il faut que j'admire encore, comme je l'ai déja fait mille fois, la prodigieuſe mémoire, & le tour heureux & aiſé de narration, que votre excellente fille poſsède. Au milieu des petits tours & des charmans artifices qu'elle emploie pour éviter de tomber dans les piéges que je lui tends,

toute ſa conduite eſt innocente, aimable, & adorable d'un bout à l'autre. Vous êtes le plus heureux des pères, M. Andrews, & je ſerai, je l'eſpère, le plus heureux des maris. Si cela ne devoit pas être ainſi, lui dit mon père, je prierois dieu que cela ne fût jamais. Je ne crains rien de ſemblable, répondit mon maître, & j'eſpère que je le mériterai de mon côté.

Mais en vérité, Pamela, ajouta mon maître, je ſuis fâché de trouver dans quelques endroits de votre journal, que madame Jewkes a un peu outré l'exécution de mes ordres. J'y fais d'autant plus d'attention, que vous ne m'avez jamais fait ſur ſa conduite des plaintes qu'elle pouvoit s'attendre que vous me feriez. Il eſt vrai qu'une bonne partie de cette conduite n'étoit fondée que ſur mes ordres; mais je vois qu'elle a eu l'inſolence de frapper ma chère fille! Je crois, lui dis-je, monſieur, que je fus un peu provoquante; mais comme nous nous étions pardonné mutuellement, j'en avois moins de droit de me plaindre d'elle.

Fort bien, me dit-il, vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur au monde; mais ſi vous avez le moindre reſſentiment particulier, j'y entrerai juſqu'au point qu'elle n'aura déſormais rien à faire où vous ſerez. Vous êtes ſi bon, mon cher monſieur, répondis-je, que je dois pardonner à tout le monde, quand je vois mon bonheur amené

par les moyens mêmes que je regardois alors comme mes plus grands fléaux : c'eſt à moi de bénir ces moyens, & de pardonner à tout ce qui me déplaiſoit alors, en faveur du grand bien qui s'en eſt ſuivi. Voilà, me dit-il en m'embraſſant, une aimable manière d'enviſager les choſes. Je dois m'appliquer déſormais à vous dédommager de ce que vous avez ſouffert, pour vous en rendre l'idée de plus en plus légère, & vous faire trouver des ſujets de joie dans votre nouvel état.

Le cœur de mon cher père étoit plein. Au nom de dieu, dit-il à mon maître en joignant les mains, laiſſez-moi partir, permettez que j'aille retrouver ma chère femme, & lui dire toutes ces bonnes nouvelles, pendant que mon cœur y peut encore tenir; car il eſt prêt à ſuccomber ſous le poids qui l'oppreſſe. Honnête mortel! lui dit mon maître, j'aime à voir un cœur auſſi excellent que le vôtre, ſur des lèvres ſi pleines de candeur. Je vous enjoins, Pamela, ajouta-t-il, de continuer votre récit, à meſure que vous en aurez l'occaſion. Quoique votre père ſoit ici, écrivez à votre mère, afin qu'il ne manque rien à cette admirable hiſtoire, & que nous puiſſions, nous & nos amis, vous lire & vous admirer de plus en plus. Faites cela, ma chère enfant, me dit mon père, faites-le, je vous en prie. Voilà,

ma très-chère mère, la raiſon pourquoi j'ai continué de vous écrire, lorſque je croyois avoir fini, & que je penſois que mon père vous diroit tout ce qui ſe ſeroit paſſé pendant ſon ſéjour ici.

Mon maître avoit pris garde à mon pſeaume, & eut la bonté de le louer. Vous avez, me dit-il, tourné très-charitablement les derniers verſets, qui dans l'original ſont pleins de malédictions, & vous les avez changés en un vœu qui montroit que vous n'aviez pas l'ame implacable; quoique mon cruel procédé à votre égard vous eût rendue très-excuſable, ſi vous l'aviez eue telle. Je veux, ajouta-t-il, que vous me le chantiez demain.

Si vous n'avez rien de mieux à faire, nous irons prendre l'air enſemble après le déjeûner, & ce ſera dans le carroſſe, parce que votre père ſera de la partie. Mon père auroit bien voulu s'en exempter; mais mon maître ne le lui permit jamais. Il avoit une honte horrible du peu de brillant de ſon équipage.

Mon maître nous fit déjeûner avec lui, & nous donna du chocolat. Je voudrois, Pamela, ajouta-t-il, que vous recommençaſſiez à vous mettre comme de coutume: vous pouvez au moins à préſent appeler vos *deux autres paquets* vôtres. Si vous avez beſoin de quelque choſe pour le grand jour où nous touchons, quelque ſecrette

que je veüille tenir la choſe, j'enverrai un exprès à Lincoln, qui vous en rapportera tout ce que vous ſouhaiterez. Je lui répondis que la libéralité de ma chère maîtreſſe & la ſienne, m'avoient miſe beaucoup au-deſſus de mon état ; que j'avois d'excellentes nipes de toutes les eſpèces, & que je n'en ſouhaitois point d'autres, ne voulant pas exciter la cenſure des dames. Il n'en ſera pas de même, me dit-il avec bonté, quand j'aurai rendu mon mariage public en arrivant à l'autre maiſon. Mais ſi, pour le préſent, vous êtes contente de votre équipage, je vous laiſſerai faire comme bon vous ſemblera.

J'eſpère, monſieur Andrews, dit-il à mon père, que vous ne nous quitterez pas avant que l'affaire ſoit conclue : & pour lors vous ſerez bien sûr que mes vues ſont honorables : d'ailleurs, cela engagera Pamela à ſouhaiter le jour déſiré. Ah ! monſieur, reprit mon père, je n'ai, graces à dieu, aucune raiſon de révoquer en doute la généroſité de vos intentions, & j'eſpère que vous m'excuſerez, ſi je pars lundi de grand matin, pour aller retrouver ma chère femme, & la rendre auſſi heureuſe que je le ſuis moi-même.

Mais, Pamela, reprit mon maître, n'y auroit-il pas moyen de conclure mardi ? peut-être qu'alors votre père voudra bien reſter. J'aurois été ravi, ajouta-t-il, que la choſe eût eu lieu dès

demain ; mais j'ai envoyé M. Colbrand me chercher une licence (*), pour lever juſqu'au moindre ſcrupule ; & il n'eſt guère poſſible qu'il ſoit de retour avant demain au ſoir, ou lundi matin.

Je ne pouvois jamais apprendre une plus agréable nouvelle. Monſieur, lui dis-je, je ſais que mon père languira d'être chez lui. Et comme vous avez eu la bonté de me donner une quinzaine, à compter de mardi dernier, je ſerois bien-aiſe que vous euſſiez la bonté de m'accorder un jour dans la ſeconde ſemaine.

Eh ! bien, dit-il, je ne veux pas être trop preſſant ; mais moins vous le reculerez, & mieux ce ſera. Il nous faut bien accorder quelque choſe à ces filles de Jephté, M. Andrews, ajouta-t-il obligeamment : je ſuppoſe que la petite foibleſſe mêlée de modeſtie, qui, dans les mariages les plus heureux, peut laiſſer quelque ſorte de regret de quitter l'état de fille, joint à un manque de contenance en entrant dans celui de femme, eſt la raiſon qui retient ma Pamela ; ainſi, elle nommera elle-même ſon jour. Monſieur, répondit mon père, vous n'êtes que bonté pour elle.

(*) C'eſt un acte expédié par la cour eccléſiaſtique qui autoriſe tout miniſtre quelconque à marier deux perſonnes qui le lui préſentent. Il tient lieu de publication de bans.

Je montai peu après à ma chambre, & m'équipai tout de neuf, prenant poſſeſſion pour cette fois, & à la bonne heure, de ce que mon cher maître avoit appelé mes *deux paquets*, faiſant alluſion à la manière dont j'avois ci-devant diviſé les bonnes choſes que ma maîtreſſe & lui m'avoient données. Ainſi, je mis du linge fin, des ſouliers d'étoffe de ſoie, des bas de coton fins, un beau jupon piqué, un joli habit de taffetas verd, manteau & jupe, un collier de France, une coëffure & un mouchoir à dentelle, & des gants blancs; puis j'eus l'impertinence, petite ſotte que j'étois, de me regarder, l'éventail à la main, dans le miroir, & encore une fois de me trouver l'air d'une dame. Mais je n'oubliai pas de remercier dieu de ce que je pouvois m'équiper de la ſorte, avec tant de ſatisfaction.

Madame Jewkes voulut m'aider à m'habiller, me fit force complimens, & me dit entr'autres choſes, que pour le coup j'avois bien l'air de ſa maîtreſſe. Elle m'apprit que la petite chapelle étoit prête, qu'on y feroit le ſervice divin le lendemain, & marqua ſouhaiter beaucoup que l'heureux lien pût y être ſerré le même jour. Madame, me dit-elle, n'avez-vous pas vu la chapelle depuis qu'elle eſt nettoyée? Non, repris-je; mais, ne dites-vous pas qu'on y fera demain le ſervice divin? J'en ſuis charmée; car en dernier lieu, & à mon

grand regret, j'ai vécu en vraie payenne. Qui eſt-ce qui doit y officier ? Quelqu'un que M. Péters enverra, reprit-elle. Vous m'apprenez-là de bonnes nouvelles, madame Jewkes, lui dis-je : j'eſpère qu'à l'avenir elle ne ſervira plus de garde-meuble. Vraiment ! ajouta-t-elle, j'ai d'autres bonnes nouvelles à vous dire encore : car les deux jeunes demoiſelles Darnford & miladi Jones, doivent ſe trouver à l'ouverture de la chapelle, & dîneront ici avec vous. Mon maître ne m'en a rien dit, répondis-je. Il faut changer de ſtyle, mademoiſelle, me dit-elle. Ce n'eſt aſſurément plus *mon maître* qu'il vous faut dire. Ah ! repris-je, c'eſt un langage que je n'oublierai jamais. Il ſera mon maître tant que je vivrai, & je me croirai de plus en plus ſa ſervante.

Mon bon cher père ne ſavoit pas que je fuſſe montée pour m'ajuſter ; il me dit qu'en me voyant du premier coup-d'œil dans cet équipage, il avoit craint qu'on ne ſe fût moqué de moi, & que quelque grande dame qui me reſſembloit ne dût bientôt être la véritable femme de mon maître. Il fut frappé d'admiration : Ah ! ma chère enfant, me dit-il, que votre heureux état vous ſiéra bien ! Vraiment ! vous avez déjà l'air d'une dame. J'eſpère, lui dis-je en me jettant tendrement à ſon cou, que, quelle que ſoit ma condition, je ſerai toujours pour vous la plus reſpectueuſe des filles.

Mon

Mon maître m'envoya dire qu'il étoit prêt. Dès qu'il m'apperçut, mettez-vous, me dit-il, comme il vous plaira, ma chère Pamela, vous ſerez toujours une charmante fille. Là-deſſus, il me donna la main juſqu'au carroſſe, & voulut abſolument que mon père & moi fuſſions aſſis au fond. Pour lui, il s'aſſit ſur le devant vis-à-vis de moi, & ordonna au cocher d'aller à la prairie où il avoit une fois rencontré M. Williams.

La converſation que nous eûmes en allant fut infiniment agréable pour mon père & pour moi, mon maître redoublant toujours ſa bonté & ſa généroſité. Pendant que j'étois allée m'habiller, il avoit fait préſent à mon père de vingt guinées, le priant d'en acheter pour ma mère & pour lui tels habits qu'ils jugeroient à propos, & de les dépenſer en entier : mais je ne ſus cela qu'à notre retour au logis, mon père n'ayant pas eu l'occaſion de me l'apprendre.

Il eut la bonté de me dire que la chapelle étoit en aſſez bon ordre, & qu'elle avoit très-belle apparence; que la première fois qu'il reviendroit dans ce pays-ci, il la feroit reblanchir, peindre & lambriſſer; qu'il y auroit de nouveaux ornemens à la chaire; que tous les uſtenſiles en ſeroient neufs, & qu'à l'avenir on la tiendroit toujours en bon état. Il me dit que les deux jeunes demoiſelles Darnford & miladi Jones dîne-

roient avec lui dimanche, & qu'en comptant leurs domeſtiques & les ſiens, il y auroit à l'égliſe une petite congrégation aſſez paſſable. N'ai-je pas bien imaginé, ajouta-t-il, de vous faire voir, avant qu'on célèbre notre mariage dans la chapelle, qu'elle étoit réellement une petite maiſon de dieu, & qu'elle avoit été conſacrée ? Ah ! monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi ne peut s'exprimer. M. Péters, ajouta-t-il, a offert de venir y officier ; mais il ne vouloit pas reſter à dîner ici, parce qu'il aura compagnie chez lui ; de ſorte que je veux que le ſervice divin y ſoit fait par un homme auquel je donnerai tant par an comme à une eſpèce de chapelain. Vous devenez toute ſérieuſe, ma Pamela, ajouta-t-il : je devine que vous penſez à M. Williams. En vérité, monſieur, lui dis-je, vous voulez bien n'en être point fâché, je vous avouerai que j'y penſois. Le pauvre homme ! Je ſuis au déſeſpoir d'avoir été la cauſe qu'il vous a déſobligé.

Quand nous fûmes arrivés à la prairie où la nobleſſe du lieu va quelquefois ſe promener, le carroſſe s'arrêta, mon maître deſcendit & me mena au bord du foſſé, qui eſt une très-jolie promenade d'été. Il demanda à mon père, s'il aimoit mieux ſe promener à pied, ou faire le tour de la prairie en carroſſe. Le vertueux homme choiſit de reſter dans le carroſſe, de peur, dit-il, que

quelques perſonnes de condition ne ſe promenaſſent dans cet endroit-là ; & il m'a dit depuis que, pendant preſque tout le chemin, il avoit été à genoux dans le carroſſe, rendant graces à dieu des faveurs dont il le combloit, & le priant de répandre ſes bénédictions ſur mon maître & ſur moi.

A notre arrivée à l'endroit où l'on ſe promène à l'ombre, je fus toute ſurpriſe d'y voir M. Williams qui y étoit encore ſeul avec un livre à la main. Il paroît que ce n'étoit point un haſard ; car j'ai ſu depuis qu'on avoit prié M. Péters de lui dire de ſe trouver dans cette promenade, à une telle heure du matin.

Ah ! ah ! ancienne connoiſſance, lui dit mon maître, je vous retrouve encore ici ! Quel beau livre liſez-vous-là ? C'eſt, dit-il, le lutrin de Boileau. Vous voyez, reprit mon maître, que j'ai amené avec moi ma petite fugitive, ou du moins celle qui avoit envie de l'être ; pendant que vous vous perfectionnez dans le françois, je travaille à apprendre l'anglois, & j'eſpère y être maître dans peu.

Ce que je liſois, monſieur, lui dit-il, eſt un très-beau morceau de poéſie françoiſe ; mais l'anglois dont vous parlez eſt incomparable.

Vous êtes très-poli, M. Williams, répondit mon maître ; mais quiconque ne penſera pas comme vous, ne méritera pas de la poſſéder. Com-

ment donc, Pamela, ajouta-t-il de la meilleure grace du monde, vous agiſſez bien en étrangère avec M. Williams, après avoir été ſi familière autrefois avec lui ? Je puis vous aſſurer l'un & l'autre, que je n'ai prétendu en vous procurant cette entrevue, ni inſulter M. Williams, ni rendre confuſe ma Pamela. M. Williams, dis-je alors, je ſuis charmée de vous voir en bonne ſanté, & quoique la généroſité de mon cher maître ait heureuſement changé la ſcène depuis que nous ne nous ſommes vus, je ſuis ravie d'avoir une occaſion de vous aſſurer de ma reconnoiſſance, pour la bonne intention que vous avez eue de me rendre ſervice, non tant par égard pour moi, que comme à une perſonne qui, pour lors, avoit grande raiſon de ſe croire dans la détreſſe ; & j'eſpère, monſieur, ajoutai-je en m'adreſſant à mon maître, que votre bonté me permettra bien de parler de la ſorte.

Pour vous, Pamela, me dit-il, vous pouvez vous montrer auſſi reconnoiſſante qu'il vous plaira de la bonne intention de M. Williams ; je ſuis bien-aiſe que vous parliez en conſéquence de ce que vous penſez ; mais, quant à moi, je ne me trouve pas tout-à-fait ſi obligé à cette bonne intention.

Permettez-moi, lui dit M. Williams, de vous repréſenter que je ſavois que vous n'aviez pas été

élevé en libertin ; & que je n'avois aucune raiſon de vous croire tel par inclination. J'eſpérois que vous ne ſeriez pas fâché contre moi, quand vous viendriez à réfléchir ſur ma conduite. Et ce n'a pas été d'abord un petit motif pour moi de faire ce que j'ai fait.

Oui, dit mon maître ; mais, M. Williams, pouviez-vous croire que je duſſe vous remercier, ſi, aimant une perſonne plus que tout le reſte de ſon ſexe, vous me l'aviez dérobée pour l'épouſer enſuite vous-même ? D'ailleurs, ajouta-t-il, vous deviez conſidérer que c'étoit une connoiſſance toute nouvelle pour vous, & très-ancienne pour moi : que je l'avois envoyée à une de mes maiſons, pour m'en aſſurer davantage, & qu'ayant accès dans cette maiſon, vous ne pouviez effectuer votre deſſein, ſans violer en quelque ſorte les loix de l'hoſpitalité & de l'amitié. Quant à mes vues ſur elle, j'avoue qu'elles ne paroiſſoient pas des meilleures ; mais il eſt toujours vrai que je n'étois pas obligé d'en rendre compte à M. Williams ; beaucoup moins devoit-on vous excuſer d'envahir un bien qui m'étoit ſi cher, & de tâcher de gagner ſon cœur dans un tems où vous ne pouviez pas jurer que les choſes ne prendroient pas le tour qu'elles ont pris en effet.

J'avoue, répondit M. Williams, que ma conduite, telle que vous la repréſentez, paroît blâ-

mable à quelques égards. Mais, monſieur, je ne ſuis qu'un jeune homme, & mes intentions étoient bonnes. Aſſurément, il n'étoit pas de mon intérêt d'encourir votre diſgrace ; & ſi vous voulez bien peſer impartialement toutes choſes & faire réflexion aux graces incomparables du corps & aux perfections de l'ame de l'aimable demoiſelle que voici, (c'eſt ainſi qu'il me nomma,) peut-être votre généroſité regardera-t-elle comme l'exténuation d'une faute, ce que votre colère n'en a pas voulu accepter comme l'excuſe.

N'en parlons plus, dit mon maître ; je ne ſuis pas venu ici pour m'y mettre en colère contre vous. Pamela ignoroit qu'elle dût vous voir ; & à préſent que vous vous rencontrez enſemble, je voudrois vous demander, M. Williams, ſi, aujourd'hui que vous connoiſſez mes vues honorables ſur cette excellente fille, vous ſentez que vous pouvez trouver, je ne dis pas autant, mais preſqu'autant de plaiſir à poſſéder l'amitié de ma femme, qu'à être sûr du cœur de mademoiſelle Andrews.

Monſieur, reprit-il, je vous répondrai ſans détour. Il me ſemble que, ſi je n'avois conſidéré que moi-même, quelle qu'eût pu être ma condition, je l'aurois préférée avec elle à l'état le plus brillant. Mais je n'avois rien moins que lieu de me flatter de gagner ſon cœur ; j'avois au con-

traire grand ſujet de croire que, ſi elle avoit pu s'attendre aux bontés que vous avez pour elle, ſon cœur étoit déjà trop prévenu en votre faveur, pour pouvoir penſer à aucun autre homme. J'ajouterai encore, en vous diſant avec franchiſe ce que je ferois, ſi je n'avois à conſidérer que moi-même, que je trouve cependant, en faiſant réflexion à ſon avantage particulier & à ſon mérite, que ce ſeroit manquer de généroſité au dernier point, ſi, ayant toutes choſes à mon choix, j'héſitois à lui ſouhaiter un état ſi ſupérieur à tout ce que je pourrois faire pour elle, & ſi proportionné à ſon mérite.

Vous êtes obligée à M. Williams, me dit mon maître; & vous lui en devez un remercîment. La diſtinction qu'il vient de faire eſt très-judicieuſe: mais moi qui ai penſé vous perdre par ſon moyen, je ſuis ravi que les choſes n'aient point été laiſſées à ſon choix. M. Williams, continua-t-il, je vous donne la main de Pamela en témoignage de ſon eſtime & de ſon amitié pour vous, parce que je ſais que cela lui fera plaiſir; & je vous donne la mienne pour vous aſſurer que je ne veux pas être votre ennemi. Il faut pourtant encore que je vous diſe que je crois devoir la manière raiſonnable dont vous penſez, au peu de ſuccès que vous avez eu, plutôt qu'à la généroſité dont vous venez de parler.

M. Williams baiſa ma main au moment que mon maître la lui donna ; & ce dernier lui dit : Monſieur, vous viendrez dîner chez moi, & je vous montrerai ma petite chapelle ; & vous, Pamela, vous pouvez librement compter M. Williams au nombre de vos amis.

Quelle nobleſſe & quelle affabilité ! M. Williams en verſoit des larmes de plaiſir, & moi auſſi. Je gardai le ſilence, mais M. Williams lui dit : Monſieur, votre généroſité m'apprendra à me croire inexcuſable dans toutes celles de mes démarches qui ont pu vous déplaire, & le reſte de ma vie fera voir mon reſpect & ma reconnoiſſance pour vous.

Nous continuâmes de marcher juſqu'au carroſſe où étoit mon père. Pamela, me dit mon maître, dites à M. Williams qui eſt cet honnête-homme. Oh ! M. Williams, m'écriai-je, c'eſt mon père : à quoi mon maître eut la bonté d'ajouter, & un des plus honnêtes-hommes d'Angleterre, M. Williams. Pamela lui eſt redevable de tout ce qu'elle doit être, auſſi bien que de ſon exiſtence : car je crois qu'elle ne m'auroit jamais amené où j'en ſuis, ni réſiſté ſi courageuſement à mes pourſuites, ſans les bonnes leçons & l'éducation religieuſe qu'il lui a fait ſucer avec le lait.

Mon bon M. Andrews, dit M. Williams à

mon père en lui prenant la main, vous voyez ſans doute avec un plaiſir inexprimable, le fruit de vos ſoins religieux, & vous êtes à préſent, vous & votre chère fille, en chemin d'en reſſentir les heureux effets. Je ſuis comblé des bontés de monſieur, répondit mon père; & tout ce que je puis faire, c'eſt d'en bénir dieu & lui.

M. Williams & moi nous étions plus près du carroſſe que mon maître, & le premier ſe retirant pour faire place au dernier, celui-ci lui dit avec bonté : M. Williams, faites à Pamela le plaiſir de lui donner la main; & montez vous-même. Il me préſenta la main avec une inclination; mon maître le fit monter & s'aſſeoir à côté de moi; ce qu'il eut toutes les peines du monde à l'obliger de faire, & il s'aſſit lui-même vis-à-vis, à côté de mon père, qui étoit en face de moi.

M. Andrews, dit-il à mon père, je vous dis hier que l'eccléſiaſtique qui étoit chez moi n'étoit pas M. Williams; mais je vous dis aujourd'hui que c'eſt monſieur que voilà. Quoique je lui aie témoigné que je ne me croyois pas obligé à ſes intentions, j'avouerai cependant que vous l'êtes vous & Pamela; & ſi je n'ai pas promis de l'aimer, je voudrois que vous le lui promiſſiez.

Monſieur, dit M. Williams, vous avez une manière de pénétrer les cœurs, dont j'ai à peine

trouvé un exemple dans tout ce que j'ai lu de ma vie ; & elle eſt d'autant plus noble que vous en uſez avant l'heureuſe cérémonie qui, je le ſuppoſe, ne tardera pas à s'enſuivre. Toute brillante qu'eſt votre fortune, cette cérémonie vous rendra redevable à la belle & vertueuſe Pamela, quand elle ſe ſera donnée à vous ; car alors vous poſſéderez un tréſor que des rois pourroient vous envier.

Il eſt impoſſible que vous & moi diſputions long-tems enſemble, dit mon généreux & bien-aimé maître à M. Williams, tandis que nos ſentimens s'accorderont ſi bien ſur les ſujets les plus importans.

J'étois toute confuſe. Mon maître, qui s'en apperçut, me prit la main, & me dit : Allons, ma chère fille, levez les yeux & tâchez de vous remettre. Ne faites pas à M. Williams & à moi la cruelle injure de penſer que nous répétons ici des complimens, comme nous récitions autrefois des vers à l'école. J'oſerai répondre pour tous deux, que nous ne diſons pas un mot qui ne ſoit dicté par le cœur.

Ah ! monſieur, m'écriai-je ; que tant de bonté eſt ſupérieure à toute la gratitude que je pourrois exprimer ! Chaque inſtant ajoute au poids des obligations qui m'accablent.

Ne penſez pas trop à cela, me dit-il de la

meilleure grace du monde. Les complimens que vous fait M. Williams ont un grand avantage ſur les miens : car, quoiqu'également ſincère, j'ai beaucoup à faire & à dire pour compenſer tous les maux que je vous ai fait ſouffrir; encore ne pourrai-je jamais à cet égard être content de moi-même; tout ce que je puis faire n'étant jamais capable de vous en donner une pleine ſatisfaction.

Il vit que mon père étoit comme hors de lui-même par tant de marques de bonté, & qu'il en verſoit des larmes. Je ne ſuis pas étonné, lui dit-il en quittant ma main & prenant la ſienne, que le père de ma chère Pamela exhale ainſi par des pleurs la joie de voir toutes ſes épreuves finies. Je ne dirai point qu'autrefois j'aie eu le pouvoir ou la volonté d'en agir comme je fais. Mais depuis que je me ſuis déterminé au changement que vous voyez, j'y ai trouvé un plaiſir ſi pur & ſi doux, que mon propre intérêt m'affermira dans ma réſolution; car ce n'eſt que depuis quelques jours que je connois le vrai bonheur.

Quel heureux événement pour vous, lui dit M. Williams en pleurant de joie, que la grace de dieu vous ait touché le cœur, avant qu'une paſſion effrénée vous ait entraîné à commettre des crimes, que le repentir le plus profond n'auroit pu expier qu'à peine ! Dieu vous a donné

la force d'en arrêter tout-à-coup le torrent: & il ne vous reſte plus, après avoir évité le mal, qu'à vous livrer au bien, qui ſera d'autant plus grand, que vous en jouirez ſans que jamais votre conſcience vous faſſe le moindre reproche.

Vous avez raiſon, lui répondit mon maître, de me faire ſouvenir que c'eſt à la grace de dieu que je dois tous ces avantages. Je l'en bénis; je rends graces au digne homme que voici, des excellentes leçons qu'il a données à ſa fille: je la remercie auſſi de les avoir ſuivies; & j'eſpère, M. Williams, qu'avec le tems, ſes bons exemples & votre amitié me rendront la moitié auſſi bon que ma chère compagne. Vous avouerez auſſi, je n'en doute point, que, ſans faire tort à aucun de nos gentilshommes, cela me rendra le meilleur chaſſeur de renards qu'il y ait en Angleterre..... M. Williams alloit répliquer à ces derniers mots. Vous prenez tout-d'un-coup un air ſi grave, ajouta-t-il en ſe tournant vers lui, que je m'imagine que ce que j'ai dit ne ſeroit pas abſolument approuvé de vous autres meſſieurs les moraliſtes: mais nous étions devenus tout-à-fait ſérieux; & il ne faut pas l'être trop non plus.

Que votre Pamela eſt heureuſe, ma chère mère! Puiſſe mon cœur reconnoiſſant, & le bon uſage que je pourrai être en état de faire des

biens qui m'attendent, contribuer à faire durer long-tems l'état délicieux que j'ai lieu de me promettre, & en reculer la fin, pour l'amour du cher & aimable mortel, qui devient ainſi dans les mains de la providence, un moyen pour répandre la bénédiction ſur tout ce qu'elle regarde de bon œil ! Certes, je ne pourrai jamais aſſez reconnoître le prix qu'il veut bien mettre à mon peu de mérite, & la bonté avec laquelle il a prévenu mes ſouhaits, en cherchant, ſans en être requis, l'occaſion de ſe réconcilier avec un honnête-homme, qui, pour l'amour de moi, avoit encouru ſa diſgrace, & dont il ne me permettoit pas de prononcer le nom peu de jours auparavant. Mais voyez, je vous prie, combien les voies de la providence ſont admirables ! Cela même que je redoutois le plus qu'il vît ou qu'il connût, le contenu de mes papiers a, je m'en flatte, levé tous ſes ſcrupules, & eſt devenu un moyen pour hâter mon bonheur.

Ne prétendons plus déſormais, pauvres aveugles que nous ſommes, faire fond ſur notre propre ſageſſe ; & n'ayons plus la vanité de penſer que nous devons régler abſolument tout ce qui nous concerne. J'ai en vérité toutes les raiſons du monde de dire que je ne me ſuis jamais trouvée plus près de mon bonheur, que quand j'ai été le plus trompée dans mon attente. Car, ſi je

m'étois évadée, (ce que j'ai eu ſi ſouvent en vue, & ſi ardemment ſouhaité,) j'aurois échappé au bonheur qui vient aujourd'hui au-devant de moi; & je me ſerois peut-être précipitée dans toutes les misères que je voulois éviter. Il étoit néanmoins néceſſaire que je fiſſe les pas que j'ai faits, pour amener les choſes admirables qui m'arrivent. O ſageſſe impénétrable du créateur! Combien ne dois-je pas adorer la bonté divine, & m'humilier devant elle de ce qu'elle a bien voulu me rendre, à ce que j'eſpère, un inſtrument, non-ſeulement pour verſer ſes faveurs ſur l'aimable époux qu'elle me deſtine, mais encore pour répandre ſes bienfaits ſur mes frères. Puiſſe-t-elle m'accorder cette grace!

Ce fut de la manière agréable dont je viens de parler, que nous paſsâmes notre tems dans cette ſeconde & charmante promenade. Je crus que madame Jewkes rentreroit en terre, quand elle vit M. Williams revenir avec nous, & traité avec de grands égards. Nous dînâmes avec toute la gaieté, la liberté & la cordialité imaginables; & je vis bien aux manières généreuſes de mon maître, que je n'avois point à me gêner avec cet honnête eccléſiaſtique; car toutes les fois qu'il apperçut en moi quelqu'air de réſerve, il m'excita à ne me point gêner avec lui, & me pria à pluſieurs repriſes de ſervir mon père & M. Williams;

paroiſſant charmé de me voir couper & diſtribuer à la ronde, comme il l'eſt en vérité de tout ce que je fais.

Après le dîner, nous allâmes voir la chapelle, qui eſt très-jolie & décemment ornée ; elle ſera charmante quand on y aura mis la dernière main, comme il en a le deſſein au premier voyage qu'il fera dans le comté de Lincoln.

Mon cœur plein d'une joie mêlée de vénération, au moment que j'y mis le pied pour la première fois, fut violemment ému de l'idée de la cérémonie qui, je l'eſpère, y ſera célébrée dans peu de jours. Arrivée au pied du petit autel, comme ils conſidéroient un tableau repréſentant la communion, & en admiroient les touches, je me gliſſai doucement dans un coin où je ne pouvois être vue, & à deux genoux je répandis mon ame devant dieu en actions de graces, de ce qu'après avoir été ſi long-tems éloignée du ſervice divin, il permettoit qu'en entrant pour la première fois dans une maiſon dédiée à ſon culte, je le fiſſe avec de ſi magnifiques eſpérances. Je le ſuppliai de me maintenir toujours dans des ſentimens d'humilité, de me rendre digne de ſes faveurs, & de vouloir bien en bénir la cauſe ſeconde, mon cher & bien-aimé maître.

Ma prière fut plus courte que je n'aurois voulu, parce qu'ayant entendu mon maître deman-

der où j'étois, je vins le retrouver ſur le champ.

J'eſpère, dit-il à M. Williams, que, quelque ſcandale que je vous aie donné par ma conduite paſſée, (& c'eſt ſur-tout de cela que je dois véritablement avoir honte,) vous ne refuſerez pas d'officier ici demain, & de nous y donner vos inſtructions. M. Péters a eu la bonté de m'offrir de le faire pour la première fois; mais je ſais que cela l'embarraſſeroit; d'ailleurs, je voulois que la requête que je viens de vous préſenter, fût le garant de notre réconciliation.

Je vous obéirai de tout mon cœur, & dans les ſentimens de la plus parfaite reconnoiſſance, dit monſieur Williams; j'avouerai cependant que, ſi vous exigez un diſcours, je ſuis abſolument pris au dépourvu. Je ne vous demande pas, dit mon maître, de nous parler à l'occaſion d'aucun évènement particulier; mais ſi vous avez quelque diſcours ſur ce texte..... *Il y a plus de joie au ciel pour un pécheur qui vient à s'amender, que pour quatre-vingt-dix-neuf juſtes qui n'ont pas beſoin de repentance :* & qu'il ne me mette pas dans un jour à me faire montrer au doigt par nos domeſtiques, & par ceux des dames que nous aurons ici, j'en ſerai très-content. C'eſt un ſujet général qui me fait parler de cela, ajouta-t-il; au reſte, tout ce que vous nous donnerez ſera

ſera bien reçu ; car je ſais que vous ne ſauriez faire un mauvais choix.

J'en ai un ſur ce texte, répondit M. Williams ; mais s'il m'étoit permis de prendre pour mon ſujet les faveurs que je reçois de vous, je croirois qu'un ſermon d'actions de graces, que j'ai fait à l'occaſion d'une faveur ſingulière du ciel, répondroit fort aux ſentimens de gratitude dont je ſuis pénétré. Le texte eſt celui-ci..... *Tu laiſſes maintenant aller ton ſerviteur en paix : car mes yeux ont vu ton ſalut.*

Ce texte-là, interrompis-je, me conviendra parfaitement. Pas ſi parfaitement, Pamela, reprit mon maître ; car je ne vous laiſſe pas *partir* avec *paix ;* mais j'eſpère que vous *reſterez ici* avec *plaiſir.*

Cela eſt vrai, monſieur, lui dis-je ; mais j'ai vu *le ſalut de dieu.* J'ai bien lieu, ajoutai-je, ou jamais femme ne l'*eut*, de dire avec la ſainte vierge : *Mon ame magnifie le ſeigneur ;* car *il a regardé la petiteſſe de ſa ſervante..... & a élevé celle qui étoit dans l'abaiſſement.*

Je ſuis bien sûr, dit mon bon cher père, que ſi l'on en avoit le tems, le livre de Ruth fourniroit un beau texte ſur l'honneur que ma chère fille reçoit aujourd'hui.

Pourquoi dites-vous cela, mon cher M. Andrews, répliqua mon maître ? Je ſais l'hiſtoire

dont vous parlez, & M. Williams confirmera ce que je dis, que la chère enfant que voici me fera pour le moins autant d'honneur qu'elle en recevra.

Monſieur, répondis-je, votre généroſité eſt inexprimable; mais je ne ſerai jamais de votre opinion. C'eſt ici une autre affaire, ma chère Pamela, me dit-il. Il me vaut mieux penſer que vous ſerez de mon ſentiment, & ce ſera une bonté en vous de penſer que vous n'y viendrez jamais; & voilà un principe excellent, qui pourra toujours régler notre conduite l'un envers l'autre.

N'étoit-ce pas là, ma chère mère, un diſcours plein de nobleſſe, de délicateſſe & de bon ſens? Oh! qu'une femme eſt heureuſe, de ſe trouver unie à un homme généreux & ſpirituel! Quoi de plus édifiant? Quoi de plus.... Mais les expreſſions me manquent, & je ne ſais que dire.

Au ſortir de la petite chapelle, monſieur Williams nous dit, qu'il vouloit aller chez lui, & chercher parmi ſes ſermons un diſcours convenable au jour ſuivant. J'ai une choſe à vous dire avant que vous partiez, répondit mon maître: quand ma jalouſie ſur le compte de mon aimable Pamela, me fit tenir à votre égard une conduite que m'inſpiroit la vengeance, vous ſavez que je pris de vous une obligation de la ſomme pour laquelle je vous avois fait des affaires. J'en ſuis

très-ſincérement honteux ; parce qu'en vous propoſant de la ſigner, je n'avois, & vous pouvez m'en croire, nulle intention de vous en demander le paiement ; mais je ne ſavois pas ce qui pouvoit arriver entre Pamela & vous, ni juſqu'où vous pouviez l'un & l'autre pouſſer les choſes ; de ſorte que je voulois avoir cette pièce, pour vous tenir en reſpect. Je ne crois donc pas, lui dit-il, en tirant de ſa poche l'obligation & la lui donnant, je ne crois pas vous faire un grand préſent de vous la rendre déchirée. Je penſe, ajouta-t-il, que les frais qu'elle a coûtés, & ceux qu'on vous a faits auparavant, ont été payés par mon procureur ; du moins le lui avois-je ordonné. Il a ſuivi vos ordres, répondit monſieur Williams ; je vous rends mille graces de cette bonté, & de la manière obligeante dont vous l'exercez. Si vous vous en allez, lui dit mon maître, vous ne ferez peut-être pas fâché de vous en retourner dans ma berline ? Non, monſieur, reprit-il, je vous rends graces. Le plaiſir de ſonger à vos bienfaits, m'occupera ſi agréablement pendant tout le chemin, que je choiſis de le faire à pied, pour m'en occuper plus à loiſir.

Mon cher père avoit quelqu'inquiétude ſur ſon habit, avec lequel il lui falloit paroître le lendemain à la chapelle : le vertueux homme craignoit de faire déshonneur à mon maître, à cauſe

de la jeune mademoiſelle Darnford & des domeſtiques. Il m'en parla, & me dit en même tems que mon maître avoit eu la bonté de lui faire préſent de vingt guinées, pour les frais de ſes habits & des vôtres; ce qui me mit véritablement la joie au cœur. Certes, je ne mériterai jamais la centième partie des bontés qu'il a pour moi. C'eſt preſqu'un malheur d'être accablé du poids de ſi grandes obligations; & en même tems de ſentir ſi bien ſon peu de mérite. Oh! que le pouvoir de faire du bien eſt divin! c'eſt tout ce que j'envie aux riches & aux grands.

Ah! monſieur, dis-je à mon maître qui venoit juſtement à nous, vos bontés n'auroient-elles point de bornes? Mon père m'a dit ce que vous lui aviez donné. C'eſt une bagatelle, ma chère Pamela, me dit-il, une légère marque de ma tendreſſe: ainſi, n'en parlez plus. Mais n'ai-je pas entendu cet honnête vieillard témoigner de l'inquiétude ſur quelque choſe? Ne me cachez rien, Pamela. Tout ſon embarras, répondis-je, étoit l'impoſſibilité de s'abſenter du ſervice divin, & la crainte de vous expoſer à rougir du peu de brillant de ſon équipage.

N'avez-vous point de honte, monſieur Andrews, lui dit-il? Je croyois que vous ſaviez que l'extérieur n'étoit rien. Plût à dieu que je fuſſe dans le cœur auſſi-bien équipé que vous! Mais,

à propos, Pamela, ajouta-t-il, votre père n'eſt guère plus mince ni plus petit que moi ; nous irons lui & moi dans ma garderobe, & quoiqu'elle ne ſoit pas auſſi-bien fournie ici que dans le comté de Bedfort, nous y trouverons peut-être ce qu'il lui faut.

Ainſi, ne vous aviſez pas, me dit-il enſuite plaiſamment, de nous venir trouver que je ne vous appelle ; car il ne faut pas que vous ſachiez encore comment les hommes s'habillent & ſe déshabillent. Diſpenſez-m'en, de grace, lui dit mon père : je ſuis fâché qu'on vous ait parlé de cela. Et moi j'en ſuis bien aiſe, reprit-il ; venez avec moi ſans plus de façon.

Il le mena en haut, & lui montra divers habits, inſiſtant ſur ce qu'il en choiſît un. Mon pauvre père étoit tout confus ; car mon maître n'en trouvoit aucun de trop beau, & lui n'en voyoit aucun qu'il jugeât aſſez ſimple. Comme il fixoit ſes yeux ſur un beau drap, qui lui paroiſſoit le plus modeſte, mon cher maître, à la fin, lui aida, bon gré, malgré, à eſſayer l'habit & la veſte. Je ne l'aurois jamais cru, parce qu'il me ſembloit que mon maître étoit plus grand, & qu'il avoit plus d'embonpoint que mon père ; mais je vis dans la ſuite qu'ils lui alloient à merveille : comme le tout étoit ſimple, doublé de la même couleur, & fait pour voyager en carroſſe, mon cher père

ne s'en accommoda que mieux. Mon maître lui en fit préſent ; & appelant tout de ſuite la Jewkes : Madame Jewkes, lui dit-il, chauffez-moi bien cet habit pour demain au matin ; M. Andrews, qui ne croyoit pas reſter avec nous dimanche, n'a apporté que ce qu'il a de plus commun : je vous prie auſſi de voir parmi mes bas & mes ſouliers, s'il n'y en auroit point qui lui fuſſent propres : voyez auſſi parmi mon linge ; car en gardant cet honnête vieillard plus long-tems que dimanche, nous l'avons entièrement dérangé. Il eut la bonté de lui donner en même tems les boucles d'argent qu'il avoit à ſes ſouliers. Ainſi, ma chère mère, attendez-vous à voir mon cher père beau comme un Adonis. De perruque, dit mon maître, il ne lui en faut point ; car les cheveux blancs & vénérables qu'il porte, valent mieux que toutes les perruques d'Angleterre. Pour des chapeaux, je jurerois bien que j'en ai ici à revendre. Je prendrai ſoin de tout, monſieur, lui dit madame Jewkes. Pour mon père, il vint me trouver, & ne put retenir ſes larmes. Je ne ſais, me dit-il, comment me comporter ſous le poids de tant de bienfaits. Ah ! ma chère enfant, c'eſt à la bonté divine & à votre vertu que nous ſommes redevables de tout.

Dimanche.

LE lendemain, dimanche, il ſembloit que toute la famille prît plaiſir à s'ajuſter pour la célébration du ſabbat dans notre petite chapelle. Milady Jones amena M. Williams dans ſon carroſſe, & les deux jeunes demoiſelles Darnford vinrent dans le leur, avec chacune un laquais, ſans compter le cocher. Nous déjeûnâmes enſemble avec tout l'agrément imaginable. Mon cher père avoit l'air tout magnifique, & fut très-careſſé des trois dames. Comme nous déjeûnions, mon maître dit à M. Williams, qu'il croyoit que faute d'un clerc, il nous faudroit laiſſer là les pſeaumes: à quoi celui-ci répondit que non, & qu'il ſuppléeroit à tout ce qui dépendroit de lui. Là-deſſus mon père dit que, ſi on vouloit bien le lui permettre, il rempliroit cet office tout de ſon mieux, s'en étant toujours fait un plaiſir. Je ſavois que dans ſa jeuneſſe il avoit appris à chanter les pſeaumes, qu'il l'avoit pratiqué conſtamment, en particulier & en famille, chaque dimanche au ſoir, & qu'il avoit auſſi tâché de l'enſeigner dans la petite école qu'il avoit tenue avec ſi peu de ſuccès au commencement de ſes diſgraces, avant qu'il ſe donnât à un genre de vie dur; de ſorte

que je n'avois aucune crainte qu'il s'en acquittât mal dans notre petite congrégation. Toute la compagnie parut charmée de sa proposition : de sorte que nous allâmes à la chapelle avec une assez belle apparence, madame Jewkes & tous les domestiques y étant, à la réserve de la cuisinière. Jamais on ne fit le service divin avec plus de solemnité, & jamais on n'y assista avec plus de dévotion & de décence. Mon maître, entr'autres, miladi Jones, & les deux jeunes demoiselles, donnèrent l'exemple, & se comportèrent d'une façon très-édifiante.

Mon cher père remplit son poste avec beaucoup d'applaudissement, & fit les réponses comme s'il avoit été toute sa vie clerc de paroisse. Il choisit le pseaume 23 (*) qui nous fut chanté en

(*) Dieu me soutient par son pouvoir suprême ;
C'est mon berger, qui me garde & qui m'aime :
Rien ne me manque en ses gras pâturages ;
Des clairs ruisseaux je suis les verds rivages ;
Et sous l'abri de son nom adorable,
Ma route est sûre, & mon repos durable.

Je ne crains point, marchant dans cette voie,
Que de la mort je devienne la proie.
Quand je serois dans la vallée obscure ;
Par-tout, ô dieu, ta houlette m'assure.
Tes biens, aux yeux d'une envieuse troupe,
Couvrent ma table, & tu combles ma coupe.

entier, parce qu'il ne contenoit que trois verſets. Il nous en lut chaque vers, & en commença l'air avec un cœur ſi rempli de ce qu'il faiſoit, qu'il l'acheva avec autant de tranquillité que de zèle, prononçant le tout très-diſtinctement : ſur quoi miladi Jones me dit à l'oreille, que les gens de bien étoient propres pour toutes ſortes de compagnies, & que leur cœur étoit toujours préſent à tout ce qui s'appelle action bonne & louable. Pour la jeune mademoiſelle Darnford, elle ne ceſſoit de répéter : Dieu béniſſe un ſi bon & ſi digne homme ! Jugez de la joie dont mon ame étoit remplie.

Je ſais, ma chère mère, que vous ſavez par cœur la plupart des pſeaumes qui ſont courts ; de ſorte que je n'ai pas beſoin de vous tranſcrire celui-ci, d'autant moins que votre principal tréſor eſt une bible ; & en eſt-il de plus grand au monde ? Je ne ſache perſonne qui en faſſe un meilleur uſage que vous.

Monſieur Williams nous fit un excellent diſ-

De tous mes jours tu fais des jours de fête,
Et de ſenteurs tu parfumes ma tête.
Tant de douceurs accompagnent ma vie,
Que mon bonheur en eſt digne d'envie.
J'eſpère ainſi que dans ta maiſon ſainte
Je paſſerai tous mes jours en ta crainte.

cours ſur la libéralité & la généroſité, & ſur la bénédiction attachée au véritable uſage des richeſſes. Il avoit ſon texte dans l'onzième chapitre du livre des *Proverbes*, aux verſets 24 & 25: *Tel répand, qui ſera augmenté davantage; & tel reſſerre outre meſure, qui n'en aura que diſette. La perſonne qui bénit ſera engraiſſée, & qui arroſe abondamment, regorgera lui-même.* Il traita ſon ſujet avec tant d'art, que la délicateſſe de mon maître, qui craignoit quelqu'apoſtrophe perſonnelle, n'en fut nullement bleſſée. Il fut aſſez judicieux pour ne point ſortir du général; & mon maître trouva qu'il s'en étoit tiré avec autant d'éloquence que d'eſprit.

Mon père s'étoit mis préciſément ſous le pupitre, qui eſt la place du clerc, & miladi Jones faiſant ſigne à ſon laquais de venir, le chargea tout bas d'aller lui demander en grace de nous chanter un autre pſeaume, quand le ſermon ſeroit fini. Il choiſit le plus court de tous, que vous ſavez être le 117 (*); parce qu'il crut, comme

(*) Nations, louez le ſeigneur;
Peuples, chantez à ſon honneur.
Pour nous, ſes ſoins & ſon amour
Se renouvellent chaque jour;
Et ſa conſtante vérité
Demeure à perpétuité.

il me le dit après, que le précédent avoit été assez long.

Mon maître remercia M. Williams de son excellent sermon, les dames en firent autant; je le fis aussi de grand cœur; & il eut la bonté, aussi-bien que M. Williams, de prendre mon père par la main, & de le remercier de la manière dont il avoit rempli son office. Chacun lui en fit des complimens, & il n'y eut pas un domestique qui ne parût le regarder avec respect & avec plaisir.

A dîner je fus obligée, malgré mille instances de ma part, de prendre le haut bout de la table; & mon maître se mit au bas bout, entre M. Williams & mon père. Pamela, me dit-il, vous êtes si adroite, que je crois pouvoir vous charger du soin de servir les dames; pour moi, je servirai mes deux bons amis. J'aurois dû vous dire que j'avois mis un satin à fleurs, qui avoit été à ma maîtresse. Il avoit encore tout son lustre, & paroissoit neuf. C'étoit un des premiers présens que m'eut fait mon maître; & les dames qui ne m'avoient vue que dans mon petit habit de laine, me firent mille & mille complimens, dès qu'elles me virent paroître.

Au lever du dîner on parla des pseaumes, & mon maître fut très-méchant, si j'ose l'appeler ainsi; car il se tourna du côté de mon père, &

lui dit : M. Andrews, il me semble que, comme nous n'aurons les prières que cette après-dînée, nous pouvons bien avoir un plus long pseaume. Si vous nous donniez le 137 ? Qu'en pensez-vous ? De grace, mon cher monsieur, m'écriai-je, ne parlez plus de cela. Pamela, reprit-il, vous direz tout ce qu'il vous plaira ; mais vous nous le chanterez selon votre version, avant que ces dames s'en aillent. Mon père sourit, quoiqu'il souffrît un peu pour moi ; & dit, croyez-vous, monsieur, qu'il puisse être chanté ? Sans doute, dit mon maître, il n'y a rien à craindre tant que madame Jewkes ne l'entendra pas.

Ce peu de mots excita la curiosité des dames ; & miladi Jones dit, qu'elle ne voudroit pas pour beaucoup demander à rien entendre qui pût me faire de la peine ; mais qu'elle seroit charmée que ce fût de mon consentement. En vérité, madame, lui dis-je, il faut que je vous demande en grace de ne pas insister là-dessus : je n'y saurois consentir. Vous le verrez en vérité, mesdames, dit mon maître. Allons, Pamela, ajouta-t-il, il ne faut pas non plus que tout aille à votre fantaisie. Je vous prie donc, monsieur, répliquai-je, que je n'en entende rien. Pamela, me dit-il, je suis bien assuré que vous ne voudriez pas écrire ce qu'il ne seroit pas à propos qu'on entendît. Oui, monsieur, lui dis-je ; mais il est des cas,

& des occaſions, qui peuvent rendre paſſable en un tems, ce qui ſeroit inſupportable dans un autre. Ah! reprit-il, Pamela, j'en ſuis auſſi bon juge que vous. Ces dames ſavent une bonne partie de votre hiſtoire; & vous me permettrez de vous dire, que ce qu'elles en ſavent vous fait plus d'honneur qu'à moi; de ſorte que, ſi je n'ai pas de répugnance à réveiller la choſe, vous pouvez bien ſouffrir que je le faſſe. Je vais, continua-t-il, vous tirer de peine. Le voici; & en même-tems il le tira de ſa poche.

En vérité, monſieur, lui dis-je, en me levant, je ne ſaurois y conſentir. J'eſpère que, ſi vous voulez le lire, vous me permettrez de ſortir de la chambre pour un moment. C'eſt ce que je ne permettrai pas, reprit-il. De grace, monſieur, qu'il n'en ſoit rien, lui dit miladi Jones, nous ne l'entendrons point, ſi mademoiſelle Andrews y a tant de répugnance. Eh bien! donc, Pamela, dit mon maître, je vous donne à choiſir, que je le liſe à préſent, ou que vous nous le chantiez tantôt. L'alternative eſt fâcheuſe, monſieur, lui dis-je. Je vous promets, reprit-il, que ce ſera l'un des deux. Faites donc ce qu'il vous plaira, répondis-je; car je ne ſaurois le chanter.

Je vois bien, dit mon maître, qu'il faut que je le liſe; & pourtant, tout conſidéré, il me vaudroit autant de n'en rien faire; car je n'en reti-

rerai pas beaucoup d'honneur. Liſez-le-nous donc, je vous en prie, dit la jeune demoiſelle Darnford, afin que nous en jugions.

Eh bien donc, continua-t-il, voici de quoi il eſt queſtion. A ce qu'il paroît, Pamela, dans le tems de ſa détention, c'eſt à-dire, lorſqu'elle fut faite priſonnière, pour me rendre bientôt ſon priſonnier, car c'eſt-là la ſomme de tout: Pamela dit dans ſon journal, qui ne devoit être lu que de ſes parens, qu'un jour elle fut ſollicitée par madame Jewkes de lui chanter un pſeaume; & que ſa triſteſſe ne le lui permettant pas, elle n'en voulut rien faire; mais qu'après que madame Jewkes l'eut quittée, elle fit réflexion que le pſeaume 137 ſe pouvoit appliquer à ſa ſituation préſente, madame Jewkes l'ayant ſouvent priée à d'autres jours, & inutilement, de lui chanter une chanſon; que là-deſſus elle en fit une application plus particulière au cas où elle ſe trouvoit, & que regardant madame Jewkes comme une geolière qui en vouloit à ſon honneur, elle tourna le pſeaume en queſtion de la manière ſuivante. M. Williams, ajouta-t-il, vous aurez la bonté de lire un verſet de la traduction ordinaire, & moi je lirai le verſet de celle de Pamela qui y répond. Là-deſſus M. Williams tira de ſa poche ſon petit livre de prières, & lut ce premier verſet.

Étant assis aux rives aquatiques
De Babylone, plorions mélancoliques,
Nous souvenant du pays de Sion:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret tant de pleurs épandîmes,
Aux saules verds nos harpes nous pendîmes.

Mon maître lut ce qui suit:

Etant assise au manoir horrifique
De Belton-Hall, plorois mélancolique,
Me désolant de ma détention:
Et au milieu de l'habitation,
Où de regret épandis tant de larmes,
Seulette un jour pensois à mes alarmes.

Les dames dirent que rien n'étoit plus joli; & mademoiselle Darnford ajouta, que quelqu'un de la compagnie avoit très-bien observé que la lecture de ces vers me devoit moins inquiéter que lui.

Je savois bien, dit mon maître, que je ne m'acquerrois pas grand honneur, en montrant cette pièce; mais, lisons toujours. M. Williams continua:

Lors ceux qui là captifs nous emmenèrent
De les sonner fort nous importunèrent,
Et de Sion les chansons réciter.
Las! dîmes-nous, qui pourroit inciter
Nos tristes cœurs à chanter la louange
De notre dieu dans une terre étrange?

Ce verſet, interrompit mon maître, ſe rapproche beaucoup de l'original. Il eſt tourné avec une charmante ſimplicité.

Lors celle-là que l'on fit ma geolière,
Inſolemment ſa pauvre priſonnière
Vint requérir de pſalmes lui chanter.
Las! de quel front oſes-tu m'exciter,
Dis-je en mon cœur, à chanter la louange
De notre dieu dans ce ſéjour étrange?

Il ne ſe peut rien de mieux, dit M. Williams. Quoi donc? ajouta miladi Jones, en s'adreſſant à moi, avez-vous bien pu ſouhaiter que nous fuſſions privés de ce nouvel échantillon de vos talens & de votre génie?

Ah! s'écria mon père, vous allez rendre ma chère enfant orgueilleuſe! Non, non, lui dit mon généreux maître; Pamela ne ſauroit être orgueilleuſe. Car les louanges n'enorgueilliſſent que ceux qui ne ſont pas accoutumés à les entendre. Mais continuons. M. Williams lut:

Or toutefois puiſſe oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye être,
Jéruſalem, hors de mon ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je t'oublie, & ſi jamais j'ai joye,
Tant que premier ta délivrance j'oye.

Voici, dit mon maître, la parodie de Pamela, qui approche auſſi beaucoup de l'original.

Or toutefois puiſſe oublier ma drette
L'art de ſonner de la douce épinette,
Si d'aller droit ne ſais me ſouvenir!
Ma langue puiſſe à mon palais tenir,
Si je m'oublie, & ſi jamais ai joye,
Tant que premier ma délivrance voye.

Au nom de dieu, lui dis-je, faites-moi le plaiſir d'en demeurer là. Permettez-moi, mademoiſelle, répondit M. Williams, de vous demander en grace de me laiſſer lire le reſte: je languis de voir ce que vous faites des fils d'Edom, & comment vous tournez les exécrations du pſalmiſte contre les babyloniens inſultans.

En vérité, M. Williams, répondis-je, vous n'auriez pas dû dire cela. Oh! interrompit mon maître, c'eſt ici un des meilleurs endroits. La pauvre madame Jewkes y tient la place des fils d'Edom; gardons-nous d'autant moins de nous en priver, que ma chère Pamela y fait briller une vertu qui lui eſt propre, en ne ſouhaitant aucun mal à ſa perſécutrice. Liſez la ſtance ſuivante, M. Williams. Ce dernier lut:

Mais donc, ſeigneur, en ta mémoire imprime
Les fils d'Edom, qui ſur Jéroſolyme
Crioient, au jour que l'on la détruiſoit.

Souviennes-toi que chacun d'eux diſoit :
A ſac, à ſac, qu'elle ſoit embraſée,
Et juſqu'au pied des fondemens raſée !

Vraiment ! dit mon maître, il me ſemble appercevoir dans ce que je vais lire une petite touche de malédiction ; mais je trouve qu'elle a aſſez bonne grace, comparée avec l'original. Voici auſſi les fils d'Edom, qu'[illegible] n'épargne pas autrement.

Mais donc, ſeigneur, en ta mémoire imprime
L'affreuſe *Jewkes*, qui voudroit dans le crime
Faire tomber ta pauvre Pamela.
Souviennes-toi comme elle a dit : *Voilà*
Bien des façons ! Puis d'un ton de tigreſſe :
A bas, à bas, ces grands airs de ſageſſe !

En vérité, monſieur, lui dis-je, on auroit pu paſſer par-deſſus cet endroit : mais les dames, & M. Williams s'écrièrent qu'ils en ſeroient bien fâchés : ce qui me fit voir que la malheureuſe Jewkes n'avoit pas un ami parmi eux.

A préſent, dit mon maître, liſez les horribles malédictions que prononce le pſalmiſte. M. Williams acheva ainſi ſa lecture :

Auſſi ſera Babylon miſe en cendre :
Et très-heureux qui te ſaura bien rendre
Le mal dont trop de près nous viens toucher !

Heureux celui qui viendra arracher
Les tiens enfans de ta mammelle impure,
Pour les froiſſer contre la pierre dure !

Voici, dit très-obligeamment mon maître, de quelle manière Pamela a tourné ces vers.

Auſſi ſeras, impudique ennemie,
Ains non pas moi, couverte d'infamie ;
Et pour ton bien ce mal t'arrivera.
O bien heureux le mortel qui viendra,
En me tirant de ta patte effroyable,
Te tirer toi de la griffe du diable !

Je m'imagine, dit mon maître à M. Williams, en ſouriant, que ſi nous ſavions la vérité du fait, nous trouverions qu'alors on eſpéroit que vous ſeriez ce bienheureux mortel. A qui que ce fût que ceci eût rapport dans ce tems-là, dit M. Williams, l'heureux mortel en queſtion ne ſauroit, monſieur, être préſentement que vous-même.

J'oſois à peine lever la tête, tant j'étois confuſe des louanges dont toutes les dames m'accabloient à qui mieux mieux. Cela me fait bien voir qu'il y a de la partialité de leur part, & que ce qu'elles en font, n'eſt que parce que mon maître a tant de bonté pour moi, & qu'il ſe plaît à m'entendre louer. Car, outre que j'ai beaucoup pris du pſalmiſte, je ne vois rien dans

ces vers de ſi beau qu'on voudroit me le faire accroire.

Nous allâmes tous, & la cuiſinière en fut auſſi, l'après-dînée à l'égliſe, comme nous y avions été le matin, & mon cher père finit le ſervice par les verſets ſuivans du pſeaume 145, y magnifiant fort à propos le ſaint nom de dieu pour toutes les faveurs dont il nous combloit; mais il ne les mit pas dans l'ordre où ils ſont dans le pſeaume; ce qu'il crut être d'autant moins néceſſaire, qu'il nous liſoit chaque vers avant que nous le chantaſſions.

Oui, l'éternel eſt juſte en tous ſes faits,
Et ſes faveurs rempliſſent nos ſouhaits;
Il ſe tient près de ceux qui tous les jours
D'un cœur fidelle implorent ſon ſecours.
Sa providence, à ceux qui ſe révèrent,
Donne toujours ce que leurs cœurs eſpèrent:
Il eſt touché de leurs cris, de leurs larmes;
Il les délivre en toutes leurs alarmes.
A toi, ſeigneur, s'attend la créature;
Elle reçoit de toi la nourriture:
Quand il eſt tems, ouvrant ta main puiſſante,
Tu la repais, & remplis ſon attente.
Je veux chanter ta gloire, & ta grandeur,
Qu'on voit briller avec tant de ſplendeur;
Et pour louer tes miracles divers,
J'emprunterai la voix de l'univers.

Nous nous promenâmes dans le jardin jusqu'à ce que le thé fût prêt ; & comme nous allions par la porte de derrière, mon maître me dit : *De toutes les fleurs du jardin, il n'en est point de si belle que le tournesol.* Ah ! monsieur, lui dis-je, oubliez présentement tout cela. M. Williams qui l'entendit, en parut un peu déconcerté. Sur quoi mon maître lui dit : M. Williams, je ne cherche point à vous rendre sérieux ; mais j'admire les ressorts étranges par lesquels les événemens sont amenés. Je vois d'autres objets ici autour, qui me touchent plus par la considération des dangers que ma chère Pamela a courus, que rien de ce que vous avez fait ne doit vous toucher. Vous êtes la générosité même, lui répondit M. Williams.

Ils se promenèrent ensuite tête-à-tête pendant un bon quart-d'heure, parlant de choses générales, & de littérature, & nous rejoignirent fort contens de la conversation l'un de l'autre.

Miladi Jones se mit entre mon maître & moi, & se tournant vers lui : A quand l'heureux jour, lui dit-elle ? Nous souhaitons que cela soit terminé, afin de pouvoir après cela vous garder avec nous aussi long-tems que vous y pourrez rester. Je voudrois, dit mon maître, que ce fût demain, ou après demain au plus tard, si Pamela y consentoit : car j'ai envoyé chercher une licen-

ce(*), & celui que j'ai chargé de la commiſſion ſera ici ce ſoir à ce que j'eſpère, ou demain de grand matin. De grace, Pamela, ajouta-t-il, ne différez pas plus loin que jeudi. Quoi donc! me dit miladi Jones, ſeroit-il bien vrai que vous fiſſiez traîner la choſe en longueur? Fort bien, dit mon maître; à préſent que vous êtes de mon côté, je vous laiſſe avec elle pour arrêter le jour; & j'eſpère qu'elle n'inſiſtera pas ſur des bagatelles, comme ſur quelque choſe d'important. Là-deſſus il nous quitta, & alla joindre les deux jeunes demoiſelles.

Miladi Jones me dit qu'elle ne balanceroit point à me trouver blâmable, ſi je différois d'un moment, parce qu'elle comprenoit que miladi Davers ſeroit dans la dernière inquiétude que ſon frère ne m'épousât, & que rien au monde ne ſeroit plus triſte ſi quelque choſe venoit à la traverſe. Madame, lui dis-je, lorſqu'il eut la bonté de m'en parler pour la première fois, il me dit que l'affaire ſe feroit dans quinze jours; mais il me demanda enſuite ſi je voulois que ce fût dans la première ou la ſeconde ſemaine. Je lui

(*) C'eſt un acte expédié à la cour eccléſiaſtique, au nom de l'archevêque de Cantorbéry, par lequel il eſt permis à tout miniſtre quelconque, de marier deux perſonnes ſans publication de bans.

répondis, (car pouvois-je faire autrement ?) que ce ſeroit dans la ſeconde. Il me pria que ce ne fût pas le dernier jour de la ſeconde ſemaine. Or, madame, ajoutai-je, m'ayant ainſi marqué l'intention où il étoit que ce fût pour un des jours de la ſeconde, je n'avois garde de montrer plus d'empreſſement que lui, en lui nommant un jour de la première.

Fort bien, me dit-elle ; mais comme il vous preſſe avec tant d'égards & de politeſſe d'en avancer le moment, il me ſemble qu'à votre place j'y conſentirois. Comme elle me vit héſiter & rougir : Vous ſavez mieux que moi, ajouta-t-elle, ce qui vous convient ; je vous dis ſeulement ce que je ferois. Je répondis que j'y penſerois ſérieuſement, & que, ſi je le trouvois fort empreſſé, aſſurément je croirois devoir l'obliger, & conſentir à ce qu'il ſouhaitoit.

Meſdemoiſelles Darnford demandèrent inſtamment à être de la noce, & qu'on leur donnât un bal. Appuyez notre requête, mademoiſelle Andrews, me dirent-elles ; vous ne ſauriez nous obliger plus ſenſiblement. En vérité, meſdames, leur dis-je, je ne vous le promettrois pas, quand même je le pourrois. Et pourquoi cela, me dirent-elles ? Je ne ſais, répondis-je ; il me ſemble qu'on peut avec plaiſir célébrer l'anniverſaire de ſon mariage ; mais pour le jour même, en vérité,

meſdemoiſelles, je le trouve un jour trop important pour celles de notre ſexe, pour y pouvoir être fort gaies : c'eſt une affaire tout-à-fait ſérieuſe, & qui donne beaucoup à penſer ; & je ſuis ſûre que, dans le même cas, vous en jugeriez comme moi. A ce compte, dit l'aînée, on n'en a que plus de beſoin de ſe réjouir, & de s'égayer de ſon mieux.

Je vous avois bien dit, interrompit mon maître, quelle ſorte de réponſe vous deviez attendre de Pamela. La plus jeune dit que de ſa vie elle n'avoit entendu parler de gens ſi graves en pareille occaſion. J'eſpère auſſi, monſieur, ajouta-t-elle, que ce jour-là vous ne ferez que chanter des pſeaumes, & que mademoiſelle le paſſera en jeûne & en oraiſon. Qui jamais ouit parler de porter ainſi le ſac & la cendre en un jour de noces ? Il me ſembla qu'elle étoit un peu piquée, & je ne lui répondis point. Je vois que j'aurai aſſez à faire avant qu'il ſoit peu, s'il me faut répondre à toutes celles qui me porteront envie.

Nous entrâmes pour boire le thé ; & tout ce que les dames purent obtenir de mon maître, ce fut de leur donner un petit bal, avant que de quitter le pays : mais mademoiſelle Darnford dit qu'il falloit donc que ce fût chez elles que ſe fît l'aſſemblée ; parce qu'en vérité, ſi elle ne pouvoit pas être à la noce, elle ſe croiroit in-

ſultée, & ne reviendroit plus, que nous n'euſſions été les voir.

Quand elles furent parties, mon maître voulut faire reſter mon père juſqu'après la concluſion ; mais il demanda en grace qu'il lui fût permis de partir le lendemain avec le jour, donnant pour ſes raiſons, que ma mère ſeroit doublement inquiète, s'il tardoit plus long-tems, & que d'ailleurs il mouroit d'impatience de lui apprendre toutes les circonſtances du bonheur de ſa fille. Quand mon maître vit qu'il ſouhaitoit avec tant d'ardeur de s'en retourner, il appela Thomas, & lui ordonna de tenir prêt, le lendemain de grand matin, un certain cheval bai pour mon père, avec un porte-manteau pour mettre ſes habits ; & de l'accompagner tout le premier jour, ou même juſques chez lui, ſi M. Andrews l'aimoit mieux. Et, ajouta-t-il, en s'adreſſant à mon père, comme ce cheval-là vous ſervira pour aller & venir, quand vous nous rendrez viſite dans le comté de Bedford, je vous en fais préſent, auſſi bien que de ſon équipage. Et ne vous aviſez pas de dire non, continua-t-il, voyant que mon père vouloit parler ; je ne veux pas qu'on me reſuſe. Cela n'étoit-il pas charmant ?

Il lui dit encore mille choſes obligeantes à ſouper, & lui donna tout ce qu'il avoit de papiers à moi, en le priant de les lui rendre lorſ-

que ma mère & lui les auroient lus. Un père & une fille qui s'aiment auſſi tendrement que vous, ajouta-t-il, ſeroient peut-être bien-aiſes d'être quelques inſtans ſeul à ſeul ; faites donc mes complimens à la bonne madame Andrews, & lui dites qu'avant qu'il ſoit peu, j'eſpère de vous voir enſemble, dans une viſite que vous rendrez à votre fille à mon autre maiſon. Je vous ſouhaite donc, au cas que vous partiez avant que je vous voye, le bon ſoir, & un bon voyage. En diſant cela, il lui prit la main, & laiſſa mon cher père ſi pénétré de ſes bontés & de ſes bienfaits, qu'à peine pouvoit-il proférer une ſeule parole.

Vous vous imaginez aſſez, ma très-chère mère, la peine que j'ai eue à me ſéparer de mon cher père, qui ne m'a pas quittée ſans répugnance ; mais il étoit ſi impatient de vous revoir, & de vous annoncer les bonnes nouvelles dont il a le cœur rempli, que je ne ſouhaitois preſque qu'à demi de le retenir.

Madame Jewkes apporta deux bouteilles d'eau de ceriſes, deux d'eau de canelle, & quelques gâteaux, qui furent mis dans le porte-manteau, avec l'habit neuf de mon père ; car il dit qu'il ne voudroit pas pour toutes choſes au monde en paroître vêtu dans ſon voiſinage, avant qu'on sût publiquement que j'étois mariée ; il ne voulut pas non plus entamer par aucune dépenſe les

vingt guinées, que ce tems-là ne fût venu, de peur des réflexions, ajoutant qu'alors il me conſulteroit ſur ce qu'il auroit à acheter. Faites, lui dis-je, comme il vous plaira; j'eſpère à préſent, mon cher père, que nous aurons ſouvent le plaiſir d'entendre parler l'un de l'autre, ſans être obligés d'avoir recours aux artifices.

Il me dit qu'il vouloit ſe coucher de bonne-heure, afin de pouvoir ſe lever au point du jour, & prit congé de moi, me menaçant de ne m'aimer plus, ſi je me levois le matin pour le voir partir; ce qui ne feroit que rendre notre ſéparation plus triſte, & nous rendre l'un & l'autre mélancoliques pour tout ce jour-là.

M. Thomas lui apporta une paire de bottes, & lui dit qu'il l'appelleroit au point du jour, & empaquéteroit tout dès le ſoir même. Il me donna donc ſa bénédiction, pria dieu pour moi, & me promit de vous engager à en faire autant, ma très-chère mère. Je me retirai dans mon cabinet, toute triſte de ſon départ, qui pourtant me faiſoit à demi plaiſir, ſi je puis parler ainſi, parce que, quoiqu'il me quittât par néceſſité, il ne le faiſoit cependant que pour aller rejoindre la meilleure des femmes, & lui porter les meilleures nouvelles du monde. Je le priai cependant de ne pas travailler avec tant d'attache qu'il l'avoit fait juſques-là, parce que j'étois perſuadée

que mon maître ne lui auroit pas donné vingt guinées pour s'habiller, s'il n'avoit eu envie de faire autre choſe pour lui : j'ajoutai, qu'il devoit recevoir d'autant plus volontiers les bienfaits de mon cher maître, que ce dernier, qui avoit tant de perſonnes à employer ſur les terres ſpacieuſes qu'il poſſédoit, pourroit, ſans faire tort à qui que ce ſoit, tirer de lui des ſervices équivalens.

Il me le promit fortement : ayez la bonté, ma chère mère, d'avoir l'œil à ce qu'il me tienne parole. J'eſpère que mon maître ne verra pas ce griffonnage ; car je ne veux pas vous l'envoyer, que je ne vous annonce en même tems la meilleure des nouvelles, d'autant plus que mon cher père peut vous apprendre la plupart des choſes que j'ai écrites depuis la date des papiers qu'il vous porte, en ayant été le témoin. Adieu donc, ma très chère mère, bon ſoir ; dieu veuille donner un bon voyage à mon père, & vous le ramener en joie & en ſanté.

LUNDI.

MONSIEUR Colbrand étant de retour, mon maître monta dans mon cabinet, & m'apporta la licence. Oh ! que le cœur me battit en la voyant ! A préſent, ma chère Pamela, me dit-

il, dites-moi si vous ne pourriez pas me nommer le jour? Votre parole est la seule chose qui nous manque. J'osai lui baiser la main, & quoiqu'incapable de lever les yeux, je lui dis que je ne savois comment répondre à ses bontés; que je ne voudrois pas, pour toutes choses au monde, qu'il pût me croire capable de recevoir indifféremment un honneur que je ne pourrois jamais reconnoître, par mille & mille égards, pendant la plus longue vie, si dieu me l'accordoit. Je devrois, lui dis-je, dans tout ce qui m'est possible, me conformer implicitement, & en tout, à votre volonté. Mais..... Mais quoi? interrompit-il avec une tendre impatience. Monsieur, lui dis-je, lorsque jeudi dernier vous parlâtes de quinze jours, j'avois lieu de croire que ce terme étoit de votre choix; & mon cœur vous est si dévoué, que ma seule crainte est de me montrer plus empressée que vous ne le souhaiteriez. Cela ne se peut, ma chère enfant, me dit-il, en me serrant dans ses bras; c'est l'impossibilité pure. Si vous ne craignez que cela, la chose aura lieu tout à l'heure, & l'heureux jour d'aujourd'hui vous rendra mienne pour jamais. Je vais sur le champ, dit ce cher maître, donner tous les ordres nécessaires, & il se levoit en effet.

Non, de grace, m'écriai-je; non, mon cher monsieur; écoutez-moi, je vous en conjure. Ce

ne ſauroit être pour aujourd'hui ! Cela ne ſauroit être, reprit-il. Non, en vérité, lui dis-je..... (& j'étois pénétrée de lui voir une impatience ſi généreuſe). Pourquoi donc, ajouta-t-il, pourquoi flattiez-vous tout-à-l'heure mon tendre cœur, de l'eſpérance que cela ſe pouvoit ? Monſieur, repris-je, ſi vous voulez bien daigner m'écouter, je vous dirai à quoi j'ai penſé. Parlez, me dit-il.

Monſieur, continuai-je, j'aurois fort à cœur que ce grand jour, s'il doit venir, fût un jeudi. Ce fut un jeudi que mon cher père & ma chère mère ſe marièrent, & tout indigens qu'ils ſont, jamais couple ne fut plus heureux : ce fut un jeudi que la pauvre Pamela vint au monde : ce fut un jeudi que feu ma chère maîtreſſe me prit des mains de mes parens, & m'accorda ſa protection : ce fut un jeudi, monſieur, que vous me fîtes enlever & emmener ici, où, par la grace de dieu, & moyennant la continuation de vos bontés, je me vois réſervée à un bonheur miraculeux ; & ce fut en comptant d'un jeudi, que vous me dîtes que dans quinze jours vous m'aſſureriez ce bonheur pour jamais. Vous m'obligerez donc ſenſiblement, monſieur, ſi vous voulez bien avoir quelque complaiſance pour ma ſotte ſuperſtition. C'eſt pour cette raiſon, monſieur, que lorſque vous me priâtes de ne pas différer juſ-

qu'au dernier des quinze jours, j'étois fâchée que le jeudi de la ſemaine prochaine fût ce dernier jour-là.

Ma chère Pamela, me dit-il, il faut que je vous avoue qu'en effet vous me paroiſſez un peu ſuperſtitieuſe. Il me ſemble que vous devriez bien commencer à rendre quelqu'un des autres jours de la ſemaine, le jour heureux par fatalité. Par exemple, ce fut un lundi, pouvez-vous dire, que mon père & ma mère conclurent qu'ils ſe marieroient le jeudi d'après : il y a tant d'années qu'un lundi ma mère faiſoit tous ſes préparatifs pour accoucher le jeudi ſuivant. Ce fut un lundi, (& il y a de cela quelques ſemaines,) que vous n'aviez plus que deux jours à attendre pour être enlevée un jeudi. Moi-même, ajouta-t-il, je me ſouviendrai toujours que c'étoit un lundi que je vous écrivis la lettre à la lecture de laquelle vous eûtes la bonté de vous laiſſer perſuader de revenir chez moi ; ce fut ce même lundi que vous rentrâtes dans cette maiſon ; & cette époque ſera, & je l'eſpère, ma chère fille, auſſi heureuſe qu'aucune de celles que vous avez nommées : & enfin vous pourrez dire dès-à-préſent, ce qui couronnera l'œuvre : ce fut un lundi que je me mariai. Allons, allons, ma chère, ajouta-t-il, en vérité, jeudi a régné aſſez long-tems ; mettons à préſent lundi à ſa place, ou du moins mettons-

les de niveau. Vous voyez même qu'il y a un juſte droit, & que dans la ſemaine que nous avons devant nous, il eſt le premier en date. Et alors j'eſpère que nous rendrons le mardi, le mercredi, le vendredi, le ſamedi, & le dimanche, d'auſſi heureux jours que le lundi & le jeudi; & qu'avec la bénédiction du ciel nous ferons de tous les jours de notre vie un cercle ſi délicieux, que nous ne ſaurons plus auquel donner la préférence.

O le charmant diſcours! O la délicieuſe réponſe!

En vérité, monſieur, lui dis-je, vous raillez ma foibleſſe d'une manière angélique; mais de grace, que ſi peu de choſe ne vous arrête pas, puiſque vous m'avez ſi généreuſement obligée dans ce qu'il y a de plus important. Si vous me permettez de choiſir, je donne la préférence au jeudi.

Si vous pouvez, ajouta-t-il, me faire voir que vous avez une meilleure raiſon que la mienne, je vous accorde votre demande; ſinon, j'envoie ſur le champ chercher le miniſtre.

Et je vous jure qu'il y alloit tout de bon..... Ah! comme je tremblai! Arrêtez, lui criai-je, monſieur, arrêtez: nous avons mille choſes à nous dire auparavant: j'ai à vous entretenir encore d'un tas d'impertinences. Dites-m'en donc

les

les principales dans une minute, reprit-il : car tout ce que nous avons à nous dire peut être débattu pendant que le miniſtre viendra. Mais en vérité, lui dis-je, ce ne ſauroit être aujourd'hui. Sera-ce donc demain, reprit-il ? Eh bien ! monſieur, puiſque vous ne voulez pas que ce ſoit un jeudi, & que vous avez plaidé d'une façon ſi aimable en faveur du lundi, que ce ſoit donc lundi prochain. Quoi ! encore toute une ſemaine, s'écria-t-il ! Oui, monſieur, répondis-je, ce ſera ce jour-là, ſi vous le voulez bien, & il ſera encore un des jours de la ſeconde ſemaine, comme vous le requériez. Savez-vous bien, ma chère fille, me dit-il, qu'il ſe paſſera ſept mois entiers entre aujourd'hui & lundi ? Si ce n'eſt pas demain, que ce ſoit mercredi ; je vous déclare que je n'attendrai pas davantage.

Eh bien ! donc, monſieur, répliquai-je, je ne vous demande pour dernière grace que de reculer d'un jour de plus, & ce ſera encore mon cher & bien-aimé jeudi. Si je conſens à différer juſques-là, me dit-il, puis-je eſpérer, ma chère Pamela, que jeudi prochain ſera infailliblement le jour heureux ? Oui, monſieur, répondis-je : & je ſuis ſûre que j'avois l'air d'une franche ſotte en diſant ce oui-là.

Ma ſottiſe, vous l'avouerez, mes chers parens, étoit pourtant hors de ſaiſon, ayant à faire à un

homme auſſi charmant, que j'aimois ſi tendrement, & qu'il m'étoit, qui plus eſt, ſi honorable d'aimer ? Mais la circonſtance de la ſolemniſation prochaine, & le changement de ma condition, (changement ſouhaitable à la vérité, par tout ce qu'il paroît me promettre, mais pourtant changement ſans retour,) m'en impoſent malgré moi, & me jettent dans la rêverie. Je ne puis m'empêcher d'admirer l'étourderie & la précipitation avec laquelle la plupart des jeunes gens changent ainſi toute la ſcène de leur vie.

C'eſt de cette manière, mes chers parens, qu'on m'a enfin amenée à fixer le jour au terme prochain de jeudi ; & il eſt lundi au moment que je vous écris. Bon dieu ! la ſeule penſée m'en ôte preſque la reſpiration. C'étoit pourtant me mettre bien loin de mon compte. M'ôter une ſemaine entière ſur dix jours ! J'eſpère que je n'ai rien précipité. Je ſuis bien ſûre au moins, que l'envie d'obliger mon cher maître juſtifie amplement ma conduite : car il mérite que je faſſe pour lui tout ce qui dépend de moi.

Après ce petit débat, il alla faire un tour à cheval, accompagné d'Abraham, & ne revint que le ſoir. Voyez, je vous prie, comme le cœur nous gagne inſenſiblement ! Cette courte abſence m'ennuya à la mort, d'autant plus que nous l'at-

tendions à dîner. J'eſpère que je ne deviendrai pas attachée à lui juſqu'au point de le rendre indifférent. Cependant, mes chers père & mère, vous avez toujours été l'un pour l'autre l'attachement même, & jamais, quoi qu'il ſoit arrivé, l'indifférence n'a eu lieu entre vous.

A ſon retour, il me dit qu'il avoit fait une promenade charmante, & qu'elle l'avoit mené plus loin qu'il ne ſe l'étoit propoſé. Je ſouhaiterois fort, me dit-il à ſouper, que M. Williams nous mariât, pour le convaincre de ma parfaite réconciliation; mais, d'un autre côté, ajouta-t-il très-généreuſement, je crains, après ce qui s'eſt paſſé entre vous deux, de bleſſer le cœur du pauvre garçon, & qu'il ne regarde mon choix comme une inſulte, que je ne ſuis aſſurément pas capable de lui faire. Qu'en dites-vous, ma chère fille? penſez-vous qu'il prenne la choſe ſur ce ton-là? J'eſpère que non, répliquai-je: car, ſi je ne ſaurois répondre de ce qu'il pourroit peut-être penſer, je répondrois bien qu'il n'a aucune raiſon de penſer rien de ſemblable. Mais, en vérité, monſieur, vous en avez déjà uſé ſi noblement avec lui, qu'à mon avis, votre bonté ne ſauroit lui être équivoque.

Il me parla enſuite avec quelque reſſentiment de la conduite de miladi Davers, & je lui demandai s'il étoit arrivé quelque choſe de nouveau.

Oui, me dit-il, on m'a remis une lettre impertinente de ſon mari, qu'il ne déſavoue pas m'avoir écrite à ſon inſtigation. Ce n'eſt guère qu'une inſolente bravade, fondée ſur la ſuppoſition que je ſuis près de vous épouſer. J'étois ſi irrité, ajouta-t-il, que je la déchirai en mille morceaux, après l'avoir lue, & que je les jetai au vent, donnant ordre à celui qui me l'avoit apportée, de dire à ſon maître ce que j'avois fait de ſa lettre. Je ne voulus jamais écouter le garçon, qui auroit bien voulu me parler : je crus, il eſt vrai, entendre qu'il m'annonçoit quelque choſe de la venue de ma ſœur ici ; mais elle ne mettra pas le pied chez moi, & je m'imagine que ce traitement l'en empêchera.

Cette affaire me fit beaucoup de peine. Pamela, me dit-il d'un ton ferme, quand j'aurois une centaine de ſœurs, toutes leurs oppoſitions n'auroient nul poids ſur mon eſprit ; & mon intention n'étoit pas que vous le ſuſſiez ; mais il faut bien vous attendre à trouver quelques légers obſtacles dans l'orgueil de ma ſœur, qui a eu tant à ſouffrir de celui de ſon frère. Je vois aſſez que nous nous touchons d'auſſi près par l'eſprit que par le ſang. Mais ce ne ſont pas ſes affaires ; & ſi elle vouloit que les choſes allaſſent à ſa fantaiſie, c'étoit à elle à ſe comporter plus décemment. Il ne lui convenoit guère de ſe

vanter tant de ſa naiſſance, à elle qui ſait ſi peu ſe conduire en femme de ſon rang.

Je ſuis au déſeſpoir, lui dis-je, de me trouver la cauſe malheureuſe d'une diviſion entre un ſi bon frère & une ſi digne ſœur. N'en parlez pas ainſi, Pamela, reprit-il, puiſque c'eſt une ſuite indiſpenſable du bonheur que nous attendons. Supportez ſeulement la choſe, parce que c'eſt ma ſœur, & me laiſſez le ſoin de lui faire ſentir ſa témérité.

Si la conduite la plus ſoumiſe, & le comportement le plus humble, joint à un reſpect profond, & qui ſe manifeſte en tout pour miladi Davers, peuvent être de quelqu'efficacité ſur ſon eſprit, comptez, lui dis-je, ſur tout ce que je ſuis capable de faire pour la toucher. Non, Pamela, reprit-il; ne vous imaginez pas, quand vous ſerez ma femme, que je vous laiſſe rien faire d'indigne de ce titre. Je ſais quels ſont les devoirs d'un mari, & je protégerai votre douceur de tout mon pouvoir, comme ſi vous étiez née princeſſe.

Votre bonté eſt au-deſſus de mes expreſſions, lui dis-je; mais je ſuis fort éloignée de regarder une diſpoſition à la douceur, comme la marque d'un cœur bas. C'eſt ici une épreuve à laquelle je dois m'attendre; & il me ſera bien aiſé de la ſupporter, à moi qui puis la contrebalancer par

tant de bienfaits, qui partent tous de la même cauſe.

Fort bien, dit-il, voici tout ce que nous avons à faire. Nous parlerons de notre mariage, comme d'une choſe qui ſe fera la ſemaine prochaine. Je m'apperçois que, quelque part que j'aille, ou quoi que je faſſe, je ſuis environné d'eſpions. Mais ce que je m'apprête à faire eſt ſi louable, que je ne me ſoucie ni d'eux, ni de ceux qui les emploient. J'ai déjà ordonné à mes domeſtiques de ne parler à ame qui vive d'ici à dix ou douze jours; & madame Jewkes m'aſſure qu'ils diſent tous que nous devons nous marier de jeudi en huit. Ainſi, je prierai M. Péters, qui voudroit voir ma petite chapelle, de venir, ſous prétexte de déjeûner avec moi, aſſiſter M. Williams jeudi prochain, puiſque vous ne voulez pas que cela ſe faſſe plutôt: nous n'aurons beſoin que de ces deux meſſieurs, & je prierai M. Péters d'en faire un ſecret pendant quelques jours, même à ſa famille. Ma chère fille a-t-elle quelque choſe à objecter à cela?

Ah! monſieur, lui dis-je, votre généroſité, qui n'a point de bornes, peut-elle me laiſſer quelque lieu à des objections? J'eſpère que miladi Davers, & vous, ne conſerverez pas votre reſſentiment au point d'en devenir irréconciliables; & quand elle viendra vous voir pour de-

meurez quinze jours ou trois semaines avec vous, comme elle avoit coutume de le faire, je me renfermerai soigneusement, pour ne la pas choquer par ma vue.

Fort bien, Pamela, me dit-il; nous parlerons de cela dans son tems; vous ferez pour lors ce que je trouverai à propos, & je pourrai juger de ce que vous & moi aurons à faire. Mais ce qui aggrave le procédé de ma sœur, c'est qu'elle ait pu pousser son singe titré de mari, à m'écrire, après y avoir elle-même si mal réussi. Je voudrois avoir gardé sa lettre, pour vous faire voir comment un homme, qui n'a en général que les allures d'un sot, peut s'ingérer d'écrire sur le ton d'un grand seigneur. Mais je dois croire que ma sœur a tout dicté, & que le pauvre homme n'est que son humble copiste.

MARDI.

LE lendemain au matin, Thomas revint d'avec vous, mon très-cher père, chargé de la bonne nouvelle que vous étiez en parfaite santé, & qu'il vous avoit laissé continuant votre route pour aller retrouver ma chère mère. J'espère apprendre bientôt votre arrivée. Mon maître me fit jouer du clavecin, & chanter en même tems; & eut

la bonté de louer l'un & l'autre. Mais il loue également tout ce que je fais, tant ſa bonté le rend partial à mon égard.

Vers une heure après midi, nous revînmes de la promenade que nous avions faite en carroſſe. J'y fus enchantée de ſa converſation, qui roula ſur les auteurs anglois, & en particulier ſur les poëtes. Il m'entretint auſſi de la deſcription de quelques-unes des curioſités qu'il avoit vues en Italie & en France, lorſqu'il avoit fait ce que les gens du beau monde appellent *le grand tour*. Il me dit qu'il languiſſoit de ſe voir à ſon autre campagne, ne ſachant à quoi s'employer ici, où il ne s'étoit pas propoſé de reſter la moitié ſi long-tems. Quand nous y ſerons fixés, ajouta-t-il, il vous arrivera rarement de m'avoir ſi conſtamment avec vous; car j'ai bien des affaires à règler, qui me mettront dans la néceſſité d'aller à Londres, où j'ai avec mon banquier des comptes que j'ai laiſſé courir beaucoup plus long-tems qu'à l'ordinaire. Je ne ſais pas, ajouta-t-il, ſi l'hyver prochain je ne vous ferai pas goûter un peu des plaiſirs de la ville, pendant un mois ou ſix ſemaines. Je répondis, que ſa volonté règleroit toujours la mienne, & qu'autant qu'il me ſeroit poſſible, je ne déſirerois ces plaiſirs-là, ni aucuns autres amuſemens, qu'autant qu'ils ſeroient de ſon choix.

Je ne doute point, me dit-il avec bonté, que je ne ſois fort heureux avec vous; & j'eſpère, ma chère enfant, que vous le ſerez avec moi: car les paſſions que j'aurai déſormais à ſatisfaire, ne ſont pas fort énormes; quoique je ne prétende pas non plus à une pureté parfaite. Si vous pouvez vous rendre à vous-même un compte ſatisfaiſant de vos actions, répondis-je, je ſerai toujours contente de tout ce que vous ferez: mais notre plus grand bonheur ici-bas eſt de très-courte durée; & cette vie, dans ſon plus-long période, n'eſt qu'une ſcène paſſagère & miſérable. J'eſpère que notre bonheur conſiſtera à pouvoir enviſager l'avenir avec une conſolation mutuelle, & à penſer ſans inquiétude à ce lieu où nos plaiſirs ſeront éternels.

Vous parlez comme un ange, ma chère Pamela, me dit-il, & peu-à-peu je contracterai cette manière de penſer, en converſant de plus en plus avec vous: mais pour le préſent, vous ne devez pas tomber tout d'un coup avec moi dans un ſérieux outré. Je vous ſomme néanmoins de ne jamais balancer à mêler dans nos converſations votre charmante théologie, toutes les fois qu'elle y pourra venir à propos, & de le faire avec une aimable gaieté, qui ne puiſſe jamais jeter un voile de triſteſſe ſur nos plaiſirs innocens.

Je fus un peu confuſe de ce langage, & demeurai muette, dans la crainte de l'avoir choqué. Si vous avez bien compris ce que je viens de vous dire, me dit-il voyant mon embarras, je n'aurai pas beſoin, ma chère Pamela, de vous inviter une ſeconde fois à me faire part avec confiance, & quand cela viendra à propos, de tout ce que les pieux mouvemens de votre belle ame pourront vous ſuggérer. Je ne doute pas, lui dis-je, que tant que mes intentions ſeront louables, vous n'ayez toujours beaucoup d'indulgence pour mes défauts.

Il me fit dîner avec lui, & ne voulut jamais manger que ce que je lui ſervis; en un mot, ſes complaiſances & ſes bontés, qui redoublent à chaque inſtant, mettent de plus en plus mon cœur à l'aiſe: il ſent pourtant quelque choſe qu'il ne connoît pas; un poids aſſez étrange l'appeſantit à meſure que jeudi s'approche, qui ſouvent me fait ſoupirer malgré moi, & émouſſe de tems en tems les plaiſirs que j'attends de mon état futur. J'eſpère que ce mouvement ſecret ne me pronoſtique aucun mal; & que ce n'eſt au plus que la foibleſſe d'une ame livrée avec excès à la rêverie, dans une circonſtance qui, après celle qui termine la ſcène de notre vie, eſt la plus importante où nous puiſſions nous trouver.

Un rien me rendroit ſérieuſe au dernier point;

mais je veux remettre ma conduite entière entre les mains de cette providence adorable, qui juſqu'à préſent m'a amenée, à travers tant de maux réels, au période charmant qui me promet un ſi grand bonheur.

Je ne crains, & avec grande raiſon, que de ne pas mériter aſſez l'affection conſtante d'un auſſi aimable homme. Dieu veuille m'enſeigner l'humilité, & m'apprendre à connoître mon peu de valeur. Ce ſentiment ſera, après ſa grace, ma plus ſûre garde dans l'heureux état auquel, toute indigne que j'en ſuis, je me vois prête d'être élevée. Ne ceſſez donc jamais vos prières pour moi, mes chers parens: car ma nouvelle condition m'expoſera peut-être à de pires haſards que ceux que j'ai déjà courus. Tel ſeroit mon cas, ſi la préſomption, l'orgueil, & la vanité devoient s'emparer de mon foible cœur; & ſi, pour mes péchés, je devois être abandonnée à ma propre conduite, comme une foible barque ſur une mer orageuſe, ſans léſt, ou ſans autre pilote que mon bon plaiſir inconſidéré. Mais mon maître m'a déjà dit dans une autre occaſion, que ceux qui ſe défioient le plus d'eux-mêmes étoient toujours les plus exempts d'erreurs; & j'eſpère que je me défierai conſtamment de mes propres forces, & du peu que je puis valoir.

Je ne vous importunerai point du récit de

mille choſes charmantes, qui firent partie de ma converſation avec mon excellent bienfaiteur, ni des civilités dont je ſuis accablée par M. Colbrand, madame Jewkes, & les autres domeſtiques, qui tous ſemblent être infiniment contens de moi, & de ma conduite à leur égard. Et comme juſqu'ici mon maître ne me taxe point d'être trop humble, ni eux d'être trop altiers, j'eſpère que tous ceux qui m'environnent perſévéreront dans leur bonne volonté pour moi. Je ne chercherai pas cependant à gagner celle d'aucun d'eux, par de petites manières baſſes & rampantes. Je veux, au contraire, avoir une conduite uniforme & régulière; être toujours prête à cacher des fautes involontaires, comme je voudrois qu'on me pardonnât les miennes; ne pas montrer trop d'habileté à découvrir des fautes réelles, ni uſer d'artifice pour en cacher aucunes qui puiſſent favoriſer les diſpoſitions d'un mauvais cœur, dans des cas importans, ou une inclination au larcin, qui pût devenir préjudiciable à mon maître, ou quelqu'autre action qui marquât dans le coupable une corruption habituelle & volontaire. En un mot, je ſuis réſolue de ne négliger rien, pour qu'un honnête domeſtique trouve en moi une bonté qui l'encourage à redoubler ſon zèle; pour rendre meilleur celui qui ne ſeroit pas tout ce qu'il devroit être, en lui inſpirant

une louable émulation ; & pour obliger celui qui ſeroit mauvais, ſi la nature ne l'avoit pas fait méchant ſans retour, pour l'obliger, dis-je, par la douceur, par des admonitions, ou même, s'il le falloit, par des menaces convenables, mais, plus que toutes choſes, par un bon exemple, à réformer ſon mauvais train. Le tout, avec l'aide de dieu.

MERCREDI.

ENFIN, mes chers parens, je n'ai plus que ce jour à paſſer, pour en être à la plus auguſte cérémonie où je puiſſe jamais me trouver. Mon cœur ne s'eſt point encore affranchi de ce poids ſecret qui l'accable. En vérité, je me trouve moi-même ingrate envers la bonne providence, & trop peu ſenſible aux faveurs du meilleur des maîtres ! J'oſe pourtant eſpérer le contraire : car il y a des momens où mon ame n'eſt qu'allegreſſe, quand je conſidère tout le bien que la ſolemnité de demain me mettra peut-être en état de faire, avec la permiſſion de mon généreux bienfaiteur. Bon dieu ! de quels termes me ſervirai-je pour exprimer comme je le dois ma gratitude pour tous les avantages qui m'attendent ?

MERCREDI au ſoir.

MON cher maître n'eſt que tendreſſe & qu'amour. Il voit ma foibleſſe, il en a généreuſement pitié, & fait tout ce qu'il peut pour m'égayer. Je le priai de me diſpenſer de ſouper ; mais il vint me chercher lui-même dans mon cabinet, & me donna la main juſqu'en bas. Il me plaça à côté de lui, & ordonna à Abraham de ſe retirer. Je ne pouvois manger : mais j'y tâchai, de peur de l'irriter. Il eut la bonté de s'abſtenir de nommer le terrible, & pourtant charmant jour de demain, & mit de tems en tems un petit morceau ſur mon aſſiette, qu'il porta lui-même juſqu'à ma bouche. J'étois fâchée de recevoir tant de faveurs de ſi mauvaiſe grace. Eh bien, dit-il, ſi vous ne voulez pas manger avec moi, du moins buvez-y. Vaincue par ſes ſollicitations preſſantes, je bus deux verres de vin, en proteſtant que j'avois ſincèrement honte de moi-même. Vraiment, ma chère, me dit-il, je penſe que je ne ſuis pas un ennemi bien redoutable. Je ne ſaurois ſouffrir l'idée de quoi que ce ſoit qui vous chagrine le moins du monde. Ah ! monſieur, répondis-je, tout mon embarras ne vient que

d'un vif ſentiment de ma propre indignité. Aſſurément ce ne ſauroit être que cela.

Il tira une ſonnette pour qu'on vînt deſſervir. Quand cela fut fait, il prit une chaiſe, s'aſſit à côté de moi, me ſerra dans ſes bras, & me dit des choſes auſſi tendres, auſſi délicates, & auſſi touchantes, que jamais l'amour le plus parfait en ait dicté. Je n'aurois jamais le tems de vous répéter le tout. Je vous en dirai ſeulement une partie : & de grace, ayez quelqu'indulgence pour notre heureuſe fille, qui vous importune de ſon ridicule caquet ; parce que ce qu'elle a à vous dire la touche très-ſenſiblement ; & qu'elle ne dormiroit pas, ſi elle ſe mettoit au lit ſans avoir griffonné.

Cette aimable confuſion, me dit mon cher maître, cette charmante rêverie dans ma bien-aimée Pamela, aux approches de notre heureuſe union, & au moment où je ſais que tous ſes doutes ſont évanouis, & qu'elle n'a plus de déshonneur à craindre, me fait ſentir juſqu'au fond de l'ame combien j'étois malheureux d'attenter à tant de pureté, avec des intentions moins bonnes que celles où je ſuis aujourd'hui. Je ne m'étonne plus qu'une perſonne ſi vertueuſe ſe ſoit regardée comme déjà hors de ce monde, à l'idée d'une violence ſi redoutable à ſon honneur, & qu'elle ait cherché dans l'ombre de la

mort

mort un refuge contre cet affreux déſaſtre. Mais, à préſent, ma chère Pamela, que vous avez vu de mon côté une pureté qui imite la vôtre d'auſſi près que nous autres hommes pouvons approcher de votre charmant ſexe; à préſent que vous avez vu que, de peur d'alarmer votre délicateſſe, je me ſuis abſtenu du moindre mot qui eût rapport au jour heureux où nous touchons; pourquoi vous livrer à un ſi grand abattement, à une confuſion, charmante à la vérité, mais qui pourtant me fait ſouffrir? Vous avez en moi, ma chère fille, un ami généreux; je ſerai déſormais le protecteur, & non le violateur de votre innocence. Pourquoi donc, encore une fois, pourquoi cette étrange perplexité, cette confuſion qui me charme & me bleſſe tout-à-la-fois?

Ah! monſieur, lui dis-je, en me cachant le viſage dans ſes bras, n'attendez pas de raiſon d'une petite ſotte qui n'en a pas l'ombre: En vérité, vous auriez dû m'accorder la faveur de me laiſſer dans ma chambre! Je me battrois volontiers moi-même, pour l'ingratitude dont je paye vos bontés. Mais je ne ſais..... Je ſuis en vérité une ridicule créature? Ah! ſi vous m'aviez permis de demeurer ſeule dans ma chambre, je me ſerois fait honte à moi-même d'un compor-tément ſi blâmable. Mais vos faveurs, qui redoublent à chaque inſtant, jointes au ſentiment de

mon

mon peu de mérite, me jettent dans le plus grand déſordre.

Eh bien! dit mon généreux maître, je vais, quoiqu'avec répugnance, faire une propoſition à ma chère fille. Si vous trouvez que je vous aie trop preſſée d'avancer le jour de mon bonheur; ſi c'eſt vous obliger que de vous accorder un jour de plus; ſi vous avez à préſent des craintes, que vous n'aurez pas pour lors; dites un ſeul mot, & je m'y ſoumets. Oui, ma chère Pamela; quoique chaque heure des trois derniers jours qui ſe ſont paſſés dans l'attente de celui de demain, m'ait paru un ſiècle, ſi vous le ſouhaitez bien ardemment; je le reculerai encore. Parlez, ma chère enfant, & parlez hardiment: mais n'acceptez pas ma propoſition, ſans en avoir de fortes raiſons, dont je ne vous demanderai pourtant aucun compte.

Monſieur, lui dis-je, accoutumée depuis ſi long-tems à vos faveurs, je ne puis attendre de vous qu'une bonté ſans meſure. Vous m'en donnez à préſent une marque des plus touchantes; mais je crains..... oui, je crains bien, ſotte que je ſuis! de n'être pas un grain plus ſage, lorſque dans quelque tems d'ici je me trouverai auſſi voiſine qu'à préſent du jour heureux, & pourtant ſi redouté.

Fille charmante & aimable au poſſible, me

dit-il, c'eſt bien en ce moment que je vois qu'on peut hardiment vous mettre le pouvoir en main; l'uſage généreux que vous en faites, montre bien que vous n'en abuſeriez pas. Je ne lâcherai pas le moindre mot, je ne m'émanciperai pas au moindre regard qui puiſſe bleſſer la plus ſcrupuleuſe de vos penſées; mais, de grace, eſſayez de vaincre cet excès de ſcrupule, & cette timidité hors de ſaiſon. Je me perſuade que vous y travaillerez de tout votre pouvoir.

Oui, lui dis-je, j'y travaillerai de tout mon cœur. Je rougis de la figure que je fais avec le charmant point de vue que j'ai devant les yeux. Vous me comblez d'honneurs; votre condeſcendance n'a point de bornes : non, je ne ſaurois me pardonner. Je n'ai jamais connu mon cœur, mon vraiment foible cœur, où il n'y a pas une ſeule penſée qui l'inquiète ſur le compte de votre bonté; d'un autre côté, je l'aurois en horreur, s'il étoit capable de la moindre affectation. Laiſſez-moi donc, mon cher monſieur, laiſſez-moi un inſtant ſeule, & je vais me parler ſur un ton que votre indulgence m'épargne. Je pourrai après cela vous préſenter un cœur plus digne de vous, que ſa foibleſſe ne lui permet à préſent de le paroître. Il y a bien une choſe, il eſt vrai, c'eſt que je n'ai pas une ſeule amie de mon ſexe à qui je puiſſe communiquer mes ridicules pen-

fées, & dont l'affection puiſſe me rendre le courage. Je ſuis abandonnée à la plus foible & à la plus ſotte de toutes les créatures, à moi-même.

Il eut la bonté de ſe retirer, pour me donner le tems de me recueillir, & revint environ une demi-heure après : mais pour ne pas me parler tout d'un coup du ſujet qui m'occupoit ; &, pour entamer en même-tems quelque choſe d'agréable, il m'entretint de mon cher père & de ma chère mère. Je penſe, me dit-il, Pamela, qu'ils ont déjà beaucoup parlé de vous. Ah ! monſieur, répondis-je, vos faveurs les ont rendus parfaitement heureux. Mais je ne puis m'empêcher d'être inquiète ſur le compte de miladi Davers.

Je ſuis fâché, me dit-il, de n'avoir pas écouté tout ce que le laquais vouloit me dire ; parce que j'ai dans l'eſprit qu'il a lâché quelque choſe qui ſembloit ſignifier qu'elle viendroit ici. La réception que je lui ferai n'aura rien de trop engageant, ſi elle n'y vient avec la réſolution de ſe comporter mieux qu'elle ne ſait écrire.

De grace, lui dis-je, ayez patience avec cette chère dame, pour deux raiſons. Et quelles ſont-elles, reprit-il ? La première eſt, monſieur, que c'eſt votre ſœur, & qu'aſſurément elle peut penſer ce que tout le monde penſera, que vous vous ſerez extrêmement abaiſſé en m'épouſant : la ſeconde eſt, que ſi vous vous mettez en colère

contre miladi Davers, vous l'animerez encore davantage, & que pour chaque expreſſion choquante qu'elle ſe rappelera que vous aurez employée avec elle, elle me mépriſera de plus en plus.

Ne vous en inquiettez pas, me dit-il; car elle n'eſt pas la ſeule dame orgueilleuſe & hautaine que nous ayons dans notre autre voiſinage. Il y en a qui peut-être ſont moins autoriſées qu'elle à inſiſter ſur leur extraction, & qui ſe moulant ſur ſon exemple, diront: Il n'y a pas juſqu'à ſa ſœur qui ne refuſe de lui pardonner, & même de l'aller voir. De ſorte que, ſi je puis dompter ſon humeur altière, (& c'eſt plus que ſon mari ni aucun autre n'a jamais pu faire,) ce ſera un grand point de gagné: ſi elle s'aviſe de m'en donner lieu, je tâcherai de l'humilier, je vous jure.

Mais, à propos, ma chère enfant, continua-t-il, puiſque le ſujet eſt ſi important, ne puis-je pas dire un mot de demain? Monſieur, lui dis-je, j'eſpère que je ſerai moins ſotte déſormais. J'ai fait à mon cœur une réprimande auſſi ſévère que j'en pourrois attendre de miladi Davers, & le revêche qu'il eſt, me ſuggère enfin une conduite plus raiſonnable & plus reconnoiſſante.

Il ſourit, & me donnant un baiſer, me dit: J'ai fait réflexion, Pamela, à ce que vous obſerviez tout à l'heure; que vous n'avez avec vous

aucune perſonne de votre ſexe. Je trouve cela un peu dur pour vous, & je n'aurois point été fâché que vous euſſiez eu mademoiſelle Darnford; mais d'un autre côté, il auroit fallu y inviter auſſi ſa ſœur: & autant vaudroit-il faire une noce publique, qui, comme vous le ſavez, auroit requis d'autres habits & d'autres préparatifs. D'ailleurs, ajouta-t-il, on m'a fait autrefois une ſotte propoſition pour la ſeconde des ſœurs, qui a deux ou trois mille livres ſterling de plus que l'autre, que ſa marreine lui a laiſſées; & elle ne peut s'empêcher d'être un peu piquée: c'étoit cependant une choſe dont on ne pouvoit guère ſe promettre la réuſſite: car, elle n'eſt aimable ni d'eſprit ni de corps; & ſon bien, qui ſeul auroit pu me déterminer, ne me convenoit nullement; de ſorte que je refuſai tout net.

Je ſonge encore, lui dis-je, à une autre choſe aſſez mortifiante: c'eſt que ſi vous aviez à épouſer une demoiſelle auſſi riche & auſſi bien née que vous, la veille du grand jour ne ſeroit employée qu'à lire, ſigner, & ſceller des contrats de conſtitution, & autres ſemblables; au lieu qu'aujourd'hui la pauvre Pamela ne vous apporte rien: elle eſt même ſi indigente, que les habits qu'elle porte actuellement, elle les doit en entier à votre bénéficence, & à celle de feu ma chère maîtreſſe. Cette idée m'attriſte un peu;

car je ſuis ſi accablée de vos faveurs, & ſi pénétrée de ce que je vous dois, que je ne ſaurois montrer, en cette occaſion importante, toute l'aſſurance que j'aurois, ſi les choſes étoient ſur un autre pied.

Ma chère Pamela, me dit-il, quand le pouvoir nous manque, il y a autant de généroſité à vouloir qu'à effectuer. Tous ceux qui ſavent votre hiſtoire, & qui connoiſſent votre mérite, trouveront que je ne ſaurois aſſez vous récompenſer de ce que je vous ai fait ſouffrir. Vous n'avez eu que trop d'épreuves & d'agonies, que vous avez noblement ſurmontées : qui eſt-ce qui pourra vous refuſer une victoire qui vous a coûté ſi cher ? Ce que je fais aujourd'hui eſt tellement l'acte de ma propre volonté, que je tire vanité d'avoir pu démêler un mérite ſi éminent. Et ma fortune me fait d'autant plus de plaiſir, qu'elle me laiſſe l'eſpérance de vous récompenſer en partie des maux que vous avez ſoufferts.

Toutes vos paroles, lui dis-je, ſont autant de faveurs que je n'ai pas méritées, & qui augmentent la ſomme de ce que je vous dois. Je ne puis que ſouhaiter de m'en rendre digne de plus en plus ; mais quel dénuement n'eſt-ce pas, que de ne pouvoir payer tant de généroſité que par des paroles, & par un *je voudrois* ? Car qu'eſt-ce qu'un *je voudrois*, que l'aveu de l'impuiſſance où l'on

eſt d'obliger, & une démonſtration qu'on manque de tout, excepté de bonne volonté.

Et cette bonne volonté, ma chère fille, me dit-il, tient lieu de toutes choſes : c'eſt tout ce que je demande : c'eſt auſſi tout ce que le ciel exige de nous. Car par-tout où elle ſe trouve, elle dirige néceſſairement toutes nos actions ; autrement, elle ne ſeroit pas volonté. Mais, banniſſez vos petits ſcrupules ; c'eſt aſſurément un cœur généreux & reconnoiſſant qui vous les inſpire ; mais je n'ai pas beſoin de m'occuper de contrats de conſtitution. C'eſt à ceux-là à y prendre garde, qui ont pour objets principaux leur fortune & leur commodité. J'ai des biens amplement pour nous deux, & vous méritez de les partager avec moi : auſſi les partagerez-vous, avec auſſi peu de réſerve, que ſi vous m'aviez apporté ce que le monde appelle un équivalent. Car, à mon avis, vous m'apportez ce qui eſt d'un prix infiniment ſupérieur, une véracité reconnue, une vertu mille fois éprouvée, un eſprit & des manières qui l'emportent de beaucoup ſur le rang où vous ſerez placée, ſans parler de votre charmante perſonne, qui ſeule captiveroit un roi ; de cette humeur douce, & de cette bonté angélique, qui vous élève à mes yeux au-deſſus de tout ce que j'ai vu de femme en ma vie.

C'eſt ainſi que ce cher maître accabloit des

careſſes les plus tendres & les plus généreuſes, la peu méritante, la tremblante & pourtant aſſurée Pamela. C'eſt avec cette patience qu'il eut la bonté de pardonner mon impertinente foibleſſe. Il m'offrit d'aller lui-même au matin chez miladi Jones, pour lui révéler l'affaire, & lui demander le ſecret & ſa préſence. Mais je lui fis entendre que ce ſeroit déſobliger la jeune demoiſelle Darnford. Non, monſieur, lui dis-je, je me livrerai entièrement à votre bonté ſans bornes; car pourquoi craindrois-je de rendre protecteur de ma foibleſſe, celui qui doit déſormais conduire & diriger tous mes pas?

Ne pourriez-vous pas, me dit-il, pardonner à madame Jewkes, à qui il faut tout confier, & lui permettre d'être avec vous? Je le puis, répondis-je: elle eſt à préſent fort civile envers moi; & je lui pardonne ſa méchanceté paſſée, en faveur des heureux effets qui s'en ſont ſuivis, & parce que vous me l'avez nommée.

Eh bien, reprit-il, je vais l'appeler, ſi vous voulez. Si vous le voulez vous-même, lui dis-je; & ſur le champ il tira la ſonnette. Madame Jewkes, lui dit-il, quand elle entra, je vais vous confier un ſecret. Je le garderai ſoigneuſement comme tel, répondit-elle. Eh bien donc, ajouta-t-il, nous avons choiſi demain matin pour nous marier auſſi ſecrètement que faire ſe pourra, & meſ-

ſieurs Péters & Williams viendront ici, comme pour déjeûner avec moi, & pour voir ma petite chapelle. Dès que la cérémonie ſera faite, nous irons prendre l'air dans le carroſſe, comme nous l'avons fait d'autres fois; de ſorte qu'on ne ſera pas ſurpris de nous voir ajuſtés; & les miniſtres qui ont promis le ſecret s'en iront chez eux. Je crois que nous ne pouvons guère éviter de mettre une des ſervantes dans la confidence; mais je vous en laiſſe le ſoin.

Monſieur, répondit la Jewkes, nous avions tous conclu que la choſe ſe feroit dans peu de jours; & je crois bien qu'elle ne ſera pas long-tems ſecrète. Non, dit mon maître, je ne prétends pas non plus qu'elle le ſoit; mais pour le préſent, nous ne ſommes pas pourvus de ce qu'il faudroit pour un mariage public. Je le déclarerai quand nous irons dans le comté de Bedford; ce que nous ferons dans peu. Mais, il n'eſt pas néceſſaire que ceux qui couchent dans les logemens ſéparés du corps de la maiſon, en ſoient inſtruits: car ma ſœur Davers ſait d'une manière ou d'une autre tout ce qui ſe paſſe ici.

Savez-vous bien, monſieur, lui dit-elle, que miladi eſt dans l'intention de venir vous voir dans peu de jours? Celui de ſes domeſtiques qui vous a apporté la lettre, dont vous avez été ſi choqué, me l'a dit. J'eſpère, dit-il, qu'avant

ce tems-là nous ſerons partis pour l'autre campagne, & je ſerois charmé qu'elle y perdît ſes pas. Monſieur, continua la Jewkes, miladi ſe propoſe d'être ici aſſez tôt pour empêcher votre mariage, qu'elle ſuppoſe, auſſi bien que nous, devoir ſe faire vers la fin de la ſemaine prochaine. Qu'elle vienne, s'il lui plaît, reprit-il; mais pour moi, je ne ſouhaite pas de la voir.

Permettez-moi, mademoiſelle, de vous ſouhaiter toute ſorte de bonheur, me dit madame Jewkes. J'ai peur d'avoir obéi à mon maître trop ponctuellement, pour obtenir de vous mon pardon. En vérité, madame Jewkes, lui dis-je, vous ſeriez plus votre ennemie que moi. Je ne veux plus regarder qu'en avant. Je ne dirai pas même un ſeul mot qui puiſſe indiſpoſer mon cher maître contre qui que ce ſoit qu'il lui plaiſe d'approuver. Quant à ſes anciens domeſtiques, je les eſtimerai toujours, & n'eſſaierai jamais de déterminer ſon choix, ou de le faire dépendre de mes caprices.

Vous voyez, dit mon maître à la Jewkes, que vous n'avez rien à craindre. Ma Pamela pardonne volontiers; & comme nous avons été complices, notre grace doit être entérinée par un ſeul & même acte.

L'exemple de condeſcendance que j'ai devant les yeux, madame Jewkes, lui dis-je, doit vous

tranquilliſer beaucoup. Je ſerois la plus indigne des femmes, ſi je ne mettois ſous les pieds tout ce que je pourrois avoir de légers reſſentimens, en conſidération de l'extrême bonté dont on uſe envers moi.

Vous êtes bien bonne, mademoiſelle, me dit-elle, & vous pouvez compter que j'expierai toutes mes fautes par le profond reſpect & le zèle parfait que j'aurai déſormais pour vous & pour mon maître.

Cela eſt bien dit de part & d'autre, reprit-il; & pour vous aſſurer, madame Jewkes, que ma chère enfant que voilà ne vous en veut en aucune façon, elle vous a choiſie pour l'accompagner le matin à la cérémonie; & c'eſt à vous à lui ſoutenir le courage. C'eſt, répondit-elle, un honneur dont je ſuis très-flattée. Mais, mademoiſelle, ajouta-t-elle, je ne puis m'empêcher d'être ſurpriſe de l'extrême abattement où vous êtes depuis deux ou trois jours, malgré le bonheur immenſe qui vous attend.

Madame Jewkes, lui dis-je, je ne ſaurois vous en donner qu'une ſeule raiſon; c'eſt que je ſuis une franche ſotte. Je ne ſuis pourtant ni ingrate, ni ridiculement affectée. Mais je ſens de tems en tems mon cœur défaillir, ſans ſavoir pourquoi; ſi ce n'eſt à cauſe de mon peu de mérite, & parce que l'honneur que je reçois eſt

trop au-deſſus de moi, pour que je puiſſe le porter décemment. C'eſt un honneur, ajoutai-je, pour lequel je n'étois pas née; & il n'eſt pas ſurprenant que je me comporte de ſi mauvaiſe grace. Elle me fit là-deſſus un très-beau compliment, & ſe retira, en nous aſſurant encore de ſes ſoins, de ſon ſecret, *&c.*

Il me quitta d'une manière fort tendre; & je montai dans mon cabinet, où je mis la main à la plume, pour amuſer mes penſées, & écrivis juſqu'à cet endroit. Madame Jewkes vient d'entrer, il eſt minuit, & je vais me coucher; mais j'ai grand'peur de ne pas fermer l'œil de toute cette nuit. Je me battrois volontiers moi-même, tant je ſuis en colère. Une ſi étrange folie ne me pronoſtique ſans doute rien de mauvais. Je m'imagine que toutes les jeunes filles ſont dans le même cas aux approches d'un ſi grand changement d'état, quoiqu'elles ſe comportent avec plus de bon ſens que moi.

JEUDI, à ſix heures du matin.

IL auroit autant valu ne point me mettre au lit le ſoir précédent, que de me coucher pour dormir comme je fis. Madame Jewkes me parla ſouvent, & dit pluſieurs choſes qui auroient été

aſſez à leur place de toute autre part que de la ſienne ; mais la pauvre femme a ſi peu de pureté dans le cœur, que ce ne ſont en ſa bouche que de vaines chanſons, qui ne ſont impreſſion que ſur les oreilles.

Je m'imagine que mon maître ne dormit guère mieux ; car je l'entendis ſe lever & ſe promener dans ſa chambre dès le point du jour. Certes, ce cher maître n'avoit pas moins à penſer que moi ; car il alloit épouſer une pauvre jeune fille toute ſimple, élevée, pour ainſi dire, par la charité, ou plutôt par la généroſité de ſa famille : & ſur le midi, cette jeune fille devoit être auſſi parfaitement ſa femme, que s'il avoit épouſé une ducheſſe. Il lui falloit ſe réſoudre à eſſuyer les réflexions choquantes que le public a coutume de faire en pareil cas. L'illuſtre M. B.... vient de ſe ſignaler, diront quelques-uns ; il vient d'épouſer ſa petite ſouillon de ſervante. Ajoutez à cela les railleries groſſières & ridicules de ſes égaux & de ſes amis, le mépris de toute ſa famille, & l'indignation, entr'autres, de miladi Davers ſa hautaine ſœur. Ce cher monſieur n'aura pas une légère tâche à remplir. Comment mériterai-je la multitude de ſes faveurs ? Tout ce que je puis faire de mieux, c'eſt de prier dieu d'être lui-même ſa récompenſe ; c'eſt de prendre la réſolution de l'aimer avec une parfaite pureté,

& de le ſervir avec une ſincère obéiſſance. J'eſpère qu'en conſidération de ce ſentiment, il continuera de m'aimer; car, hélas! c'eſt tout ce que j'ai à lui offrir. Mais, comme je ne puis guère m'attendre à un ſi grand bonheur, ſi je ſuis ſeulement à couvert de ſon mépris, je ne me trouverai pas ſouverainement malheureuſe. Il faudra tâcher de ſupporter ſon indifférence, ſi ſes riches amis venoient à la lui inſpirer, & continuer à remplir courageuſement tous mes devoirs.

Huit heures & demie.

MON cher maître, mon tendre ami, mon généreux bienfaiteur, mon digne protecteur, & pour tout dire en un mot, mon incomparable époux, car il ne tardera pas à l'être (ô mon cœur! qu'un juſte ſentiment de ton indignité te tienne en garde contre l'orgueil;) ce cher époux vient de me quitter avec les expreſſions les plus affectueuſes & les plus tendres, avec des manières que la plus heureuſe des femmes n'a jamais éprouvées en pareil cas de la part d'un amant.

Il m'aborda avec une eſpèce de tranſport, qu'il ſembloit retenir. Puis-je vous demander, ma Pamela, à quoi vous vous occupez? En vérité je ne veux point que vous me donniez lieu de gronder aujourd'hui ma chère fille. Les deux

miniſtres viendront déjeûner avec nous ſur les neuf heures, & vous n'avez pas encore touché à votre ajuſtement! D'où peut venir cette abſence, & cette charmante irréſolution ?

En vérité, monſieur, lui dis-je, je vais dans ce moment remédier au déſordre où je ſuis. Comme il apperçut le livre de prières ſur ma fenêtre : J'eſpère, mon aimable fille, me dit-il, que vous avez appris par cœur la leçon que vous devez répéter tantôt ? n'eſt-il pas vrai, ma chère Pamela, me dit-il en m'embraſſant ? Oui, monſieur, répondis-je, j'ai lu de ſuite tout le ſervice de la ſolemnité d'aujourd'hui. Et qu'eſt-ce que ma belle enfant en penſe ? Ce fut le nom qu'il me donna. Ah ! monſieur, lui dis-je, qu'il eſt propre à tenir le cœur en reſpect ! on frémit, en le liſant, des réflexions qu'il oblige à faire. Je ne m'étonne pas, reprit-il, qu'il ait affecté ſi fortement ma chère Pamela. J'y ai jetté les yeux ce matin, & j'avoue que je le trouve auguſte, & très-convenable au ſujet. Mais, je puis aſſurer ma chère ame, ajouta-t-il, en me ſerrant encore dans ſes bras, qu'il n'y en a pas une ſyllabe à laquelle je ne ſouſcrive avec joie : ceci, ma chère Pamela, devroit vous tranquilliſer, & vous engager à imiter l'allégreſſe avec laquelle je vais vous livrer ma liberté. O mon généreux & aimable protecteur, m'écriai-je en baiſant ſa chère main,

que vous êtes bon de raſſurer ainſi le cœur alarmé de votre pauvre Pamela ! Elle ne craint rien tant, que le peu de mérite dont elle ſent qu'elle paye les honneurs & les biens qui l'attendent. Je ſais, ma très-chère enfant, me dit-il avec bonté, que, ſuivant les airs que nous autres gens riches avons coutume de nous donner, je vous ai beaucoup promis dans ce que je viens de dire ; mais je ne vous aurois pas tenu ce langage, ſi je n'avois pas ſu que mon cœur voleroit à l'exécution de mes paroles. Banniſſez donc tout doute & toute inquiétude de votre eſprit ; qu'une confiance généreuſe en prenne la place ; que votre gaieté dans ce jour important m'en convainque, & vous m'obligerez infailliblement à vous aimer pour jamais.

Veuille le dieu tout-puiſſant, lui dis-je, vous payer des faveurs dont vous m'accablez ! C'eſt tout ce que je puis dire. Mais quelle n'eſt pas votre bonté, de me tenir ainſi lieu d'une chère mère, d'une tendre ſœur, ou des compagnes & bonnes amies de mon ſexe, que la plupart des filles ont en pareil cas, pour adoucir, par leur préſence & par leurs encouragemens, les alarmes où une ſolemnité ſi auguſte & ſi prochaine ne peut manquer de les jeter ! Je vois à la fois en vous ſeul toutes ces perſonnes ſi chères. Votre indulgence ſans bornes m'enhardira peut-être à lever

lever les yeux ſur vous, ſans ces tendres appréhenſions, qui, en pareille conjoncture, doivent jeter le trouble dans l'ame des filles timides, quand elles voient leur bonheur dans un point de vue moins certain que moi, & qu'on les livre à des hommes qui leur ſont preſqu'étrangers, dont la fidélité & les bonnes manières leur ſont néceſſairement moins démontrées, & ne peuvent leur être garanties, que par des événemens encore enſévelis dans un avenir obſcur.

Rien, dit-il, n'eſt plus obligeant que cette réponſe; elle me fait voir que vous entrez avec plaiſir dans toutes mes vues. Je veux en effet vous tenir lieu de toutes les perſonnes que vous venez de nommer; & je vous promets, du plein conſentement de mon cœur, ce que je crois que je ne pourrois pas promettre, avec cette ferme aſſurance, à la dame la plus qualifiée de toute l'Angleterre. Je puis vous aſſurer, mon aimable fille, qu'après avoir été long-tems le jouet d'une paſſion très-criminelle, je ſuis, en la ſurmontant, beaucoup moins l'eſclave de votre beauté, toute raviſſante qu'elle eſt, que celui de vos vertus. Je puis donc auſſi vous garantir avec confiance, une tendreſſe établie ſur un fondement ſi inébranlable, une tendreſſe qui, quand même tant de charmes extérieurs viendroient à ſe détruire, ne fera qu'augmenter avec les perfections de votre ame, & ſe

montrer d'autant plus éminemment, que vos belles qualités trouveront un plus illuſtre champ à ſe déployer dans les nouvelles occaſions que la condition où vous entrez aujourd'hui leur en offrira. O le charmant & bien-aimé mortel ! Quoi de plus noble ! quoi de plus encourageant, qu'une bonté de cet ordre !

Je ne pouvois m'exprimer comme je l'aurois voulu. Ma chère fille, me dit-il, je vois que les termes vous manquent ; mais je ſuis bien aſſuré que vous recevez avec plaiſir les proteſtations que je vous fais. Après avoir ci-devant outré avec vous le rôle de libertin, juſqu'au point qu'il vous doit être impoſſible de regarder en arrière ſans quelque chagrin, je ne ſaurois moins dire aujourd'hui que vous êtes heureuſement convaincue de ma converſion. Mais pourquoi ma chère enfant perd-elle ainſi ſon tems ? Je ne veux plus qu'ajouter, que j'eſpère démontrer pendant pluſieurs années par ma conduite, la vérité de ce que ma bouche profère avec plaiſir.

Mais, quoi que vous faſſiez, ma Pamela, me dit-il en me baiſant encore, ſoyez gaie ; autrement quelqu'un de la petite compagnie que nous aurons, ne ſachant comment interpréter votre modeſtie trop délicate, pourroit bien s'imaginer qu'il y a quelqu'autre perſonne au monde, dont l'attachement vous ſeroit plus agréable que le mien.

Il me dit ceci d'un air doux & enjoué ; mais j'en fus extrêmement alarmée, & pris la réſolution de montrer autant de gaieté & de tranquillité qu'il me ſeroit poſſible. Car, en vérité, un pareil diſcours ne pouvoit que faire ſur moi la plus vive impreſſion, & étoit plus propre qu'aucune choſe du monde à m'obliger à tenir une conduite plus ſenſée, & à forcer mes craintes frivoles de céder à des eſpérances autoriſées par la raiſon. Je commençai preſque de ſouhaiter à cette occaſion, que M. Williams ne me mariât point, de peur de me comporter comme une ſotte, & de me faire accuſer d'une choſe dont je ne pourrois être coupable, ſans me rendre en même tems la plus indigne des créatures.

Je me hâtai donc de m'habiller, & il m'envoya la Jewkes pour m'aider. C'eſt un ouvrage qui ne prend jamais beaucoup ſur mon tems ; mon maître vient de m'inſinuer une choſe qui me donnera de la vivacité pour une demi-heure de plus, au moins. J'en ſuis néanmoins un peu inquiète. Je crains chez lui juſqu'à l'ombre du moindre doute que mon cœur & ma perſonne ne ſoient entièrement à lui.

Je fus bientôt prête, & comme on ne vint pas m'appeler auſſitôt pour venir déjeûner, je m'aſſis, & écrivis juſqu'à cet endroit.

J'aurois pu vous dire que je mis une belle

robe de chambre de ſatin blanc, qui avoit été à ma chère maîtreſſe, & ma plus belle coëffure, *&c.* J'ai tellement pris l'habitude d'écrire, que dès que je ſuis ſeule, je ne ſaurois m'aſſeoir ſans une plume à la main. Mais, on m'appelle pour le déjeûner. Je ſuppoſe que ces meſſieurs ſont venus. Courage, préſentement, Pamela! ſouviens-toi qu'il s'agit de te bien comporter! Quelle honte! mon cœur commence à battre de nouveau! Je pourrois l'injurier de ſon peu de docilité; jamais cœur de fille ne fut plus pervers, ni plus rétif. Il s'eſt donné d'abord, ſans mon aveu; il n'a ceſſé pendant quelques ſemaines de former des ſouhaits; & aujourd'hui qu'il devroit être heureux, & me rendre telle, il a la ſottiſe de ne faire que palpiter, & de me remplir d'alarmes, qui font diverſion à la joie que la foule des biens qui m'attendent me feroit naturellement ſentir.

JEUDI, ſur les trois heures.

JE croyois que je ne trouverois aujourd'hui ni le tems ni le courage d'écrire encore. Mais trois meſſieurs ſont venus à l'improviſte, pour dîner avec mon maître, de ſorte que je ne paroîtrai point. Il a fait tout ce qu'il a pu pour les renvoyer civilement; mais ils reſteront. Je ſais ce-

pendant qu'il eût mieux aimé le contraire. Je n'ai donc rien à faire qu'à écrire, jusqu'à ce que j'aille dîner moi-même avec madame Jewkes ; car mon maître n'étoit pas préparé pour cette compagnie, & on ne mangera que tard aujourd'hui. Je vais reprendre le fil de ma charmante narration.

Quand je descendis pour déjeûner, messieurs Péters & Williams étoient déja avec mon maître. Dès qu'il m'entendit venir, il courut à ma rencontre, & me donna la main jusques dans la salle, avec une tendresse extraordinaire. Il avoit eu la bonté, comme on me l'a dit depuis, de les prier de ne me parler de l'affaire qu'autant qu'il y auroit nécessité. Je crois que je les saluai d'une manière un peu gauche : j'étois presque hors d'haleine, & je leur en donnai pour raison, que j'étois descendue un peu trop vîte.

Quand Abraham entra pour servir, mon maître, pour empêcher les domestiques de rien soupçonner, dit à ces messieurs : Vous avez bien fait de venir déjeûner ; car ma chère enfant & moi allions prendre l'air jusqu'à l'heure du dîner. J'espère que vous dînerez avec moi. Nous n'empêcherons point votre promenade, dit M. Péters : comme j'avois quelques momens de loisir, je ne suis venu que pour voir votre chapelle ; mais il faut que je dîne au logis, & M. Williams dînera avec moi. Eh bien donc, dit mon maître, en

s'adreſſant à moi, nous continuerons notre deſſein, & nous irons faire une promenade en carroſſe pendant une heure ou deux, dès que j'aurai montré ma petite chapelle à M. Péters. Voulez-vous y venir avec nous après déjeûner, Pamela, ajouta-t-il? *Comme.... comme* il vous plaira, monſieur, répondis-je preſqu'en bégayant: quelle folie! Je ne pus regarder aucun d'eux en face. Comme Abraham me conſidéroit; Vraiment, dit mon maître, vous êtes à peine revenue de votre frayeur: comment eſt-ce que le pied vous a gliſſé? Vous êtes fort heureuſe de ne vous être pas bleſſée. M. Péters enchériſſant ſur cette ſuppoſition, dont il comprit la raiſon: J'eſpère, mademoiſelle, me dit-il, que vous ne vous êtes pas foulée la cheville du pied? Non, monſieur, lui dis-je, je ne crois pas qu'elle ſoit foulée; mais elle me fait un peu de mal; & je diſois vrai; car je penſois à ma ſotte timidité. Abraham, dit mon maître, dites à Robert qu'il mette les chevaux au grand carroſſe, au lieu de les mettre au carroſſe coupé; & ſi ces meſſieurs veulent abſolument s'en aller, nous pourrons les remettre chez eux. Cela n'eſt pas néceſſaire, dit M. Péters; j'aime autant gagner le logis à pied, ſi la choſe eſt du goût de M. Williams. Eh bien donc, dit mon maître en s'adreſſant à Abraham, que Robert mette les chevaux au carroſſe coupé, comme je le lui ai dit.

Je ne pus manger, quoique j'y eſſayaſſe. La main me tremblóit ſi violemment, que je répandis une partie de mon chocolat, & fus obligée de remettre ma taſſe ſur la table. Ils eurent tous la bonté de ne pas faire ſemblant de s'en appercevoir, & de regarder d'un autre côté. J'ai ici un anneau tout ſimple, dit mon maître à M. Péters, dès qu'Abraham eut le dos tourné. J'eſpère que la cérémonie lui donnera de la dignité, & que je donnerai lieu à ma chère fille, de le regarder pour cette raiſon comme le plus précieux que je puſſe jamais lui offrir. M. Péters répondit, qu'il étoit bien aſſuré que j'en ferois plus de cas que du plus riche diamant du monde.

J'avois dit à la Jewkes de ne point s'ajuſter, pour ne donner aucun ſoupçon, & elle ſuivit mon conſeil.

Quand le déjeûner fut fini, mon maître dit devant Abraham: Eh bien, meſſieurs, allons voir la chapelle. Vous me direz votre avis ſur les changemens que j'ai deſſein d'y faire. Je vous en preſſe d'autant plus, que l'examen que vous allez en faire par rapport aux changemens, prendra un peu de tems, & qu'il ne nous en reſtera pas beaucoup entre cet examen & le dîner, pour la petite promenade que nous avons deſſein de faire. Ne voulez-vous pas nous en dire auſſi votre ſentiment, ma chère Pamela, ajouta-t-il à

Oui, monsieur, lui dis-je, je vous suivrai.

Là-dessus ils sortirent, & je me rassis, me donnant un peu d'air avec mon éventail. Je crois, dis-je à la Jewkes, que le cœur est prêt à me manquer. Irai-je vous chercher un peu de quelque chose de cordial, me dit-elle ? Non, repris-je, je suis la plus sotte des filles ! Le défaut de courage est tout ce qui me tient. Elle tira sa bouteille d'eau de la reine d'Hongrie, qu'elle vouloit me donner. Gardez-la dans votre main, lui dis-je; peut-être en aurai-je besoin : j'espère cependant que non.

Elle me parla fort amicalement, & me pria de partir. Je me levai; mais mes genoux se heurtoient tellement l'un l'autre, que je fus obligée de me rasseoir. A la fin, je la pris par le bras, & passant devant Abraham : Vraiment, dis-je à la Jewkes, cette vilaine glissade, que j'ai eue en descendant l'escalier, me fait boiter; & il faut que je me soutienne sur vous. Savez-vous, ajoutai-je, quels si grands changemens on doit faire à la chapelle, qu'il nous en faille tous dire notre opinion ?

Elle me dit qu'on avoit mis Nanon dans le secret, & qu'elle lui avoit ordonné de demeurer à la porte de la chapelle, pour empêcher que personne n'y entrât. Dès que j'y eus mis le pied, mon cher maître vint à moi, me prit la main, & me conduisit à l'autel. Souvenez-vous, ma

chère enfant, me dit-il tout bas, d'être gaie comme je vous en ai priée. Je le ſuis, je le ſerai, monſieur, lui répondis-je; & je ſavois à peine ce que je diſois. Vous pouvez bien le croire, puiſque je diſois à madame Jewkes: Ne me quittez pas, madame Jewkes, de grace, ne me quittez pas; comme ſi j'avois placé toute ma confiance en elle, & que je n'en euſſe mis aucune en celui qui la méritoit toute entière. Elle demeura donc collée à moi. Dieu me pardonne, je n'ai de ma vie été ſi diſtraite que je le fus d'abord; cela continua même, juſqu'à ce que M. Williams eût lu la partie du ſervice, qui précède les terribles paroles, où il nous *requit de parler ſans déguiſement, parce que nous en répondrions au terrible jour du jugement.* Il prononça enſuite les paroles ſolemnelles qui devoient nous lier pour jamais. Prenez garde à ceci, me dit tout bas mon cher maître. Je me réveillai alors comme en ſurſaut. N'y ſavez-vous aucun empêchement, me dit-il encore du même ton? Je rougis, & répondis aſſez bas auſſi: je n'en ſais aucun, monſieur, que mon extrême indignité.

Alors M. Williams prononça ces mots charmans: *Veux-tu avoir cette femme pour ton épouſe*, &c? Et je commençai un peu à prendre courage, quand mon cher maître répondit à haute voix à cette demande, *je le veux.* Mais quand

il m'y fallut répondre à mon tour, je ne pus jamais le faire que par une révérence. Je ſuis pourtant très-ſûre que mon cœur étoit bien plus prêt à répondre que ma langue; auſſi répéta-t il tous les articles où je promis d'obéir, de *ſervir*, d'*aimer* & d'*honorer*.

M. Péters me ſervit de père (*). Je répétai de meilleure grace, auſſi-bien que mon cher maître, les paroles où l'on ſe donne mutuellement l'un à l'autre: & la cérémonie de l'anneau venant en ſon rang, je reçus cette chère faveur de ſa digne main, avec le cœur pénétré de la plus vive reconnoiſſance. Il m'aſſura depuis, lorſque nous allâmes nous promener dans le carroſſe, que, lorſqu'il avoit prononcé ces mots, *de cet anneau je t'épouſe*, & ce qui ſuit, je lui avois fait une révérence, en lui diſant, monſieur, je vous remercie. Peut-être le fis-je en effet; car, en vérité, cette partie du ſervice étoit infiniment agréable, & mon cœur étoit pénétré de ſa bonté, & de

(*) En Angleterre, quand une femme ſe marie, ſoit qu'elle ſoit veuve ou non, il faut toujours que quelqu'un faſſe l'office de père dans la cérémonie, ſoit que ce ſoit ſon père en effet, ou quelqu'autre. Le premier venu peut en remplir la place. Toute ſa fonction conſiſte, lorſque dans un endroit de la liturgie le prêtre demande, *qui donne cette femme à cet homme?* à répondre, *moi*; & à donner en même-tems au mari la main de ſa femme.

la manière tendre & gracieuſe dont il prononça ces paroles. J'étois charmée, que la ſuite conſiſtât en prières, & en génuflexions ; car je tremblois ſi terriblement entre la crainte & la joie, qu'à peine pouvois-je me ſoutenir.

La jonction de nos mains, la déclaration que nous étions mariés, qui fut faite enſuite au petit nombre de témoins qui y aſſiſtèrent, (car, en comptant Nanon, dont la curioſité ne lui permit jamais de reſter à la porte, nous n'avions que M. Péters & madame Jewkes pour toute compagnie,) la bénédiction, le pſeaume, les prières qui ſuivent, & l'exhortation finale, furent autant de belles & agréables parties du ſervice divin, auxquelles mon cœur commença à ſe délecter, les eſprits m'étant un peu revenus.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre heureuſe, votre trois fois heureuſe Pamela, fut enfin mariée : & à qui, bon dieu ! à ſon tendre & bien-aimé maître ! au ſouverain de toutes ſes affections. C'eſt ainſi, enfin, que par un heureux décret de la providence, celui qui attaqua mon innocence autrefois, en eſt devenu le tendre protecteur, le généreux rémunérateur. Dieu en ſoit à jamais béni & loué, & me faſſe la grace de n'être pas tout-à-fait indigne d'un honneur ſi ſingulier ! Puiſſe-t-il à jamais bénir & récompenſer le cher & bien-aimé mortel, qui a ainſi élevé

ſa pauvre ſervante, & lui a donné un rang dont les plus grandes dames feroient leur bonheur!

Mon maître me ſalua (*) avec toute l'ardeur imaginable. Dieu veuille, me dit-il en même tems, dieu veuille, ma chère amie, vous donner autant de joie à l'occaſion du lien que nous venons de contracter, que j'en reſſens dans ce moment! Il me préſenta tout de ſuite à M. Péters, qui me dit en me ſaluant: Vous voudrez bien, madame, excuſer la liberté que je prends; car je vous ai livrée à votre époux, & vous êtes ma fille. M. Williams s'étant retiré un peu à l'écart par diſcrétion: Acceptez, je vous prie, mes très-humbles remerciemens, lui dit mon maître, & prenez part à la joie de votre ſœur. Là-deſſus il me ſalua à ſon tour, & me dit avec toute la cordialité imaginable: Madame, j'y prends une part très-ſincère; & je puis vous aſſurer, que de voir tant d'innocence & de vertu ſi éminemment récompenſées, c'eſt pour moi un des plus grands plaiſirs que j'aie goûté de ma vie. Mon maître lui ſut un gré infini de ce diſcours obligeant.

(*) En anglois, *ſaluer une dame*, ſignifie la baiſer en cérémonie. Lorſqu'un homme eſt préſenté pour la première fois à une maîtreſſe de maiſon, *il la ſalue*; c'eſt-à-dire, il la baiſe d'un air reſpectueux, & ce baiſer eſt toujours donné ſur la bouche, que la dame lui préſente ſans ſcrupule & ſans façon.

Madame Jewkes vouloit me baiſer la main à la porte de la chapelle; mais les eſprits m'étant entièrement revenus, je lui paſſai mes bras au cou & la baiſai. Je vous remercie, madame Jewkes, lui dis-je, de m'avoir accompagnée. Je me ſuis étrangement comportée. Je vous demande pardon, madame, reprit-elle; vous vous en êtes aſſez bien tirée, paſſablement bien.

M. Péters ſortit avec moi, & M. Williams & mon maître ſortirent après nous en converſant enſemble.

Madame, me dit M. Péters, quand nous fûmes dans la ſalle, permettez-moi de vous aſſurer encore de la part que je prends aujourd'hui à votre joie. Puiſſe chaque jour y ajouter un nouveau ſurcroît, & puiſſiez-vous faire long-tems le bonheur l'un de l'autre! car vous êtes le plus aimable couple que j'aie jamais vu s'unir. Je lui dis, que je lui étois infiniment obligée de ſa bonne opinion & de ſes bons ſouhaits, & que j'eſpérois que ma conduite à l'avenir ne m'en rendroit pas indigne.

Eh bien, ma chère ame, me dit mon aimable bienfaiteur en entrant ave M. Williams, comment vous portez-vous? Je compte que vous êtes un peu plus tranquille. Vous voyez pourtant, que ce n'étoit pas une choſe auſſi terrible que vous vous le figuriez.

C'eſt une criſe des plus importantes, lui dit

très-obligeamment M. Péters, & j'aime à voir qu'on s'y comporte avec autant de révérence & de gravité que madame l'a fait. C'eſt le meilleur de tous les ſignes; & plus la réflexion a lieu dans un commencement, plus elle annonce de prudence pour la ſuite.

Mon maître tira un beau diamant de ſon doigt, & en fit préſent à M. Péters, qui parut très-ſenſible à cette marque d'amitié. Pour vous, mon ancienne connoiſſance, dit-il à M. Williams, je vous ai réſervé, en dépit des ſollicitations d'une foule de rivaux, le bénéfice que je vous avois toujours deſtiné: je vous prie de vous préparer à en prendre poſſeſſion; & comme cela peut occaſionner quelques frais, je vous prie auſſi, ajouta-t-il, en lui donnant un billet de banque de cinquante livres ſterling, comme il me l'a dit depuis, d'accepter ceci, pour vous aider à les payer.

C'eſt ainſi que ce généreux mortel nous combla tous de ſes faveurs; & moi en particulier, qu'il traita avec autant de diſtinction, que s'il eût épouſé la première femme d'Angleterre.

Il prit finalement congé de ces meſſieurs, leur recommandant encore le ſecret pour quelques jours, & ils partirent. Aucun des domeſtiques n'eut le moindre ſoupçon, du moins madame Jewkes le croit-elle. Pour moi, je me jetai à ſes pieds,

bénissant dieu & le bénissant lui-même de ses bontés, dont il m'accabla encore, m'appelant sa chère épouse, & me donnant mille autres noms si charmans, que mon cœur épanoui de reconnoissance me rendoit incapable de rien exprimer.

Il me conduisit ensuite au carrosse; & nous fîmes la plus délicieuse promenade du monde, autour des villages voisins. Il s'efforça de dissiper ces angoisses étranges qui s'obstinoient encore à me tenir compagnie, & qui, malgré tous mes efforts, répandoient encore, comme il l'a dit depuis, un air trop pensif sur toute ma contenance.

Nous retournâmes au logis entre une & deux heures, & il se délectoit à penser qu'il ne seroit pas un instant de ce charmant jour hors de ma compagnie, afin, comme il eut la bonté de me le dire, de travailler à m'inspirer une familiarité qui augmentât ma confiance en lui, lorsqu'on vint lui dire, qu'un des domestiques du chevalier Hargrave étoit venu pour l'avertir que son maître & deux autres messieurs étoient en route pour Nottingham; & que, chemin faisant, ils viendroient prendre un dîner chez lui.

Ce contre-tems lui fit une peine incroyable. Il me dit qu'il auroit été charmé de leur compagnie en toute autre occasion; mais que pour ce jour-là, venir ainsi lui tomber sur les bras,

c'étoit le comble de la barbarie ; & qu'il auroit fort ſouhaité, qu'on leur eût dit qu'il ne dînoit pas au logis. D'ailleurs, ajouta-t-il, ce ſont des buveurs éternels, & il me ſera peut-être impoſſible de les renvoyer ce ſoir ; car ils n'ont autre choſe à faire qu'à courir le pays, & à viſiter leurs amis ſur toute la route ; & ce leur eſt tout un de reſter une nuit ou un mois dans un endroit. Mais, ajouta-t-il, je trouverai, ſi je puis, quelque moyen pour m'en défaire après dîner. La peſte les étouffe, dit-il outré de dépit ! on diroit qu'il n'y avoit que ce ſeul jour dans l'année, & qu'ils l'ont choiſi tout exprès.

A peine étions-nous deſcendus de carroſſe, & rentrés dans le logis, qu'ils arrivèrent. Je regardai par la fenêtre : ils me parurent trois bandits écervelés, qui, en arrivant à la porte de fer, entonnèrent une fanfare, & firent tous à la fois claquer leurs fouets avec tant de fureur que toute l'avant-cour en retentit.

Je montai donc à ma chambre, & vis, non ſans un violent battement de cœur, madame Jewkes officieuſement occupée à la mettre en ordre, pour y recevoir un hôte, qui, quelque bien venu qu'il y ſoit, comme c'eſt à préſent mon devoir de le dire, ne laiſſe pas de me paroître redoutable, quand j'y penſe. Ainſi, je me réfugiai dans mon cabinet, & eus recours à ma plume,

plume, pour m'amuſer & faire diverſion aux angoiſſes de mon eſprit. Si le cœur d'une perſonne qui aime auſſi tendrement & qui eſt accablée d'autant de faveurs que moi, peut éprouver de ſemblables alarmes, de quelles horreurs ne doivent pas être ſaiſies de pauvres filles, que des parens ou des tuteurs tyranniques forcent, par des vues ſordides, d'épouſer un homme qu'elles haïſſent, en jetant peut-être dans le déſeſpoir celui qu'elles aiment le plus tendrement! O l'affreuſe ſituation! De quoi des parens ſi cruels n'auront-ils pas à répondre, & quelles ne doivent pas être les tortures de ces pauvres victimes innocentes? Mais, graces au ciel, mon ſort eſt bien différent du leur.

Mon cher maître, (car je ne ſaurois me réſoudre encore à l'appeler d'un nom plus tendre,) mon aimable maître vint me trouver: Je ne viens, dit-il en entrant, que pour demander à ma chère épouſe, (oh! le charmant mot! oh! la plus charmante de toutes les expreſſions!) que pour demander à ma chère épouſe comment elle ſe porte? Vous écrivez, à ce que je vois, ma chère, dit-il. Je crois que ces maudits coquins ſont à plus de moitié fous, & que bientôt ils me rendront fou moi-même. Quoi qu'il en ſoit, j'ai ordonné qu'on mît les chevaux au carroſſe, comme ſi j'avois donné parole de me trouver à cinq milles

d'ici, & je les chaſſerai, s'il ſe peut, du logis, en faiſant moi-même un tour avec eux ; après quoi, je tournerai bride dès que je m'en ſerai débarraſſé. Je comprends que miladi Davers s'eſt beaucoup mêlée de nos affaires. Elle s'eſt donné carrière ſur mon compte avec le chevalier N***; & ils m'ont tous impitoyablement brocardé. J'ai même été obligé de prendre mon ſérieux ; autrement ils vouloient à toute force monter ici pour vous voir, parce que j'ai refuſé de vous faire deſcendre. Nous aurons eux & moi maille à partir, ajouta-t-il en me baiſant, ſi je ne viens pas à bout de m'en dépêtrer; car ils m'ont dérobé deux ou trois heures précieuſes, que j'aurois paſſées avec celle qui fait les délices de mon ame. Il me quitta là-deſſus, & alla retrouver ſa compagnie.

Madame Jewkes vint me dire que mon dîner m'attendoit dans la petite ſalle. Je deſcendis: elle eut la politeſſe d'offrir de me ſervir à table, & ne ſe laiſſa perſuader qu'avec peine de manger avec moi. Mais j'inſiſtai tant, qu'enfin elle ſe rendit. Madame Jewkes, lui dis-je, il ſeroit étrange que je le priſſe tout-d'un-coup ſur un ſi haut ton. Quoi que mon nouvel état puiſſe exiger de moi, j'eſpère que je me conduirai toujours de façon à ne laiſſer entrevoir ni orgueil ni impertinence dans mon caractère.

Vous êtes bien bonne, madame, me dit-elle; mais je n'oublierai jamais ce que je dois à l'épouſe de mon maître. Eh bien donc, repris-je, puiſqu'il faut que je le prenne ſi-tôt ſur le haut ton, j'exige de vous ce que vous appelez votre devoir, & que vous vous aſſeyez quand je vous en prie.

Je la forçai ainſi de s'aſſeoir; & tout ce que je pus faire, ce fut de manger un peu d'un pâté de pommes, & autant d'un flan.

Mon cher maître revint encore me voir. Dieu ſoit loué, me dit-il, mes ſcélérats vont décamper; mais il faut que j'aille les conduire un bout de chemin. J'ai choiſi pour cela mon carroſſe; car ſi je montois à cheval, il me ſeroit difficile de m'en délivrer. Ce ſont de vraies pelotes de neige, qui, chemin faiſant, raſſemblent le plus de compagnie qu'ils peuvent, pour s'en mieux divertir quelques jours de ſuite.

Nous nous levâmes toutes deux dès qu'il entra. Fi donc, Pamela, me dit-il, les cérémonies ſont-elles de ſaiſon à préſent? Demeurez aſſiſe, madame Jewkes. Non, monſieur, dit celle-ci, je ne voulois pas prendre cette liberté; mais ma maîtreſſe m'y a forcée. Elle a fort bien fait, répondit mon maître en me donnant un petit coup ſur la joue; car nous ne ſommes encore qu'à demi-mariés; & elle n'eſt votre maîtreſſe

tout au plus qu'à moitié. Allons, ma chère, ajouta-t-il, ceſſez de baiſſer ainſi les yeux, & de garder le ſilence. Je crois, en vérité, que vous ne m'avez pas dit quatre paroles dans tout le tems que nous nous ſommes promenés enſemble. Je veux bien accorder quelque choſe à votre timidité; mais auſſi trop eſt trop. Madame Jewkes, ajouta-t-il, n'avez-vous pas quelques contes divertiſſans à faire à ma Pamela, pour l'égayer juſqu'à mon retour? Oh! que oui, dit la Jewkes, je pourrois lui en débiter une kirielle des plus drôles; mais ma maîtreſſe a l'oreille trop chatouilleuſe pour les entendre; je ne dirois rien cependant qui pût la choquer. Ah! pauvre femme! diſois-je en moi-même, je te connois mal, ou tes contes les plus chaſtes feroient rougir une perſonne modeſte; je n'en veux entendre aucun.

Dites-lui-en devant moi un de vos plus courts, madame Jewkes, ajouta mon maître. Eh bien! monſieur, reprit-elle, j'ai connu une jeune dame qui rougiſſoit auſſi aiſément que ma maîtreſſe peut le faire, & qui avoit épouſé..... De grace, ma chère madame Jewkes, interrompis-je, demeurez-en là de votre conte: le commencement ne m'en plaît pas. Pourſuivez, lui dit mon maître. Au nom de dieu, m'écriai-je, ne l'en requérez pas. Eh bien donc, madame Jewkes, lui dit-il, nous aurons votre conte une autre fois.

Abraham vint l'avertir que ces meſſieurs partoient, & que ſon carroſſe étoit prêt. J'en ſuis charmé, reprit-il, & tout de ſuite il alla les retrouver; & ſortit avec eux.

Après leur départ, je fis un tour de jardin avec madame Jewkes. Quand je me fus promenée quelque tems : Je ſerois bien-aiſe, lui dis-je, que vous vinſſiez avec moi juſqu'à l'allée d'ormes, pour rencontrer le carroſſe; car je ne ſais comment le regarder en face, quand il eſt avec moi; ni comment ſupporter ſon abſence, quand j'ai lieu de m'attendre qu'il viendra. Les étranges contraſtes que ceux auxquels cette paſſion indéchiffrable donne lieu!

Que l'aſpect de tout ce qui eſt dans cette maiſon & aux environs, eſt différent de ce qu'il m'a paru autrefois! Le jardin, l'étang, l'alcove, l'allée d'ormes, tout a changé de face; mais quoi de plus naturel? ma priſon eſt devenue mon palais.

Je vis enfin revenir mon bien-aimé, qui deſcendit de carroſſe où nous étions. Madame Jewkes me quitta pour-lors. Quoi! ma Pamela! s'écria-t-il en me donnant un baiſer! qu'eſt-ce qui l'amène de ce côté? C'eſt, je penſe, l'envie de venir à ma rencontre? C'eſt cela même, répondis-je. En vérité, me dit-il, vous m'obligez le plus ſenſiblement du monde. Mais pourquoi ces yeux qui ſemblent fuir les miens? pourquoi

cet air abattu, comme ſi vous aviez peur de moi? Vous auriez tort de le penſer, monſieur, répondis-je. Réjouiſſez-moi donc le cœur par une contenance plus gaie, dit-il, & banniſſez de deſſus le plus charmant viſage du monde, ces apparences d'angoiſſe & d'inquiétude qui en troublent la ſérénité. Avez-vous, ma chère enfant, des craintes que je puiſſe diſſiper, des doutes que je puiſſe lever, des eſpérances que je puiſſe fortifier, des requêtes que je puiſſe vous octroyer? Parlez, ma chère Pamela; ſi c'eſt quelque choſe qui dépende de moi, dites ſeulement le mot, je remplirai tous vos déſirs, au prix de vous voir ſourire une ſeule & unique fois.

Je ne ſaurois, lui dis-je, avoir d'autres doutes ni d'autres craintes que celle de ne pouvoir jamais mériter toutes vos bontés. Je me borne à eſpérer que ma conduite à l'avenir pourra ne vous pas déplaire, & que ma conſtance à remplir tous mes devoirs ſera de votre goût. Pour des requêtes, l'unique que j'aie à vous faire, eſt de me pardonner tous mes défauts; entr'autres, cette ridicule & ſotte foibleſſe, qui, après un procédé auſſi généreux que le vôtre, me fait paroître à vos yeux, comme vous refuſant cette complaiſance & ces marques de tendreſſe que vous exigez de moi. Mais, en vérité, monſieur, je ſuis ſi accablée de vos faveurs, que je ſuccombe ſous

leur poids ; & je le ſoutiens d'autant moins, que je ne vois pas comment je pourrai, dans tout le tems qui me reſte à vivre, & en y employant tous mes efforts, mériter jamais la moindre de vos faveurs.

Je connois, me dit-il, votre cœur reconnoiſſant : mais ſouvenez-vous, ma chère amie, de ce que les juriſconſultes nous diſent, que les loix ne connoiſſent point de conſidération plus puiſſante que celle du mariage. C'eſt lui, ma chère épouſe, qui vous a rendue mienne, & qui m'a rendu vôtre, & vous avez le droit du monde le mieux établi, à partager avec moi tous mes biens. Mais ſi nous mettons cette conſidération à part, quelle obligation m'avez-vous, je vous prie ? Votre cœur eſt pur comme celui des anges, & eſt autant au-deſſus du mien, que je leur ſuis inférieur. Je ne ſuis rien moins que votre égal pour l'eſprit & le jugement. Vous avez toutes les graces qu'une femme peut devoir à l'éducation, & ces graces ſont relevées par un génie qui vous les rend naturelles : votre douceur & votre noble ſincérité ſont ſans pareilles, & vous ſurpaſſez en beauté toutes les dames que j'ai connues. De quel côté peut donc être l'obligation, ma chère enfant, ſi ce n'eſt du mien ? Mais pour éviter d'en venir à ces comparaiſons, ne parlons déſormais que d'égalité : la condeſcendance ſera

cependant de votre côté, ſi l'on met en parallèle les tréſors de votre ame, & votre vertu ſans reproche, avec des biens que je pourrois appeler les préſens du haſard, & qui ſont les ſeuls avantages dont il me ſoit permis de me vanter. Auſſi ne croirai-je jamais pouvoir vous mériter, juſqu'à ce que, profitant de votre aimable exemple, ma conduite ſoit devenue, avec le tems, preſque auſſi exempte de blâme que la vôtre.

Ah! monſieur, m'écriai-je, de quelle joie ne rempliſſez-vous pas mon cœur! Loin de me ſentir expoſée aux dangereuſes ſéductions de l'état brillant auquel votre bonté m'élève, vous me faites eſpérer que je me confirmerai de plus en plus dans tous mes devoirs en vous imitant, & que peut-être nous contribuerons à éterniſer & aſſurer le bonheur l'un de l'autre, pour cette grande époque où il n'y aura plus de tems. Mais, comme vous m'en avez déjà avertie, je ne veux pas être ſérieuſe à l'excès. Vous m'encouragez d'une manière ſi touchante, que je prends une ferme réſolution d'être, en toutes choſes, ce que vous voudriez que je fuſſe. J'eſpère vous démontrer de plus en plus, que je n'ai d'autre volonté que la vôtre. Il m'embraſſa le plus tendrement du monde, & me remercia de mes aſſurances, qu'il voulut bien appeler obligeantes. Nous rentrâmes enſemble dans le logis.

Huit heures du ſoir.

VOUS me direz à préſent, mes chers parens, que de ſi douces proteſtations, abſolument volontaires de ſa part, étoient tout ce que je pouvois ſouhaiter, & devoient bien me raſſurer le cœur : auſſi pris-je la réſolution de vaincre, s'il ſe pouvoit, mes craintes & mes angoiſſes frivoles.

Dix heures du ſoir.

TOUT le tems que nous ſoupâmes, il ne fit & ne dit rien qui ne fût la bonté toute pure. Il me fit ſentir avec toute la délicateſſe imaginable, qu'il s'appercevoit que je luttois contre moi-même. Je vois, dit-il, avec plaiſir les efforts que fait ma chère enfant pour ſe comporter d'une manière conforme à mes ſouhaits. Je démêle même au travers des combats charmans que lui livre une modeſtie un peu trop tyrannique, combien je ſuis redevable à l'envie qu'elle auroit de m'obliger. Je vous l'ai déja dit, ma chère Pamela, je ſuis la conquête de votre vertu, plutôt que de votre beauté : auſſi, ma chère, pouvez-vous compter,

qu'aucune de mes paroles, qu'aucun de mes regards n'aura droit de vous alarmer, ni de vous faire ſoupçonner la vérité de mes proteſtations. Vous pouvez m'en croire d'autant mieux que vous appercevez ſans doute combien je ſouffre de vous voir inquiète, même ſans ſujet. J'entrerai cependant dans le foible de ma chère fille, juſqu'à avouer qu'une ame auſſi pure qu'eſt la ſienne, peut être ſaiſie de quelque crainte, à la vue d'un changement ſi important. Etant donc réſolu de m'étudier à adoucir vos peines, en toute occaſion, & dans toutes les diverſes époques de ma vie, je ne ſaurois déſormais vous blâmer, que de choſes qui rendroient vos maux plus grands que les miens.

Après le ſouper, dont je pus à peine goûter, malgré ſes plus tendres ſollicitations, il me fit boire deux verres de Champagne, & enſuite un verre de vin de Canarie, qu'il me força d'accepter, en me nommant obligeamment vos chères ſantés. Le tems du repos approchoit, il me vit changer vingt fois de couleur, & trembler comme une ſotte. Quelle ne fut pas pour lors ſa délicateſſe! Certes, jamais fille, dans une ſituation auſſi charmante, ne ſe comporta plus extravagamment que moi. Ma chère fille, me dit-il, j'ai peur que tant d'heures de ſuite dans ma compagnie, ne ſoient un peu trop pour vous. Peut-être aimeriez-vous

mieux demeurer ſeule pour le préſent, & vous recueillir quelques inſtans dans votre cabinet.

C'étoit bien ce que je ſouhaitois; mais je n'oſois en parler de peur de le fâcher: car à meſure que les heures s'écouloient, je ſentois mes alarmes ſe fortifier; chaque inſtant que je levois les yeux ſur le viſage de ce cher ami, augmentoit l'agitation de mon pauvre cœur, dont les terreurs tenoient à la fois du raviſſement & du ſupplice. Vous êtes tout ce qu'il y a de meilleur dans le monde, lui dis-je, en ſaiſiſſant à deux mains une des ſiennes, que je baiſai avec tranſport. Il me baiſa avec toute l'ardeur imaginable, me donna la main, parce qu'il vit que je pouvois à peine me ſoutenir, me conduiſit juſqu'à la porte de ma chambre, & ſe retira le plus généreuſement du monde.

Je me renfermai dans mon cabinet, où d'emblée, je me jettai à genoux, & rendis à dieu de nouvelles actions de graces pour les faveurs dont il m'avoit comblée dans ce jour. Je le ſuppliai de vouloir bien, par ſa divine bonté, guider tellement tout le reſte de ma vie, que je puſſe devenir un heureux inſtrument pour avancer ſa gloire. Laiſſée enſuite à moi ſeule, je pris un peu de courage; mon ame devint plus légère, & voyant devant moi de l'encre & du papier, je m'amuſai à écrire juſqu'à cet endroit.

JEUDI, à onze heures du ſoir.

MADAME Jewkes eſt venue me demander ſi ſon maître ne pouvoit pas me rendre viſite dans mon cabinet. Elle m'a même inſinué, que ce n'étoit pas-là qu'il s'attendoit de me trouver. Je l'ai chargée de le prier de m'accorder un ſeul quart-d'heure de plus; & je me remets enfin entre les mains du tout-puiſſant, qui, après m'avoir fait paſſer par une ſuite ſi étrange de terreurs & d'effroi, m'a conduite enfin à cet heureux, & pourtant redoutable moment. Bon ſoir, mes chers parens; vous n'aurez cette lettre de long-tems: mais je ſais que vous priez inceſſamment pour moi, & qu'au moment que je vous écris, j'ai part à vos vœux. Adieu donc, bon ſoir, dieu vous béniſſe; *amen*, *amen*; & ſi c'eſt ſa ſainte volonté, qu'il me béniſſe auſſi, & que je puiſſe me dire toute ma vie la plus reſpectueuſe des filles, &c.

VENDREDI au ſoir.

MON cher époux ſe montre à mon égard, & en toutes choſes, le plus excellent des humains : ſon indulgence ſans bornes rend chaque inſtant de ma vie plus heureux que le précédent. Il a pitié de mes petites foibleſſes, & me les pardonne toutes ; il s'étudie à diſſiper mes craintes : ſes expreſſions ſont ſi chaſtes, ſes idées ſi pures, & toute ſa conduite ſi ſcrupuleuſement décente, que jamais, non jamais mortelle ne fut ſi heureuſe que votre Pamela. Je ne pouvois de ma vie eſpérer d'avoir en partage un ſemblable mari ; beaucoup moins pouvois-je me flatter qu'un jeune gentilhomme, qui s'étoit permis des attentats que je vais tâcher d'oublier pour jamais, ſe ſeroit comporté avec une délicateſſe ſi parfaitement inacceſſible à la critique. Il ne s'émancipa jamais à la plus légère plaiſanterie. Pas un mot tant ſoit peu offenſant, pas le moindre geſte, pas le plus petit badinage ne lui échappa, qui pût bleſſer, ni même alarmer les oreilles de votre heureuſe & trois fois heureuſe Pamela. En un mot, il ne profère rien qui ne doive m'enhardir à lever les yeux avec plaiſir ſur le généreux auteur de ma félicité.

Au déjeûner, comme je ne ſavois pas trop

comment le regarder, il m'en donna le courage en me parlant de vous, mes chers parens, dont il comprit que je m'entretiendrois toujours avec plaiſir; & il m'aſſura qu'il vous rendroit heureux l'un & l'autre. Il ajouta qu'il ſouhaitoit que je vous écriviſſe pour vous apprendre mon mariage; & que Thomas, qui pourroit, chemin faiſant, lui rendre quelque ſervice de ce côté-là, vous porteroit exprès la lettre. Et je ne demanderai pas à voir vos écrits, me dit-il, parce que je vous ai promis de n'en rien faire, & que je veux déſormais tenir religieuſement parole en toutes choſes à ma chère épouſe. (O la raviſſante expreſſion!) Vous pouvez leur envoyer tous vos papiers, à compter depuis ceux qu'ils ont déjà juſqu'à cet heureux moment. Permettez-moi ſeulement de les prier de les conſerver, & de me les remettre quand ils en auront fait la lecture, auſſi bien que ceux que je n'ai pas vus, & que je ne ſouhaite pas cependant de voir avant ce tems-là; mais dont je regarderai la communication comme une faveur, ſi vous voulez bien me l'accorder.

Monſieur, lui dis-je, je me ferai toujours un délice auſſi bien qu'un devoir indiſpenſable, de vous obéir en toutes choſes, & je continuerai de leur écrire un détail de tout juſqu'à ce jour, afin qu'ils voyent combien vous m'avez rendue heureuſe.

Je ſais, mes chers parens, que vous vous joindrez l'un & l'autre à moi, pour bénir dieu de concert, des faveurs qu'il répand ſi miraculeuſement ſur vous comme ſur moi. Car mon maître me demanda fort en détail l'état de vos affaires, & me dit qu'il avoit remarqué que, dans quelques-unes de mes premières lettres, je ſuppoſois que vous étiez endettés. Il me donna en même-tems cinquante guinées, avec ordre de vous les envoyer dans mon paquet, pour en payer autant de vos dettes que la ſomme en pourroit acquitter, & de vous dire de quitter vos occupations préſentes, pour vous mettre, vous & ma chère mère, dans un équipage honnête & de gens aiſés, ajoutant, qu'à ſon retour dans le comté de Bedford, il vous choiſiroit un ſéjour plus convenable que celui où vous étiez. Bon dieu! comment ſoutiendrai-je le poids de tant de bienfaits? Je vous envoie la ſomme enveloppée dans différens papiers doubles, dont chacun contient cinq guinées.

Pour moi, il ne m'en donna pas moins que cent. Je voudrois, ma chère, me dit-il, que de cet argent vous en donnaſſiez ce que vous trouveriez à propos, & comme de vous-même à madame Jewkes, en partant d'ici. Mon cher monſieur, lui dis-je, je vous prie de fixer la choſe vous-même. Donnez-lui donc, reprit-il, vingt

guinées, comme un préſent que vous lui faites à l'occaſion de vos nôces. Donnez dix guinées à Colbrand; cinq à chacun des cochers, cinq à chacune des deux cuiſinières de cette maiſon; autant à Abraham & à Thomas, & vingt guinées à partager entre les jardiniers, les palefreniers, & autres domeſtiques inférieurs. Lorſque nous ſerons de retour à mon autre campagne, je vous donnerai amplement de quoi vous mettre dans un équipage où ma bien-aimée épouſe puiſſe paroître avec décence : car à préſent, ma chère Pamela, ajouta-t-il, vous devez vous montrer déſormais dans les ajuſtemens qui conviennent à ma femme, ſans prendre garde, comme vous vous le propoſiez, à ce que diront d'autres dames. Sans cela, ce que vous vous imaginez devoir être un moyen d'éviter l'envie des perſonnes de votre ſexe, auroit l'air, chez moi, d'un mépris volontaire pour vous, dont j'eſpère que je ne ſerai jamais coupable. Je convaincrai l'univers, que je vous eſtime comme je le dois, & autant que ſi j'avois épouſé le plus riche parti du royaume. Et pourquoi ne le ferois-je pas, moi qui ſais que vous effacez par vos rares vertus tout ce que nous avons de plus qualifié ?

L'impoſſibilité d'exprimer tout ce que je ſentois alors, me rendoit muette. Ma Pamela, ma femme, mon épouſe, ma compagne chérie, me dit-il

dit-il avec transport ; je vois votre aimable confusion. J'allois rompre enfin le silence ; mais lui me fermant la bouche par mille baisers : Je saurois bien, me dit-il, vous forcer à vous taire ; vous n'aurez pas même le privilége de me remercier ; car quand je ferois pour vous dix fois plus que je ne fais, je n'exprimerois encore que très-foiblement l'amour que les charmes de votre ame & de votre personne m'ont inspiré. Je tiens à honneur, ajouta-t-il, en me serrant dans ses bras, de pouvoir aujourd'hui m'en dire le possesseur. Ah ! mes chers parens, puis-je désormais faire autre chose que de redoubler de tendresse, de reconnoissance & de joie ?

Il bannit ainsi de mon esprit par ses manières angéliques, les réflexions mêlées de tristesse, qui me faisoient redouter de le voir pour la première fois de ce jour-là ; & lorsqu'on m'appela pour déjeûner avec lui, je me sentis le calme & la tranquillité même.

S'imaginant que j'étois un peu rêveuse, il me proposa d'aller prendre l'air en carrosse, jusqu'à l'heure du dîner. Ce fut encore un nouveau soulagement pour moi. Il m'amusa de mille récits agréables, & m'entretint de ce qu'il avoit vu de plus remarquable dans ses voyages. Il me mit au fait des différens caractères des messieurs & des dames qui demeuroient dans le voisinage de son

autre maiſon de campagne, & me nomma ceux dont il ſouhaitoit que je cultivaſſe le plus la connoiſſance. Je nommai miladi Davers un peu en tremblant. J'aime aſſurément ma ſœur, malgré ſon eſprit altier & violent, me dit-il; je ſais qu'elle m'aime auſſi, & je pourrois lui paſſer une partie de ſon orgueil, ſachant celui que j'ai montré moi-même tout nouvellement; & parce qu'elle ne connoît pas ma Pamela, ni ſes perfections, comme moi. Mais, ma chère, vous ne devez pas oublier quels ſont vos droits comme mon épouſe, & lui faire baſſement la cour. Je ſais que vous prendrez avec elle le parti de la douceur, pour l'amener, s'il ſe peut, à en agir envers vous comme il convient; mais c'eſt à moi de voir que vous n'outriez pas la condeſcendance.

Cependant, continua-t-il, comme je ne veux pas rendre mon mariage public ici, j'eſpère qu'elle n'approchera pas de nous, avant que nous ſoyons dans le comté de Bedford; & pour lors, quand elle ſaura que nous ſommes mariés, elle ſe tiendra chez elle, ſi l'eſprit de diſcorde la poſsède: car aſſurément, elle n'oſera pas me chercher querelle voyant qu'il n'y a plus à revenir, de peur de paroître mériter l'indignation univerſelle, en travaillant méchamment à ſemer la diſcorde entre le mari & la femme. Mais briſons à préſent

là-dessus, & sur tout ce qui pourroit chagriner ce que j'ai de plus cher au monde. Il tourna brusquement la conversation sur des sujets réjouissans, & me dit les choses du monde les plus tendres & les plus obligeantes.

A notre retour, qui fut vers l'heure du dîner, il continua sur le même ton, paroissant m'avoir à cœur que de montrer en tout la noble affection qu'il me portoit. Après le dîner, il me dit qu'il avoit déjà écrit à son drapier en ville, de lui faire faire de nouvelles livrées, & donné ordre au mercier de feu madame sa mère, de lui envoyer à la campagne des échantillons de tout ce qu'il y avoit de plus à la mode en fait d'étoffes de soie, afin que j'en choisisse ce qui me plairoit. Après l'avoir assuré que ma reconnoissance étoit inexprimable, je lui dis que, comme il savoit mieux que moi ce qui convenoit à son rang & à sa condition, je voulois m'en remettre absolument à son bon plaisir; qu'accablée par lui de faveurs si singulières, je ne pouvois, en jetant les yeux sur l'avenir, penser qu'avec inquiétude au rang auquel il m'avoit élevée; & qu'à présent je craignois qu'il ne me fût difficile de le soutenir avec une dignité qui pût justifier le choix auquel il avoit bien voulu s'abaisser: mais que j'espérois qu'il voudroit bien m'accorder, non-seulement une généreuse indulgence pour mes défauts, dont

je pouvois l'assurer qu'aucun ne seroit volontaire, mais encore ses tendres instructions ; que toutes les fois qu'il remarqueroit dans ma conduite quelque chose qu'il n'approuveroit pas absolument, je le priois de m'en avertir ; & que je regarderois ses réprimandes sur des fautes nouvelles, comme les plus tendres faveurs dont il pût m'honorer, parce qu'elles m'empêcheroient d'en commettre de plus considérables, & deviendroient un moyen pour me conserver l'avantage précieux de posséder son estime.

Il me répondit de la manière du monde la plus obligeante, & m'assura qu'il ne me cacheroit jamais la moindre de ses pensées, afin de me donner occasion de l'instruire, ou d'être instruite moi-même.

Il me demanda alors quand je voulois partir pour sa terre du comté de Bedford ? Quand il vous plaira, répondis-je. Nous reviendrons ici avant l'hiver, si vous le souhaitez, me dit-il, afin de cultiver la connoissance que vous avez commencée avec miladi Jones, & avec la famille du chevalier S*** ; & si dieu veut bien nous conserver l'un pour l'autre, nous irons ensemble à Londres pour deux ou trois mois de l'hiver, comme je vous l'ai promis. Si ma chère épouse y consent, ajouta-t-il, nous pourrons, vers le milieu de la semaine prochaine, partir pour l'autre cam-

pagne. Monſieur, lui dis-je, je n'ai rien à objecter à quoi que ce ſoit que vous propoſiez; mais comment éviterez-vous de répondre aux demandes preſſantes que mademoiſelle Darnford ne manquera pas de vous faire, de lier quelque partie de danſe un de ces ſoirs? Eh bien! reprit-il, ſi on ne veut pas nous en tenir quittes, nous pourrons fixer la choſe à lundi au ſoir. Mais, ſi vous le trouvez bon, ajouta-t-il, j'inviterai miladi Jones, M. Péters & ſa famille, & le chevalier S*** & la ſienne, de venir dimanche matin entendre les prières à ma petite chapelle, & prendre un dîner avec moi; & pour lors, je leur déclarerai mon mariage, afin qu'en quittant ce pays, ma chère amie ne laiſſe à qui que ce ſoit le plus léger prétexte d'en douter. N'étoit-ce pas-là, mes chers parens, le comble de la bonté? Mais auſſi, toute ſa conduite y répond-elle, par une nobleſſe de ſentimens, & par des égards qui ne ſe démentent jamais. L'heureuſe créature que je ſuis! Et peut-être, continua-t-il, qu'ils nous diſpenſeront du bal, juſqu'à notre retour en ce pays. Y a-t-il quelqu'autre choſe que ma chère Pamela pût ſouhaiter, ajouta-t-il? Elle peut le dire en toute liberté.

Juſqu'ici, mon cher monſieur, répondis-je, vous avez prévenu, non-ſeulement mes déſirs, mais encore mes eſpérances, & même mes penſées. J'a-

vouerai cependant, puiſque l'ordre obligeant que vous me donnez de vous parler ſans fard, ſemble m'inſinuer que vous vous attendez à quelque requête de ma part, j'avouerai que j'ai encore deux ou trois ſouhaits, dont l'accompliſſement rendroit mon bonheur plus que parfait. Parlez, me dit-il avec vivacité, quels ſont ces ſouhaits? En vérité, monſieur, continuai-je, je n'oſe haſarder la moindre demande, de peur d'en faire quelqu'une qui ne ſoit pas de votre goût : je crains de paroître me prévaloir de votre condeſcendance pour moi, en femme qui ne ſauroit dire, *c'en eſt aſſez.*

Je n'ai qu'un mot à vous répliquer, Pamela, me dit-il : Ne vous imaginez pas que les choſes que j'ai faites pour vous, dans la vue de vous obliger, ne ſoient que le mouvement impétueux d'une paſſion naiſſante. S'il m'eſt permis de répondre de mon propre cœur, ils proviennent d'un déſir uniforme & raiſonné de vous obliger; d'un déſir qui durera autant que votre mérite, & c'eſt indubitablement dire autant que ma vie. Je puis d'autant plus ſûrement me le garantir à moi-même, que je ſens, en agiſſant & penſant comme je fais, un plaiſir délicieux qui m'en récompenſe au centuple; plaiſir, par conſéquent, qu'il eſt probable que je continuerai de me procurer pour l'amour de vous & de moi. Vous pouvez donc ma bien-aimée épouſe, (car je ſuis devenu avide

de prononcer ce nom que ma vanité rejetoit autrefois,) vous pouvez parler hardiment; & je vous promets que tout ce qu'il me ſera poſſible de vous accorder, je le ferai de grand cœur; sûr que vous n'inſiſterez ſur rien qui ne ſoit pas de cet ordre.

Je ne dois pas y penſer aſſurément, lui dis-je; auſſi m'en garderai-je bien. Vous m'avez enhardie à vous préſenter une humble requête, & c'eſt à deux genoux, comme il me convient de le faire, que je vous conjure de rétablir ceux de vos domeſtiques dont j'ai malheureuſement occaſionné la diſgrace. Ma bien-aimée Pamela n'a que trop ſouvent été dans cette poſture ſuppliante, me dit-il en me relevant dans ſes bras & me ſerrant contre ſon ſein, apprenez-moi qui vous ſouhaitez en particulier que je rétabliſſe. C'eſt premièrement madame Jervis, lui dis-je; je ne connois pas une meilleure femme; les malheurs qu'elle a eſſuyés dans ce monde lui ont rendu les ſuites de votre indignation doublement fâcheuſes.

Qui voulez-vous encore que je rétabliſſe, me dit-il? M. Longman, repris-je: quelque bien qu'ils m'aient fait l'un & l'autre, je ne vous ſolliciterois jamais en leur faveur, ſi je ne pouvois pas répondre de leur intégrité, & ſi je ne croyois pas qu'il fût avantageux à mon cher maître, d'avoir à ſon ſervice des gens d'un ſi excellent caractère.

Et qui encore, ajouta-t-il ? Votre bon vieux ſommelier, monſieur, lui dis-je, le pauvre Jonathan, qui a été tant d'années dans votre famille, avant le jour fortuné de votre naiſſance. Je me trouverois très-heureuſe de n'avoir pas plaidé inutilement pour lui.

A cela, reprit-il, je n'ai qu'une choſe à vous dire ; c'eſt que, ſi M. Longman, madame Jervis, & Jonathan n'avoient pas eu la hardieſſe de ſe liguer contre moi, & de s'adreſſer de concert à miladi Davers, qui en a pris l'inſolent prétexte de ſe mêler de mes affaires, je leur aurois aiſément paſſé tout le reſte de leur conduite. Il eſt vrai qu'ils s'étoient donné ſuffiſamment carrière en paroles ſur mon compte ; mais, en un mot, je leur aurois pardonné, parce que je ſouhaitois que chacun vous aimât. Ainſi, qu'à cela ne tienne : ma Pamela parle en leur faveur, je mets dès ce moment tout ſous les pieds, & ſuis fier de ce que l'eſtime & l'amitié qu'eux & tout ce qui vous connoît vous portent, juſtifient ſi bien mon amour. J'écrirai moi-même à Longman pour lui apprendre ce qu'il doit à votre interceſſion, à moins que le bien qu'il a gagné dans la famille ne le mette au-deſſus de l'offre d'y rentrer. Quant à madame Jervis, écrivez-lui vous-même, ma chère enfant, & ordonnez-lui d'aller, auſſitôt la préſente reçue, reprendre poſſeſſion de ſon an-

cien office ; car à préſent, ma chère, elle ſera plus immédiatement à vous qu'à moi. Je ſais que vous l'aimez ſi cordialement, que le plaiſir de la retrouver vous fera goûter doublement celui de retourner où vous l'avez quittée. Mais ne vous imaginez pas, ajouta-t-il, que je veuille avoir toute cette complaiſance pour rien. Ah! parlez, m'écriai-je : je ſuis ſans pouvoir, il eſt vrai ; mais ſi riche en bonne volonté, que l'éclair ne ſera pas plus prompt que mon obéiſſance. Eh bien! donc, me dit-il, récompenſez mon ardeur à vous complaire, en me donnant de votre propre mouvement un doux baiſer. Ah! mon cher monſieur, lui dis-je avec tranſport, pouviez-vous jamais m'obliger d'une manière plus noble & plus touchante, qu'en exigeant, pour ſeul retour, une choſe qui redouble & l'obligation & l'honneur que je reçois. Oui, ſans doute je vous obéirai. A ces mots je me jetai ſur lui, & ne rougis point de le baiſer une fois, deux fois & trois fois pour la triple abſolution qu'il venoit de prononcer.

Qu'avez-vous de plus à me demander, ma chère Pamela, me dit-il ? M. Williams eſt déjà pourvu ; & j'eſpère qu'il ſera heureux. N'avez-vous rien à dire pour Jean Arnold ?

Vous avez vu dans mes lettres le repentir du pauvre garçon, répondis-je.... Il eſt vrai, me dit-il, mais c'eſt ſon repentir de m'avoir ſervi contre

vous ; & il me ſemble que, comme il m'auroit trahi dans la ſuite, il ne mérite pas qu'aucun des deux faſſe ou diſe rien en ſa faveur.

Mais, mon cher monſieur, interrompis-je, c'eſt ici un jour de jubilé ; moins le pauvre garçon mérite, plus votre bonté pour lui ſera grande. Permettez-moi encore d'ajouter, que comme ſon cœur a été partagé entre ce qu'il vous devoit & ſa bonne volonté pour moi, & qu'il ne ſavoit pas comment faire un choix, lorſqu'il nous verra ſi heureuſement unis par votre extrême bonté envers moi, ſon devoir ne lui ſera plus douteux ; & comme il n'y a manqué que dans ce ſeul point, j'eſpère qu'il vous ſervira fidellement à l'avenir.

A ce compte, reprit-il, je ſuppoſe que je miſſe madame Jewkes dans un bon train d'affaires, comme par exemple à la tête d'une auberge, & que je lui donnaſſe Jean pour mari : ſeroit-ce ſi mal fait ? Alors, ce que votre bohémienne lui a prédit, qu'elle auroit un mari plus jeune qu'elle, ſe trouveroit accompli.

Monſieur, lui dis-je, vous êtes la bonté même. Je pardonne de bon cœur à madame Jewkes, & lui ſouhaite du bonheur : mais, monſieur, permettez-moi de vous demander, ſi cela n'auroit pas l'air d'une rigoureuſe punition infligée au pauvre Jean, comme ſi vous n'aviez pu lui

pardonner, après avoir fait grace à tous les autres?

Ma chère Pamela, me dit-il en ſouriant, pour une perſonne qui a pardonné, vos réflexions tombent peſamment ſur la pauvre Jewkes. Mais je n'aurai jamais, dieu aidant, de ſemblables ſervices à exiger ni de Jean ni des autres; & je crois pouvoir lui pardonner, ſi vous le faites; ainſi, vous ferez de lui ce qu'il vous plaira. Dites-moi préſentement, ſi ma Pamela ſouhaite encore quelque choſe de moi?

O le plus cher des mortels, m'écriai-je! la reconnoiſſante Pamela peut-elle avoir encore des ſouhaits à faire? Mon cœur eſt trop plein du ſentiment de vos faveurs. Permettez, ajoutai-je, qu'il en exhale une partie en larmes de joie: vous ne m'avez laiſſé à demander à dieu, que de vous accorder honneur, ſanté, & longue vie, & de me conſerver l'avantage d'être eſtimée de vous; s'il écoute cette ſeule requête, en vérité le monde entier ſera moins heureux que votre Pamela.

Je fus auſſitôt dans ſes bras. Ah! ma chère ame, s'écria-t-il, vous ne ſauriez être heureuſe par moi, comme je le ſuis par vous. C'eſt bien à préſent du fond du cœur que je mépriſe les déſirs effrénés qui me portoient à vous pourſuivre. De quelles joies, de quelles extaſes un amour vertueux n'eſt-il pas la ſource! L'ame abjecte du

libertin y eſt inacceſſible; elles lui ſont inconcevables: & tant que j'ai vécu comme tel, je n'en ai pas eu la moindre idée.

Je m'imaginois, ajouta-t-il, que mon aimable épouſe avoit quelque choſe à me demander pour elle-même: mais puiſque tout ſon bonheur ſe concentre dans le généreux plaiſir de procurer celui d'autrui, ce ſera déſormais ma tâche de prévenir ſes déſirs, & de lui rendre tout ſoin d'elle-même inutile, en ne lui laiſſant jamais le tems de ſouhaiter.

C'eſt ainſi, mes chers parens, que votre Pamela trouve le comble du bonheur dans ſon époux. Oh! que ce nom eſt raviſſant à prononcer! qu'il va droit à mon cœur! Il ne me reſte qu'à être humble, & à penſer avec gratitude au diſpenſateur infiniment bon de tant de bénédictions.

Après l'avoir accablé de mes remercîmens, je me retirai dans mon cabinet pour vous écrire juſqu'à cet endroit. Ce paquet contient tout ce que j'y voulois mettre; j'y ai renfermé le généreux préſent que vous fait mon maître; il ne me reſte qu'à vous dire, que j'eſpère vous voir bientôt l'un & l'autre, & recevoir votre bénédiction, à l'heureuſe & trois fois heureuſe occaſion de mon mariage. Je compte que vous demanderez pour moi dans vos prières la grace de demeurer humble & juſte ſelon dieu, & de con-

ſerver toujours un cœur reconnoiſſant envers le meilleur des époux ; que vous ferez des vœux au ciel, pour la continuation de ſes faveurs & de ſes bénédictions ſur moi ; que vous le prierez de ne pas permettre que je ceſſe de me comporter obligeamment envers qui que ce ſoit. Je ſuis pour jamais,

Mes chers parens,

La plus reſpectueuſe des filles,

La mille fois trop heureuſe PAMELA B.

P. S.

Ah ! ne croyez pas, mes chers parens, que je me réjouiſſe du changement de mon nom par aucun ſentiment d'orgueil. Le vôtre me ſera toujours cher : pourroit-il jamais me faire honte ? mais cependant.... pour un mari de cet ordre ? Ah ! que vous dirai-je ? Les termes les plus forts n'exprimeroient que foiblement ma gratitude & ma joie.

J'ai pris des copies de la lettre de mon maître à M. Longman, & de la mienne à madame Jervis. Je vous les enverrai avec le récit de ce qui me ſera arrivé depuis, lorſque j'irai à l'autre campagne ; ou bien, je vous les donnerai de la main à la main ; car j'eſpère que je vous verrai dans peu.

SAMEDI matin, troiſième jour de mon heureux mariage.

JE ne ceſſerai de griffonner, juſqu'à ce que je ſois actuellement occupée à remplir les fonctions de l'état auquel j'ai été ſi généreuſement élevée, & que vous puiſſiez partager avec moi les plaiſirs raviſſans attachés à ma nouvelle condition, & les faveurs dont le meilleur des maris m'accable du matin juſqu'au ſoir. Lorſque mon paquet pour vous fut fini, je me mis à écrire à madame Jervis, comme il avoit eu la bonté de me le dire, & je n'héſitai qu'à la ſignature. Lorſqu'on m'appela pour ſouper, je deſcendis avec ma lettre, où je n'avois oſé mettre mon nom.

Mon cher maître, que je me délecterai toujours d'appeler de ce nom, avoit de ſon côté écrit à M. Longman. Voyez, ma chère, me dit-il en badinant, voyez ce que j'ai écrit à votre *quelqu'un*. Je lus ce qui ſuit :

« Monſieur LONGMAN,

» Je vous apprends avec plaiſir, que jeudi der-
» nier j'épouſai ma bien-aimée Pamela. J'ai eu lieu
» d'être mécontent de vous, de madame Jervis,
» & de Jonathan, non pour l'affection & le

» zèle que vous portez à ma chère épouſe, mais » à cauſe de la manière dont vous vous êtes » adreſſés à ma ſœur Davers, & dont il s'eſt en- » ſuivi une grande brouillerie entr'elle & moi. » Mais, comme la prière d'oublier tout le paſſé, » & de vous rétablir tous dans vos anciens poſtes, » eſt une des premières requêtes que ma chère » épouſe m'ait préſentées, je me crois obligé d'y » ſouſcrire ſans héſiter. Vous pouvez donc, ſi le » parti vous plaît, reprendre un office dont vous » vous êtes toujours acquitté avec une intégrité re- » connue, & à la ſatisfaction de votre ſerviteur, &c.

Ce vendredi après midi.

P. S.

» Je partirai mardi ou mercredi prochain pour » le comté de Bedford; & je ſouhaite de vous y » trouver, vous & Jonathan, dans l'exercice de » vos anciens emplois. Je ſuis aſſuré que vous y » trouverez d'autant plus de plaiſir, que vous ne » ſauriez avoir un témoignage plus récent des » ſentimens de mon aimable femme, du bon cœur » de laquelle vous pouvez vous promettre tous » les agrémens imaginables. Elle écrit elle-même » à madame Jervis. »

Je le remerciai mille fois de tant de bonté, & lui montrai ma lettre à madame Jervis, qui étoit conçue en ces termes:

« Ma chère madame JERVIS,

» J'ai d'excellentes nouvelles à vous apprendre. » J'eus hier le bonheur d'être mariée au plus » charmant de tous les hommes, à mon bien- » aimé maître & le vôtre. Tout ce que j'ai à vous » dire, c'eſt que je ſuis heureuſe au-delà de toute » expreſſion ; que mon généreux bienfaiteur ne » me refuſe rien, & qu'il va même au-devant de » tous mes déſirs. Vous comprenez aſſez que je » ne pouvois jamais oublier ma chère madame » Jervis. Je demandai, & j'obtins ſur le champ, » que vous repriſſiez l'emploi dont vous vous » acquittiez ſi bien, à l'avantage de notre maître » commun, & au plaiſir de tous ceux qui étoient » ſous votre direction. J'emploierai tout le pou- » voir qui me ſera confié par le plus généreux » des humains, à vous rendre votre ſituation douce » & agréable à tous égards. J'aurai bientôt l'hon- » neur d'accompagner mon bien-aimé époux à » ſon retour dans le comté de Bedford ; & ce » ne ſera pas un léger ſurcroît de délices pour » moi, ni d'obligations que j'aurai au plus excel- » lent des hommes, d'y voir ma chère madame » Jervis, & d'en être reçue avec le plaiſir que » je me promets de ſon affection : car je ſuis & » ſerai toujours, ma chère bonne amie,

» Votre affectionnée & reconnoiſſante PAMELA ».

Il lut cette lettre. Vous l'avez écrite, ma chère, me dit-il; ainſi elle doit être tout au mieux: mais n'y mettez-vous pas votre nom? Monſieur, repris-je, votre bonté m'a autoriſée à y en mettre un qui me fait beaucoup d'honneur: mais, comme c'eſt ici la première occaſion que j'en ai, excepté les lettres que j'ai écrites à mes chers parens, j'ai cru devoir vous la montrer ſans ſignature, de peur de paroître me prévaloir trop avidement de l'honneur que vous m'avez fait.

Quelque convenable qu'une ſi charmante humilité puiſſe paroître à la délicateſſe de ma chère Pamela, me répondit-il, c'eſt à moi de vous aſſurer que je ſuis de plus en plus enchanté des droits que vous avez de porter mon nom. Si j'ai quelque choſe à ſouhaiter, ma chère ame, ajouta-t-il, c'eſt uniquement de pouvoir être la moitié auſſi digne que vous, du charmant lien qui vient d'être contracté. Il prit alors une plume, &, après le mot Pamela, écrivit ſon aimable & digne ſurnom; & moi je mis au-deſſous: « Ah! ma » chère madame Jervis, réjouiſſez-vous avec moi » de ce que, par la grace de dieu & la bonté » de mon cher maître, il m'eſt permis de me ſigner » de la ſorte ».

Ces lettres, & le paquet que je vous adreſſe, ont été envoyés de grand matin par monſieur Thomas.

Mon cher maître vient de ſortir à cheval pour prendre l'air, & veut paſſer par chez miladi Jones, M. Péters, & le chevalier S***, pour les inviter à venir demain entendre le ſervice dans ſa chapelle, & dîner avec lui. Il aime mieux, dit-il, y aller lui-même, parce que le tems eſt ſi court, que, s'il en charge un domeſtique, ils pourront bien le renvoyer avec un refus.

J'oublois à vous dire que M. Williams vint hier ici, pour demander la permiſſion d'aller voir ſon nouveau bénéfice, & de tout préparer pour ſa priſe de poſſeſſion. Il parut ſi ravi de la tendreſſe & des bontés de mon maître pour moi, & de ſes manières charmantes envers lui-même, qu'il nous donna lieu, en nous quittant, de le croire parfaitement heureux. J'en ſuis dans la plus grande joie. Ah! quelle ſatisfaction ne ſeroit-ce pas pour moi, ſi j'étois l'humble inſtrument du bonheur de tout le genre humain? J'ai mille & mille actions de graces à rendre à la bonté divine. Quels efforts ne dois-je pas faire pour répandre ſur tous ceux que je connois les biens dont elle m'accable? Autrement, de quoi ſerviroit l'élévation d'un ver de terre tel que moi? Quel bien reviendra-t-il de mon bonheur particulier, ſi j'ai l'ame aſſez baſſe pour permettre qu'il ne s'étende qu'à moi ſeule? Mais auſſi, d'un autre côté, les créatures deviennent-elles dignes des bénédictions

dont dieu les comble, lorſque, de tout leur pouvoir, elles rendent ou tâchent de rendre le monde entier heureux.

Dieu tout grand & tout bon! tu as multiplié mes moyens; augmente à proportion ma volonté, & fais que je me délecte à diſpenſer aux autres une partie de ce bonheur immenſe que j'ai reçu des mains de ta providence libérale! Alors, je ne ſerai pas tout-à-fait inutile ſur la terre: alors je ne ſerai pas la preuve iſolée de ta bonté envers une pauvre créature qui tient parmi les êtres un rang ſi voiſin du néant: je ne ſerai pas un zéro mis du mauvais côté; mais un zéro placé à la droite de la figure. Vrai néant par moi-même, je vaudrai par la place que j'occupe, & je ſaurai multiplier les biens que je dois à ta bonté, qui m'en a comblée avec tant de diſtinction.

C'eſt-là, je le comprends, le devoir indiſpenſable des perſonnes d'un haut rang. Quelle ſera donc, au grand & dernier jour, la condamnation de tant de miſérables, auxquels on demandera à quel uſage ils ont employé les moyens ſans nombre de faire du bien, qui leur avoient été confiés, lorſque leur unique réponſe ſera: Nous n'avons vécu que pour nous-mêmes: nous avons renfermé tout le pouvoir que tu avois mis entre nos mains, dans le cercle étroit de l'amour-propre: nous avons entaſſé tréſors ſur tréſors,

pour ceux qui devoient nous ſurvivre, quoique nous ignoraſſions s'ils n'en feroient pas un plus mauvais uſage que nous-mêmes ? Et quelle autre ſentence ces malheureux, qui n'ont adoré qu'eux-mêmes, peuvent-ils s'attendre de recevoir, que ce terrible jugement : *Départez-vous de moi, maudits.*

Certes, mes chers parens, il faut bien que des gens de cet ordre ignorent abſolument les plaiſirs délicieux qui réſultent du bien qu'on fait à autrui, quand même il n'y auroit aucun compte à rendre.

Le plaiſir de penſer qu'on peut contribuer à la conſolation & au ſoulagement de ceux qui en ont beſoin, eſt ſi ſatisfaiſant & ſi doux, qu'il récompenſe infiniment une ame bienfaiſante. Combien de fois ne l'ai-je pas expérimenté du tems de feu ma bonne maîtreſſe, quoique je ne fuſſe qu'en ſecond la diſpenſatrice des biens qu'elle faiſoit aux pauvres & aux malades, par les mains de ſa petite aumônière ! Quelles délices n'ai-je pas goûtées à l'ouie des bénédictions dont les malheureux la combloient, & dont ils me combloient auſſi, moi qui n'étois que l'humble canal par lequel ſes libéralités paſſoient juſqu'à eux ! Et quelle n'a pas été ma joie, lorſque les récits pathétiques que je lui faiſois des misères de certains individus, engageoient ma chère maîtreſſe à dou-

bler le bien qu'elle s'étoit premièrement proposé de leur faire !

Je me le rappelle avec plaisir, parce que, par la bonté de mon dieu, il m'est enfin tombé en charge de faire les mêmes bonnes actions auxquelles elle étoit si accoutumée. Puissé-je être toujours si bien en garde contre moi-même, que mon état heureux ne me fasse jamais oublier de penser avec une sincère gratitude à cette providence qui m'a confié un si grand pouvoir, afin que je n'encourre pas les affreux malheurs que l'abus ou le peu d'usage de ce pouvoir ne manqueroient pas d'attirer sur moi !

Permettez-moi ces réflexions, mes chers parens, & priez que ma félicité présente ne me devienne pas un piége ; mais que je considère que plus il m'aura été donné, plus il me sera redemandé. Priez que je n'aie pas le malheur d'agir comme si je devois ne penser qu'à ce chétif moi-même, & m'imaginer que ce sont-là les bornes du pouvoir qui m'a été remis par un dieu tout bon, & par le meilleur des humains.

SAMEDI, à sept heures du soir.

MON maître, quoique pressé fortement de dîner chez miladi Jones & chez le chevalier $***, revint au logis pour l'amour de moi. M. Péters, faute d'être averti assez tôt, ne put trouver un prédicateur pour desservir son église le lendemain au matin, M. Williams, comme je l'ai déjà dit, étant allé à son nouveau bénéfice; mais comme il espéroit d'en trouver un pour l'après-dînée, il promit de nous donner sa compagnie à dîner, & de lire le service du soir. Ceci engagea mon maître à prier aussi tous les autres de venir dîner, & non de venir à l'église. Il le leur fit promettre, & dit à M. Péters qu'il enverroit son carrosse pour le prendre lui & sa famille.

Mademoiselle Damford lui dit en badinant, qu'elle ne viendroit pas, s'il ne lui promettoit qu'elle feroit à ses noces; ce qui me fit voir que M. Péters avoit gardé le secret, comme mon maître l'en avoit prié.

Il eut la bonté de me mener prendre l'air dans la berline après le dîner, & me renouvela les tendres assurances de son amour, qui augmente

à chaque instant. Il m'est d'autant plus doux d'y penser, que je vois par-là qu'il ne se repent point de ses égards pour moi ; & cela m'encourage à le regarder avec un esprit plus content & moins inquiet.

Je le priai de permettre que j'envoyasse une guinée à une pauvre personne du village, que madame Jewkes m'avoit dit être fort malade & dans la dernière misère. Envoyez-lui-en deux, si vous le souhaitez, ma chère amie, me dit-il. Je ne ferai rien de semblable, repris-je, sans vous en avertir. Peut-être qu'alors vous ferez moins de bien, me répondit ce généreux mortel, que vous n'en feriez autrement, si vous n'aviez point à douter de mon approbation : j'espère cependant que votre prudence, & mon propre penchant qui ne me porte pas à l'avarice, ôteront tout lieu à un pareil doute.

Je vous dirai, à propos de cela, continua-t-il, de quelle manière nous réglerons cet article, pour éviter jusqu'à l'ombre de l'inquiétude d'un côté, ou du doute de l'autre.

Premièrement, quant à votre père & à votre mère, il ne s'agira plus d'eux désormais ; car j'ai déjà déterminé dans mon esprit ce qui les regarde, & voici comment : Ils iront, si eux & vous l'approuvez, sur mon petit bien du comté de Kent, dont je vous ai ci-devant fait mention d'une

manière à vous le faire rejeter alors avec cette grandeur d'ame où j'ai trouvé depuis autant de plaiſir qu'elle me fâcha dans ſon tems. Il y a ſur le bien en queſtion une jolie ferme, & une maiſon où perſonne ne loge, mais qui eſt aſſez bien meublée. Je fournirai plus amplement le tout des uſtenſiles néceſſaires; car un couple auſſi induſtrieux que celui-là ne pourroit jamais vivre ſans occupation. Ce bien leur appartiendra en propre durant la vie de tous les deux, ſans en rien payer; & je leur allouerai cinquante livres ſterling par an de plus, afin qu'ils aient toujours un fonds, pour en faire du bien à quelques-uns de vos autres parens, ſans nous être obligés à vous ou à moi pour des bagatelles. S'ils avoient beſoin de ſommes plus conſidérables, il ſera toujours en votre pouvoir de les leur donner, parce que je ne douterai jamais de votre prudence. Tant que dieu nous prêtera vie, nous irons les voir une fois par an; & de leur côté, ils viendront nous voir auſſi ſouvent qu'il leur plaira; ce qu'ils ne feront jamais aſſez, à mon avis: car n'allez pas croire, ma chère enfant, que je veuille par-là les éloigner de nous. Mais, avant que d'aller plus avant, je voudrois ſavoir ſi ma Pamela approuve ce que je viens de dire?

Ou les termes me manquent; lui dis-je, ou la langue angloiſe n'en fournit que de très-

inférieurs à ma reconnoiſſance. De grace, monſieur, continuai-je en lui baiſant la main avec ardeur, apprenez-moi quelqu'autre langage, s'il en eſt un, qui abonde davantage en expreſſions de gratitude, pour me tirer du tourment de renfermer ſans ceſſe des ſentimens dont les mots les plus expreſſifs que je connoiſſe ne m'offrent jamais l'équivalent.

Ma charmante épouſe, me dit-il, votre langage eſt auſſi admirable que vos ſentimens, & vous n'abondez jamais plus en expreſſions, que lorſque vous paroiſſez le plus en manquer. Tout ce que je ſouhaite, c'eſt que vous approuviez ma propoſition; & ſi la première ne vous eſt pas agréable, une ſeconde vous la ſera infailliblement, ſi je puis ſeulement deviner ce qui vous feroit plaiſir.

En ai-je trop dit, mes chers parens, quand je vous ai dit que ſon amour pour moi augmentoit à chaque inſtant? O le plus aimable des mortels! Que mon cœur eſt pénétré de ſes bontés!

Je vous prie donc, ma chère, ajouta-t-il, de leur propoſer la choſe, pour voir s'ils l'approuveront. Mais ſi eux ou vous, aimez mieux qu'ils demeurent plus près de nous, ou même avec nous ſous le même toit, j'y conſens tout d'abord.

Oh! non, monſieur, lui dis-je, (& je penſe

en vérité que dans les élans de ma gratitude, je commis preſqu'un péché,) je ſuis aſſurée qu'ils ne préféreroient pas ce dernier parti : peut-être que s'ils demeuroient avec vous, ils en ſerviroient dieu d'une façon moins complette; car ayant inceſſamment devant les yeux la main qui les comble de biens, ils pourroient être tentés (& c'eſt un écueil que je dois éviter auſſi,) de ne regarder pas plus loin que le cher diſpenſateur d'une ſi grande multitude de faveurs.

Excellente créature, s'écria-t-il! Ma chère épouſe ne manque, en vérité, ni de termes ni de ſentimens; & ſes penſées charmantes ſont énoncées avec des graces qui orneroient le langage le plus expreſſif : mais, c'eſt un talent qui lui eſt preſque perſonnel. La manière obligeante dont vous acceptez mes offres, ajouta-t-il, m'en paye au centuple, & c'eſt moi qui me trouve tout devoir à votre bonté.

Au reſte, ma très-chère, je vous dirai ce que nous ferons, quant à ce qui regarde les actes de votre charité particulière; car à dieu ne plaiſe que je mette dans ce rang ce que nous venons de mentionner; parce que, & cela, & beaucoup plus, ſi nous le faiſons, ne ſeroit que remplir notre devoir envers deux perſonnes ſi dignes par elles-mêmes, & qui touchent de ſi près ma Pamela, & moi auſſi par conſéquent. Oh! comme

ce cher époux me surpasse en pensées, en expressions, en moyens, en tout!

Et ils ne s'étendront pas fort loin, ajouta-t-il; car je ne vous allouerai pour votre propre usage que deux cens livres sterling par an, dont je ne vous demanderai jamais de compte. Longman vous en payera constamment cinquante livres tous les quartiers, à commencer du jour que nous arriverons à mon autre maison: je veux dire, que les premières cinquante livres vous seront dues alors; parce qu'il faut bien que vous ayez quelque chose pour commencer. Et puisque les termes vous manquent, ajouta ce généreux époux, qu'un doux baiser, comme celui d'hier, m'exprime le plaisir que cela vous fera. Je n'hésitai pas un instant à accepter cette obligeante proposition; & quoique dans le carrosse, je lui passai avidement mes bras au cou, en le bénissant mille fois pour toutes ses bontés. En vérité, monsieur, lui dis-je, je ne permettrai point une générosité si excessive. Ma chère, reprit-il, ne vous inquiétez pas de ces bagatelles: dieu m'a donné un très-beau bien: le tout en est bien conditionné, & très-bien affermé. J'accumule de l'argent tous les ans, & j'ai d'ailleurs des sommes considérables sur les fonds dont le gouvernement répond, & sur d'autres également sûrs; de sorte que vous trouverez que ce que j'ai promis jus-

qu'ici, eſt très-peu de choſe à proportion de la part de mes biens à laquelle vous avez droit comme ma chère femme.

C'eſt de cette manière charmante que nous paſſâmes le tems, juſqu'au ſoir, que le carroſſe nous ramena au logis : le ſouper s'enſuivit, & ſe paſſa avec le même agrément. Et voilà, mes chers parens, comment ma vie eſt devenue un cercle de raviſſemens, chaque inſtant amenant toujours avec lui quelque choſe de plus délicieux que le précédent. Non, jamais créature ne fut ſi heureuſe que moi.

Ce DIMANCHE, quatrième jour de mon bonheur.

COMME je ne devois point aller le matin à la chapelle, (& je vous en ai dit la raiſon,) j'employai le tems, depuis l'heure du lever de mon cher époux juſqu'à celle du déjeûner, en prières & en actions de graces dans mon cabinet. C'eſt à préſent que je commence à jouir d'une tranquillité, d'une gaieté, & d'une liberté d'eſprit parfaites. J'y ſuis doublement encouragée par le calme ſerein & l'aimable vivacité qui règnent dans l'humeur & dans toute la conduite de mon bien-

aimé, qui me prouve par-là qu'il n'a pas regret aux bontés dont il m'accable.

Je déjeûnai avec lui, je bus mon chocolat avec grand plaiſir, & mangeai deux morceaux de rôtie. Il parut extrêmement content de moi. C'eſt à préſent, me dit-il, que ma chère ame commence à me regarder avec un air de ſérénité & de ſatisfaction. Je ferai toûjours mes délices, ajouta-t-il, de vous donner lieu de me montrer cet air aimable de contentement & de confiance en moi, qui vous ſied ſi bien. Mon cœur eſt parfaitement tranquille, lui dis-je, & il s'eſt affranchi de ces ridicules agitations, qui réſiſtoient aux impreſſions de ma reconnoiſſance ſur toute ma conduite : mais aujourd'hui, monſieur, que votre bonté lui a donné la force de vaincre ſes craintes & ſes inquiétudes, ſon état eſt parfaitement uniforme, & conſiſte en un entier dévouement à vous, & en une tranquillité délicieuſe. Si j'avois ſeulement le bonheur de vous voir réconciliés vous & miladi Davers, il ne me reſteroit rien à ſouhaiter en ce monde, que la continuation de vos bonnes graces. Ma très-chère, me dit-il, je ſouhaite cette réconciliation auſſi ardemment que vous; & je la ſouhaite, je vous jure, plus pour l'amour de vous que de moi-même. Si elle en agiſſoit paſſablement bien, je lui en rendrois les conditions plus aiſées pour cette ſeule raiſon.

Je vous preſcrirai une règle que vous obſerverez par rapport à votre ajuſtement, me dit-il; & je vous dirai tout ce que j'aime ou n'aime pas, à meſure que l'idée s'en préſentera, comme je voudrois que vous le fiſſiez de votre côté, afin qu'il ne nous demeure rien ſur l'eſprit, qui puiſſe donner lieu à la moindre réſerve entre nous.

J'ai ſouvent obſervé chez les gens mariés, que, peu après le lien contracté, l'épouſe néglige ſon ajuſtement; ce qui, à mes yeux, ſemble dire qu'elle ne veut pas ſe donner la peine de conſerver le cœur qu'elle a gagné, & montre pour ſon mari un mépris qu'elle n'avoit pas pour ſon amant. Or, je vous dirai que cela m'a toujours violemment choqué: je ne le pardonnerois pas même à ma Pamela, qui auroit pourtant cette excuſe, dont des milliers de femmes ſont privées, qu'elle paroît aimable dans quelqu'équipage que ce ſoit. Ainſi, ma chère, j'exigerai toujours de vous d'être habillée vers l'heure du dîner, à moins de quelque cas extraordinaire; & cela, ſoit que vous ayez à ſortir, ou que vous deviez reſter au logis. Par ce moyen, mon cher amour, vous conſerverez dans votre ajuſtement & dans toutes vos allures, cette charmante aiſance que vous poſſédez à un ſi haut point. Qui que ce ſoit que j'invite à ma table, vous ſerez toujours prête à le recevoir, ſans avoir beſoin d'employer avec des perſonnes

inattendues, ces apologies ridicules qui réfléchiſſent toujours ſur la conduite de ceux qui les font. D'ailleurs, vous me convaincrez par-là, que vous vous croyez obligée de paroître auſſi agréable aux yeux de votre mari, qu'à ceux des gens dont la vue vous eſt moins familière.

Vous ne pouviez jamais me preſcrire rien de plus doux, lui dis-je : je vous en remercie de tout mon cœur, & prendrai toujours grand ſoin de m'y conformer. En vérité, ma chère, reprit-il, cela vous eſt plus aiſé qu'aux trois quarts des femmes : car elles ſe comportent le plus ſouvent de manière, qu'on diroit qu'elles regardent comme un des priviléges de la naiſſance & d'un grand bien, de faire du jour la nuit, & de la nuit le jour. Rarement ſe lèvent-elles, qu'il ne ſoit tems de dîner, & voilà comme les bonnes vieilles règles des familles d'autrefois ſont renverſées : car elles déjeûnent quand il faudroit dîner, dînent quand il faudroit ſouper, & ſoupent quand il faudroit aller au lit ; &, à l'aide du cher quadrille, elles vont quelquefois au lit, lorſqu'il faudroit ſe lever. Je m'attends, ma chère, continua-t-il, à vous voir une dame en tout, excepté à ces derniers égards. Ma bonne chère mère étoit bien de la vieille roche pour cela, & n'en étoit pas moins une des plus dignes dames du royaume dans tous les autres points. La nouvelle mode vous eſt donc

étrangère, & vous n'en pratiquerez que mieux l'ancienne.

De grace, monſieur, lui dis-je, donnez-moi un plus grand nombre de ces charmantes leçons. Eh bien! continua-t-il, je ſerai bien-aiſe, ſi quelque compagnie ne vient point à la traverſe, de m'aller mettre au lit avec ma chère épouſe à onze heures pour l'ordinaire; ſi je ne le faiſois pas, je ne vous empêcherois pas de le faire vous-même. Communément, je me leve à ſix heures en été: je vous permettrai de demeurer au lit une demi-heure de plus, ou environ.

Alors vous aurez un certain tems à votre diſpoſition, juſqu'à ce que vous me favoriſiez de votre compagnie au déjeûner, que nous pouvons toujours commencer aſſez tôt pour avoir fini un peu après neuf heures.

Vous aurez derechef bien des heures à votre diſpoſition, juſques à deux, qu'il faudra ſe mettre à table.

Il vous reſtera encore pluſieurs heures très-utiles, où vous pourrez vous occuper comme bon vous ſemblera. Je voudrois en général ſouper à huit heures, & ſi nous prenons une fois la réſolution de nous en tenir tout de notre mieux à ces vieilles maximes, nous obligerons nos viſites à s'y conformer auſſi, à s'y attendre de notre part, & à prendre leurs meſures là-deſſus. Car j'ai toujours

jours remarqué qu'il eſt au pouvoir d'un chacun de ſe preſcrire des règles à lui-même. Il ne s'agit que de ſoutenir d'abord quelques impertinentes railleries ; & cela, pour l'ordinaire, de la part des gens qui ne méritent pas infiniment qu'on faſſe attention à eux. Ils ne tarderont guère à dire : C'eſt pure folie de le lui demander ; il veut vivre à ſa mode ; on ne lui fera jamais quitter ſon vieux pli. Les railleurs diront, en parlant de moi : Il eſt réglé comme une horloge, & autres choſes ſemblables. Mais, après tout, ma chère, pourquoi ne le ſerions-nous pas ? L'homme eſt en effet une machine auſſi ſujette à ſe détraquer qu'aucune horloge, & l'irrégularité ne lui eſt pas moins fatale.

Alors, ma chère, continua ce charmant homme, quand ils ſe verront reçus d'un air ouvert, & avec cordialité, à mes heures ; quand ils trouveront à ma table l'abondance & la variété, & que vous & moi les accablerons de civilités, ils ne s'aviſeront point d'enfreindre les règles de ma maiſon, &, ſans murmurer, ils ſe conformeront à mes ſtatuts domeſtiques. Comme la plupart d'entr'eux n'ont rien à faire qu'à ſe lever du matin, ils peuvent auſſi bien venir déjeûner avec nous en été à huit heures & demie, qu'à dix ou à onze. Ils peuvent dîner à deux heures, comme à quatre, à cinq, ou à ſix ; & ſouper à huit auſſi bien

que choſe de déſagréable, ne ſoyez pas un quart-d'heure ſans vous méfier de vous-même, & ſans conſulter votre miroir : ſi vous y remarquez quelque nuage prêt à s'élever, banniſſez-le ſur l'heure, radouciſſez votre chère phyſionomie, & reprenez votre première tranquillité. Alors ma chère épouſe, qui ne ſauroit être hypocrite, & dont l'ame percera néceſſairement au travers de ſes yeux, trouvera ainſi le moyen de calmer auſſi ſes paſſions ; & ſi le choc eſt trop violent pour une victoire ſi prompte, elle ſaura y remédier efficacement, en ſe retirant dans ſon cabinet, pour y implorer cette divine aſſiſtance, qui ne lui a encore jamais manqué. De cette manière votre époux, qui n'a été que trop gâté par ſa mère, comme vous l'avez très-bien remarqué autrefois, trouvera en vous un modèle à imiter, & un agrément qui ſera toujours nouveau pour lui.

J'ai ſouvent remarqué chez d'autres gentilshommes, continua-t-il, que, lorſque nous leur avons rendu viſite, ſans en être attendus, ou que nous avons ſoudainement dérangé l'ordre que leurs épouſes avoient établi dans la famille, (ſur-tout ſi quelqu'un de nous étoit ſoupçonné d'avoir, dans l'occaſion, perſuadé le maître du logis de ſe retirer tard, ou d'avoir donné un exemple peu édifiant,) que le pauvre homme étoit tout déconcerté de nous voir ; & que la dame ne nous

faiſoit bonne mine, qu'à l'aide d'une politeſſe forcée. Il montroit, malgré lui, ſon inquiétude, & paroiſſoit preſque trembler de la déſobliger. Il lui faiſoit un tas d'apologies pour quelques-uns de nous, même avant qu'elle nous prît à partie, qui montroient aſſez le peu de plaiſir que nous lui faiſions, & la peine qu'il avoit à la perſuader de nous recevoir couſſi, couſſi. Il arrivoit aſſez ſouvent que, plus l'inquiétude du bon-homme paroiſſoit l'inviter à ſe dérider, plus elle ſe livroit à un air de réſerve, d'indifférence & de mépris, qui m'a plus d'une fois fait ſouhaiter d'être hors de chez elle; car je ne voyois que trop qu'il n'étoit pas chez lui.

Vous jugez aſſez par ma deſcription, que cela m'a fourni ample matière de déclamer contre la vie des gens mariés: car, quoiqu'un homme ſe flatte en général d'être maître chez lui, & qu'il ait ſoin dans les occaſions importantes de revendiquer ſes droits trop violemment uſurpés, il ne peut pas toujours être d'humeur à conteſter; & les femmes que je viens de décrire ſont toujours prêtes à en venir aux mains. Elles ſont pires que les anciens parthes, qui ne harraſſoient jamais plus leurs ennemis que lorſqu'ils ſembloient ſe retirer. Elles ne manquent point de revenir à la charge, & de vous faire une guerre offenſive, juſqu'à ce qu'elles aient laſſé la réſiſtance du

mari, & qu'elles l'aient forcé, comme un ennemi vaincu, de compoſer pour des bagatelles, afin de ſe conſerver quelque choſe. Souvent le pauvre homme veut cacher ſon cas à ſes amis, & dans cette vue, il n'excite point un feu qu'il voit auſſi bien qu'eux, que la bonne dame a toutes les peines du monde à étouffer, & qui pourra éclater à ſon grand ſoulagement, dès que nous aurons le dos tourné.

Vous riez, ma Pamela, me dit-il, de ce biſarre portrait; & je ſuis bien sûr que je n'aurai jamais lieu de vous peindre de couleurs ſi ridicules : je vous dirai pourtant que, qui que ce ſoit qui vienne ici, j'exige que vous vous accoutumiez à une complaiſance uniforme & toujours égale; que vous ne fronciez jamais le ſourcil; que, quelque bien ou mal pourvus que nous ſoyons pour la réception de nos amis, vous ne montriez ni embarras ni inquiétude; que, qui que ce ſoit que vous ayez pour lors avec vous, le moindre regard myſtérieux ne laiſſe point penſer à l'étranger, qu'il vient vous ſurprendre mal-à-propos, & dans un tems où vous vous ſeriez bien paſſée de lui. Soyez au contraire d'un abord enjoué, honnête, & obligeant à tous venans; & ſi vous vous montrez telle à quelqu'un plus qu'à un autre, que ce ſoit à ceux qui ont le moins de droit de l'exiger de vous, ou à ceux de votre compagnie qui ſont le

moins qualifiés. C'eſt ainſi, ma chère Pamela, que vous inſpirerez de la hardieſſe aux ames timides, que vous introduirez le calme dans un cœur agité, & que vous ferez régner le contentement, le plaiſir & la tranquillité autour de ma table.

Ayez ſoin ſur-tout, ma chère, continua-t-il, de ne pas permettre que des riens dérangent votre belle-humeur. Je n'oublierai jamais que j'étois un jour chez miladi Arthur, & qu'un laquais qui broncha, laiſſa tomber un beau plat de porcelaine, & le mit en mille morceaux. C'étoit une pitié que de voir la peine où cela jeta la pauvre dame. Elle la diſſimula ſi peu, que toute la compagnie, qui étoit aſſez nombreuſe, en fut imbue. Il n'y en eut pas un qui n'entreprît de la conſoler, ou qui ne ſe mît à faire des hiſtoires de ſemblables déſaſtres; de ſorte que, pour tout le reſte de la ſoirée, il ne fut queſtion parmi nous que de valets étourdis; & je vis l'heure que nous allions devenir pots caſſés, aſſiettes, verres, taſſes à thé, & autres ſubſtances auſſi fragiles. Cela fit ſur moi une telle impreſſion, que je rêvai, la nuit même, que Robin avoit briſé la glace du devant de mon carroſſe avec le manche de ſon fouet; que j'étois ſi inquiet de ſavoir comment j'empêcherois la bonne dame de ſortir hors des gonds dans le fort de ſa colère, que de rage je caſſai la tête à Robin, & paſſai mon épée au

travers du corps d'un de mes chevaux. Et il me ſembloit, quand cela fut fait, que toute ma conſolation étoit de penſer que je ne m'étois expoſé devant aucune compagnie, & que le coupable Robin, & un pauvre innocent de cheval en étoient ſeuls les victimes : car dans le tems de l'exécution, j'aurois pu avec la même ſageſſe, tuer les trois autres chevaux.

Il me divertit comme une reine avec ſes inſinuations bouffones, & par la manière facétieuſe dont il me les donna. Je promis de faire mon profit des excellentes leçons qu'elles renfermoient.

Je montai enſuite à ma chambre, & m'habillai le plus en nouvelle mariée qu'il me fut poſſible, mettant ce que j'avois de meilleur. Je demandai où étoit mon cher maître ; & ſur ce qu'on me dit qu'il étoit allé faire un tour dans le jardin, je courus l'y chercher. Il étoit à lire dans la petite alcove. M'eſt-il permis, lui dis-je, de venir vous importuner ſans votre ordre ? Non, ma chère, me dit-il, parce que vous ne pouvez jamais m'importuner. Je ſuis ſi entièrement à vous, que par-tout où je ſuis, vous avez droit de m'y venir joindre ; & en y venant, vous me faites auſſi la plus agréable de toutes les faveurs.

J'ai pratiqué, lui dis-je, la première de vos inſtructions, & je ſuis habillée avant dîner ; mais peut-être avez-vous affaire ? Je n'ai, reprit-il en

ſerrant le papier qu'il liſoit, ni ne ſaurois avoir d'affaire ou de plaiſir qui vaille la compagnie de ma chère fille. Vous alliez dire quelque choſe, ajouta-t-il? Monſieur, répondis-je, je voulois ſeulement ſavoir ſi vous avez encore quelque aimable inſtruction de plus à me donner? Je pourrois vous écouter un jour entier. Vous êtes bien obligeante, ma Pamela, me dit-il; mais vous êtes ſi parfaitement ce que je ſouhaite, que j'aurois pu m'épargner celles que je vous ai déjà débitées: auſſi ne voulois-je que vous donner un échantillon de ma liberté avec vous, pour vous mettre ſur la voie d'en uſer de même avec moi. Je ſuis aſſuré qu'il ne ſauroit y avoir de tendreſſe durable ſans cette liberté, & ſans qu'on ſe communique l'un à l'autre, même juſqu'aux petits caprices qui peuvent nous faire le plus de peine, ſi tant eſt que ma Pamela en ait de cet ordre.

A préſent, ma chère, ajouta-t-il, ayez la bonté de me reprendre de quelque défaut, & de dire ce que vous voudriez que je fiſſe pour en être plus agréable à vos yeux. Je l'aurois baiſé de grand cœur, ſans la honte qui me ſaiſit au collet: (aſſurément je lui deviendrai une importune pécore, avec mes careſſes.) Monſieur, lui dis-je, je n'ai pas un ſouhait à faire; non, pas un ſeul. Je ſerois bien au déſeſpoir, reprit-il, en me baiſant avec tendreſſe, que vous en

euſſiez quelqu'un dont vous me fiſſiez un ſecret. Penſez-vous donc, mon cher monſieur, lui dis-je, que votre Pamela n'ait point de conſcience? Croyez-vous que, parce que vous l'obligez, & que vous vous délectez à le faire d'une manière ſi touchante, il faille qu'elle ſe donne la torture pour imaginer de nouvelles épreuves de votre bonté, & qu'elle ne ſache pas quand elle eſt heureuſe? Ah! mon cher monſieur, moins de la moitié des faveurs dont vous m'avez ſi généreuſement comblée, auroit ſurpaſſé tout ce que je pouvois jamais ſouhaiter.

Si vous continuez à agir, & à vous exprimer d'une façon ſi charmante, je crois, mon cher ange, me dit-il en me baiſant derechef, que je vous deviendrai importun avec mes baiſers. Monſieur, interrompis-je, je penſois en m'habillant, à l'excellent exemple que vous m'avez donné pour réduire vos inſtructions en pratique: vous voilà mis à charmer, & avant dîner auſſi, comme vous l'exigiez de moi.

Vous vouliez qu'à votre table j'inſpiraſſe la confiance aux ames timides; que j'introduiſe le calme dans un cœur agité; & que, ſi j'avois à m'y montrer plus affable envers l'un qu'envers l'autre, ce fût toujours envers ceux qui auroient le moins de droit de l'exiger de moi, ou envers les moins qualifiés de vos convives; mais de quelle

manière angélique ne l'avez-vous pas fait vous-même en toute occaſion, envers la pauvre & peu méritante Pamela, en faiſant régner dans ſon cœur le contentement, le plaiſir, & le calme, par le charme qui régnoit dans tous vos diſcours!

Vous avez encore requis de moi, de ne me jamais chagriner pour de petits déſaſtres, ou lorſque quelques étrangers viendroient me ſurprendre : & vous m'en avez donné un exemple charmant, le propre jour de nos noces, lorſque le chevalier Hargrave, que vous n'attendiez point, & qui nous privoit par-là du bonheur de dîner enſemble dans ce jour d'élite, vint vous voir avec deux autres meſſieurs. Leur viſite vous cauſa du chagrin ; mais vous ne les en reçûtes pas avec moins de gaieté, & vous les quittâtes très-poliment. Je me ſuis rappelé avec plaiſir ces aimables preuves de votre exactitude à pratiquer vos propres maximes.

Ces obſervations, me dit-il, marquent votre extrême bonté pour moi, & ſont fort à mon avantage : mais je crois qu'il y avoit plus de haſard, que de mérite, dans ce que vous mentionnez ; & s'il m'arrivoit quelquefois de ne pas ſuivre ſi parfaitement les règles que je propoſe, il ne faut pas que ma Pamela regarde mes imperfections comme une diſpenſe d'obſerver ce qu'elle veut bien appeler mes préceptes ; car je crois

bien que je ne ſerai jamais auſſi parfait que vous; & je ne ſaurois par conſéquent vous permettre de diminuer de bonté, quoique je ſente peut-être en moi une impoſſibilité de faire vers mon devoir tous les progrès qu'il ſeroit juſte que je fiſſe.

J'eſpère, avec l'aide de dieu, lui dis-je, de ne me démentir jamais. Je le crois, reprit-il, & ce n'eſt que la connoiſſance que j'ai de mes propres défauts, qui m'a fait vous tenir ce langage, dans la crainte que les leçons que je pourrois vous donner à l'avenir, ne fuſſent pas auſſi bien autoriſées par ma pratique, qu'elles le ſont dans les exemples que vous avez cités ſi obligeamment.

Il eut la bonté de prendre garde à mon ajuſtement. O la charmante taille! s'écria-t-il en meſurant la mienne avec ſes mains. Quel dommage, ſi vous la perdiez! C'eſt pourtant cette perte, ajouta-t-il, que je regarde comme la ſeule choſe, ſans laquelle mon bonheur ne ſera jamais complet. Taiſez-vous, méchant que vous êtes, lui dis-je en lui mettant la main ſur la bouche: vous ne vous étiez point encore émancipé juſques-là, depuis que je ſuis à vous. Un ſouhait auſſi innocent, reprit-il en me baiſant la main, me peut être permis, d'autant mieux qu'il remplit les vues de l'inſtitution; ma Pamela ſeroit-elle donc ſi fâchée, que ce fût là ſon cas? Vos ſouhaits, lui dis-je en cachant mon viſage dans

ſon ſein, ſeront toujours, & à tous égards, la règle des miens; mais briſons, je vous prie, là-deſſus. Il me donna un tendre baiſer, en me remerciant, & changea de converſation. Je penſe que je ne fus pas trop libre.

Comme nous nous entretenions ainſi, nous entendîmes les carroſſes de notre compagnie. Attendez ici, ma chère, me dit-il, je vous les amènerai dans le jardin. Après qu'il m'eut quittée, comme je paſſois devant la porte de derrière, je m'y agenouillai & bénis dieu de ce qu'il n'avoit pas permis mon évaſion, que j'avois ſi ardemment déſirée. Je m'en allai de-là vers l'étang, & m'agenouillai ſur l'herbe dont il eſt bordé, béniſſant dieu de nouveau de ce qu'il m'avoit fait la grace d'échapper à moi-même, qui étois alors ma plus grande ennemie, parce que je m'imaginois n'avoir que des ennemis, & pas un ſeul ami à l'entour de moi. Je devois bien en faire autant dans tous les coins de ce jardin, & dans chaque appartement de cette maiſon. Comme je portois mes pas vers ma chère petite chapelle, pour m'y répandre encore en actions de graces, je vis la compagnie s'avancer vers moi.

Eh bien, ma chère demoiſelle, me dit mademoiſelle Darnford, comment vous portez-vous? Vous avez l'air ſi content, ſi ſatisfait, & ſi gai, que j'eſpère que vous me permettrez de danſer à

leur en parlez qu'au moment qu'ils s'en iront. Il faut donc ôter votre anneau, me dit-il. C'eſt, repris-je, ce que je me garderai bien de faire. Dites-le donc vous-même à mademoiſelle Darnford, ajouta-t-il. En vérité, monſieur, répondis-je, il n'y a pas moyen.

Là-deſſus, madame Jewkes vint lui demander officieuſement, ſi elle apporteroit aux meſſieurs & aux dames un verre de vin du Rhin, avec du ſucre pour les préparer au dîner. Apportez, madame Jewkes, lui dit-il: vous ne pouviez jamais mieux penſer.

Elle revint bientôt, ſuivie de Nanon qui portoit les verres & les bouteilles ſur une ſoucoupe, & n'eut rien de plus preſſé, que de me ſervir la première, & de me dire avec une profonde révérence: Madame veut-elle commencer? Je devins rouge comme le feu. Non, lui dis-je, ne s'en va-t-il pas ſans dire, que mon maître doit boire le premier (*)?

Ce mot ſeul fut un coup de lumière pour eux tous. Je veux mourir, s'écria mademoiſelle Darnford, s'ils ne nous ont ſouflé la noce. Il faut bien que cela ſoit, dit madame Péters! Ah!

(*) En Angleterre, lorſqu'on préſente quelque liqueur à une compagnie, il eſt d'uſage que les maîtres du logis boivent les premiers.

M. Péters, ajouta-t-elle en regardant fixement ſon mari !

Je vous aſſure, lui dit-il, que je ne les ai pas mariés. Où étiez-vous jeudi matin, vous & M. Williams, continua-t-elle ? Laiſſez-moi faire, laiſſez-moi faire, interrompit le chevalier S***; je ſaurai bien trouver la friponnerie, s'il y en a : vous ſavez que je ſuis juge de paix (*). Il prit tout de ſuite ma main : Allons, mademoiſelle, me dit-il, répondez-moi ſur le ſerment (**) que vous venez de prêter. Etes-vous mariée, ou non ?

Mon maître ſourit de l'air embarraſſé où il me vit. De grace, monſieur le chevalier, m'écriai-je ! Vraiment, vraiment ! reprit celui-ci, je m'imagine bien que ce n'étoit pas pour rien que vous nous regardiez avec des yeux ſi émérillon-

(*) C'eſt une eſpèce de commiſſaire : il en fait les fonctions, & la plupart des gentilshommes anglois le ſont dans leurs campagnes.

(**) Lorſqu'il arrive des querelles, des débats, des vols, ou autres accidens qui troublent la paix publique dans quelque village, ou quartier de ville, on va devant le juge de paix, qui, avant que de rien prononcer, fait prêter ſerment à toutes les perſonnes qui ont part aux cas, ſoit comme criminels, ou comme témoins. Il envoie en priſon, & décide pluſieurs affaires ſans appel. Il donne des ordres par écrit pour faire arrêter, & a pluſieurs autres prérogatives.

nés. Il faut prendre ſon parti, ma chère Pamela, me dit mon maître : votre viſage vous décèle : croyez-moi, ceſſez de rougir, & confeſſez la vérité.

Oh ! pour le coup, dit mademoiſelle Darnford, je ſuis fâchée dans toutes les formes. Et moi, dit miladi Darnford, j'en ſuis dans la joie de mon cœur : ſi cela eſt, ajouta-t-elle, permettez, ma chère madame, que je vous embraſſe, & vous félicite. Tous en dirent autant, & me ſaluèrent à la ronde. J'étois dépitée que ce fût devant la Jewkes, qui ſecouoit ſes groſſes hanches, & paroiſſoit enchantée d'avoir ſervi à hâter la découverte.

Perſonne ne me félicite, dit mon maître. Ni ne vous félicitera, reprit très-obligeamment miladi Jones ; jamais homme n'eut moins beſoin qu'on lui ſouhaitât joie ; l'épouſe incomparable que vous avez, rend tous les ſouhaits inutiles. Il les ſalua tous à ſon tour ; & venant à moi pour la dernière : Permettez, ma chère Pamela, mon aimable compagne, me dit-il, que je finiſſe par vous. Vous avez été le commencement, & je veux auſſi que vous ſoyez la fin de mes amours, mais non pas juſqu'à la fin de ma vie.

Rien n'étoit plus charmant que cette inſinuation : auſſi ne tomba-t-elle pas à terre. Il marquoit par-là le cas qu'il faiſoit de celle qu'il avoit

ſi généreuſement choiſie : & c'en étoit plus que je ne méritois.

Il me fallut eſſuyer dans la ſuite bien d'autres badinages. Allons, allons, madame, me dit pluſieurs fois le chevalier ; à préſent que vous êtes des nôtres, je ne ſerai pas tout-à-fait ſi ſcrupuleux que je l'ai été juſqu'ici ; comptez ſur ma parole.

Au dîner, j'acceptai ſans difficulté le haut bout de la table, qu'ils m'offrirent tous ; & pour mon coup d'eſſai, j'en fis les honneurs avec aſſez de préſence d'eſprit. Ce ne fut pas ſans peine qu'on nous fit grace du bal, & nous ne l'obtînmes qu'à force de promettre que nous reviendrons au pays avant l'hyver : mais, mon maître étant réſolu de partir mercredi matin pour le comté de Bedford, on convint que nous irions mardi au ſoir chez miladi Darnford, pour prendre congé de toute la compagnie, qui promit de s'y trouver.

L'après-dînée, nous eûmes les prières dans la petite chapelle, & tous, en parlant de vous, mon cher père, & en vous accablant de louanges, regrettèrent de n'avoir pas encore leur bon vieux clerc. Ils reſtèrent auſſi à ſouper, & partirent extrêmement contens, faiſant mille & mille vœux pour la continuation de notre bonheur mutuel. Mon maître pria M. Péters d'être ſa caution envers les ſonneurs de la paroiſſe ; juſqu'à

ſon retour au pays (*), au cas qu'ils euſſent vent de ſon mariage, & de leur répondre de ſa généroſité, parce qu'il ne vouloit pas déclarer ſon mariage, que premièrement il ne l'eût rendu public à ſon autre campagne.

LUNDI, cinquième jour de mon bonheur.

JE n'ai joui aujourd'hui que très-peu de la compagnie de mon cher ami : il a ſeulement déjeûné avec moi, & eſt monté auſſitôt à cheval, pour aller voir, à environ huit milles d'ici (**), un gentilhomme fort malade, qui lui a envoyé en poſte un exprès, pour le prier de venir lui parler, parce qu'il ne ſe flattoit pas d'en relever, & que mon maître a une hypothèque ſur ſon bien. Ma chère, m'a-t-il dit, je ſerai au déſeſpoir, s'il me faut abſolument paſſer la nuit loin de vous : mais pour vous épargner des alarmes, je vous prie de

(*) Dans les villes, & plus encore dans les campagnes d'Angleterre, les cloches ſont à l'uſage du tiers & du quart ; les fait ſonner qui veut, en payant ; & ceux qui ont quelque grand ſujet de joie n'y manquent preſque jamais. On les ſonne ſouvent par gageure.

(**) Trois milles d'Angleterre font la grande lieue de France.

ne me point attendre passé dix heures. Le pauvre M. Carlton & moi avons d'assez grands intérêts à démêler. Je sais qu'il m'aime ; & comme, par sa mort, sa famille dépendroit de moi plus que je ne m'en soucie, s'il arrivoit qu'il se trouvât fort mal, & que ma présence lui pût être de quelque consolation, la charité ne me permettroit pas de le refuser.

Il est déjà dix heures du soir, & je crains bien qu'il ne revienne pas. Je crains aussi pour son pauvre ami, que je soupçonne être très-mal. Quoique je ne le connoisse pas, j'en suis fâchée pour l'amour de lui, de sa famille, & de mon cher maître: on voit bien qu'il l'aime, à la manière dont il en parle. Je sens que j'aurois du chagrin, si ce généreux ami venoit à prendre quelque chose à cœur. Il n'est pourtant pas possible de l'éviter dans ce monde, où les plus heureux ont encore mille sujets de s'attrister. Nous avons grand besoin, pauvres mortels que nous sommes, qu'il en soit ainsi. Sans cela, toutes nos vues se borneroient à cette terre, & nous y vivrions, comme des voyageurs sensuels, qui, trouvant quelque bonne auberge sur leur chemin, s'y arrêteroient, sans penser davantage à poursuivre leur route, & à regagner leurs foyers. Je dois cette réflexion à ma chère maîtresse, qui la faisoit continuellement.

Onze heures du ſoir.

MADAME Jewkes, qui m'avoit tenu compagnie, me demanda ſi je voulois qu'elle couchât avec moi faute de mieux. Je la remerciai, & lui dis que je voulois eſſayer de coucher ſeule une nuit.

J'aurois pu vous dire que je l'avois fait dîner & ſouper avec moi, & que cela lui avoit fait grand plaiſir, de même que la manière dont je me comportois envers elle. Je voyois de reſte à ſon maintien, qu'elle avoit quelque honte ſecrète de ſa conduite paſſée à mon égard. La pauvre créature! je crains bien que ce ne ſoit uniquement parce que je ſuis ce que je ſuis; car je m'imagine que ſes remords ne la tourmentent pas autrement. Ses paroles & ſes actions ſont entièrement différentes de ce qu'elles avoient coutume d'être : elle eſt devenue la circonſpection & la décence même; & ſi je ne l'avois jamais vue dans un autre jour, j'aurois pu lui croire de la vertu, & même de la piété.

Cela nous montre, mes chers parens, juſqu'où va la force de l'exemple, & tout le pouvoir des chefs de famille. Nous voyons par-là, que les mauvais exemples dans des ſupérieurs ſont dou-

blement criminels & pernicieux; parce que, méchans eux-mêmes, non-seulement ils ne font pas de bien, mais ils font encore beaucoup de mal aux autres : leur condamnation n'en doit être assurément que plus grande ; & combien plus terrible ne seroit pas la mienne, à moi qui ai été élevée dans des sentimens si religieux par vous & par ma chère maîtresse, si, comblée des bénédictions du ciel, j'oubliois à remplir les devoirs attachés à l'état où je me vois élevée! Je languis de faire du bien ; car tout ce qui s'en est fait jusqu'ici, est l'ouvrage de mon cher maître : dieu veuille le bénir & le rendre sain & sauf à mes souhaits! Il me semble qu'il y a déjà une semaine que je ne l'ai vu. Si les marques de ma tendresse ne lui devenoient jamais ni importunes ni ridicules, je n'existerois en vérité que pour lui en donner; car j'ai l'âme vraiment reconnoissante : qualité qui m'étoit d'autant plus nécessaire, qu'elle est mon unique richesse.

Ce MARDI, *à onze heures du matin.*

MON cher..... (je devrois toujours dire mon cher maître ; mais j'apprendrai à lui donner de tems en tems un nom plus doux à prononcer pour moi,) mon cher maître n'est pas encore venu.

J'eſpère cependant qu'il ne lui eſt arrivé aucun mal. Nous déjeûnerons enſemble, madame Jewkes & moi. Mais je ne ſaurois faire autre choſe que parler de lui & penſer à lui & à toutes ſes bontés pour moi, & pour vous qui êtes encore plus intimement moi-même.

Je reçois dans ce moment une lettre de lui, que je vois qu'il m'a écrite hier la nuit, & envoyée ce matin de bonne heure. En voici une copie.

A mademoiſelle Andrews.

Ce Lundi au ſoir.

« Ma très-chère PAMELA,

» J'ESPÈRE que vous ne vous alarmerez point » de ce que je ne reviens pas au logis ce ſoir. » Vous pouvez bien penſer que je ne ſaurois me » défendre de reſter ici. Mon pauvre ami eſt très- » mal, & je penſe qu'il n'en ſauroit revenir. Il » a ſouhaité avec tant d'ardeur que je demeuraſſe » auprès de lui, que je ſuis réſolu de le veiller » toute cette nuit; car il eſt déjà près d'une heure » du matin, & il ne ſauroit me perdre de vue » un inſtant. Je les ai ſi bien tranquilliſés, lui, » ſa femme & ſes enfans, par les aſſurances ami- » cales que je lui ai données, des égards que

» j'aurois toujours pour eux & pour lui, qu'ils » me regardent tous comme leur bon ange : c'eſt » le nom que me donne cette pauvre veuve affli- » gée ; car je crois bien qu'elle ne tardera pas à » l'être. Je ſouhaiterois volontiers que nous ne » fuſſions pas engagés à nous trouver demain au » ſoir chez le chevalier S***, avec nos bons » voiſins : & d'un autre côté, j'ai ſi fort à cœur » de partir mercredi pour le comté de Bedford, » que, tant pour cela, que pour mieux répondre » aux civilités de tant de bons amis qui s'y trou- » veront pour l'amour de nous, je ne me ſoucie » pas de remettre la partie. Ce que je vous de- » mande donc en grace, ma chère, eſt d'aller » dans la berline chez le chevalier. Plutôt vous » partirez, & mieux ce ſera ; parce que vous vous » divertirez avec une compagnie dont tous les » membres vous admirent tant. J'eſpère vous y » joindre l'après-dînée à l'heure de votre thé ; ce » qui me vaudra mieux, que de gagner première- » ment le logis pour aller vous trouver enſuite, » parce que ce ſeront ſix milles d'épargnés pour » moi, & que je ſais que la compagnie excuſera » mon équipage, attendu l'occaſion. Chaque inſ- » tant de cette courte abſence paroît un jour à » celui qui eſt avec toute la ſincérité imaginable,

» Mon très-cher amour,

» à vous pour jamais, &c.

P. S.

» Si vous pouviez aller dîner avec eux, ce » ſeroit une liberté qui leur feroit d'autant plus » de plaiſir, qu'ils ne s'y attendent point ».

Je commençai à craindre un peu qu'il ne ſe fatiguât trop, & à m'inquiéter auſſi pour le pauvre malade & pour ſa famille. Je dis cependant à madame Jewkes, que la plus légère inſinuation de ce qu'il ſembloit ſouhaiter par préférence, ſeroit toujours une loi pour moi, & qu'ainſi j'irois dîner chez le chevalier.

Comme j'ordonnois en conſéquence que la berline fût prête pour m'y conduire, & que j'achevois de m'habiller, on eſt venu lui dire qu'elle eût à deſcendre ſur le champ. Je vois par la fenêtre que ce ſont des viſites qui arrivent; car il y a un carroſſe à ſix chevaux. La compagnie en eſt ſortie, & j'apperçois trois domeſtiques à cheval; je penſe même qu'il y a des couronnes ſur le carroſſe (*). Qui pourroit-ce être? Mais je m'arrête ici; car je ſuppoſe qu'on viendra bientôt me l'apprendre.

Juſte ciel! que je ſuis malheureuſe! Que ferai-je, bon dieu? C'eſt miladi Davers qui vient d'arriver; elle-même en chair & en os; & mon

(*) Il n'eſt permis qu'aux pairs du royaume d'en avoir.

protecteur eſt à je ne ſais combien de milles d'ici. Madame Jewkes eſt venue toute hors d'haleine m'en avertir, & dit que miladi s'enquiert beaucoup de mon maître & de moi. Elle lui a demandé, la méchante perſonne qu'elle eſt, ſi j'étois enfin du nombre des P**; le beau mot pour ſortir de la bouche d'une dame de qualité! Je n'ai ſu que lui répondre, m'a dit la Jewkes: Miladi s'eſt écriée qu'elle comptoit que vous n'étiez pas mariée; & moi j'ai répondu que non, parce que vous n'aviez pas encore publié la choſe: & miladi a répliqué, *encore vit-on.*

Je vais prendre la fuite, dis-je à madame Jewkes: que la berline m'attende au bout de l'allée d'ormes, & je m'évaderai ſans qu'on s'en apperçoive. Elle vous demande à force, madame, reprit la Jewkes. J'ai dit que vous étiez au logis, mais toute prête à ſortir; & elle m'a dit qu'elle vouloit vous voir ſur le champ, dès qu'elle ſe ſentiroit aſſez de patience pour cela. Quels noms me donne-t-elle, dis-je à madame Jewkes? Elle vous appelle *créature*, madame, reprit celle-ci; *je veux*, dit-elle, *voir cette créature, ſitôt que je m'en croirai la patience.* C'eſt fort bien penſé, répondis-je; mais *la créature* ne le lui permettra pas, ſi elle peut l'empêcher. De grace, madame Jewkes, aidez-moi pour cette fois à m'échapper; car je ſuis terriblement épouvantée.

J'ordonnerai au cocher, reprit-elle, de mener ſa berline où vous le ſouhaitez, & d'aller vous y attendre ; & je vais deſcendre & fermer la porte de la ſalle baſſe, afin que vous paſſiez ſans être vue ; car elle s'eſt aſſiſe au frais dans l'autre ſalle, vis-à-vis de l'eſcalier. Vous êtes une brave femme, madame Jewkes, lui dis-je ; mais qui a-t-elle avec elle ? Sa femme de chambre, reprit la Jewkes, & un de ſes neveux, qui eſt allé à l'écurie, parce qu'il eſt venu à cheval : ils ont amené trois laquais. Je voudrois, lui dis-je, qu'ils fuſſent tous à trois cens milles d'ici. Que faut-il que je faſſe ? Je quittai ma plume en cet endroit, attendant impatiemment que je puſſe paſſer ſans danger.

Madame Jewkes revint me dire qu'il falloit abſolument que je deſcendiſſe, ſi je ne voulois que miladi montât. Quel autre nom me donne-t-elle encore, lui dis-je ? Elle vous appelle *drôleſſe*, madame, reprit la Jewkes : Dites à la *drôleſſe de venir me parler*, dit-elle : & ſon neveu & ſa femme de chambre ſont avec elle dans la ſalle.

Je n'y ſaurois aller, repris-je, & voilà ma réponſe. Si vous le vouliez, madame Jewkes, vous pourriez bien imaginer quelque expédient pour me faire évader. Il n'y a pas moyen, en vérité, me dit-elle ; car quand je ſuis allée pour fermer la porte, elle m'a ordonné de la laiſſer ouverte ;

& elle s'eſt aſſiſe en face de l'eſcalier. Je crois, dieu m'aſſiſte, que je vais me jeter par la fenêtre, lui dis-je, en me donnant un peu d'air avec mon éventail; car je ſuis dans une épouvante affreuſe. Mon dieu! madame, s'écria la Jewkes, vous m'étonnez de vous troubler de la ſorte. Vous êtes aſſurément à l'abri des ennemis, & à votre place, je ne m'alarmerois pour perſonne, comme vous faites. C'eſt fort bien dit, repris-je; mais eſt-on maître de ſon tempérament? Je ſais qu'à ma place vous auriez autant de courage que j'en ai peu. En vérité, madame, ajouta-t-elle, ſi c'étoit mon cas, je prendrois un air de maîtreſſe du logis, comme vous l'êtes, & j'irois ſaluer miladi, & lui dire qu'elle eſt la bien-venue. Bon, bon, repris-je, c'eſt parler d'or. Mais quel malheur n'eſt-ce pas pour moi, que votre bon maître ſoit abſent?

Que répondrai-je à ſes demandes réitérées de vous voir, interrompit la Jewkes? Dites-lui que je ſuis malade; que je ſuis mourante, & qu'il ne faut pas qu'on interrompe mon repos; que je ſuis ſortie, ou quelqu'autre choſe.

Mais, j'achevois à peine de parler, que ſa femme de chambre monta. Comment vous portez-vous, mademoiſelle Pamela, me dit-elle? miladi ſouhaite vous parler. Il faut pour le coup que j'y aille, me dis-je à moi-même, elle ne me

battra pas peut-être. Oh ! que mon cher protecteur n'eſt-il au logis ?

Je vous dirai de fil en aiguille tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevue, qui fut bien cruelle pour moi.

Je deſcendis gantée & habillée comme j'étois, avec mon éventail à la main, afin d'être toute prête à monter en carroſſe, dès que je pourrois m'échapper. Je m'imaginois que mes violens accès de tremblement étoient paſſés ; mais je m'en impoſois à moi-même ; car je tremblois depuis la tête juſqu'aux pieds. Je me réſolus pourtant de faire la meilleure mine qu'il me ſeroit poſſible.

Me voilà enfin dans la ſalle. Votre très-humble ſervante, miladi, lui dis-je, en faiſant une profonde révérence. C'eſt moi qui ſuis la vôtre, miladi, reprit-elle en me contrefaiſant ; car vous êtes équipée en vraie dame de cour.

Parbleu ! s'écria ſon libertin de neveu, en jurant un gros juron, c'eſt une charmante fille : je vous demande mille pardons, ma chère tante ; mais il faut que je la baiſe. Arrêtez, lui dis-je, comme il s'avançoit vers moi : votre impoliteſſe vous dégrade : ſachez que je ne veux pas qu'on ſe donne de libertés avec moi. Aſſeyez-vous, mon neveu, lui dit miladi, & ne touchez pas cette créature-là ! elle n'eſt déjà que trop orgueilleuſe. Son

air eſt, je vous jure, bien différent de ce qu'il me parut la dernière fois que je la vis.

Eh bien! mon enfant, me dit-elle d'un ton moqueur, comment te trouves-tu? Tu as fait de grands progrès depuis peu! J'apprends d'étranges nouvelles ſur ton compte! Tu bâtis apparemment des châteaux de féerie; mais ſi tu t'imagines que mon frère ira déshonorer ſa famille pour l'amour d'un colifichet comme toi, tu ne tarderas guère à retomber du haut de ton imagination dans l'abîme de ton premier néant.

Sa femme de chambre & ſon neveu ſourioient. Je vois, lui dis-je outrée de dépit, que miladi n'a rien de très-important à m'ordonner, & je lui demande la permiſſion de me retirer. Fermez la porte, Rebecca, dit-elle à ſa femme de chambre; nous n'aurons pas ſitôt fait, cette jeune dame & moi.

Où eſt allé votre honnête ſuborneur, mon enfant, continua-t-elle? Madame, répondis-je, quand il vous plaira me parler intelligiblement, je ſaurai comment vous répondre.

Oui; mais, ma chère petite; me dit-elle d'un ton de plaiſanterie, ne ſois pas non plus trop impertinente, je t'en ſupplie. Tu verras que la ſœur de ton maître n'a pas la moitié tant d'indulgence que lui, pour les petites libertés que tu te donnes; il eſt vrai qu'elle n'eſt pas la moitié

auſſi polie que lui : ainſi, mon enfant, un peu de cette modeſtie & de cette humilité que la petite ſouillon de ma mère avoit coutume de nous montrer, te ſiéra mieux que les airs que tu te donnes depuis que ſon fils t'a appris à t'oublier.

J'aurois une grace à demander à miladi, répondis-je ; c'eſt de vouloir bien m'apprendre à me ſouvenir de ce que je ſuis, en n'oubliant pas ce qu'elle eſt elle-même. Quoi donc ! petite impertinente, me dit-elle, ſi je m'abaiſſois avec toi, aurois-tu l'audace de t'élever juſqu'à la ſœur de ton maître ?

Madame, lui dis-je, ſi vous diminuez vous-même la diſtance qui eſt entre nous, vous deſcendrez à mon niveau, & vous donnerez lieu à une égalité à laquelle je n'ai pas la préſomption de penſer ; car je ne ſaurois deſcendre plus bas que je ſuis, au moins dans votre eſtime.

Ne vous l'avois-je pas dit, mon neveu, reprit-elle, que j'aurois à parler à un bel eſprit ? Ce neveu, vous ſaurez, jure à chaque mot qu'il profère, & en vrai gentilhomme qui ſent ſon bien, Mademoiſelle Pamela, me dit-il avec un ſerment goguenard, & plein de nobleſſe, il me ſemble, ſi vous voulez bien me permettre de vous le dire, que vous devriez ſavoir que vous parlez à miladi Davers. Monſieur, lui dis-je, je crois d'autant moins devoir vous remercier d'un avis

dont

dont je n'avois pas beſoin, qu'un ſerment vous a paru néceſſaire pour le rendre convaincant.

Comme il ne s'attendoit point à cette réprimande, il eut preſque l'air plus ſot que moi. Vraiment! mademoiſelle Pamela, me dit-il à la fin, vous m'avez à moitié décontenancé avec votre cenſure pleine d'eſprit. Vous avez, lui dis-je, l'air trop joli homme, pour perdre ſi aiſément une contenance auſſi modeſte que la vôtre; elle tiendroit, je crois, contre de bien plus fortes attaques.

Comment donc! mademoiſelle l'impudente, me dit miladi Davers! ſavez-vous bien à qui vous parlez? Je crois que non, madame, repris-je, & je vais me retirer, de peur de m'oublier davantage. A ce mot, je fis une profonde révérence, comme pour m'en aller: mais elle ſe leva bruſquement, me pouſſa avec violence, prit une chaiſe, l'adoſſa contre la porte, & s'aſſit.

Fort bien, madame, lui dis-je; je puis tout ſupporter de votre part. J'étois pourtant prête à pleurer. J'allai m'aſſeoir & m'éventer à l'autre bout de la ſalle.

Sa femme de chambre qui s'étoit tenue debout tout ce tems-là, me dit tout bas: Mademoiſelle Pamela, vous ne devriez pas vous aſſeoir en préſence de miladi. Miladi, de ſon côté, quoiqu'elle ne l'entendît pas, ne laiſſa pas que de me

dire : Ma petite mignonne, vous aurez la bonté de ne vous asseoir où je suis, que quand je vous le dirai.

Je me levai là-dessus : Madame, lui dis-je, vous pourriez bien me permettre de m'asseoir, quand vous m'ôtez la force de me soutenir. Mais je vous ai demandé où votre maître étoit allé, interrompit-elle ? Madame, lui dis-je, il est allé à environ huit milles d'ici, chez M. Carlton, qui est fort malade. Et quand reviendra-t-il au logis ? Ce soir, madame. Et où allez-vous, vous ? Je vais, madame, chez un gentilhomme du bourg. Et comment deviez-vous y aller ? Dans la berline, madame. Je vois bien qu'avec le tems vous deviendrez une dame d'importance ; la chose ne souffre pas de difficulté. Je crois, mon enfant, qu'une berline vous siéroit à merveille. Etes-vous jamais sortie en carrosse avec votre maître ?

Madame, lui dis-je, ayez la bonté de me faire à la fois une douzaine de semblables questions ; parce qu'une seule réponse suffira pour toutes. Comment donc ! impudente, s'écria-t-elle, vous voilà prête à vous oublier, & vous m'allez mettre de niveau avec vous avant que j'y aie donné lieu ?

Je ne pus retenir plus long-tems mes larmes. De grace, madame, permettez-moi de vous demander ce que je vous ai fait, pour me traiter

ſi cruellement ? Je ne vous ai jamais fait le moindre mal ; & ſi, comme il vous plaît de l'inſinuer, vous penſez que je ſuis abuſée, j'ai en cela même plus de droit à votre compaſſion qu'à votre colère.

Elle ſe leva, me prit par la main, me mena juſqu'à ſa chaiſe, s'y raſſit, & ſans ſe deſſaiſir de ma main : Il eſt vrai, Pamela, me dit-elle, que j'ai eu ſincèrement pitié de vous, tant que je vous ai crue innocente. Il eſt vrai que je pris part à vos chagrins, lorſque mon frère vous enleva & vous amena ici contre votre conſentement : je m'y ſuis intéreſſée bien plus vivement encore, & je vous ai aimée de tout mon cœur, quand j'ai appris votre vertu, votre réſiſtance, & les généreux efforts que vous avez faits pour lui échapper. Mais lorſque vous vous êtes laiſſée vaincre, comme je ne le crains que trop, lorſque vous avez perdu votre innocence, & que vous venez d'augmenter le nombre des ſottes qu'il a dupées, (*ceci me bleſſa un peu*,) je ne ſaurois alors m'empêcher de vous faire voir l'indignation que j'en ai.

Madame, repris-je, j'ai à vous demander en grace de m'épargner un jugement téméraire : je n'ai point perdu mon innocence. Prenez garde, Pamela, s'écria-t-elle, prenez garde, après avoir perdu votre honneur, de perdre encore votre véracité. Pourquoi vous trouvai-je ici, lorſque vous

êtes en pleine liberté de vous en aller où il vous plaît ? Je vais vous faire une propoſition, que je ſuis bien sûre que vous accepterez, ſi vous êtes innocente. Voulez-vous venir demeurer chez moi ? Je vais dans l'inſtant partir avec vous dans le carroſſe que voici, & ſi vous voulez me ſuivre, nous ſerons hors de cette maiſon en moins d'une demi-heure. Refuſez-moi préſentement, ſi vous l'oſez, & venez me dire après cela que vous êtes innocente, & dans la volonté de reſter telle.

Je ſuis innocente, madame, répondis-je, & dans la volonté de reſter telle, & je ne puis cependant conſentir à votre propoſition. Tu en as donc menti, ma chère, me dit-elle fort poliment; tu en as menti tout net, & je t'abandonne.

Elle ſe leva là-deſſus, & ſe promena par toute la chambre dans une colère horrible. Son neveu & ſa femme de chambre s'écrièrent à la fois : En vérité, miladi, vous êtes bien bonne; le cas n'eſt que trop évident, la choſe ſaute aux yeux.

J'aurois volontiers écarté la chaiſe pour ſortir; mais ſon neveu vint s'y aſſeoir. Ce trait me pouſſa à bout; je crus que je ſerois indigne du rang honorable où j'avois été élevée, quoique j'euſſe peur de l'avouer, ſi je ne montrois pas quelque ſorte de fermeté. Quoi donc ! monſieur, lui dis-je, êtes-vous ici pour m'y retenir priſonnière, & pour m'y ſervir de geolier ? J'y ſuis,

reprit-il, parce que cela me plaît. Eſt-il vrai, monſieur, lui dis-je ? Si c'eſt-là la réponſe d'un gentilhomme à une perſonne comme moi, j'oſerai bien affirmer que ce ne ſeroit pas celle d'un gentilhomme à un gentilhomme.

Miladi, miladi ! s'écria-t-il, c'eſt un cartel, parbleu ! c'eſt un cartel, ou la peſte m'étouffe ! Non, monſieur, répliquai-je, je ne ſuis pas d'un ſexe à donner des cartels, & vous le penſez bien de même ; autrement vous vous ſeriez bien gardé de donner lieu à ce que ce mot ſignifie.

Que cela ne vous ſurprenne point, mon neveu, lui dit-elle : la créature ne parleroit pas ſur ce ton-là, ſi elle n'avoit pas couché avec ſon maître. Pamela, Pamela, me dit-elle, en me frappant deux ou trois fois ſur l'épaule, & en bonne colère, tu as perdu ton innocence, ma fille ; tu as appris un peu de l'effronterie de ton maître, & tu peux maintenant aller par-tout la tête levée ! Eh bien donc, madame, lui dis-je, je ſuis, à ce compte, indigne de votre préſence, & je demande à m'en éloigner.

Non, non, s'écria-t-elle ; je veux ſavoir auparavant, quelle raiſon vous pouvez m'alléguer, étant innocente, pour n'accepter pas ma propoſition ? Je pourrois, lui dis-je, vous en alléguer une excellente ; mais je vous prie de m'en diſpenſer. Je veux l'entendre abſolument, reprit-elle.

Eh bien donc, madame, je penſe que j'aurois peut-être plus de raiſons de n'aimer pas monſieur que voilà dans votre maiſon que dans celle-ci.

Eh bien donc, dit-elle, en me contrefaiſant encore, il faut vous mettre à une ſeconde épreuve. Je pars ſur l'inſtant pour vous mener chez votre père & votre mère, & vous remettre ſaine & ſauve entre leurs mains. Qu'avez-vous à dire à cela? Ah! ah! mademoiſelle Pamela, s'écria ſon neveu, voilà votre innocence un peu attrapée! Parbleu, miladi, vous l'avez pour le coup miſe à *quia*.

Ayez la bonté, madame, lui dis-je, de dire à ce joli monſieur de s'éloigner de moi: vos propoſitions ſont ſi obligeantes, que je crois que vous ne voulez pas moins que me faire houſpiller. Je veux être pendu, reprit-il, ſi elle n'a envie de faire de moi un dogue qui la harcèle; vous verrez que ce petit taureau-là nous jettera bientôt par-deſſus ſa tête. En vérité, monſieur, lui dis-je, vous vous comportez comme ſi vous étiez effectivement dans le lieu où les tigres & les ours s'entredéchirent.

Finiſſez, mon neveu, s'écria miladi: vous ne faites que lui donner prétexte à éluder mes queſtions. Allons, Pamela, répondez-moi. Volontiers, madame, lui dis-je, & voici ma réponſe: Je n'ai nul beſoin de vous être obligée pour l'honneur

que vous offrez de me faire ; car je pars demain pour me rapprocher de mes parens. Tu en as menti pour la seconde fois, pécore que tu es, me dit-elle. Je ne suis pas d'une qualité, répondis-je, à pouvoir répliquer à un tel langage. Encore ! reprit-elle avec fureur ; ne me provoque pas avec tes réflexions & ton insolence : si tu l'oses, je te traiterai d'une manière indigne de moi. Vous l'avez déjà fait, pensois-je en moi-même : mais je n'osois le dire. Et qui est-ce qui doit vous mener chez votre père & votre mère, ajouta-t-elle ? Qui il plaira à mon maître, madame, répondis-je. Oh ! cela s'en va sans dire, reprit-elle : tu feras, sans doute, tout ce qui lui plaira, si tu ne l'as pas déjà fait. Allons, Pamela, dis-moi franchement, n'as-tu pas été entre deux draps avec ton maître ? Ah ! ma drôlesse ! Ce discours me pénétra. Je suis surprise, madame, lui dis-je, que vous puissiez gagner sur vous de me traiter de la sorte : vous ne vous attendez pas sans doute à une réponse. Mon sexe & ma jeunesse devroient bien m'épargner un pareil traitement de la part d'une personne de votre naissance & de votre qualité, qui, malgré toutes les distances qu'on pourroit imaginer entre nous, est pourtant du même sexe que moi.

Tu es une audacieuse créature, & je le vois de reste, me dit-elle. De grace, madame, lui

dis-je, permettez-moi de m'en aller : on m'attend à dîner dans le bourg. Non, reprit-elle, je ne saurois me passer de vous, & quels que soient ceux chez qui vous devez aller, ils vous pardonneront quand on leur dira que c'est moi qui vous ordonne de n'y aller pas ; & ma jeune dame pour rire peut bien me le pardonner aussi, si elle fait réflexion que c'est l'arrivée soudaine de la fille de feu sa maîtresse, & de la sœur de son maître, qui exige qu'elle reste au logis.

Mais, de grace, madame, considérez qu'un engagement de longue-main est quelque chose. Je le sais comme toi, mon enfant, reprit-elle ; mais je ne sais pas pourquoi il faut que des souillons de filles de chambre le prennent sur le ton d'engagemens de longue-main. Ah ! Pamela, Pamela, je suis fâchée de te voir ainsi contrefaire tes supérieurs, & te donner de si grands airs ; je vois que tu es gâtée sans ressource. De cette fille modeste, & innocente, & humble, qui plus est, que je t'ai connue autrefois, tu n'es plus propre au monde qu'au métier que je crains que tu ne fasses.

De grace, madame, interrompit son neveu, que signifie tout ce que vous dites ? Sans doute que c'en est fait pour elle, & que la chose lui plaît. Elle est dans un songe qui l'enchante ; c'est dommage de l'éveiller avant que l'illusion soit dissipée. Toute méchante que vous me croyez,

madame, lui dis-je, je ne suis pas accoutumée à entendre des réflexions & des discours semblables à ceux que me tient monsieur ; & je ne saurois les souffrir.

Taisez-vous, mon neveu, lui dit miladi. Pauvre fille ! ajouta-t-elle en secouant la tête, quelle aimable innocence vient de faire naufrage ! c'est le plus grand dommage du monde ! Je pleurerois volontiers sur elle, si cela pouvoit lui faire du bien. Mais elle est perdue sans ressource, perdue absolument ; & elle a, pour s'achever, pris les allures qui distinguent toutes les créatures de son espèce.

La douleur me faisoit verser les larmes les plus amères. Dites tout ce qu'il vous plaira, madame, repris-je ; voici le dernier mot que je vous répondrai, si je puis m'en empêcher.

Madame Jewkes entra, & demanda à miladi si elle étoit prête pour le dîner. La réponse fut qu'oui. Je voulois sortir avec elle ; mais miladi prit ma main, en disant qu'elle ne pouvoit se passer de moi. Vous pouvez, mademoiselle, ajouta-t-elle, ôter vos gants, & quitter votre éventail ; car vous ne sortirez pas. Si vous vous comportez comme il faut, vous me servirez à table, & tout en mangeant, je ferai un peu la conversation avec vous.

Puis-je dire un mot à madame, me dit la

Jewkes ? Je n'en ſais rien, madame Jewkes, lui dis-je ; car miladi me tient la main, & vous voyez que je ſuis une eſpèce de priſonnière.

Qu'avez-vous à dire, madame Jewkes, interrompit miladi ? vous pouvez parler devant moi. Mais la Jewkes ſortit, & parut affligée pour l'amour de moi. Elle m'a dit depuis que j'étois rouge comme l'écarlate.

On avoit mis le couvert pour trois perſonnes dans l'autre ſalle ; miladi m'y traîna : Allons, ma chère petite, me dit-elle chemin faiſant, & d'un air moqueur, je vous ſervirai d'écuyer, & je prétends bien que vous le trouviez auſſi bon que ſi c'étoit mon frère.

Que mon ſort ſeroit affreux, penſois-je en moi-même, ſi j'étois auſſi méchante qu'elle le croit ! Mon état étoit pourtant aſſez triſte.

Allons, mon neveu, dit miladi, mettons-nous à table. Et vous, Rebecca, ajouta-t-elle en s'adreſſant à ſa ſuivante, aidez à Pamela à nous ſervir ; nous ne voulons point d'hommes auprès de nous. Allons, ma jeune dame, continua-t-elle en ſe tournant vers moi, faudra-t-il que je vous aide à ôter vos gants blancs ? Madame, lui dis-je, c'eſt un honneur que je n'ai pas mérité de votre part.

La Jewkes entra pour lors avec le premier plat. Attendez-vous quelqu'autre perſonne, ma-

dame Jewkes, lui dit-elle, que vous mettez trois couverts ? Je croyois, reprit la Jewkes, que miladi & madame s'étoient assez racommodées pour qu'elle se mît aussi à table. Que veut dire cette rustaude, reprit miladi avec tout le dédain imaginable ? Pouvez-vous vous figurer que je souffrirai qu'une créature comme celle-là mange avec moi ? Elle mange bien avec mon maître, madame, soit dit sans vous déplaire, reprit la Jewkes. Je n'en doute pas, ma mie, lui dit miladi, ni qu'elle n'y couche non plus, n'est-ce pas ? Répondez-moi, madame la joufflue. Que de licences les dames de cour se donnent !

Si elle y couche, répliqua la Jewkes en s'en allant, il y a peut-être des raisons pour cela. Oh ! oh ! dit miladi, la pécore t'a-t-elle aussi mise de son parti ? Allons, ma chère petite, ôtez vos gants quand je vous le dis. Et sur le champ elle m'ôta elle-même le gant de la main gauche, & apperçut mon anneau. Dieu me soit en aide ! s'écria-t-elle ; ai-je la berlue, ou la créature a-t-elle effectivement un anneau ? Voici bien une autre comédie, vraiment ! Sais-tu bien, ma chère, que tu es dupée le plus cruellement du monde ? Pauvre nigaude ! tu as donc fait ce bel échange, & troqué ton honneur pour cette babiole ? Je gagerois bien que ma petite reine a joué son rôle à merveille ; qu'elle s'est carrée comme la femme

la mieux mariée; & que par conſéquent elle le prend encore ſur le ton de dame de qualité. Comment donc, dit-elle en me faiſant faire la pirouette ; te voilà auſſi affétée qu'aucune nouvelle mariée que je connoiſſe. Je ne m'étonne plus de te voir ainſi tirée à quatre épingles & parler de tes engagemens de longue-main. Marche vers le miroir, je t'en prie, conſidères-y ta figure, & reviens à moi, afin que je voye avec quelles graces tu peux jouer le rôle comique qu'on t'a donné à remplir.

Quoiqu'outrée de la manière du monde la plus cruelle, je me réſolus de tâcher de garder le ſilence ; & j'allai pour cet effet m'aſſeoir ſur la fenêtre, tandis qu'elle s'aſſit au bout de la table. Son impertinent neveu s'aſſit à côté d'elle, en me regardant avec une effronterie des plus inſultantes. La mariée ne s'aſſiéra-t-elle pas auprès de nous, madame, lui dit-il ? Sans doute, reprit miladi ; rien n'eſt mieux penſé. Madame la mariée me pardonnera-t-elle de m'aſſeoir à ſa place ? J'étois muette tout ce tems.

Tu as pourtant un reſte de modeſtie, mon enfant, me dit-elle en lâchant un miſérable quolibet ; car tes grands airs te pèſent tant, que même en ma préſence tu es obligée de t'aſſeoir, ne pouvant plus en ſoutenir le faix. Je demeurai aſſiſe & toujours muette. Voilà un cruel contre-

tems, me disois-je à moi-même, qui m'empêche, pour surcroît, de témoigner mon attention envers celui à qui je dois le plus d'égards, & dont je m'attirerai peut-être l'indignation, s'il se trouve au rendez-vous avant moi. Elle mangea donc de la soupe ; autant en fit son neveu : & comme elle disséquoit une volaille : Si tu as quelqu'envie, mon petit cœur, me dit-il, je te servirai un aileron, une carcasse, ou un autre morceau. Mais, peut-être, ajouta-t-il, aimes-tu mieux le croupion ; veux-tu que je te le porte ? Et tout fils qu'il est de milord N**, & peut-être bientôt lord lui-même, il se mit à rire en véritable idiot. Sa mère, qui étoit sœur de milord Davers, étant morte, il tient de milord Davers le peu d'éducation qu'il a eue. Le pauvre sot ! malgré toute sa grandeur, il ne mourra jamais pour avoir eu part à une conjuration, du moins à une dont il ait dressé le plan. Si j'avois pu monter pour lors à ma chambre, je vous en aurois tracé le portrait. Pour un homme de vingt-cinq à vingt-six ans, ce qui est environ l'âge de mon cher maître, c'est un mortel étrangement fagoté.

Servez-moi un verre de vin, Pamela, me dit miladi. Sa femme de chambre voulant le lui donner : Vous n'en ferez rien, Rebecca, lui dit-elle. Je veux que miladi que voilà me fasse cet honneur ; & je verrai en même tems si elle sait se

tenir debout. Je gardois le ſilence ſans remuer.

M'entends-tu, veſtale? continua-t-elle. Verſe-moi un verre de vin, quand je te l'ordonne. Quoi! tu n'en remues pas ton pied! Attends, je vais me lever & te ſervir, moi. Je demeurois toujours immobile, & m'éventois ſans rien dire. Apparemment, madame la mijaurée, me dit-elle, que, quand je vous aurai fait une demi-douzaine de demandes tout de ſuite, vous y répondrez en une ſeule fois? N'eſt-ce pas, ma petite mignonne?

J'étois ſi outrée, que, ſans ſavoir ce que je faiſois, j'arrachai de bonne rage un morceau de mon éventail avec mes dents: je gardai pourtant encore le ſilence, & ne fis que m'éventer avec vivacité.

Je crois, me dit-elle, qu'une demande de plus terminera la demi-douzaine; & j'eſpère qu'alors j'aurai droit à une réponſe de la part de votre humilité.

Le neveu ſe leva, m'apporta la bouteille & le verre: Allons, madame la mariée, me dit-il, ayez la bonté de ſervir miladi, & moi je ſerai votre adjoint. La bouteille & le verre ſont en bonne main, monſieur, lui dis-je; ſervez miladi vous-même. Quoi donc! pécore, dit celle-ci, penſes-tu être au-deſſus de cela? Inſolente, continua-t-elle en ſe mettant en fureur, faites votre devoir quand je vous le dis, & me ſervez un

verre de vin tout à l'heure ; ſinon je.....

Je ne puis qu'être battue, penſai-je en moi-même en prenant un peu de courage. Si je n'étois, lui dis-je, que ce que vous me croyez, & qu'on requît de moi de vous ſervir à table, & même de me mettre à vos pieds, en vérité, madame, je le ferois de grand cœur : mais ſi vous ne voulez que triompher d'une perſonne qui penſe que l'honneur qu'elle a reçu lui preſcrit de jouer un autre rôle pour n'en être pas tout-à-fait indigne, en ce cas, madame, je ſuis obligée de vous dire que je n'en ferai rien.

Sa ſurpriſe parut ſans égale. Je ſuis, dit-elle en regardant alternativement ſon neveu & ſa femme de chambre, je ſuis dans un étonnement qui n'eſt pas concevable ! non, je n'en reviens pas ! Tu voudrois donc, à ce compte, que je concluſſe que tu es la femme de mon frère, n'eſt-ce pas ?

Vous me l'arrachez, madame, répondis-je. Mais, reprit-elle, t'imagines-tu donc toi-même l'être en effet. Qui ſe tait, conſent, dit ſon neveu ; il eſt clair qu'elle le penſe ainſi. Me lèverai-je, madame, pour rendre mes reſpects à ma nouvelle tante ?

Es-tu donc ſi poſſédée du démon de l'impudence, me dit miladi, que d'oſer te regarder comme ma ſœur ? Madame, répondis-je, c'eſt

une queſtion à laquelle il convient beaucoup mieux que votre digne frère réponde, que moi.

Elle ſe leva toute en fureur. Madame, lui dit ſa femme de chambre, vous vous ferez plus de mal qu'à elle; arrêtez, de grace: ſi la pauvre fille a été abuſée par le mariage ſuppoſé comme vous l'avez ouï dire, elle mérite la compaſſion de miladi bien plus que ſa colère. Cela eſt vrai, Rebecca, cela eſt très-vrai, lui dit-elle; mais cependant il n'y a pas moyen de ſupporter l'inſolence de cette créature.

Je voulois gagner la porte & ſortir; mais le neveu courut & y appuya ſon dos. Je m'attendois à de mauvais traitemens de la part de l'orgueilleuſe & emportée miladi Davers; mais j'avoue que ceci paſſa mon imagination. Monſieur, lui dis-je, quand mon maître viendra à ſavoir votre impoliteſſe à mon égard, vous aurez peut-être lieu de vous en repentir. En diſant cela, j'allai me raſſeoir ſur la fenêtre.

Un autre cartel, ou le diable m'emporte, dit-il; mais je ſuis bien-aiſe du moins qu'elle l'appelle ſon maître. Vous voyez, madame, ajouta-t-il, qu'elle-même ne croit pas être mariée, & que par conſéquent elle n'a pas été ſi abuſée que vous voulez bien le penſer. Là-deſſus, il vint à moi, & mettant un genou en terre avec un air d'inſulte qui tenoit de plus que de la barbarie:

Ma

Ma chère tante, me dit-il, donnez-moi votre bénédiction (*), ou votre malédiction, il ne m'importe lequel des deux; donnez vîte seulement, de peur que je ne perde mon dîner.

Freluquet doré, lui dis-je, en lui jetant le plus mépriſant de tous les regards, (car il étoit galonné ſur toutes les coutures,) dans vingt ou trente ans d'ici, quand vous ſerez en âge de raiſon, je ſaurai mieux comment vous répondre; en attendant, jouez avec vos laquais, & non pas avec moi. Ce mot lâché, j'allai m'aſſeoir ſur une autre fenêtre plus voiſine de la porte. Pour lui, il avoit l'air auſſi franchement ſot qu'il l'eſt en effet.

Rebecca, Rebecca, s'écria miladi, il n'y a pas moyen d'y tenir! Cela eſt inouï! quoi donc, le parent de milord Davers, & le mien ſera traité de la ſorte par une ſouillon comme celle-là! Elle accourut en même-tems vers moi; & je commençai bien ſincèrement à craindre; car au fond mon courage ne va guère loin. Mais ma-

(*) En Angleterre, les enfans bien nés, juſqu'à un âge aſſez avancé, vont, en ſe levant & en ſe couchant, demander la bénédiction à leurs pères & mères, ou à leurs oncles & tantes, quand leurs parens ſont morts; ils vont même quelquefois la demander à ceux-ci, du vivant & en préſence de leurs pères & mères; ce qui eſt un raffinement du bel air.

dame Jewkes entendant la diſpute s'échauffer, rentra avec le ſecond ſervice, & dit à miladi : De grace, madame, ne vous agitez point à cet excès : j'ai grand'peur que le jour d'aujourd'hui n'amène des choſes qui mettront plus d'éloignement que jamais entre miladi & ſon frère : car mon maître aime madame à la folie.

Taiſ-toi, ma mie, lui dit miladi ; j'eſpère qu'étant née dans cette maiſon, j'y aurai quelque privilége, ſans être obligée d'écouter les impertinens domeſtiques qui y ſont.

Je vous demande mille pardons, reprit la Jewkes ; & ſe tournant vers moi : Madame, me dit-elle, mon maître trouvera très-mauvais que vous le faſſiez ainſi attendre. Je me levai là-deſſus pour ſortir. S'il n'y a que cette raiſon, reprit miladi, cette créature ne ſortira pas. Elle courut auſſitôt à la porte, la ferma, & dit à madame Jewkes : Gardez-vous, ma mie, de rentrer ici que je ne vous appelle. Allons, mademoiſelle, me dit-elle, en venant à moi & me ſaiſiſſant la main, vous aurez la bonté de trouver vos jambes.

Je demeurai debout. Voilà, dit-elle, en me tapotant les joues, un incarnat qui montre que ton petit cœur a de la rancune de reſte, ſi tu oſois la laiſſer voir ; viens ici, ajouta-t-elle en me tirant juſqu'à ſa chaiſe : tiens-toi debout là, & tandis que je dîne, réponds-moi à quelques queſ-

tions ; je te renverrai enſuite, en attendant que je faſſe rendre compte à ton impudent maître ; je vous confronterai pour lors, & tout ce myſtère d'iniquité ſera développé ; car je t'avertis que je prétends l'approfondir.

Lorſqu'elle ſe fut raſſiſe, je m'en allai à la fenêtre du côté oppoſé de la ſalle qui regarde ſur le jardin de derrière. Ne mettez pas madame en colère, mademoiſelle Pamela, me dit alors ſa ſuivante ; tenez-vous debout auprès de miladi, comme elle vous l'ordonne. De grace, ma bonne, lui dis-je, contentez-vous d'exécuter les ordres de votre maîtreſſe, ſans prétendre me donner auſſi les vôtres. Je vous demande mille pardons, ma chère demoiſelle Pamela, me dit-elle ; vraiment ! les tems ſont bien changés pour vous, à ce que je vois ! Miladi, repris-je, eſt fort autoriſée à réclamer le privilége d'en uſer librement dans la maiſon où elle eſt née : mais vous pouvez par la même raiſon faire trève aux airs libres dans la maiſon où vous avez reçu votre éducation. Oh ! oh ! mademoiſelle Pamela, me dit-elle, puiſque vous m'y forcez, je m'en vais un peu vous parler à cœur ouvert. Paix, paix, ma chère bonne, lui dis-je, contrefaiſant le langage de miladi Davers à la Jewkes ; miladi n'a pas beſoin de votre ſecours ; d'ailleurs, je ne ſais pas gronder.

La ſuivante étoit ſi outrée, qu'elle en bégayoit de rage, tandis que le petit milord s'en tenoit les côtés de rire. Le diable m'emporte, ma pauvre Rebecca, lui dit-il, je te conſeille en ami de laiſſer à miladi le ſoin de la moriginer; car elle en vaut plus de vingt comme toi & moi. Et puis il ſe remit à rire, & à répéter : *Je ne fais pas gronder*, qui étoient mes dernières paroles. Parbleu, mademoiſelle, ajouta-t-il, vous ſavez dire, en récompenſe, des choſes diablement piquantes, ou la peſte m'étouffe. Ah ! pauvre Rebecca, pauvre Rebecca ! te voilà toute ſtupéfiée, ou je meure !

Mais encore, Pamela, me dit miladi, viens ici, & parle-moi franchement. Te crois-tu donc bien réellement mariée ? Ma très-chère dame, repris-je en m'approchant de ſa chaiſe, je répondrai volontiers à toutes vos queſtions, ſi vous voulez ſeulement m'écouter en patience, & ne pas vous mettre en colère comme vous faites : mais je ne ſaurois ſouffrir d'être traitée de la ſorte par monſieur que voilà, & par la femme de chambre de miladi. Mon enfant, reprit-elle, tu es fort impertinente à monſieur que voilà ; tu ne ſaurois te réſoudre à m'être civile ; & la femme de chambre de miladi vaut beaucoup mieux que toi : mais il ne s'agit pas de cela : eſt-ce bien ſincèrement que tu te crois mariée ?

Je vois, lui dis-je, madame, que vous êtes réſolue à ne trouver bonne aucune des réponſes que je pourrois vous faire : ſi je diſois que non, vous m'accableriez alors d'épithètes ; & peut-être auſſi que je n'aurois rien dit de trop vrai. Si j'oſe lâcher un oui, vous me demanderez comment je puis avoir l'audace de le penſer, & vous appellerez cela un mariage ſuppoſé. Je veux, dit-elle, une réponſe plus poſitive. Et de grace, madame, interrompis-je, que vous ſervira-t-il de ſavoir ce que je penſe ? vous n'en croirez pas moins ce qu'il vous plaira.

Mais, reprit-elle, peux-tu bien avoir la vanité, l'orgueil, la ſottiſe de te croire actuellement mariée à mon frère ? Il n'eſt pas hébêté, mon enfant ; mais, en récompenſe, il eſt libertin de reſte, & tu n'es pas la première en date parmi les guenippes qui l'ont cru trop légèrement. Bon ! bon ! lui dis-je dans une agitation terrible ; mais comme je ſuis tranquille & contente de mon ſort, je prie miladi de me laiſſer dans cet état auſſi long-tems que faire ſe pourra. Il me ſuffira de connoître mon déſaſtre, quand je ne pourrai plus en douter. S'il étoit auſſi terrible que miladi le prétend, elle devroit avoir pitié de moi plutôt que de me tourmenter ainſi avant le tems.

Fort bien, dit-elle ; mais t'imagines-tu que je puiſſe penſer ſans chagrin, qu'une jeune créature

que ma pauvre chère mère aimoit tant, ſe ſoit ainſi précipitée la tête la première, & ait conſenti à ſa perte en donnant dans un panneau groſſier, après avoir fait une ſi noble & ſi longue réſiſtance ?

Je ſuis à cent lieues de me croire abuſée & perdue, madame, lui dis-je ; & vous me permettrez de dire que je ſuis auſſi innocente & auſſi vertueuſe que je l'aie jamais été de ma vie. Tu mens, reprit-elle.

Madame me l'a déjà dit deux fois.

Ce mot me coûta un coup ſur la main. Je remercie très-humblement miladi, lui dis-je en faiſant une profonde révérence : mais en même tems je ne pus retenir mes larmes. Quoique je vous remercie du traitement que j'éprouve de votre part, ajoutai-je, je doute fort, madame, que votre cher frère en faſſe autant. Approche-toi un peu de moi, ma chère petite, me dit-elle ; & ſi tu ne crois pas avoir déjà ſuffiſamment brouillé les cartes entre le frère & la ſœur, je fournirai un peu plus de matière aux rapports que tu lui feras. Apprends, mon enfant, que s'il étoit ici, je t'en traiterois un peu plus mal, & ne l'épargnerois pas lui-même. Plût à dieu qu'il y fût, m'écriai-je ! Oſes-tu bien me menacer, inſolent boute-feu que tu es ?

De grace, madame, repris-je en m'éloignant

un peu, faites réflexion ſur tout ce que vous m'avez dit depuis que j'ai eu l'honneur, ou plutôt le malheur de me préſenter devant vous; & voyez s'il vous eſt échappé avec moi un ſeul mot digne d'une perſonne de votre rang, en ſuppoſant même que je fuſſe la guenippe & la créature pour laquelle vous me prenez. Viens ici, je t'en prie, ma chère petite impudente; viens à ma portée pour un ſeul moment, reprit-elle, & je te répondrai comme tu le mérites.

Quand on eut deſſervi : Je penſe, lui dis-je, que je puis à préſent m'ôter de devant les yeux de madame? Je penſe que non, répondit-elle. Je gage, ajouta-t-elle, que ton eſtomac eſt trop plein pour manger; ainſi tu peux bien jeûner juſqu'au retour de ton joli-homme de maître.

Permettez, madame, dit ſa femme de chambre, que la pauvre fille mange avec mademoiſelle Jewkes & moi. Vous avez bien de la bonté, mademoiſelle Worden, lui dis-je; mais, comme vous l'obſerviez tout-à-l'heure, les tems ſont bien changés pour moi; & j'ai en dernier lieu été honorée d'une compagnie ſi ſupérieure à la vôtre, que je ne ſaurois m'y abaiſſer.

Vit-on jamais une inſolence pareille, dit miladi? Ah! Rebecca, pauvre Rebecca! s'écria le neveu; elle vous bat à plate couture. Miladi voudroit-elle bien me dire combien de tems je

dois rester encore ici, ajoutai-je ? car elle peut voir par cette lettre, que je suis obligée de sortir pour exécuter les ordres de mon maître. Et là-dessus, je lui donnai la lettre que ce cher maître m'avoit écrite de chez M. Carlton, & que j'espérois qui la porteroit à me mieux traiter, parce qu'elle pourroit en inférer l'honneur que son frère m'avoit fait. C'est bien en effet la main de mon digne frère, dit miladi. Elle est adressée à mademoiselle Andrews. C'est apparemment à vous, mon enfant ? Elle lut ensuite la lettre, faisant les remarques suivantes à mesure qu'elle avançoit.

Ma très-chère PAMELA, ... « Bien débuté ! *j'espère que vous ne vous alarmerez point de ce que je ne reviens pas au logis ce soir.* » Vrai-» ment ! c'est du tendre cela ! Et vous en êtes-» vous alarmée, pauvre enfant ? *Vous pouvez bien penser que je ne saurois me défendre de rester ici.* » Oh ! cela ne souffre pas de difficulté. » Une créature de ton métier est plus tendrement » traitée que ne le feroit une honnête-femme. » Mais remarquez, je vous prie, comme il finit ! *Je souhaiterois volontiers*, » de grace, mon ne-» veu, remarquez ceci, *je souhaiterois volontiers que nous*, » appuyez bien sur ce *nous*, car il » est d'un grand poids, *que nous ne fussions pas engagés à nous trouver demain au soir chez le chevalier S*** avec nos bons voisins.* » Quoi

» donc ! mon enfant, les bons voiſins & le che-
» valier de S*** te permettent-ils de leur rendre
» des viſites ? A ce compte, je leur réponds bien
» qu'ils n'en auront jamais des miennes ; *& d'un autre côté, j'ai ſi fort à cœur de partir mercredi pour le comté de Bedford ;* » oh ! oh ! mon ne-
» veu, nous venons bien à point nommé, à ce
» que je vois ; *que, tant pour cela que pour mieux répondre aux civilités de tant de bons amis qui s'y trouveront pour l'amour de nous, je ne me ſoucie pas de remettre la partie.* » Obſervez bien
» ce qui ſuit, mon neveu. *Ce que je vous demande donc en grace,* » remarquez comment le
» miſérable, qui a pu nous traiter moi & votre
» oncle comme vous ſavez qu'il a fait, ſe rend
» l'humble ſuppliant d'une pareille créature ! *je vous demande donc en grace, ma chère,* » *Ma*
» *chère* ! c'eſt cela qui eſt beau ! Je prie dieu de pouvoir l'achever ſans mal de cœur ; *ce que je vous demande donc en grace, ma chère,* (elle me regardoit pour lors en face) *eſt d'aller dans la berline chez le chevalier ; plutôt vous partirez, & mieux ce ſera ;* » Tuchoux ! & pourquoi
» tant de diligence, puiſque NOUS ne ſommes
» attendus que ce ſoir ? Pourquoi ? Le voici : re-
» marquez, je vous prie, la raiſon. Hem ! *Parce que vous vous divertirez ;* » rien n'eſt plus obli-
» geant : *Parce que vous vous divertirez avec*

une compagnie dont tous les membres, « Prenez » bien garde à ceci, mon neveu, *dont tous les membres vous admirent tant.* » Vous noterez que, » s'il avoit été marié, il ſe ſeroit plutôt pendu » que de lâcher un trait auſſi obligeant, j'en ju- » rerois bien. Cela eſt très-vrai, ma tante, reprit » le neveu : cela eſt clair comme le jour. (Pau- vre mariage ! diſois-je en moi-même, comme on te ménage peu ! J'eſpère pourtant que la bonne miladi Davers n'en parle pas ainſi par expérience. Je n'oſois m'en expliquer.) *Dont tous les mem- bres vous admirent tant :* » il faut que je le ré- » pète encore, ajouta-t-elle ; *dont tous les membres vous admirent tant.* » Je voudrois pour » l'amour de toi, ma jolie petite demoiſelle, que » tu fuſſes auſſi *admirable* pour ta vertu, que pour » ton beau petit muſeau. *J'eſpère vous y join- dre l'après-dînée à l'heure de votre thé.* » A » ce compte, mon enfant, il ſera tems de reſte, » dans une heure ou deux d'ici, de ſonger à rem- » plir tous vos importans engagemens de lon- » gue-main. *Ce qui vaudra mieux, que de gagner premièrement le logis pour aller vous retrouver enſuite : parce que ce ſeront ſix milles d'épargnés pour moi : & que je ſais que la com- pagnie excuſera mon équipage, attendu l'occa- ſion.* » C'eſt fort bien dit, mon enfant : tout » ajuſtement ſera aſſez bon, en verité, pour toute

» compagnie qui t'admirera, & pour l'auteur de » ta ruine..... Mon neveu, mon neveu ! s'écria- » t-elle, écoutez derechef ; car ce qui ſuit vaut » de l'or. *Chaque inſtant de cette courte abſence me paroît un jour.* » Que dites-vous de » celui-là ? Il faut que je le répète ; *chaque inſtant de cette courte abſence me paroît un jour*.... » Admirez auſſi le bel eſprit du bon ſire ! On » voit bien que l'amour eſt une nouveauté pour » lui. Il s'eſt paſſé un tems des plus longs & des » plus ennuyeux depuis qu'il n'a vu ſon adorable ; » ſon amoureux calcul ne le fait pas monter à » moins de douze jours & douze nuits : il n'en ra- » battroit pas une minute. Et cependant, tout EN- » NUYEUX que ce tems lui paroît, ce n'eſt, ſelon lui, » qu'une COURTE ABSENCE. C'eſt parler comme » un oracle, mon bon cher frère ; j'admire la juſteſ- » ſe avec laquelle vous vous accordez avec vous- » même. Mais les ſages qui deviennent amoureux, » ſont toujours les plus ſots des hommes. Or, » écoutez maintenant la raiſon pour laquelle cette » COURTE abſence, qui eſt en même-tems une ſi » LONGUE ABSENCE, lui paroît ſi ENNUYEUSE. *Chaque inſtant de cette longue abſence paroît un jour à celui qui eſt*, » remarquez ! *à celui qui eſt avec toute la ſincérité imaginable, mon très-cher amour.* » Foin du TRÈS-CHER AMOUR ! » L'expreſſion m'en ſera déſormais inſupportable,

» Mon neveu, dites, je vous prie, à mon oncle » de ne m'appeler jamais ſon très-cher amour. *A vous pour jamais* ! » Certes, mon frère, vous » mentez, & vous le ſavez, qui plus eſt. Si bien » donc, ma bonne miladi Andrews, ou miladi » tout ce qu'il vous plaîra, que *votre très-cher* » *amour* doit être *à vous pour jamais*. Et tu as » la vanité de croire cela ! Mais attendez, voici » un *poſtſcriptum*. Le pauvre homme ne pouvoit ſe » réſoudre à prendre congé de ſon *très-cher amour*. » Il en tient furieuſement, au moins ! En vérité, » ſon *très-cher amour*, vous êtes bien heureuſe » d'avoir un tel amant ! *Si vous pouviez aller dîner avec eux.* » Criez miſéricorde à préſent, » mon *très-cher amour* ; car voici venir votre » engagement de longue-main ». *ce ſeroit une liberté qui leur feroit d'autant plus de plaiſir, qu'ils ne s'y attendent point.*

Me voilà enfin au bout de l'obligeante lettre. Vous voyez, me dit-elle, que cette liberté peu attendue, & infailliblement peu ſouhaitée, à moins que ce ne ſoit par complaiſance pour ſa ſottiſe, eſt un honneur que vous ne ſauriez faire à cette compagnie ſi *admirante*. Et il m'eſt ſi impoſſible à moi-même de m'empêcher de vous *admirer*, *mon très-cher amour*, que je ne vous perdrai pas de vue de toute la ſoirée. Car il ſeroit bien plus cruel que la ſœur de ton maître ne pût pas

avoir le bonheur de jouïr un peu de ta charmante compagnie.

Je vis assez qu'il m'avoit servi de très-peu de lui montrer ma lettre, & je m'en repentis plusieurs fois pendant qu'elle la lisoit. J'espère donc, madame, lui dis-je, que vous me permettrez d'envoyer faire mes excuses à votre cher frère, & l'avertir que miladi est venue, & qu'elle est si éprise de moi, qu'elle ne sauroit se résoudre à me laisser aller. Qu'elle est charmante! me dit-elle avec dépit; tu voudrois apparemment que ton cher maître fût ici, pour y quereller sa sœur à ton sujet; mais tu ne sortiras pas de devant mes yeux. Je voudrois te demander à présent, quelle étoit ton idée en me montrant cette lettre. Mon idée étoit, repris-je, de montrer à miladi comment j'étois engagée pour tout le jour, & pour ce soir. Et tu ne me l'as montrée que pour cela? me dit-elle. Je n'en sais rien, madame, lui répondis-je; mais si vous en pouviez déduire quelqu'autre chose, je pourrois espérer aussi de n'en être pas plus maltraitée.

Ses yeux commencèrent à s'allumer. Je sais, me dit-elle, en me saisissant par la main fort rudement, je sais, insolente créature, que vous ne me l'avez montrée que pour m'insulter. Vous me l'avez montrée, afin que je visse qu'il pouvoit avoir de meilleures manières pour une gueuse née

gueuſe, que pour moi & le bon milord Davers. Vous me l'avez montrée pour eſſayer ſi je ſerois une ſotte auſſi crédule que vous, & pour me faire regarder votre mariage comme réel, tandis que je ſais toute la fripponnerie de l'affaire, & que j'ai lieu de croire que vous le ſavez auſſi: & vous me l'avez montrée, pour me jeter au nez qu'il fait des baſſeſſes en faveur d'une image comme vous, au déshonneur d'une famille plus ancienne & plus exempte de taches qu'aucune qu'il y ait dans le royaume. Je te donne à préſent cent guinées pour le premier mot impertinent que tu lâcheras, afin de pouvoir te fouler aux pieds tout à mon aiſe.

Cela n'eſt-il pas bien terrible? J'aurois ſans doute beaucoup mieux fait en ne lui montrant pas la lettre. J'étois épouvantée. Cette horrible menace, ſes yeux allumés, & l'air de rage qui étoit répandu ſur ſa perſonne m'ôtèrent tout mon courage. Ma chère dame! lui dis-je en pleurant, ayez pitié de moi: je vous jure que je ſuis honnête; je vous jure que je ſuis vertueuſe; en vérité je ne ferois pas une mauvaiſe action pour tout l'or du monde.

Quoique je ſache toute la fourbe de ton prétendu mariage & de ton ridicule anneau que voilà, & tout le reſte de cette ſcène d'extravagance & d'iniquité, me dit-elle, je n'aurai ja-

mais la patience de te voir me montrer un inſtant de plus la vanité de te croire mariée à mon frère ; je n'en ſouffrirai jamais la penſée : ainſi, Pamela, prends garde, petit rejetton de gueux, prends garde.

Madame, lui dis-je, épargnez, de grace, mes chers parens. Ils ſont honnêtes & induſtrieux : un tems a été qu'ils ont vécu ſur un très-bon pied, & ils n'ont jamais été gueux. Chacun eſt expoſé à des malheurs. Je puis aiſément ſupporter les plus cruelles imputations qui ne tombent que ſur moi-même, parce que je connois mon innocence ; mais je ne puis ſouffrir qu'on attaque des parens auſſi honnêtes & auſſi laborieux que les miens, qui ont eſſuyé les plus grandes traverſes, ſans jamais rien devoir qu'à la bénédiction de dieu, & à leurs pénibles travaux.

Oh ! oh ! ne voudrois-tu point, canaille que tu es, prétendre à des ayeux, & à une famille ? Dieu me donne patience & me ſoit en aide : je m'imagine que la ſotte fantaiſie de mon frère pour toi, jointe à ſa méchanceté naturelle, lui fera bientôt faire des recherches à la chambre des comptes, pour donner du relief à l'obſcurité d'où tu tires ton origine. Provoque-moi encore, je t'en conjure. Je te donne tout au monde, pour me dire une ſeule & unique fois que tu te crois mariée à mon frère.

J'eſpère, lui dis-je, que vous ne me tuerez pas; & puiſque rien de ce que je puis dire ne ſauroit vous plaire, & que vous êtes réſolue de me quereller ſans miſéricorde, puiſqu'il ne faut pas que je diſe oui ou non, ſuivant ce que je penſe, ayez la bonté de faire de moi ce que vous avez deſſein d'en faire, & de me permettre de vous délivrer de ma vue.

Elle me donna un coup ſur la main, & s'avançoit pour me donner un ſoufflet; mais madame Jewkes & la femme de chambre l'entendant de dehors, elles entrèrent toutes deux dans ce moment; & la première ſe mettant entre nous: Vous ne ſavez pas ce que vous faites, madame, lui dit-elle; en vérité vous ne le ſavez pas. Mon maître ne me pardonneroit jamais, ſi je ſouffrois qu'on traitât ainſi dans ſa maiſon une perſonne qu'il aime ſi tendrement; & je ne le ſouffrirai pas, toute miladi Davers, que vous êtes. La femme de chambre s'en mêla auſſi, & lui dit que je n'étois pas digne de ſa colère. Mais elle étoit abſolument hors d'elle-même.

Je voulois ſortir, & madame Jewkes me prit la main pour me mener dehors: mais le digne neveu s'adoſſa encore contre la porte, & mettant la main ſur ſon épée, dit que je ne ſortirois pas que ſa tante ne l'eût permis. Il tira même ſon épée à moitié; ce qui m'épouvanta ſi fort que

je m'écriai : Ha ! mon dieu ! l'épée ! l'épée ! & que, ne ſachant ce que je faiſois, je courus à miladi elle-même, la ſerrai fortement, oubliant pour l'inſtant combien elle étoit mon ennemie, & lui dis en tombant ſur mes genoux : Défendez-moi, ma chère dame. L'épée ! l'épée ! ma maîtreſſe va tomber en convulſion, dit la Jewkes. Mais miladi Davers étoit elle-même ſi étonnée de ce que les choſes en étoient venues ſi loin, que, ſans écouter la Jewkes, elle dit à ſon parent : Ne tirez pas votre épée, mon neveu ; vous voyez que, toute hardie qu'elle eſt, elle ne peut en ſoutenir la vue.

Raſſurez-vous, me dit-elle ; il ne vous effraiera pas davantage ; je tâcherai de ſurmonter ma colère, & j'aurai pitié de vous. Levez-vous, & ne faites pas la ſotte. La Jewkes me tenoit un flacon ſous le nez, qui m'empêcha de m'évanouir. Madame Jewkes, lui dit miladi, ſi vous voulez que je vous pardonne, laiſſez-nous enſemble, Pamela & moi ; retirez-vous, mon neveu ; Rebecca reſtera ſeule ici.

Je m'aſſis ſur la fenêtre dans une affreuſe agitation ; car, en vérité, je venois d'être terriblement épouvantée. Vous ne devriez pas vous aſſeoir en préſence de miladi, mademoiſelle Pamela, me dit la ſuivante. Oui, oui, dit miladi, qu'elle s'aſſeye juſqu'à ce qu'elle ſoit un peu revenue de

ſon effroi ; & vous, Rebecca, mettez ma chaiſe à côté d'elle. Elle s'aſſit donc vis-à-vis de moi. En vérité, Pamela, me dit-elle, tâchant de mettre la faute ſur moi, vous avez donné carrière à votre langue d'une manière bien inſultante, & avec mon neveu qui eſt un homme de qualité, & avec moi-même. Avouez, ajouta-t-elle en palliant ſa cruauté, & en réfléchiſſant ſans doute qu'elle en avoit plus fait que ſon frère ne pouvoit lui en pardonner, avouez que vous avez été bien impertinente, & demandez pardon à mon neveu & à moi ; & je tâcherai d'avoir pitié de vous : car, après tout, vous êtes une aſſez bonne fille ; & c'eſt grand dommage que vous n'ayez ſoutenu la gageure en demeurant honnête.

Vous me faites injure, madame, lui dis-je, en vous imaginant que je ne ſuis pas honnête. N'avez-vous pas couché avec mon frère, reprit-elle ? Allons, parlez. Madame, lui dis-je, vous me faites des queſtions d'une manière bien étrange, & en d'étranges termes.

Oh ! votre délicateſſe, reprit-elle, eſt bleſſée de la franchiſe de ma demande ! C'eſt une mignardiſe qui ſe paſſera bientôt, mon enfant ; bientôt, je vous aſſure. Mais répondez-moi poſitivement. Si je le fais, madame, la ſeconde queſtion ſera, êtes-vous mariée ? Vous ne ſerez pas contente de ce que j'y répondrai, & me battrez derechef.

Je ne vous ai pas encore battue, reprit-elle. L'ai-je battue, Rebecca? A ce que je vois, vous voudriez bien controuver une hiſtoire, n'eſt-ce pas? Je ne ſaurois ſouffrir, je te jure, que tu aies ſeulement la penſée que tu ſois ma ſœur. Je connois le fond & le fin du tour qu'on t'a joué; & mon opinion eſt que tu le connois auſſi. C'eſt ſeulement une petite ruſe de ta part, afin que tes grimaces ſervent de manteau à ta facilité, & t'aident à tirer un meilleur parti de lui. Allons, allons, ma drôleſſe, tu vois que je connois un peu le monde; & autant à mes trente-deux ans, que toi à tes quinze; entends-tu?

Je me levai de deſſus la fenêtre; & m'en allant à l'autre bout de la chambre: Battez-moi encore ſi vous le voulez, lui dis-je; mais il faut que je vous diſe, madame, que je mépriſe tous vos diſcours, & que je ſuis auſſi parfaitement mariée que vous.

A ce mot, elle courut vers moi; mais la femme de chambre vint encore ſe mettre entre deux. Chaſſez, lui dit-elle, madame, chaſſez de votre préſence cette vaine & méchante petite créature; elle n'eſt pas digne d'y paroître. Elle ne fera que chagriner miladi. Otez-vous du chemin, Rebecca, lui dit-elle; voilà un diſcours que je ne ſouffrirois pas de la part même de mon frère. Je ne l'endurerai jamais. Auſſi parfaitement mariée que

moi ! Eſt-ce que cela ſe peut tolérer ? Mais ſi la créature croit qu'elle l'eſt, madame, dit la ſuivante, elle eſt auſſi à plaindre d'être ſi crédule, que mépriſable pour ſa vanité.

J'eſſayai de m'échapper par la porte ; mais elle ſaiſit ma robe, & me tira en arrière. De grace, madame, lui dis-je, ne me tuez pas : je n'ai fait aucun mal. Mais elle ferma la porte à deux tours ſans m'écouter, & mit la clé dans ſa poche. Appercevant madame Jewkes devant la fenêtre, je levai le chaſſis, & lui dis : Madame Jewkes, je crois qu'il vaudroit mieux que le carroſſe allât trouver votre maître, pour l'informer que miladi Davers eſt ici, & que je ne ſaurois la quitter.

Elle étoit réſolue de trouver tout mauvais, quoi que ce fût que je puſſe dire. Non, non, dit-elle ; car il croira pour-lors que je fais ma compagne de ſa créature, & que je ne ſaurois m'en ſéparer. Je croyois, madame, lui dis-je, que vous ne pouviez jamais trouver à redire à un pareil meſſage. Tu ne ſais rien de ce qui appartient aux gens de qualité, ma drôleſſe, me dit-elle : & comment le ſaurois-tu ? Ni n'en ai envie à ce prix, penſois-je en moi-même.

Que lui ferai-je donc dire, madame ? Rien, reprit-elle : qu'il attende ſon très-cher amour, & qu'il l'attende inutilement ; ce ne ſera que quelques heures de plus, de chacune deſquelles

il fera un jour dans ſes amoureux calculs. Madame Jewkes s'approchant un peu plus de la fenêtre, & miladi ſe promenant par la chambre, au bout de laquelle j'étois pour lors, je lui dis tout bas, que Robert m'attende à l'allée d'ormes; je vais bientôt redoubler mes efforts pour m'échapper.

Auſſi parfaitement mariée que moi! répétoit miladi; l'inſolente créature! ajoutoit-elle en ſe promenant en long & en large, & en parlant à elle-même, à ſa femme de chambre, & de tems en tems à moi. Mais voyant qu'il n'y avoit pas moyen de lui plaire en rien, je crus qu'il valoit mieux me taire; je me tus. Je ſuis donc indigne d'une réponſe, me dit-elle pour lors? Si je parle, repris-je, quelque reſpectueuſement que je le faſſe, vous vous mettez en colère contre moi; ſi je me tais, vous en êtes mécontente. Si vous vouliez ſeulement me dire comment je pourrois vous obliger, je le ferois de tout mon cœur.

Confeſſe la vérité, me dit-elle, avoue que tu es une créature perdue, que tu as couché avec ton maître, & que tu en es fâchée, auſſi-bien que de la diſcorde que tu as occaſionnée entre lui & moi, & alors je te regarderai en pitié, & le perſuaderai de te jeter dehors avec cent ou deux cens guinées. Et quelqu'honnête fermier, ou par compaſſion, ou par envie de ton argent, s'avi-

ſera peut-être de ſervir de couverture à ta honte : ou, ſi perſonne ne veut de toi, il te faudra faire vœu de pénitence, & devenir auſſi humble que j'ai cru que tu l'étois autrefois.

J'étois navrée juſqu'au fond de l'ame de ce torrent d'extravagances dictées par la rage, & de me voir ainſi privée du plaiſir d'aller où étoit l'objet unique de tous mes déſirs, & de ſurcroît je tremblois d'encourir la diſgrace de mon cher maître. Je vis en m'aſſeyant, qu'il n'étoit pas fort difficile de ſauter par la fenêtre dans la cour, avec laquelle la ſalle étoit de niveau, & que j'en avois un bon moyen, n'ayant pas rabaiſſé le chaſſis lorſque j'avois parlé à madame Jewkes. Je n'eus pas plutôt apperçu que miladi avoit gagné l'autre bout de la ſalle dans ſes allées & venues, que je montai ſur le ſiége de la fenêtre, & la franchis comme un éclair. Je m'enfuis à toutes jambes, tandis que miladi me rappeloit à une fenêtre & ſa ſuivante à l'autre. Deux de ſes gens accoururent à ſes cris, & comme elle leur ordonnoit de m'arrêter : Touchez-moi, ſi vous l'oſez, faquins, leur dis-je. Les ordres de leur maîtreſſe l'auroient emporté ſur mes menaces ; mais M. Colbrand, à qui il paroît que madame Jewkes, voyant comme on me traitoit, avoit eu la bonté d'ordonner de ſe trouver à portée, accourut, & prenant ſon air terrible & maſſa-

rant, qui me parut lui convenir pour la première fois, jura qu'il échineroit (ce fut son expression) le premier qui attenteroit de toucher à sa maîtresse. Il vint tout de suite courir à mes côtés; & j'entendis miladi dire en propres termes: La créature vole comme un oiseau. M. Colbrand lui-même, malgré ses grandes échasses, pouvoit à peine courir de niveau avec moi. Je ne m'arrêtai qu'au carrosse. Robert qui m'avoit vue courir de loin, en avoit ouvert la portière qu'il tenoit toute prête. J'y entrai sans toucher le marche-pied. Allez à toute bride, lui dis-je, & mettez-moi au plus vîte hors de la portée de miladi. Il fut à l'instant sur son siége. Ne vous effrayez pas, madame, me dit M. Colbrand en fermant la portière; personne ne vous touchera. Robert fouetta à tour de bras; mais j'étois si hors d'haleine, que je ne pus la reprendre ni revenir de ma peur pendant tout le chemin.

Je ne fus qu'au moment que le carrosse s'arrêta chez le chevalier, que M. Colbrand avoit eu la bonté de monter derrière le carrosse, de peur, comme il l'a dit depuis, que miladi n'envoyât après moi. Quand il fut de retour au logis, il dit à madame Jewkes que de sa vie il n'avoit vu mon égale pour courir.

Dès que le carrosse s'arrêta, (& ce ne fut que sur les six heures, tant cette cruelle dame m'a-

voit retenue long-tems) mademoiſelle Darnford ſortit & vint à moi en courant. Oh! madame, s'écria-t-elle, vous êtes mille fois la bien-venue! Mais vous allez être battue, je vous en avertis; car il y a déja deux heures que M. B.... eſt ici, & il eſt bien en colère contre vous.

Cela eſt bien cruel, en vérité, m'écriai-je. Et je ſavois à peine ce que je diſois, n'étant pas encore revenue de ma peur. Laiſſez-moi m'aſſeoir, lui dis-je, il n'importe où; car j'ai eu une cruelle ſcène. Je m'aſſis, n'en pouvant preſque plus d'agitation, & m'appuyai ſur ſon bras.

Votre ſeigneur & maître eſt entré ici tout je ne ſais comment; & après y avoir été une heure ſans vous voir venir, il a commencé à ronger ſon frein, & a dit qu'il ne ſe ſeroit pas attendu à ſi peu de complaiſance de votre part. Nous l'avons engagé à force de perſuaſions à prendre des cartes. Allons, il faut vous montrer, la belle dame; car je le crois de trop mauvaiſe humeur pour venir au-devant de vous.

J'eſpère, lui dis-je, que vous n'avez point d'étrangers. Nous n'avons, reprit-elle, que deux dames de nos parentes, qui ſont venues de Stamford avec un très-humble ſerviteur d'une d'elles. Vous n'avez, lui dis-je, que toute la ville & les fauxbourgs. Que ferai-je, bon dieu! s'il eſt fâché? je n'en ſaurois ſouffrir l'idée.

Comme j'achevois de parler, miladi Darnford & miladi Jones entrèrent pour me gronder, à ce qu'elles me dirent, de n'être pas venue plutôt. Mon cher maître entra lui-même avant que j'eusse eu le tems de parler. Je courus à lui. Comment vous portez-vous, Pamela, me dit-il d'un air un peu plus cérémonieux que je ne l'aurois souhaité ? J'espérois, ajouta-t-il, qu'ayant montré tant de complaisance dans ce que vous m'aviez prié de faire, un demi-mot de ma part auroit suffi pour vous déterminer à venir dîner ici ; d'autant plus que ce que je vous demandois étoit raisonnable, & me paroissoit de nature à devoir vous plaire. Ecoutez-moi, de grace, lui dis-je, mon cher monsieur, écoutez-moi, & vous aurez pitié de moi, au lieu d'être fâché. Madame Jewkes vous dira qu'aussitôt que j'ai reçu vos ordres obligeans, je lui ai dit que je voulois vous obéir, & venir dîner avec cette aimable compagnie, & je m'y suis préparée sur le champ avec le plus grand plaisir du monde. Oh ! c'est notre très-chère, interrompirent miladi Darnford & mademoiselle sa fille. Eh bien ! monsieur le fier, dit celle-ci à mon maître, ne vous l'avois-je pas bien dit, qu'il falloit que quelque chose fût arrivé ? Mais ces maris sont si tyrans !

Eh bien ! ma chère, me dit-il, qu'est-ce qui vous en a empêchée ? Donnez-vous le tems de res-

pirer ; vous paroiſſez toute hors d'haleine. Hors d'haleine ! m'écriai-je, oui bien réellement ; car, comme j'étois prête à partir, ne voilà-t-il pas miladi Davers qui arrive à grand train dans la cour ! Miladi Davers ! s'écria-t-il, je n'en veux pas ſavoir davantage, ma chère amie. Tu as paſſé, ajouta-t-il en me baiſant plus tendrement qu'il n'avoit fait, tu as paſſé par une épreuve plus rude que je ne t'en voudrois faire ſouffrir. Elle eſt ma ſœur ; mais je ne puis m'empêcher de dire que tu as trouvé en elle une des plus hautaines femmes d'Angleterre. Car, notre bonne chère mère l'avoit auſſi fort gâtée. Mais l'avez-vous vue ?

Oui, monſieur, lui dis-je, j'ai fait plus que de la voir. Comment donc, reprit-il ? je veux croire qu'elle n'a pas eu l'inſolence de battre ma chère fille ! Mais de grace, interrompis-je, dites-moi donc que vous me pardonnez ; car, en vérité, je n'ai pu venir plutôt : ſi ces dames veulent bien avoir la bonté de m'excuſer, je vous dirai tout une autre fois : car ſi je m'emparois de l'attention de la charmante compagnie, j'en gâterois tout l'enjouement ; & quoique le cas me ſoit d'une toute autre importance, j'y ferois l'effet de la porcelaine caſſée de cette dame, contre l'exemple de laquelle vous vouliez l'autre jour me mettre en garde.

Voilà une bonne enfant, me dit-il : je vois que mes petites insinuations ne sont pas sans fruit avec elle ; je vous demande mille pardons de m'être fâché contre vous : à l'avenir je ne vous jugerai qu'après vous avoir entendue. Cela vaut un peu mieux, dit mademoiselle Darnford ; l'aveu d'une faute en est une sorte de réparation, & il y a bien des sultans de maris qui ne s'y abaisseroient pas. Mais, ma chère, ajouta-t-il, dites-moi donc, miladi Davers s'est-elle émancipée à quelque incivilité ? Monsieur, répondis-je, elle est votre sœur, & il n'est pas bon que je vous le dise ; mais elle m'a traitée bien cruellement ! Lui avez-vous dit que vous étiez mariée, ajouta-t-il ? Oui, monsieur, je le lui ai dit à la fin ; mais elle veut absolument que ce soit un mariage supposé, & que je sois une créature infame. Elle a été à deux doigts de me battre de ce que j'affirmois la chose ; car elle ne pouvoit pas, me disoit-elle, supporter patiemment l'idée que je fusse réputée sa sœur.

Quel malheur, reprit-il, que je n'aie pas été au logis ! Pourquoi n'avez-vous pas envoyé quelqu'un ici pour me le dire ? Envoyé ! monsieur, & le moyen ! j'étois retenue prisonnière par force. On n'a pas voulu me laisser désemparer ; autrement, croyez-vous que rien au monde eût pu m'empêcher de vous obéir ? Je leur ai dit que

j'avois un engagement de longue-main ; mais miladi m'a tournée en ridicule ſur le mot, en diſant d'un ton de raillerie : De petites ſouillons de filles de chambre parler d'engagemens de longue-main ! Je lui ai enſuite montré votre obligeante lettre, ſur laquelle elle a fait mille & mille remarques tout en la liſant. Oh ! que j'ai regretté de la lui avoir montrée ! En un mot, j'ai eu beau dire & beau faire, il n'y a pas eu moyen de lui plaire ; j'étois une créature, une drôleſſe, & tout ce qu'il n'étoit pas bon que je fuſſe. Mais il ne faut pas vous mettre en colère contr'elle à mon ſujet.

Fort bien, reprit-il ; mais je ſuppoſe qu'à ce compte elle ne vous a pas fort invitée à dîner avec elle ; car je ſuppoſe auſſi qu'elle eſt venue avant le dîner, ſi c'étoit peu après que vous eûtes reçu ma lettre. Moi, monſieur, dîner avec miladi ! Non, certes ! Elle a voulu m'obliger à la ſervir à table avec ſa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas s'expoſer ni moi non plus devant les domeſtiques ; ce qui étoit très-bon à elle, comme vous voyez.

Fort bien, Pamela ; mais l'avez-vous ſervie à table ? Auriez-vous voulu que je l'euſſe fait, repris-je ? Tout ce que j'ai à vous répondre, Pamela, me dit-il, c'eſt que ſi vous l'aviez fait, ſans conſidérer ce que demandoit de vous le titre de ma femme, je ſerois fort en colère contre vous.

Je n'en ai voulu rien faire, monsieur, lui dis-je, je l'ai refusé par pure considération pour le rang auquel vous m'avez élevée ; autrement, monsieur, j'aurois pu servir votre sœur à deux genoux.

Vous me confirmez à présent, reprit-il, dans la bonne opinion que j'avois de votre jugement & de votre prudence. C'est une femme insolente, & qui me le payera cher. Vous devez l'excuser lui dis-je, parce qu'elle ne veut pas croire que je sois réellement mariée ; ainsi ne soyez pas en colère contr'elle.

Mesdames, dit-il, de grace, ne quittez pas votre compagnie pour l'amour de nous ; je n'ai qu'une question ou deux de plus à lui faire, & je suis à vous. Je languis tant, dit miladi Jones, de savoir l'histoire de la persécution de notre chère dame, que s'il n'y avoit point de raisons du contraire, je serois tavie de rester. Mademoiselle Darnford voulut aussi rester par le même motif, parce que mon maître leur dit qu'il n'avoit point de secrets à me demander, & qu'il étoit sensible à l'intérêt qu'elles paroissoient prendre à mes chagrins.

Pour miladi Darnford, elle alla retrouver la compagnie, & lui dire le sujet de ma détention ; car il paroît que mon cher maître n'avoit pu leur dissimuler le chagrin qu'il avoit ressenti en voyant que je n'étois pas là pour le recevoir ; & ils

avoient donné un témoignage si avantageux de moi aux deux jeunes demoiselles Boroughs, & à M. Perry, leurs hôtes venus de Stamford, que ceux-ci témoignoient une extrême impatience de me voir.

Mais, Pamela, reprit mon maître, vous dites *ils* & *eux*; qui est-ce que ma sœur avoit avec elle outre sa femme de chambre? Son neveu, monsieur, & trois laquais à cheval; & elle & sa femme de chambre étoient dans un carrosse à six chevaux.

Ce neveu est un archi-sot, me dit-il: comment s'est-il comporté envers vous? Pas extrêmement bien, monsieur, répondis-je; mais je ne dois pas m'en plaindre; car, ne croyant pas lui devoir autant d'indulgence qu'à miladi, je l'ai relancé d'importance.

Si je savois, me dit-il, qu'il se fût comporté insolemment envers mon cher ange, sur mon dieu je le renverrois sans oreilles chez son oncle. En vérité, monsieur, lui dis-je, je ne suis demeurée rien moins qu'en reste avec lui. Vous êtes bien bonne, ajouta-t-il, de parler pour eux; mais si je trouve que leur conduite demande mon ressentiment, je crois que je leur ferai payer cette visite cruellement cher.

Mais, ma chère, continua-t-il, vous auriez pu décamper sans doute, lorsque vous avez été

dîner en votre particulier ? En vérité, monſieur, lui dis-je, miladi m'a enfermée à la clé, ſans jamais vouloir me laiſſer ſortir. De ſorte, dit-il, que vous n'avez point dîné ? Non, en vérité, monſieur, ni n'en avois la moindre envie. Ma pauvre chère enfant, s'écria-t-il ! Mais comment donc vous êtes-vous évadée à la fin ? Oh ! monſieur, repris-je, j'ai ſauté par la fenêtre de la ſalle, & j'ai couru à toutes jambes juſqu'au carroſſe, qui m'avoit attendue pluſieurs heures auprès de l'allée d'ormes, depuis l'arrivée de miladi ; car, comme je vous l'ai dit, j'étois pour lors prête à partir. M. Colbrand m'a vue au milieu de ſes domeſtiques, qu'elle avoit appelés pour m'arrêter ; & il a eu la bonté, ſans que je le ſuſſe, de monter derrière le carroſſe, & de me conduire ici ſaine & ſauve.

Je ſuis sûr, dit mon maître, que ces inſolens-là vous ont traitée indignement. Mais dites-moi, je vous prie, quel rôle madame Jewkes a joué dans toute cette affaire ? Un rôle des plus obligeans pour moi, répondis-je, & je l'en remercierai. Aimable perſonne ! me dit-il, tu préſentes chacun dans le meilleur jour ; je veux croire cependant qu'elle le mérite ; car elle ſavoit que vous étiez mariée. Mais, allons rejoindre à préſent la compagnie, & tâchons d'oublier tout ce que vous avez ſouffert pendant deux ou trois

heures, ſans occuper la compagnie de nos affaires de famille. Nous reprendrons cette converſation quand nous ſerons en chemin pour regagner le logis; & vous verrez que je vous rendrai juſtice comme je le dois. Vous me pardonnez au moins, monſieur, lui dis-je, & vous n'êtes pas fâché? Vous pardonner! ma chère, reprit-il; j'eſpère bien que vous me pardonnez vous-même. Je ne vous ferai jamais de ſatisfactions ſuffiſantes, pour tout ce que vous avez ſouffert de moi, & pour l'amour de moi. En diſant cela, il m'introduiſit où étoit la compagnie.

Il me préſenta le plus obligeamment du monde, aux deux dames étrangères & à leur cavalier, & me les préſenta réciproquement. Le chevalier, qui étoit occupé au jeu, ſe leva & me ſalua: Je vous jure, me dit-il, madame, que je ſuis ravi de vous voir ici. Comment donc! vous avez été priſonnière, à ce qui paroît! Il étoit bon que cela fût ainſi; autrement nous ſerions aſſis en jugement contre vous, votre mari & moi, & nous vous aurions infligé une terrible punition pour votre premier crime *læſæ majeſtatis*, (on me dit dans la ſuite que ce latin ſignifioit une eſpèce de trahiſon contre mon ſouverain ſeigneur & époux.) Car, ajouta-t-il, nous ſommes réſolus nous autres maris d'ici autour, de mettre nos femmes ſur un pied tout nouveau, & votre ſeigneur

gneur & maître nous en montrera l'exemple ; je vous en avertis. Je vois bien à vos yeux, mon cher petit poulet, & à votre teint enflammé, qu'on a mis du vinaigre à vos confitures.

Je crois, dit mademoiselle Darnford, qu'au bout du compte nous nous trouverons redevables envers notre aimable amie ; car elle a été obligée de sauter par la fenêtre pour nous venir voir. Est-il bien vrai ? dit madame Péters ; & voyant que mon maître avoit le dos tourné ; miladi Davers, ajouta-t-elle, étoit toujours d'une violence extrême du tems qu'elle étoit fille ; mais la meilleure dame du monde quand cela étoit passé. Pour oui ou pour non, elle souffletoit ses suivantes d'allée & de venue, & leur demandoit pardon ensuite quand elles le prenoient patiemment ; sans cela, elle disoit d'ordinaire que ces *créatures là* lui tenoient tête.

Ah ! pour cela, lui dis-je, j'ai eu de la *créature* & de la *drôlesse* tant & plus, & de bien d'autres noms encore ; car ceux-ci étoient ses plus douces épithètes. J'ai cru à la fin que je devois agir conformément au rôle que son cher frère a bien voulu me donner à remplir ; &, à vous dire le vrai, il ne s'en est de rien fallu que je n'aie reçu un bon soufflet.

Mademoiselle Boroughs, qui ne croyoit pas que je l'entendisse, dit à sa sœur : La charmante

perſonne que voilà ! Elle s'en fait ſi peu accroire, elle eſt ſi franche, ſi aiſée, & avoue avec une candeur ſi obligeante l'honneur qui lui a été fait ! C'eſt, dit tout bas M. Perry, la plus aimable perſonne que j'aie vue de ma vie. Comment peut-on être fâché contr'elle un moment ?

Ma chère voiſine, me dit mademoiſelle Darnford, voici des gens qui vous admirent à qui mieux mieux ; & M. Perry dit que vous êtes la plus aimable perſonne qu'il ait jamais vue ; & il le dit même au nez de ſa maîtreſſe. Sans doute, dit mademoiſelle Boroughs ; s'il y manquoit, je croirois qu'il ne fait que me flatter.

Ah ! mademoiſelle, repris-je, vous êtes obligeante à l'excès ; mais la bonne opinion que vous avez de moi devroit m'apprendre à être humble, & à révérer en vous la généreuſe diſpoſition qui vous fait me donner ſur vous-même une préférence que je mérite ſi peu. En vérité, madame, me dit la plus jeune, j'aime ſincèrement ma ſœur ; mais je croirois faire un grand compliment à quelque dame que ce ſoit, de la juger digne du ſecond ou du troiſième rang après vous.

Il eſt impoſſible, lui dis-je, de répondre à tant de politeſſes : miladi Davers étoit bien cruelle en vérité, de m'empêcher de venir jouir d'une ſi bonne compagnie. C'eſt nous qui y avons perdu, dit mademoiſelle Darnford. J'avoue, lui dis-

je, que dans un ſens vous y avez beaucoup perdu; car vous avez tous été privés pendant pluſieurs heures de la plus humble admiratrice.

Je n'ai point encore vu, dit M. Perry, une ſi jeune dame ſi amplement douée des graces de l'eſprit & du corps. Hélas! monſieur, répondis-je, en voyant venir mon maître, je ne brille que d'une lumière empruntée, comme fait la lune: voici le ſoleil, aux traits de la généroſité duquel je dois le foible éclat que vous voulez bien regarder avec tant de diſtinction.

M. Perry eut la bonté de lever les mains comme de ſurpriſe, tandis que les dames s'entre-regardoient. Mon maître entendit les derniers mots de ce que je venois de proférer. Quel eſt, leur dit-il, le ſujet ſur lequel ma Pamela exerce ſon eſprit d'une manière ſi agréable?

Ah! monſieur, répliqua M. Perry, je vous déclare le plus heureux cavalier de toute l'Angleterre. Et moi auſſi, dit mademoiſelle Boroughs: & moi auſſi, dit mademoiſelle Darnford; & moi dirent-ils tous à la fois.

Grand-merci, grand-merci, grand-merci, mes chers amis, leur dit mon maître, en les regardant tous à la ronde: j'ignore le ſujet de votre converſation; mais, ſi vous me jugez tel à un ſeul échantillon du mérite de cette aimable fille, que dois-je en penſer moi-même, qui en vois

mille tous les jours, & qui l'éprouve juſques dans la moindre de ſes actions & de ſes paroles ? Je puis vous aſſurer que, toute raviſſante que vous doit paroître ſa perſonne, elle eſt très-inférieure à ſon cœur. La première m'a prévenu en ſa faveur, & a ſuffi ſeule pour me rendre ſon amant ; mais ce ſont les ſeules beautés de ſon ame qui m'ont rendu ſon mari ; & c'eſt un titre, ma chère amie, me dit-il en me ſerrant la main, dont je ſuis plus glorieux que d'aucun autre.

En vérité, dit très-obligeamment M. Perry, votre épouſe eſt toute parfaite, & je ne ſache perſonne qui pût la mériter, que celui qui eſt capable d'en parler ſi juſte & de ſi bonne grace.

J'étois toute confuſe. Aidez-moi, ma chère, dis-je à mademoiſelle Darnford en lui prenant la main, aidez-moi par votre aimable exemple à me garantir de tout mon orgueil naiſſant. L'heureuſe créature que je ſerois, ſi je pouvois mériter la moitié de tant de belles louanges ! Vous les méritez toutes, me dit mademoiſelle Darnford ; & c'eſt du fond du cœur que je le dis.

La plus grande partie de la compagnie ſe mit au jeu. On en ſollicita mon maître, qui dit qu'il feroit volontiers un quadrille ; mais qu'il aimeroit mieux qu'on l'en diſpensât, ayant été debout toute la nuit. Je lui demandai comment ſe por-

toit ſon ami ? Nous parlerons de cela une autre fois, me dit-il ; ce qui, joint au ſérieux dont il m'avoit répondu, me fit craindre que le pauvre monſieur ne fût mort, comme il ſe trouva qu'il l'étoit effectivement.

On ſervit le ſouper de meilleure heure pour l'amour de moi qui n'avois pas dîné ; & l'on me fit à ce ſujet les complimens les plus gracieux. Je veux vous ſervir la première, me dit miladi Darnford, parce que vous avez jeûné ſi long-tems. Le chevalier vouloit ſe mettre à côté de moi ; mais mon maître lui dit qu'il croyoit qu'y ayant un nombre égal de meſſieurs & de dames, il valoit mieux les entre-mêler, afin que les meſſieurs puſſent s'occuper à ſervir les dames. Miladi Darnford dit au chevalier, qu'elle eſpéroit qu'il ne s'aſſiéroit au-deſſus d'aucune dame, ſur-tout à ſa propre table. Eh bien ! reprit-il, je m'aſſiérai vis-à-vis d'elle ; & cela vaut bien d'être à côté.

Mon cher maître ne pouvoit tirer ſes yeux de deſſus moi ; il avoit la bonté de paroître ſe délecter à tout ce que je faiſois & diſois ; & chacun étoit enchanté de ſes manières tendres & obligeantes envers moi.

Miladi Jones remit la converſation ſur miladi Davers. Je crains bien, Pamela, dit mon maître, que vous n'ayez été traitée avec dureté, & plus mal que vous ne nous le dites. Je connois

trop bien l'humeur emportée de ma sœur, pour croire qu'elle ait pu outrer la civilité avec vous; sur-tout le hasard ayant fait que je fusse sorti. Quand même elle n'auroit eu aucune pique contre vous, ajouta-t-il, ce qui s'est passé entr'elle & moi l'a tellement aigrie, que je suis sûr qu'elle auroit cherché querelle à mon cheval, si rien autre chose de ce qui m'appartient ne se fût rencontré dans son chemin, pour peu qu'elle eût cru que j'en faisois cas. De grace, monsieur, lui dis-je, ne parlez pas sur ce ton de la bonne miladi Davers.

Mais, ma chère, reprit-il, je sais qu'elle est venue tout exprès pour faire une querelle; & si elle n'avoit pas été dans la plus violente inquiétude, après ce qui s'étoit passé entre nous, & la manière dont j'avois reçu la lettre de milord Davers, elle n'auroit jamais approché de ma maison. Mais de quelle manière a-t-elle parlé de moi, Pamela? Oh! très-bien, monsieur, répondis-je; elle vous a seulement appelé son *joli homme de frère*, & autres noms semblables.

Si je ne craignois, reprit-il, de fixer désagréablement l'attention de la compagnie, je pourrois vous répéter presque mot à mot tout ce qu'elle a dit. Miladi Jones souhaita d'entendre un plus ample détail de la conduite de miladi Davers, & la plupart se joignirent à elle; en

particulier madame Péters, qui dit que, comme ils savoient l'histoire & connoissoient l'humeur de miladi Davers, qui étoit dans le fond une très-bonne personne, ils seroient bien-aises, si mon maître & moi ne le trouvions pas mauvais, d'être amusés aussi agréablement; parce qu'ils s'imaginoient que ce seroit-là ma dernière épreuve.

Dites-moi donc, Pamela, reprit mon maître, a-t-elle levé la main sur vous? Vous a-t-elle frappée? J'ai eu un petit coup sur la main, ou l'équivalent, lui dis-je. L'insolente femme! je veux croire qu'elle n'a pas osé vous frapper au visage. Il faut avouer que j'ai été un peu provoquante par deux ou trois fois, & en vérité elle m'auroit donné un soufflet, si sa femme de chambre & madame Jewkes n'étoient venues se mettre entre deux. Mais, pourquoi n'avez-vous pas tâché de gagner la porte? Parce, repris-je, que miladi a mis sa chaise contre pendant une partie du tems, & qu'elle l'a fermée à la clé dans la suite; autrement j'aurois maintes fois fait effort pour sortir.

Elle savoit, ajouta mon maître, que je vous attendois ici; car vous m'avez dit, si je m'en souviens, que vous lui aviez montré ma lettre. Il est vrai, repris-je; mais il m'eût beaucoup mieux valu de n'en rien faire; car elle n'en a été que plus irritée, & l'a commentée d'une étrange ma-

nière. Je n'en doute pas, interrompit-il ; mais n'a-t-elle pas compris par les tendres expreſſions qu'elle contient, qu'on ne pouvoit ſuppoſer que nous ne fuſſions pas mariés ? Oh ! monſieur, repris-je, (& je fis rire la compagnie,) elle m'a dit que c'étoit pour elle une raiſon ſpéciale de croire fermement que je n'étois pas mariée.

Voilà ma ſœur toute crachée ! s'écria-t-il, cela lui reſſemble comme deux gouttes d'eau ; & cependant elle n'en eſt pas moins heureuſe dans ſa maiſon ; car le pauvre lord Davers ne contredit jamais. Je vous jure qu'il n'oſeroit s'y haſarder.

Vous avez été ſouvent appellée drôleſſe, n'eſt-ce pas, ma chère ? car c'eſt un de ſes mots favoris. Oh ! qu'oui, monſieur, répondis-je ; j'ai eu le titre de drôleſſe & de créature, mille fois pour une, & pire que tout cela. Et quoi encore, me dit-il, ma chère ? Allons, parlez franchement. Je ne voudrois pas, repris-je, que vous fuſſiez en colère contre miladi Davers. Ce ne ſont-là que des riens, comparés avec vos bontés ; & tout le chagrin que j'en ai, c'eſt de n'avoir pas le privilége de témoigner combien j'honore miladi Davers, en tant que votre ſœur.

Vous ne devez pas craindre de me dire ce qui s'eſt paſſé, interrompit-il. Quoique je ſois obligé de lui marquer mon mécontentement en cette

occaſion, je ne ſaurois pourtant m'empêcher de l'aimer. Je ſais que c'eſt ſa tendreſſe pour moi, qui, malgré la manière biſarre dont elle ſe manifeſte, la rend ſi chagrine & de ſi mauvaiſe humeur. Je ſuis sûr, après tout, qu'elle vient pour ſe réconcilier avec moi, quoiqu'une belle & bonne querelle doive néceſſairement en être le prélude. Car elle ſait être dans le calme le plus parfait; mais ce n'eſt jamais qu'après une tempête. Ainſi, je l'aimerai encore de tout mon cœur, ſi elle n'a pas trop maltraité ma chère amie, & ſi elle ne récidive pas.

Vous êtes bien bon, lui dit M. Péters. J'aime à vous voir montrer cette indulgence pour une ſœur qui a tort, & en même tems rendre ſi bien juſtice à l'innocence la plus aimable, & au plus parfait mérite. Je vous proteſte, ſur tout ce qu'il y a de plus ſacré, M. Péters, reprit mon maître, que je donnerois de bon cœur, & tout-à-l'heure, mille livres ſterling à miladi Davers, ſi elle vouloit ſeulement prendre avec cordialité ma chère Pamela par la main, la féliciter & l'appeler ſa ſœur. Et je croirois être indigne de l'aimable perſonne qui ſourit ſi agréablement en me regardant, ſi je ne diſois ceci principalement pour l'amour d'elle, & du plaiſir que cela lui cauſeroit. Car je ne ſerai jamais parfaitement réconcilié avec ma ſœur, qu'elle n'en ſoit venue

là, & je penſe très-ſincèrement & du fond du cœur, que ma chère épouſe que voilà me fait plus d'honneur par ſon alliance, qu'elle n'en reçoit de la mienne.

Je ſuis pénétrée de votre bonté, m'écriai-je, en verſant un torrent de larmes de joie & de gratitude. Toute la compagnie ne fit qu'un concert pour l'accabler de bénédictions. Je n'ai jamais rien vu de ſi édifiant que la conduite de cet heureux couple l'un envers l'autre, dit obligeamment miladi Jones; j'en ſuis toujours meilleure de moitié quand je les revois. La dame du premier mérite ſeroit bien heureuſe d'avoir un tel époux, & le cavalier le plus aimable trop heureux d'avoir une telle femme. En un mot, vous paroiſſez faits l'un pour l'autre.

Ah! madame, lui dis-je, vous m'êtes ſi indulgente & ſi bonne, que je ne ſais point de termes aſſez forts pour vous en remercier. Vous en méritez plus que je n'en puis exprimer, reprit-elle; & quiconque ſaura votre hiſtoire, vous regardera toujours comme n'ayant point d'égale. Vous êtes l'ornement de notre ſexe; & tout excellent & tout généreux qu'eſt votre cher mari, votre vertu n'a trouvé en lui que la récompenſe qui lui étoit due, dieu veuille vous faire jouir long-tems du bonheur d'être enſemble!

Vous avez trop de bonté pour moi, madame,

lui dit mon cher maître. J'ai vécu ci-devant avec une licence qui ne méritoit pas une vertu si excellente. J'ai, par des preuves aussi glorieuses pour ma Pamela que honteuses pour moi, cruellement offensé une vertu, que je regarde presque aujourd'hui comme sacrée; & je ne m'en croirai jamais digne, que je n'aie amené ma conduite, mes sentimens, & toutes mes actions, à une parfaite conformité avec les siennes. Oui, ma Pamela, continua-t-il, je ne vous demande que de rester ce que vous êtes, & ce que vous avez été. Vous ne sauriez devenir meilleure; & si vous le pouviez, je n'en retirerois que le désespoir de pouvoir jamais approcher du degré respectable de vertu où vous êtes parvenue. Peut-être, ajouta ce cher époux, que la scène que j'ai contemplée depuis environ douze heures, m'a rendu bien plus sérieux qu'autrement je ne l'aurois été; mais je puis vous assurer devant toute cette aimable compagnie, que les sentimens que j'expose à présent sont ceux de mon cœur, & non ceux du jour seulement.

L'heureuse fille que la vôtre, mes chers parens! Je dois le tout à la bonté de dieu, à vos instructions & à celles de feu ma chère maîtresse. C'est toujours sur ces objets que je dois jeter les yeux en regardant en arrière, pour n'en pas venir à m'im-

puter orgueilleuſement à moi-même le bonheur inexprimable dont je jouis.

La compagnie prenoit un ſincère plaiſir à entendre parler de nos affaires, & à voir les témoignages de la bonté de mon maître pour moi, que s'appercevant de leur indulgence, & étant curieux lui-même de ſavoir plus de particularités de ce qui s'étoit paſſé entre miladi & moi, il me demanda encore quels autres noms elle m'avoit donnés, outre ceux de drôleſſe & de créature ? Miladi, lui dis-je, ſuppoſant que j'étois une perdue, a très-charitablement lamenté ſur moi ; elle a plaint ma dépravation & ma chûte, diſant que c'étoit le plus grand dommage du monde, que tant de vertus (c'eſt l'expreſſion dont elle a bien voulu ſe ſervir,) fuſſent détruites, & que j'euſſe enfin cédé, après avoir fait, diſoit-elle, une ſi noble réſiſtance.

Ces meſſieurs & ces dames, qui paroiſſent ſavoir mon hiſtoire, interrompis-je, voudront bien me pardonner. Je ne continue ce détail que par l'ordre de celui qui a un droit entier ſur mon obéiſſance.

Pour ne pas m'interrompre, ils ſe contentèrent tous de me faire un ſalut d'approbation ; & je continuai ainſi mon récit.

J'ai aſſuré miladi que j'étois toujours innocen-

rè, que je voulois continuer de l'être, & qu'on me faiſoit injure en ſuppoſant le contraire. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit?..... Je ne ſais, en vérité, ſi je dois répéter ce qu'elle a dit. Répétez, s'écria mon maître, répétez pour l'amour de ma ſœur, de peur que nous ne croyions cent fois pire.

Je mis ma main devant mon viſage, & continuai. Comment donc, pécore, m'a-t-elle dit? n'as-tu pas couché avec ton maître? en propres termes, en vérité! & quand je lui ai répondu qu'elle faiſoit d'étranges queſtions, & d'une étrange manière, elle a tourné en ridicule ce qu'elle appelloit ma délicateſſe, m'aſſurant que cette mignardiſe me paſſeroit bientôt. Elle m'a dit qu'il falloit que je ſuſſe que je n'étois pas mariée en réalité; que mon anneau n'étoit qu'une ſuppoſition, & que le tout n'étoit qu'une ruſe de ma part pour déguiſer ma facilité, & pour en tirer meilleur parti de vous; qu'elle connoiſſoit le monde, à ſes trente-deux ans, autant que moi à mes quinze, & qu'elle vouloit que je m'en ſouvinſſe.

J'ai pris la liberté de lui dire, en m'éloignant beaucoup par précaution, que je mépriſois ſes diſcours, & que j'étois auſſi parfaitement mariée qu'elle. Voilà auſſitôt le feu aux étoupes. J'allois pour certain être ſoufletée d'importance, ſi ſa femme de chambre n'étoit pas venue ſe mettre entre deux, & lui dire que je n'étois pas digne

de ſa colère ; & que ma crédulité méritoit autant de compaſſion, que mon orgueil de mépris.

Pauvre Pamela ! dit mon maître, cela étoit un peu trop cruel pour vous. Ah ! monſieur, répondis-je, qu'il m'étoit bien plus aiſé de ſoutenir ce traitement, que le malheur de l'avoir mérité ! Ce dernier m'auroit fait mourir mille fois ; car alors j'aurois été digne de tout cela, & de bien pis ; & ces reproches joints à mon crime m'auroient rendue vraiment miſérable.

Miladi Darnford, à la droite de laquelle j'étois aſſiſe, me ſauta au cou avec une eſpèce de tranſport, m'appelant le plus charmant de tous les modèles pour mon ſexe. M. Péters m'accabla d'éloges ; autant en fit M. Perry. Pour le chevalier, il avoit bien ſincèrement les larmes aux yeux : Voiſin, dit-il à mon maître, cela eſt admirable, ou je meure ! Je crois qu'il y a quelque choſe dans la vertu à quoi nous n'avions pas pris garde. Sur mon ame, il n'eſt deſcendu qu'un ange du ciel depuis plus de mille ans, & c'eſt vous qui l'avez !

Allons, ma chère amie, me dit mon maître, continuez, de grace, votre récit juſqu'à la fin du ſouper, puiſque les dames paroiſſent y trouver du plaiſir. Miladi a toujours continué ſur le même ton, répondis-je : & dans un certain moment, elle m'a dit, en me ſaiſiſſant la main,

qu'elle me donneroit cent guinées pour un mot impertinent de plus, ou pour lui dire seulement que je me croyois mariée, afin qu'elle pût me fouler aux pieds. Mais, de grace, monsieur, ne soyez pas en colère contr'elle. Elle m'a appelée *chambrillon*, *fouillon*, *colifichet*, *mijaurée*, & *rejetton de gueux*. J'ai répondu, que tant que je me sentirois innocente, rien ne me feroit de la peine, que d'entendre maltraiter mes chers parens; qu'ils n'avoient jamais été gueux, ni redevables de quoi que ce fût qu'à la providence & à leur industrie; qu'un tems avoit été qu'ils s'étoient vus sur un bon pied; que personne n'étoit à l'abri des revers; & que je ne pouvois souffrir qu'on les traitât avec une indignité qu'ils méritoient si peu.

Miladi m'a répliqué, qu'elle s'imaginoit que le foible extravagant de mon maître pour moi, me feroit bientôt prétendre à une famille & à des aïeux, & que dans peu on feroit des recherches à la chambre des comptes pour le prouver.

C'est encore ma sœur trait pour trait, me dit-il. De sorte que vous n'avez pu venir à bout de la contenter, quoi que vous ayez fait?

Non, je vous jure, repris-je. Lorsqu'elle m'a ordonné de lui verser un verre de vin, empêchant sa femme de chambre de le faire, elle m'a demandé si j'étois au-dessus de cela. Si je n'étois

que la malheureuſe que vous me croyez être, lui ai-je pour lors répondu, & qu'on requît de moi de ſervir miladi à table, ou même de me mettre à ſes pieds, je le ferois de très-grand cœur. Mais ſi vous ne voulez que triompher d'une perſonne qui a reçu un honneur qu'elle croit exiger d'elle un tout autre rôle, pour n'en être pas abſolument indigne, il faut que je vous diſe tout net que je n'en ferai rien. Cette réponſe l'a fait tomber de ſon haut. Son neveu m'avoit apporté un peu auparavant la bouteille & le verre, en me ſommant de le remplir pour miladi puiſqu'elle me l'ordonnoit, & en s'appelant lui-même mon adjoint pour cet office. Il eſt en bonne main, ai-je répondu: ſervez miladi vous-même. Vous voyez bien, ajoutai-je, qu'en cas de beſoin je puis être un peu impertinente auſſi-bien qu'une autre.

Vous me plaiſez tout-à-fait en ceci, ma Pamela, me dit-il; vous ne pouviez jamais mieux faire. Mais continuez.

Miladi a répondu qu'elle ne revenoit pas de ſa ſurpriſe, ajoutant qu'elle ſuppoſoit que je voulois qu'elle me regardât comme la femme de ſon frère; & elle m'a demandé ſi j'étois poſſédée du démon de l'impudence, juſqu'au point d'oſer me regarder comme ſa ſœur. A quoi j'ai répondu que c'étoit une queſtion à laquelle il étoit plus à propos que ſon

digne

digne frère répondît que moi. J'ai cru dans ce moment-là que miladi m'alloit tomber sur le corps; mais sa femme de chambre s'y est encore opposée.

J'ai dit ensuite par la fenêtre à madame Jowkes, que puisqu'on m'empêchoit d'aller vous trouver, je croyois qu'il valoit mieux laisser partir Robert avec le carrosse, pour venir vous dire que miladi Davers étoit venue, & que je ne pouvois la quitter. Mais elle ne l'a pas trouvé bon; aussi ne croyois-je pas que cela seroit de son goût. Non, non, a-t-elle dit, il ne manqueroit pas de penser que je fais ma compagne de sa créature, & que je ne saurois me passer d'elle.

La voilà encore elle-même, dit mon maître!

Elle m'a répondu, ajoutai-je, que je ne savois pas ce qui appartenoit à gens de qualité; & pourquoi le saurois-je? Que ferai-je donc dire à mon maître, madame, lui ai-je dit? Rien, a-t-elle répondu; qu'il attende son très-cher amour, (faisant allusion à la tendre épithète que vous me donnez dans votre lettre,) & qu'il l'attende inutilement. Ce ne sera qu'une addition de quelques heures de plus à cette terrible absence, dont chacune deviendra un mortel jour dans ses calculs amoureux.

En un mot, comme en cent, j'ai vu qu'il n'y avoit rien à faire, & j'ai craint que vous ne fussiez inquiet de mon retardement, & qu'il ne

vous mît en colère. Tandis que miladi se promenoit en long & en large dans la salle, m'apperceuant que l'appartement étoit presque au rez-de-chaussée, j'ai si bien épié l'instant qu'elle étoit à l'autre bout, que j'ai sauté par la fenêtre, & ai gagné au pied.

Miladi m'a appelée : autant en a fait sa femme de chambre : je l'entendois dire que je volois comme un oiseau. Elle a ordonné à deux de ses domestiques qui étoient en vue, de m'arrêter. Touchez-moi, si vous l'osez, faquins, leur ai-je crié. Dans cet instant, M. Colbrand, qui avoit été posté près de-là par madame Jewkes, (laquelle s'est comportée admirablement bien pendant tout ce tems-là, & qui a encouru plus d'une fois la disgrace de miladi en se rangeant de mon parti lorsqu'on me maltraitoit,) a pris son air massacrant, a renfoncé son chapeau d'une main, & mis l'autre sur la garde de son épée, menaçant le premier qui oseroit toucher sa maîtresse, de l'échiner sans miséricorde. Il s'est mis aussi-tôt à courir à mes côtés, ayant toutes les poines du monde à me suivre : & me voici, mon cher monsieur, continuai-je, à votre service ; & à celui de toute l'aimable compagnie.

Mon récit parut leur avoir fait un plaisir infini. Mon maître me dit qu'il étoit charmé que madame Jewkes & M. Colbrand se fussent si bien comportés. Oui, monsieur, lui dis-je, & une

fois que madame Jewkes eſt venue ſe mettre entre deux, miladi s'eſt récriée, qu'il étoit bien dur, qu'étant née dans la maiſon, elle n'y eût pas quelque privilége, ſans eſſuyer les diſcours des impertinens domeſtiques qui y étoient. Une autre fois elle l'a appelée *madame la jouffue*, la traitant ſans ceſſe de *ma mie*.

Je ſuis ravi, ma chère, me dit mon maître, que vous l'ayez échappé ſi belle. Ma ſœur a toujours été emportée; madame Péters vous le dira, & ma bonne chère mère avoit aſſez à faire avec nous deux: car nous ne manquions de fierté ni l'un ni l'autre; & lorſque je n'étois qu'un jeune garçon, je paſſois ſouvent pluſieurs jours entiers ſans revenir de l'école ni du collége, par dépit contr'elle. Nous languiſſions mutuellement de nous voir, & cependant un jour ne ſe paſſoit pas que nous n'euſſions quelque querelle; car étant mon aînée de ſept à huit ans, elle vouloit toujours me maîtriſer, & je ne pouvois le ſouffrir. Comme elle avoit ſouvent maille à partir avec les ſervantes, & qu'elle avoit auſſi-tôt frappé que parlé, j'avois coutume de l'appeler le capitaine *Barbara*; car c'eſt ſon nom. Quand miſord Davers lui faiſoit l'amour, ma pauvre mère ne puciſoit ſouvent entr'eux pas moins que trois querelles en un jour; & j'avois coutume de lui dire que, qui que ce fût qu'elle épouſât, elle battroit

certainement ſon mari, à moins que lui-même ne l'étrillât le premier, & ne domptât ainſi ſon humeur altière.

Elle a pourtant, continua-t-il, de très bonnes qualités. Elle a bien rempli ſon devoir de fille; elle eſt bonne femme, généreuſe à ſes domeſtiques, conſtante dans ſes amitiés, charitable envers les pauvres; & je penſe que jamais ſœur n'a plus aimé ſon frère. Elle ſe délectoit pourtant toujours à me tarabuſter & à me faire enrager; & comme je gardois ma colère plus long-tems qu'elle, elle étoit un moment la créature du monde la plus provoquante, & auroit fait toutes choſes l'inſtant d'après pour obtenir ſon pardon. Et quand elle étoit l'aggreſſeur, je me ſuis quelquefois fait ſuivre par elle dans toute la maiſon & dans le jardin, ſans vouloir entendre parler de raccommodement.

Cette affaire la pique d'autant plus, qu'elle m'avoit trouvé un parti dans une famille de gens de qualité; qu'elle s'étoit fait une affaire de conſommer la choſe; qu'elle l'avoit même fort avancée ſans m'en rien dire, & qu'elle m'avoit fait rencontrer la demoiſelle ſans me communiquer ſon deſſein. Mais je ne voulois alors entendre parler de mariage à aucunes conditions; & je fus très-fâché qu'elle ſe fût engagée ſi avant, ſans m'en parler ni ſonder mon inclination. C'eſt là la grande

raiſon pourquoi elle ne ſauroit penſer de ſang-froid que je ſois marié, &, qui plus eſt, que ce ſoit à la fille de chambre de ſa mère, comme elle en a fait reſſouvenir ma chère Pamela. Elle a peine à me le pardonner, après que j'ai refuſé d'écouter ſes propoſitions pour la fille d'un ancien comte.

Voilà, continua-t-il, toute l'affaire. J'accorde quelque choſe à ſon orgueil, & à la violence de ſon tempérament. Je conſidère qu'elle ne connoît pas comme moi les vertus tranſcendantes de ma chère épouſe; & que dans ſes idées elle n'a en vue que mon honneur & celui de la famille; & tout cela me paroît demander un peu d'indulgence. Ne craignez pas cependant, ma chère Pamela, que moi, qui l'ai toujours fait venir à jubé dans tous nos débats, je ne la force à vous rendre juſtice auſſi-bien qu'à moi.

Ce portrait de miladi Davers fit plaiſir à toute la compagnie, & n'étoit, à tout prendre, rien moins qu'à ſon déſavantage. Je ſens que je ferois toutes choſes au monde, pour avoir l'honneur de ſes bonnes graces; & je crains bien cependant que cela ne ſoit difficile, ſi même il n'eſt tout-à-fait impoſſible. Mais continuons.

Après ſouper, meſdemoiſelles Darnford & Boroughs déclarèrent qu'à toute force elles vouloient qu'on danſât; & M. Péters, qui eſt très-bon violon, appuya la propoſition. Mon cher maître

danſa avec mademoiſelle Boroughs, &, quoiqu'en habit de cavalier, s'en acquitta avec des graces charmantes.

Le chevalier, pour un homme de ſon âge, danſa à merveille, & me prit; mais il le fit avec une de ſes goguettes, & dit que j'étois plus propre à danſer avec un homme plus jeune; & quoique, depuis la mort de ma chère maîtreſſe, j'euſſe négligé cet exercice, n'ayant danſé qu'une fois ou deux par complaiſance pour madame Jervis, & que je cruſſe bien ſincèrement que mon tems de danſer étoit paſſé, il ſoutint que mon maître & moi étions les meilleurs danſeurs; & le bon-homme, avec ſon allure ſingulière, dit qu'il vouloit abſolument que nous danſaſſions une fois enſemble devant le monde. Mon cher maître ne voulut pas le refuſer, & danſa enſuite avec mademoiſelle Darnford, qui, à mon avis, danſe plus ſavamment & avec plus d'art que moi, quoique la compagnie voulût que je l'emportaſſe ſur elle pour la taille & l'air aiſé.

Comme mon maître avoit été debout toute la nuit précédente, & que nous étions plus loin du logis que les autres, nous quittâmes la compagnie ſur les onze heures; mais ce ne fut pas ſans peine; car, étant tous voiſins, ils ne ſe propoſoient pas de quitter ſi-tôt la partie. Toutes les dames dirent qu'elles languiſſoient d'apprendre comment

se seroit passée l'entrevue de miladi Davers avec son frère.

Mon maître répondit, qu'il craignoit fort qu'il ne fallût plus songer à partir le lendemain pour le comté de Bedford, comme nous en avions eu l'intention; & que peut-être pourroit-il les recevoir tous.

Là-dessus nous prîmes congé, & nous nous acheminâmes vers le logis, où nous n'arrivâmes qu'après minuit. On nous dit que miladi Davers s'étoit couchée sur les onze heures, au désespoir de ce que nous n'étions pas de retour auparavant: mais moi j'en étois ravie.

Madame Jewkes nous dit que miladi s'étoit cruellement chagrinée de ce que je m'étois evadée de la sorte, & qu'elle avoit paru un peu inquiète de ce que je dirois de la manière dont elle m'avoit traitée. Elle demanda à madame Jewkes si elle croyoit que je fusse réellement mariée? & celle-ci lui répondant que oui, elle se mit en fureur, & lui dit: Sors d'ici, audacieuse femme; je ne saurois te souffrir; & ne t'avise pas de rentrer que je ne te rappelle. Tu as déjà été impertinente à mon égard une fois ou deux aujourd'hui, & tu ps à présent pire que jamais. La Jewkes répondit, qu'elle ne le lui auroit pas dit, si miladi ne lui en avoit fait la question; & qu'elle étoit au désespoir de lui avoir déplu.

A l'heure du souper, miladi Davers lui envoya dire de venir. J'ai une autre question à te faire, ma mie, lui dit-elle ; & réponds-moi oui, si tu l'oses. Quoi de plus bizarre ? Eh bien ! madame, répris la Jewkes, je répondrai non, avant que vous ayez parlé. Mon maître en rit en disant : Pauvre femme ! Là-dessus, elle l'appela insolente, & madame l'audacieuse, & lui dit : Retire-toi de devant mes yeux, femme impertinente ! Non, non, reviens un peu, & dis-moi si tu sais si la petite guenippe doit coucher ce soir avec mon frère ?

La Jewkes lui répliqua, qu'elle ne savoit que lui répondre, parce qu'elle l'avoit menacée, si elle disoit oui. Miladi lui dit à la fin qu'elle vouloit savoir à fond tout ce mystère d'iniquité ; qu'elle espéroit qu'ils n'auroient pas l'impudence de coucher ensemble, tandis qu'elle étoit dans la maison ; mais qu'elle jureroit bien qu'ils y avoient déjà couché.

Je veux, dit-elle, coucher cette nuit dans la chambre où je suis née ; ainsi, préparez-y mon lit. Comme nous y couchions nous-mêmes, madame Jewkes, après avoir un peu hésité, répondit que son maître y couchoit, & en avoit la clé. Je crois, ma mie, reprit miladi, que tu m'en donnes à garder. Il y couche en vérité, madame, lui dit la Jewkes ; & il a dans cette chambre quelques papiers, qu'il ne veut pas qu'on

voye ; car madame Jewkes nous dit, qu'elle avoit peur qu'elle ne la battît, ſi elle montoit en haut, & trouvoit la vérité du fait dans le mêlange de mes habits avec ceux de mon maître.

Je veux donc, dit miladi, coucher dans celle qu'on appelle la belle chambre ; & mon neveu couchera dans la petite chambre verte qui eſt à côté. Ton maître a-t-il auſſi les clés de celles-là ? Non, madame, reprit la Jewkes ; je vais ordonner qu'on la prépare pour miladi.

Et où repoſes-tu ta pouſſive corpulence, lui dit miladi ? Au ſecond, du côté du jardin, madame, répondit la Jewkes. Et où couche la petite coureuſe, continua-t-elle ? Quelquefois avec moi, reprit l'autre. Et quelquefois ſans doute avec ton vertueux maître, dit miladi ? Que réponds-tu à cela, ma commère ? Je ne dois pas parler, répliqua la Jewkes. Tu peux t'en aller, mon enfant, ajouta miladi ; mais tu m'as bien l'air d'une gardeuſe de ſemblables ſecrets ; & je garantis que tu feras de grand cœur proſpérer le métier. La pauvre madame Jewkes ! dit mon maître, en ſe tenant les côtés de rire.

Nous parlâmes de tout cela pendant que nous nous déshabillions. Miladi & ſa femme de chambre couchèrent enſemble dans la chambre que mon maître occupoit avant mon bonheur.

De grace, mon cher monſieur, dis-je à mon

maître, permettez que je m'enferme dans le cabinet dès que vous serez levé; & ne me faites point descendre, quoi qu'il arrive; car je tremble de voir miladi. Je m'occuperai à mon journal, tandis que j'ai la tête fraîchement chargée de toutes ces choses. Ne vous alarmez pas, ma chère, me dit-il; ne suis-je pas avec vous?

Madame Jewkes témoigna beaucoup de sensibilité pour ce que j'avois souffert dans le jour. Nous ne représenterons pas les choses au pis devant mon cher maître, lui dis-je, parce que nous n'avons garde d'aigrir là où nous voudrions réconcilier: mais, ajoutai-je, je vous suis très-obligée de votre zèle, & je vous en remercie. Je compte, madame Jewkes, qu'elle n'a pas battu votre maîtresse, dit mon maître? Pas beaucoup, reprit elle; mais je crois que j'ai sauvé ma maîtresse une fois. Cependant, ajouta-t-elle, c'est le jeune milord qui m'a le plus piquée. Oh! oh! madame Jewkes, dites-moi un peu comment il s'est comporté, dit mon maître. Quoique je ne puisse pas châtier ma sœur, qui est une femme, je puis le châtier, lui. Apprenez-moi donc quel rôle il a joué.

Rien, mon cher monsieur, lui dis-je, que de l'impertinence, s'il m'est permis d'en parler ainsi, & de la sottise qui m'a beaucoup irritée; mais, en récompense, je ne l'ai pas épargné; ainsi,

monſieur, il n'y a nul lieu à vous mettre en colère. Non, monſieur, ajouta la Jewkes, il n'y a rien de plus, je vous jure.

Comment s'eſt comportée ſa femme de chambre, continua mon maître ? Aſſez impertinemment auſſi, reprit la Jewkes, & comme les ſuivantes des dames ont coutume de le faire. Mais, interrompis-je, vous ſavez qu'elle m'a ſauvée une fois ou deux. Cela eſt bien vrai, madame, répondit la Jewkes ; & elle m'a dit à table, ajouta-t-elle, que vous étiez une charmante perſonne, & qu'elle n'avoit jamais vu votre pareille ; mais que vous aviez le cœur haut, & qu'elle étoit fâchée que vous euſſiez répondu ainſi à miladi, qui n'avoit de ſa vie ſupporté tant de contradiction. Je lui ai répondu, qu'à la place de madame, je l'aurois pris ſur un ton un peu plus haut, & que vous étiez la douceur même. A quoi elle m'a répliqué, qu'elle voyoit bien que j'étois gagnée.

Ce *MARDI* matin, ſixième jour de mon bonheur.

MON maître avoit dit à madame Jewkes qu'ayant été debout toute une nuit, il ne ſe lèveroit qu'entre huit & neuf : mais miladi ſachant qu'il ſe levoit d'ordinaire à ſix, ſe leva peu après

cette heure-là, & fit lever auſſi ſa ſuivante & ſon neveu, ayant dans la tête un projet extravagant, pour tâcher de découvrir ſi nous étions au lit enſemble. Environ ſur les ſix heures & demie, elle frappa à la porte de notre chambre.

Mon maître fut éveillé du bruit, & demanda qui étoit-là ? Ouvrez la porte, lui dit-elle ; ouvrez-la ſur l'inſtant. Ah ! mon cher monſieur, m'écriai-je, en me pendant à ſon cou, arrêtez, de grace, arrêtez ! Sauvez-moi, ſauvez-moi ! Ne craignez rien, Pamela, me dit-il. Je penſe, en vérité, que cette femme-là eſt folle.

Qui êtes-vous, cria-t-il tout haut ? Que voulez-vous ? Vous connoiſſez aſſez ma voix, lui dit-elle : je veux entrer. Au nom de dieu ! monſieur, lui criai-je, ne laiſſez pas entrer miladi. Ne vous effrayez pas, ma chère, me dit-il ; elle penſe que nous ne ſommes pas mariés, & que nous craignons d'être trouvés au lit enſemble. Je veux lui ouvrir ; mais elle n'approchera pas de ma chère.

Il ſortit auſſi-tôt du lit, mit quelques hardes, ſa robe de chambre & ſes pantouffles. Qui eſt-ce qui a l'audace de troubler ainſi mon repos, dit-il en ouvrant la porte ? Elle fut auſſi-tôt dans la chambre, je verrai votre iniquité, lui dit-elle, je la verrai. C'eſt en vain que vous penſez me la cacher. Et qu'ai-je à vous cacher ici, répliqua-t-il ? Comment oſez-vous mettre le pied chez moi,

Voyez, Rebecca, voyez et soyez témoin, voici ma Pamela.

S. Marillier Dir. — T. F. Borgnet Sc.

après le traitement que j'ai reçu de vous ? Je m'étois couvert la tête, & n'avois pas une jointure qui ne tremblât. Il apperçut sa suivante & son neveu dans la chambre, auxquels elle crioit à pleine tête : Soyez témoin, mon neveu, soyez témoin, Rebecca. La créature est actuellement dans son lit. D'abord, il n'avoit pas vu le neveu de miladi qui étoit aux pieds du lit. Qu'est-ce que cela veut dire, monsieur, lui dit-il ? Que venez-vous faire dans ma chambre ? Sortez-en au plus vîte. Le jeune homme ne se le fit pas dire deux fois.

Rebecca ! dit miladi ; Rebecca ! vous voyez que la créature est dans son lit. Je le vois, madame, reprit la suivante. Mon maître vint à moi, & dit : Voyez, Rebecca, voyez & soyez témoin. Voici ma Pamela. Mon cher ange, mon aimable enfant, me dit-il, ne craignez rien ; levez les yeux, & voyez la conduite frénétique que tient cette femme de qualité que voilà.

A ce mot, je mis le bout du nez hors du lit, & vis miladi, qui ne pouvant supporter cette raillerie, s'approcha de moi comme une furie. Méchant & abandonné mortel que tu es, frère indigne, oses-tu bien me braver de la sorte ? J'arracherai la créature hors de ton lit, à ton nez, & je vous traiterai l'un & l'autre comme vous le méritez.

A ce mot, il la prit dans ſes bras, comme s'il n'eût ſaiſi qu'une plume, & comme il la portoit hors de la chambre : Rebecca ! Rebecca ! s'écria-t-elle, aidez-moi ; Rebecca ! le miſérable va me jeter du haut en bas de l'eſcalier. Sa femme de chambre courut à lui, & lui dit : Pour l'amour de dieu, mon cher monſieur, ne faites aucune violence à ma maîtreſſe ; miladi a été malade toute la nuit.

Il la poſa doucement ſur une chaiſe dans la chambre où elle avoit couché : pour elle, la rage lui ôtoit la parole. Prenez ſoin de votre maîtreſſe, Rebecca, dit-il, & quand elle ſe ſera rendue plus digne de mes attentions, je la verrai : mais juſqu'à ce tems-là, je l'avertis, & vous auſſi, ſur les yeux de votre tête, de n'approcher pas de mon appartement. Il vint auſſi-tôt me retrouver, & par les paroles du monde les plus douces, il appaiſa mes craintes, & me permit d'aller écrire dans mon cabinet dès que mon épouvante ſeroit paſſée, & d'y reſter juſqu'à ce que tout fût plus calme. Il s'habilla ſur le champ, ſortit de la chambre & m'y laiſſa avec la liberté de la fermer après lui, ſelon mon bon plaiſir.

A l'heure du déjeûner, mon maître frappa du doigt à la porte. Je criai : Qui eſt là ? Moi, ma chère, reprit-il. Ah ! que j'ouvre la porte avec plaiſir, lui dis-je ! J'avois déjà beaucoup

écrit ; mais je mis mon papier de côté en courant à la porte. Je voulois la refermer encore lorſqu'il fut entré ; mais il me dit : Ne ſuis-je pas ici, ma chère ? banniſſez vos frayeurs. Voulez-vous deſcendre pour déjeûner, ajouta-t-il ? Oh ! non, mon cher monſieur, lui dis-je ; ayez la bonté de m'en diſpenſer. Je ne ſaurois, reprit-il, ſoutenir l'idée que la maîtreſſe de ma maiſon déjeûne dans ſon cabinet, pendant que je ſuis au logis, comme ſi elle n'oſoit deſcendre en bas. De grace, mon cher monſieur, lui dis-je, paſſez par-deſſus cela pour l'amour de moi, & que ce rafinement de votre bonté pour moi ne vous faſſe pas aigrir de plus en plus votre ſœur en me préſentant à ſes yeux. Je déjeûnerai donc ici avec vous, ma chère, ajouta-t-il. Je vous conjure encore, lui dis-je, de déjeûner avec votre ſœur. Ce ſeroit trop donner à ſon orgueil, répliqua-t-il, & j'aurois l'air de vous mépriſer ſi je le faiſois. En vérité, monſieur, lui dis-je, votre bonté pour moi eſt trop grande, pour avoir beſoin de m'être prouvée par ce charmant excès de délicateſſe. Obligez, de grace, miladi : elle eſt votre hôteſſe ; & pourquoi n'uſeriez-vous pas de la plus grande liberté avec la plus ſoumiſe de toutes les femmes ?

C'eſt une étrange femme, me dit-il ; elle me fait vraiment pitié ! Elle s'eſt jetée par ſes fureurs

dans un violent accès de colique, & ſa femme de chambre dit que ce n'eſt que de ce moment qu'elle eſt un peu mieux. Je compte, monſieur, interrompis-je, que quand vous l'avez portée dehors, vous ne lui avez fait aucun mal? Je l'aime trop pour cela, reprit-il. Je l'ai aſſiſe dans la chambre qu'elle avoit choiſie. Elle vient tout à l'heure de m'envoyer dire qu'elle ſeroit bienaiſe de me voir, & que je vinſſe déjeûner avec elle; ſans quoi, elle ne veut toucher à rien. Mais ſi ma chère épouſe le ſouhaite, j'inſiſterai qu'elle ſoit auſſi de la partie.

Non, non, mon cher monſieur, répondis-je, je ne me pardonnerois jamais de l'avoir fait. Quoiqu'en votre abſence j'aie cru devoir être un peu plus ſur le qui-vive avec miladi, à cauſe de l'honneur que vous m'avez fait; à préſent que je ſuis ſous vos yeux, je me jetterois volontiers à ſes genoux pour implorer ſa bonté. Si donc mon humilité portée au plus haut point peut lui plaire, de grace, monſieur, permettez-moi de la lui montrer.

Vous ne ferez rien d'indigne de ma femme, pour plaire à cette hautaine créature, me dit-il; Mais, comme je ne l'ai pas vue depuis que, ſelon elle, je l'ai traitée avec tant de barbarie, (car j'apprends qu'elle s'en plaint hautement, & qu'elle ne veut rien manger ſi je ne lui tiens compagnie,)

gnie,) je vous permettrai pour cette seule fois de déjeûner seule. Là-dessus, il se retira en me saluant, & pour plus de sûreté je refermai la porte après lui.

Madame Jewkes frappa peu après à ma porte. Qui est-là, lui dis-je? Ce n'est que moi, madame, reprit-elle; & j'ouvris. C'est une chose bien terrible, madame; me dit-elle, que vous soyez dans de si grandes transes dans votre propre maison! Elle m'apportoit du chocolat & une rôtie. Je lui demandai comment miladi se comportoit. Elle me répondit, que miladi n'avoit voulu souffrir auprès d'elle aucun autre domestique que sa femme de chambre, parce qu'elle ne vouloit pas qu'on entendît ce qu'elle avoit à dire; mais qu'elle croyoit que son maître avoit été très en colère contre le jeune milord, (c'est le titre qu'elle donnoit au neveu de miladi,) & qu'en passant près de la porte, elle avoit entendu mon maître lui dire sur le haut ton: J'espère, monsieur, que vous n'avez pas oublié ce qui convient au rang dont vous prétendez être, ou quelque chose d'approchant.

Vers une heure après midi, mon maître remonta. Voulez-vous descendre pour dîner quand je vous enverrai chercher, Pamela, me dit-il? Je dois obéir à tous vos ordres, repris-je; mais miladi ne sera pas bien-aise de me voir. Qu'im-

porte, me dit-il, qu'elle en ſoit bien-aiſe ou non? Je ne ſouffrirai jamais qu'elle preſcrive ſes inſolentes volontés à ma femme, & dans ſa propre maiſon. Je veux mortifier ſon orgueil, par ma tendreſſe pour vous, & je ne puis mieux y réuſſir qu'en l'en rendant témoin oculaire.

Mon très-cher monſieur, lui dis-je, je vous conjure de me laiſſer dîner ici ſeule. Vous ne ferez qu'irriter davantage miladi. Je lui ai aſſuré que nous étions mariés, interrompit-il. Elle en perd patience, & affecte de n'en vouloir rien croire. Eh bien, lui ai-je dit là-deſſus, je vous accorde ce que vous prétendez, & je ne ſuis point marié: mais dans ce cas, auſſi-bien que dans l'autre, de quoi vous mêlez-vous, je vous prie? Elle a grondé, ſupplié, ordonné, prié, & dans le peu d'heures qu'il y a que je ſuis abſent, m'a tour-à-tour béni & maudit plus de vingt fois. De mon côté, je l'ai tantôt careſſée, tantôt j'ai tempêté contr'elle, tantôt raiſonné, tantôt fait le diable à quatre; & finalement, je l'ai quittée, & j'ai été me promener une heure entière dans le jardin, pour calmer un peu mes eſprits, afin que vous ne viſſiez pas dans quel déſordre cette ſotte femme m'a mis; & je ne fais que de ſortir du jardin, parce que j'ai vu qu'elle y entroit.

Il achevoit à peine de parler, que je m'écriai: miladi! miladi! car je l'entendis parler dans la

chambre, & dire : mon frère ! mon frère ! un mot, s'il vous plaît, s'arrêtant près du cabinet où j'étois. Il sortit, & elle s'approcha de la fenêtre qui regarde sur le jardin. Il faut, lui dit-elle, que je sois bien sotte, de courir haut & bas dans la maison comme je fais, pour vous suivre, tandis que vous me fuyez & m'évitez de la sorte ! Vous, un frère ! Vous n'êtes qu'un barbare ! Se peut-il que la même mère nous ait mis au monde ?

Quoi ! reprit-il, vous m'accusez de tenir à votre égard une conduite que vous vous attirez ! N'est-il pas surprenant que vous preniez avec moi des libertés, dont la chère mère que vous venez de nommer ne vous a jamais donné l'exemple envers aucun de ses parens ? N'étoit-ce pas assez que vous prissiez à tâche de me traiter insolemment dans vos lettres, sans venir encore m'assaillir chez moi, sans venir insulter toute ma maison, & sans choisir tout exprès pour l'objet de vos violences une personne que je préfère à toute autre ?

Fort bien, reprit-elle ! c'est justement cette personne-là qui me tient au cœur ! Quoique je sois montée avec la résolution de garder mon sang-froid, & de vous faire des reproches de ce que vous me fuyez d'une manière si désobligeante, je ne saurois jeter patiemment les yeux sur ce lit dans lequel je suis née, & penser qu'il est

devenu la ſcène de vos iniquités avec une telle....

Taiſez-vous, lui cria-t-il, ſur les yeux de votre tête ! & ne donnez à cette chère enfant aucun nom indigne d'elle. Je vous l'ai déjà dit, vous ne connoiſſez pas l'excellence de ſon caractère ; & je vous prie de ne pas vous redonner les libertés que vous avez priſes là-bas.

Dieu me donne patience, dit-elle, en frappant du pied ! Montrer tant de mépris pour une ſœur qui vous aime ſi tendrement, & tant de tendreſſe pour une infame.....

Taiſez-vous encore une fois, dit-il en lui mettant la main ſur la bouche ; taiſez-vous. Vous ne connoiſſez pas la vertu de celle contre qui vous vous donnez tant de licences ; & je ne dois ni ne veux le ſouffrir.

Elle s'aſſit, ſe donna de l'air avec ſon éventail, & fondit tout-d'un-coup en larmes, exhalant ſon chagrin, ou plutôt ſa rage, en des ſanglots ſi redoublés, que le cœur me ſaignoit de les entendre. Pour moi, j'étois aſſiſe, & tremblois d'une étrange manière.

Il ſe promenoit par la chambre en grande colère. Miladi Davers, lui dit-il à la fin, permettez-moi de vous demander pourquoi il faut que vous veniez ainſi inſolemment me faire rendre compte de mes actions. Ne ſuis-je pas indépendant ? Ne ſuis-je pas d'âge à l'être ? N'ai-je pas

la liberté de faire ce qu'il me plaît ? Je voudrois qu'au lieu d'une femme & de ma sœur que vous êtes, quelque homme vivant, qui m'auroit touché de moins près qu'un père, eût l'audace de se donner la moitié des airs que vous avez pris. Que ne chargiez-vous de la maudite commission que vous rempliſſez votre lord Davers, qui a osé m'écrire une lettre qu'un homme bien né ne devoit jamais dicter, & qu'aucun homme bien né ne pouvoit jamais recevoir tranquillement : il auroit vu la différence !

Nous savons tous, reprit-elle, que depuis votre duel d'Italie, vous êtes devenu breteur, & que toutes vos allures sentent l'homicide autant que le libertin. Je vous le pardonne, reprit-il; car je n'ai aucun lieu de rougir du duel dont vous me parlez, ni de ce qui l'a causé, puisque je ne m'y suis engagé que pour sauver un ami; & j'endure cette attaque qui ne bute qu'à moi seul : mais gardez bien votre langue de s'émanciper trop sur le compte de ma Pamela !

Elle l'interrompit par un violent accès de rage. Si je souffre cela, s'écria-t-elle, je puis souffrir tout au monde ! O l'infame petite gueuse ! Sors d'ici, femme enragée que tu es, lui dit-il tout en fureur; sors au plus vîte de ma présence & de ma maison : je te renonce pour jamais : ne reparois jamais devant moi, & ne m'appelle jamais

ton frère. Il la prit en même-tems par la main pour la mettre dehors. Elle saisit les rideaux de la fenêtre, en disant qu'elle ne s'en iroit pas. Vous ne me mettrez pas ainsi honteusement hors de chez vous par force, en présence de cette malheureuse-là, pour la faire triompher de moi par vos manières barbares à mon égard.

Je ne considérai plus rien, & courant à mon cher maître, je me jetai à ses pieds comme il lui tenoit la main pour la faire sortir. Je vous conjure, mon cher monsieur, lui dis-je, qu'il ne se passe, pour l'amour de moi, aucune violence entre un si digne frère & une si digne sœur. Ma chère! ma très-chère dame, m'écriai-je en lui embrassant les genoux, excusez-moi & pardonnez la cause malheureuse de tout ce mal! Je supplie miladi à deux genoux de me recevoir en grace, & elle verra bientôt que je suis incapable de faire un triomphe de quoi que ce soit que de ses bontés pour moi.

Quoi! pécore, me dit-elle avec mépris, tu t'avises de demander des excuses pour moi! Est-ce à toi d'implorer mon pardon? & est-ce à toi qu'il faut que je doive l'avantage de n'être pas chassée violemment de la présence de mon frère? Retourne dans ton coin, misérable; retourne-s-y, te dis-je, de peur que ton amoureux ne me tue pour t'avoir foulée aux pieds.

Levez-vous, ma chère Pamela, me dit mon maître; levez-vous, chère ame de mon ame, & n'expoſez pas davantage un mérite ſi grand, à l'inſolent mépris de cette mégère. Là-deſſus, il me conduiſit à mon cabinet, où je m'aſſis, & fondis en larmes.

La femme de chambre de miladi monta, comme il venoit de me conduire à mon cabinet, & retournoit la trouver. Je vous demande mille excuſes, monſieur, lui dit-elle, de ma hardieſſe. M'eſt-il permis de venir parler à ma maîtreſſe. Oui, oui, mademoiſelle Worden, lui dit-il, vous pouvez entrer, & je vous prie d'amener votre maîtreſſe là bas avec vous, de peur que je n'oublie trop ce que je dois ou à ma ſœur ou à moi-même.

La manière violente & outrageante dont miladi traitoit ſon frère, me fit réfléchir alors, combien je l'avois échappé belle le jour d'auparavant, quoique traitée, me ſembloit-il, aſſez mal, en bonne conſcience.

Sa femme de chambre la ſupplia de deſcendre. Vois-tu bien ce lit, Rebecca, lui dit-elle? C'eſt le lit dans lequel je ſuis née; & c'eſt dans ce même lit que tu as vu ce matin, auſſi bien que moi, l'indigne Pamela, & ce mien frère que voilà, qui ne faiſoit que d'en ſortir.

Cela eſt vrai, lui dit-il, vous l'avez vu l'une &

l'autre, & je ſuis tout fier que vous l'ayez vu. C'eſt mon lit nuptial; & c'eſt une choſe abominable qu'il faille que vous veniez troubler ſi cruellement le bonheur dont je jouiſſois avant votre arrivée.

Jure-moi ſeulement, audacieux & malheureux que tu es, lui dit-elle, jure-moi que Pamela Andrews eſt réellement & de fait ta femme légitime, ſans ſuppoſition, ſans tromperie, ſans fourbe, ſans équivoque; & je ſais bien après cela ce que je ferai.

Je veux vous complaire une fois en ma vie, lui dit-il; & tout de ſuite il lui jura de la manière la plus ſolemnelle qu'il en étoit ainſi. Mais ne vous l'ai-je pas dit d'abord, ajouta-t-il?

Je ne ſaurois encore me réſoudre à vous croire, reprit-elle; car dans l'affaire particulière dont il s'agit, j'aimerois encore mieux avoir à vous appeler fourbe que ſot. Ne me provoquez pas davantage, ajouta-t-il; car ſi je m'oubliois autant que vous l'avez déja fait, vous n'auriez pas plus de frère en moi que je n'ai déjà de ſœur en vous.

Qui eſt-ce qui vous a mariés, ajouta-t-elle? c'eſt-là ce qu'il faut me dire. N'eſt-ce pas un procureur ſans pratique, en habit de miniſtre? Dites-moi la vérité au nez de la créature elle-même. Quand elle ſera déſabuſée, elle en ſaura mieux comment ſe conduire. Graces à dieu! diſois-je en moi-même, ce n'eſt pas là mon cas.

Non, non, reprit-il, & je vous dirai que je

bénis dieu de ce que j'eus le projet en horreur avant qu'il eût eu ſon exécution. C'eſt M. Williams qui nous a mariés. A ce compte, dit-elle..... Mais répondez-moi, je vous en ſupplie, à une ou deux queſtions de plus. Qui eſt-ce qui lui a ſervi de père? M. Péters le miniſtre, répondit mon maître. Et où s'eſt faite la cérémonie? Dans ma petite chapelle; & vous pouvez aller voir qu'on l'a miſe en bon ordre tout exprès.

A préſent, dit-elle, je commence à craindre qu'il n'en ſoit quelque choſe. Mais qui étoit préſent à la cérémonie? Il me ſemble, reprit-il, que j'ai l'air d'un franc ſot, en me laiſſant interroger ainſi par une inſolente ſœur. Mais, ſi vous le voulez ſavoir, madame Jewkes étoit préſente. Oh! l'appareilleuſe! s'écria-t-elle: & y avoit-il quelqu'autre avec elle? Oui, reprit-il, mon cœur & mon ame y étoient tout entiers.

Miſérable! s'écria-t-elle encore; & qu'auroient dit ton père & ta mère, s'ils avoient vécu juſqu'à préſent? J'aurois cru, lui dit-il, qu'il étoit de mon devoir de leur demander leur conſentement, mais non pas le vôtre, madame.

Je ſuppoſe, reprit miladi, que j'euſſe épouſé le palefrenier de mon père, qu'auriez-vous dit à cela? Je n'aurois jamais pu me comporter plus mal que vous l'avez fait, lui répliqua-t-il. Mais, ajouta-t-elle, n'auriez-vous pas penſé que je l'aurois mérité de reſte?

Quoi ! dit-il, votre orgueil ne vous laiſſe-t-il voir aucune différence dans le cas que vous poſez ? Aucune, reprit-elle. Quelle peut être la différence entre le fils d'un gueux épouſé par une dame, & la fille d'un gueux dont un gentilhomme fait ſa femme ?

Je vais donc vous l'apprendre, lui dit-il. La différence eſt qu'un homme ennoblit la femme qu'il prend, quelle qu'elle puiſſe être, & lui communique ſon rang, quel qu'il ſoit : mais une femme, pour qualifiée que vous la ſuppoſiez, ſe dégrade par un mariage ignoble, & de ſon rang deſcend à celui de l'homme auquel elle s'abaiſſe.

Lorſque la famille royale de Stuart s'allia dans la famille Hyde, qui, à la vérité, n'étoit baſſe que par comparaiſon, quelqu'un fit-il jamais difficulté d'appeler la dame alteſſe royale & ducheſſe d'York ? Et quelqu'un penſa-t-il jamais que ſes filles, la feu reine Marie & la reine Anne, en fuſſent moins du ſang royal pour cela ?

Quand le pair du royaume, dont la fortune eſt délabrée, va épouſer à la cité la fille d'un riche marchand, qu'il ſoit duc ou comte, il n'importe, ſon épouſe n'eſt-elle pas ennoblie auſſi-tôt par le choix qu'il fait d'elle ? & héſite-t-on jamais à lui donner les titres de miladi ducheſſe, ou de miladi comteſſe ?

Mais quand, au contraire, une comteſſe ou une

ducheſſe douairière s'abaiſſe juſqu'à épouſer un homme né dans l'obſcurité, ne ſe dégrade-t-elle pas alors? n'eſt-elle pas dégradée en réalité? & aucune ducheſſe ou comteſſe voudra-t-elle faire comparaiſon avec elle!

Or, je vous demande à préſent, miladi Davers, ſi vous ne voyez aucune différence entre mon mariage avec la favorite & digne fille de chambre de ma mère, douée d'un million de qualités excellentes, & de graces du corps & de l'eſprit qui relèveroient le plus haut rang; & votre mariage ſuppoſé avec un infame palefrenier, dont toute l'éducation, dont tout le train de vie & les relations ne ſauroient lui communiquer d'autre mérite que ce que lui en prête le goût honteux & bas de celle qui eſt aſſez indigne pour l'élever juſqu'à elle?

Oh! le malheureux! s'écria miladi; avec quel ſoin il cherche des excuſes pour pallier ſa baſſeſſe!

Une autre obſervation, miladi Davers, ajouta-t-il. Quand un duc épouſe une particulière, n'eſt-il pas toujours ſon chef, en devenant ſon mari? Mais quand une dame s'abaiſſe juſqu'à épouſer un palefrenier, ce palefrenier n'eſt-il pas ſon chef, en tant que ſon mari? & cette différence ne vous frappe-t-elle pas? Car où eſt la dame de qualité qui doive des égards à une autre dame, quand elle a fait un ſi indigne choix, & mis un palefrenier au-deſſus d'elle? Les dames qui daigneroient la regarder,

mettroient, en le faiſant, ce palefrenier au niveau d'elles-mêmes. Appelez cela pallier, ou tout ce qu'il vous plaira; mais ſi vous n'en voyez pas encore la différence, vous êtes aveugle, vous êtes un juge incapable de décider pour vous-même, & plus incapable encore de devenir mon cenſeur.

Je voudrois, lui dit-elle, que vous communiquaſſiez vos belles raiſons au public; elles deviendroient pour tous les jeunes gentilshommes qui les liroient, un encouragement admirable à ſe jeter à la tête de toutes les filles de chambre de leurs mères.

Nullement, miladi Davers, reprit-il, nullement. Car tout jeune gentilhomme qui attendra, pour en venir là, qu'il ait trouvé une perſonne comme ma Pamela, auſſi riche des beautés du corps & de l'eſprit, auſſi accomplie, & auſſi propre à orner le rang où il l'élèvera, ſera auſſi aiſément diſculpé que je le ſerai dans l'eſprit de tous ceux qui la verront, à moins qu'il n'y ait plus de caractères ſemblables à celui de miladi Davers, qu'il ne me paroît poſſible qu'il y en ait.

Vous dites donc, reprit-elle, que vous êtes actuellement & réellement marié, honnêtement, ou plutôt ſottement marié à cette ſalope?

Je ſuis, lui dit-il, actuellement & réellement marié à celle qu'il vous plaît d'appeler ainſi. Et pourquoi ne le ſerois-je pas, ſi j'en ai envie? Qui

eſt-ce qui a droit d'y trouver à redire ? à qui ai-je fait tort par-là ? n'ai-je pas des terres libres & indépendantes ? y a-t-il apparence que je puiſſe être redevable de quelque choſe à vous, ou à aucun de mes parens ? Et pourquoi, lorſque j'ai moi ſeul des biens à ſuffiſance, ferai-je difficulté de rendre également heureuſe une perſonne qui a tout ce qui me manque ? Car il faut vous dire qu'elle eſt mieux partagée en beauté, en vertu, en prudence, & même en généroſité, qu'aucune dame que j'aie vue de ma vie. Oui, miladi Davers, elle a toutes ces qualités naturellement ; elles ſont nées avec elle ; & quelques années d'éducation, avec ſon génie, l'ont menée plus loin que la vie entière de mille autres ne les a conduites.

Finiſſez, finiſſez, de grace, pauvre homme que vous êtes, lui dit-elle ; votre ſimplicité & votre foibleſſe me font mal au cœur. Vous êtes pire qu'un idolâtre ; vous vous êtes gravé une image que vous adorez ; vous vous proſternez devant l'ouvrage de vos propres mains ; & comme un autre Jéroboam, vous voudriez que chacun fléchît le genou devant votre idole.

Bravo ! miladi Davers ! s'écria mon maître. Toutes les fois que votre colère vous permet d'en venir à des traits d'eſprit, elle eſt preſque paſſée. Mais quoique j'idolâtre moi-même l'aimable perſonne à qui vous donnez ces beaux noms, je puis

vous assurer que je n'ai pas besoin que d'autres le fassent, & que je serois ravi que vous ne fussiez pas venue me tomber ainsi sur les bras, & interrompre le cours de notre bonheur mutuel.

A merveille, à merveille, frère obligeant & poli que vous êtes! Je vous promets bien qu'après cette visite je n'interromprai guère vos mutuelles félicités. Un tems qui fut, je vous ai cru l'ame d'un gentilhomme, & je tirois vanité d'avoir un frère; mais je dirai, comme à l'office des morts, *la poudre retourne à la poudre, & la boue à la boue!*

Cela est bien vrai, miladi Davers, reprit-il; & c'est-là qu'il nous faut enfin retourner tous. Vous, avec tout votre orgueil, & moi, avec tous mes biens, nous y viendrons tôt ou tard; & alors, où sera la distinction? permettez-moi de vous dire que si nous ne devenons meilleurs vous & moi, quoiqu'on ne puisse vous donner les titres de duelliste & de libertin dont vous m'honorez, cette aimable fille, que votre vanité & votre sottise regardent avec tant de mépris, sera placée dans un degré de gloire supérieur au nôtre, oui, infiniment supérieur; & que le juge infiniment juste donnera la préférence à qui elle sera dûe, sans aucun égard à la naissance ou à la fortune.

Voilà un sermon magnifique, s'écria-t-elle! Comment donc! mon frère est déjà devenu puri-

tain ! Voyez juſqu'où le mariage & la repentance peuvent amener un homme ! Je me réjouis en vérité de la métamorphoſe. Allons, dit-elle, en venant vers moi qui tremblois de la voir approcher, (mais ſon frère la ſuivit pour l'obſerver tandis que je me levois à ſon abord,) allons, donne-moi ta main, mademoiſelle Pamela, mademoiſelle Andrews, mademoiſelle..... comment dirai-je ? Tu as fait des miracles en peu de tems : tu as non-ſeulement fait un époux d'un débauché, mais encore d'un débauché un prédicateur. Mais cependant, ajouta-t-elle avec une colère ironique, & me tapotant le cou, prens garde, Pamela, prens garde que ta vanité ne commence quand la ſienne finit ; prens garde à ne te pas donner à toi-même le titre de ma ſœur.

- C'eſt, miladi Davers, lui dit-il, ce que j'eſpère qu'elle fera, lorſqu'elle aura pu vous ramener auſſi parfaitement de l'orgueil, qu'elle a ſu me ramener du libertinage.

- Madame Jewkes vint dans l'inſtant même nous avertir que le dîner étoit prêt. Allons, ma Pamela, dit mon cher maître, vous avez demandé tantôt qu'on vous diſpensât de venir déjeûner avec nous ; mais j'eſpère que pour le dîner vous nous donnerez votre compagnie à miladi Davers & à moi.

Comment oſez-vous m'inſulter de la ſorte, lui

dit miladi ? Comment, reprit-il, oſez-vous m'inſulter par votre conduite, dans ma propre maiſon, après que je vous ai dit & redit que j'étois marié ? Comment oſez-vous penſer à reſter ici un moment, & à refuſer en même-tems à ma femme les honneurs qui lui ſont dûs, en cette qualité ?

Bon dieu ! s'écria-t-elle, en ſe prenant le front avec la main, donne-moi patience !

Monſieur, mon cher monſieur, lui dis-je, diſpenſez-moi, de grace, de dîner avec vous ; ne chagrinez point miladi. Taiſez-vous, ma chère amie, reprit-il ; vous voyez déjà combien peu vous avez gagné par votre charmante complaiſance. Vous avez embraſſé ſes genoux, & l'inſolente qu'elle eſt, elle vous a menacée de vous fouler aux pieds. Elle vous demandera bientôt ſi elle doit être redevable de ſon pardon à votre interceſſion ; & c'eſt pourtant cela ſeul qui peut me porter à lui pardonner.

La pauvre dame ! elle ne put ſoutenir cela, & courut à ſa triſte femme de chambre, s'appuyant ſur ſon bras comme ſi elle eût été indiſpoſée. Aidez-moi, Rebecca, lui dit-elle, aidez-moi à deſcendre ! Quittons à l'inſtant cette maiſon, cette maudite maiſon, où je me plaiſois tant autrefois : dites à mes gens de tout préparer pour le départ ; & je la fuirai pour ne la revoir jamais, ni celui à qui elle appartient. En diſant

disant cela, elle descendit l'escalier dans la plus grande détresse du monde, & elle ordonna à ses domestiques de se préparer incessamment à partir.

Je vis mon maître dans une extrême agitation. De grace, monsieur, lui dis-je, suivez miladi & l'appaisez. Ce qu'elle en fait n'est que par tendresse pour vous. La pauvre femme! me dit-il, je souffre pour elle; mais puisque les choses en sont venues si avant, j'insiste absolument que vous descendiez: sans cela, son orgueil en prendra de nouvelles forces, & nous serons tous encore à recommencer.

Ah! mon cher monsieur, lui dis-je, au nom de dieu dispensez-moi pour cette seule fois de descendre à dîner. En vérité, ma chère, reprit-il, je n'en ferai rien. Quoi! sera-t-il dit que ma sœur fera craindre à ma femme de se mettre à ma table, & cela, moi présent? Non, j'en ai déjà trop enduré, & vous aussi: & je vous somme de descendre quand je vous enverrai chercher.

Il partit là-dessus, & voyant qu'il y étoit résolu, je n'osai contester. Je trouve en lui autant de grandeur que de bonté. J'ai souvent eu occasion de le remarquer; mais jamais tant que dans cette dispute avec sa sœur. Miladi mit ses gants vîte comme un éclair, & sa femme-de-chambre remplit un mouchoir de quelques menues hardes; car ses prin-

cipaux habits n'étoient pas encore dépaquetés. Son cocher attela, ſes laquais ſellèrent leurs chevaux, & elle paroiſſoit réſolue à partir : mais ſon neveu & M. Colbrand étoient allés faire un tour enſemble quelque part. Elle ne voulut pas entrer dans la maiſon, & s'aſſit, avec ſa femme-de-chambre à côté d'elle, ſur un ſiège qui étoit dans l'avant-cour. Après y avoir bien rongé ſon frein, elle dit enfin à Jacques, un de ſes laquais, de reſter pour accompagner ſon neveu, & qu'elle reprendroit le chemin du logis.

Madame Jewkes vint la trouver & lui demander ſi elle ne vouloit pas reſter à dîner ; qu'on alloit ſervir dans l'inſtant ? Non, dit-elle, cette maiſon me donne des indigeſtions : je la porte en vérité ſur les épaules. Faites ſeulement mes complimens à votre maître, & dites-lui que je ſouhaite qu'il ſoit plus heureux qu'il ne m'a rendue heureuſe.

Il m'avoit envoyé dire de deſcendre, & j'avois obéi, quoique bien à contre-cœur. Le couvert étoit mis dans la ſalle par la fenêtre de laquelle j'avois ſauté, & mon maître s'y promenoit en long & en large. Madame Jewkes entra, & lui demanda s'il ſouhaitoit qu'on ſervît, puiſque miladi ne vouloit pas entrer ? mais qu'elle l'avoit chargée de lui faire ſes complimens, & de lui dire qu'elle ſouhaitoit qu'il fût plus heureux qu'il ne l'avoit rendue heureuſe. En approchant de l'endroit de la ſalle

vers lequel elle étoit, il vit par la fenêtre que tout étoit prêt pour ſon départ. Il ſortit auſſitôt. Miladi Davers, lui dit-il, ſi je croyois que ma civilité ne fît pas ſur vous l'effet de vous endurcir plutôt que de vous toucher, je vous prierois d'entrer, & de permettre, au moins, que votre neveu & vos domeſtiques dînent avant que de partir. Elle ſe mit à pleurer, & tourna ſon viſage de l'autre côté, pour le lui cacher. Allons, ma ſœur, dit-il en lui prenant la main, laiſſez-vous perſuader d'entrer. Non, reprit-elle, ne me le demandez pas.... Je voudrois pouvoir vous haïr autant que vous me haïſſez! Vous le faites déja, lui dit-il, & plus encore, je vous jure; autrement vous ne me tourmenteriez pas de la ſorte. Allons, entrez, de grace. Ne me le demandez pas, lui dit-elle encore. Son neveu revint dans ce moment. Comment donc, madame, s'écria-t-il! j'eſpère que vous ne vous en irez pas avant d'avoir dîné. Non, mon neveu, reprit-elle, il faut que je m'en aille: je vois bien que je ſuis ici une hôteſſe importune, qui auroit bien fait de ne pas venir tomber ſur les bras du maître. Songez, lui dit ſon frère, au ſujet que vous m'avez donné de me ſervir de cette expreſſion. Vos violences ſont ici les ſeuls hôtes importuns & les ſeuls mal venus; écartez-les, & jamais ſœur n'aura été plus aimée par ſon frère. Ne me dites pas encore un autre mot ſemblable, je vous en prie, reprit-

elle : car je ſuis trop facile à vous pardonner, pour un ſeul mot d'amitié. Je vous en dirai cent, ma chère ſœur, interrompit-il, ou plutôt dix mille, s'ils peuvent être de quelqu'efficacité. Donnez-moi votre main, je vous prie, ajouta-t-il en l'embraſſant. Jean, dit-il tout de ſuite au cocher, remettez vos chevaux à l'écurie : malgré la colère de votre maîtreſſe contre moi, vous êtes tous auſſi bien venus dans ma maiſon qu'en aucune auberge où vous puiſſiez vous arrêter. Allons, monſieur H**, donnez la main à votre chère tante ; car elle ne voudra pas me permettre d'avoir cet honneur.

Elle ne put y tenir plus long-tems. Je vous le permettrai, lui dit-elle, en lui donnant ſa main & le baiſant, & vous me conduirez où il vous plaira. Ne penſez pourtant pas, ajouta-t-elle, que je puiſſe vous pardonner. Il la conduiſit ainſi dans la ſalle où j'étois. Comment donc ! dit-elle, me ramenez-vous ici pour être avec cette créature ? C'eſt ma femme, ma chère ſœur, reprit-il avec émotion ; & ſi vous ne voulez pas l'aimer, du moins, pour l'amour de vous-même, n'oubliez pas avec elle la plus commune civilité.

Mais, madame, lui dit ſon neveu, puiſque votre frère avoue ſon mariage, nous ne devons pas, comme il dit fort bien, oublier la plus commune civilité. Permettez-moi, monſieur, ajouta-t-il, de vous féliciter. Je vous remercie, lui dit mon maître.

Et puis-je,..... continua le jeune-homme, en me montrant & me regardant ſans en dire davantage. Oui, monſieur, reprit-il. Là-deſſus il me ſalua très-poliment. Sur mon dieu, madame, me dit-il, je ne ſavois hier rien de tout ceci; & ſi j'ai commis une faute, je vous en demande pardon.

Tu es un bonnaſſe nigaud, lui dit miladi; tu aurois pu te diſpenſer de ce ridicule cérémonial, juſqu'à ce que je te l'euſſe permis. Mais, ma tante, lui dit-il, s'ils ſont actuellement mariés, la choſe eſt ſans retour, & nous ne devons pas mettre la diviſion entre le mari & la femme.

Mais, mon frère, interrompit-elle, penſez-vous que je me mettrai à table à côté de cette créature?... De grace, miladi Davers, point de noms de mépris! Je vous dis & vous jure qu'elle eſt très-réellement ma femme; & je ſerois un coquin ſi je ſouffrois qu'on la maltraitât. Je ſuis ſon unique protecteur; & ſi vous le lui permettez, elle vous aimera & vous honorera toute ſa vie. Je le ferai, je vous jure, madame, lui dis-je avec tranſport!

Je ne puis ni ne veux m'aſſeoir à table avec elle, reprit miladi: j'eſpère, Pamela, ajouta-t-elle, que tu ne t'imagines pas que je le ferai. En vérité, madame, lui dis-je, ſi votre cher frère veut bien me le permettre, je ſerai derrière votre chaiſe tout le tems que vous dînerez, pour vous montrer la vénération que j'ai pour vous, comme ſœur de mon gé-

néreux protecteur. Voyez, lui dit-il, ſi ſa nouvelle condition l'a changée. Mais je ne ſaurois ſouffrir qu'elle ſe conduiſe d'une manière indigne de ma femme; & je compte bien auſſi que ma ſœur ne s'y attend pas.

S'il faut que je reſte, reprit-elle, qu'elle ſorte de la ſalle. En vérité, ma tante, lui dit ſon parent, vous n'y penſez pas, vous avez grand tort en l'état où ſont les choſes. Non, madame, lui dit mon maître, cela ne ſe peut: mais ſi vous le voulez abſolument, nous aurons deux tables: vous & votre neveu ſerez à l'une, & mon épouſe & moi nous ſerons à l'autre: & vous verrez alors quel air votre pointillerie hors de ſaiſon vous donnera. Elle parut irréſolue. Il la plaça à table comme on apportoit le premier ſervice qui étoit du poiſſon. Où oſeras-tu t'aſſeoir, me dit-elle? Voudrois-tu point encore que je te donnaſſe le haut bout, ma drôleſſe? Allons, allons, dit mon maître, j'aurai bientôt écarté cette difficulté; & là-deſſus, il s'aſſit à côté de miladi au haut bout de la table, & me mit à ſa gauche. Pardon, ma chère, me dit-il, excuſez-moi pour cette fois. Quelle maudite complaiſance vous avez, lui dit-elle, pour une pareille!..... Paix, ma ſœur, s'écria-t-il, paix; je vous en prie: je ne ſouffrirai jamais qu'on en parle ſur un ton auſſi indiſcret; c'eſt bien aſſez que j'entre ainſi en compoſition avec vous, pour

ſatisfaire à votre caprice violent & mal ſéant.

Allons, monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant au neveu, mettez-vous auprès de votre chère tante. Rebecca, dit celle-ci, puiſqu'il le faut, aſſeyez-vous ici, auprès de Pamela; nous irons tous de pair à compagnon. Du meilleur de mon ame! reprit mon maître: j'honore tellement tout le ſexe, que ſi j'avois été le maître de la mode, je n'aurois jamais voulu que la moindre de celles qui en ſont, ſe fût tenue debout, moi étant aſſis. Mademoiſelle Worden, aſſeyez-vous, je vous prie. Monſieur, reprit la ſuivante, j'eſpère que je ne m'oublierai pas juſques-là.

Miladi ſe mit à rêver, & levant enſuite les mains au ciel, elle s'écria: Bon dieu! que deviendra ce monde à la fin? Rien que de très-excellent, reprit mon maître, pourvu que les eſprits comme celui de miladi Davers veuillent ſeulement en ſuivre les règles. Vous donnerai-je un peu de cette carpe, ma ſœur? Servez votre bien-aimée, lui dit-elle. Cela eſt obligeant, reprit-il, & voilà ce qui s'appelle une bonne ſœur: allons, ma chère, que je vous ſerve, puiſque miladi Davers le ſouhaite. Fort bien, dit miladi, parfaitement bien! Et elle s'aſſit en même-tems de côté, comme pour détourner ſes yeux de deſſus moi.

A quoi bon tout cela, ma chère tante, dit le neveu, puiſque c'en eſt fait; que nous vous voyons

vous embraſſer de bonne amitié, je vous prie. Tais-toi, ſot, lui dit-elle; as-tu ſitôt changé de ton depuis hier? Je penſe, interrompit mon maître, qu'hier on n'a pas eu l'audace d'inſulter ma femme dans ſa maiſon? A ce mot, miladi lui donna un bon coup ſur l'épaule. Voilà pour vous, monſieur mon impudent de frère, lui dit-elle; voilà pour vous apprendre à dire ma femme, & ſa maiſon. Elle parut à moitié effrayée de ce qu'elle venoit de faire; mais lui, de la meilleure humeur du monde, la baiſa, & lui dit: Grand-merci, ma ſœur, grand-merci. Il y a vraiment un aſſez bon nombre d'années que je n'avois reçu un coup de vous.

Je meure! monſieur, dit le neveu, vous êtes bien bon de le prendre comme cela. Miladi eſt la meilleure perſonne du monde; mais j'en ai reçu, moi qui vous parle, plus d'un bon ſoufflet.

Je ne l'avalerai pourtant pas ſi bonnement non plus, dit mon maître, ſi vous ne m'aſſurez que vous l'avez vu en faire autant à milord Davers.

Doucement, de grace, mon cher monſieur, lui dis-je, en lui marchant ſur le pied; doucement, je vous prie. Quoi! s'écria-t-elle, cette créature prie qu'on ne m'inſulte pas! s'il n'a pas aſſez de ſavoir-vivre pour s'empêcher de m'outrager, je ne veux pas, pécore que tu es, t'être redevable de ce qu'il s'en abſtient.

Quoi ! dit mon maître en mettant du poiſſon ſur ſon aſſiette, miladi Davers ſe ſert du mot d'inſulte ! Allons, que je vous voye manger quelque choſe, & je vous pardonne. En vérité, ajouta-t-il en lui mettant un couteau dans une main & une fourchette dans l'autre, je ne ſaurois ſouffrir qu'on ait de ſemblables enfances pour des riens. J'en meurs de honte, je vous jure. Elle porta à ſa bouche un petit morceau, qu'elle remit auſſi-tôt ſur ſon aſſiette. Je ne ſaurois manger, dit-elle; je ne ſaurois avaler; il n'y a pas moyen; il vaudroit autant m'étouffer. Mon maître avoit défendu à ſes laquais d'entrer, de peur qu'ils ne viſſent la ſcène à laquelle il s'attendoit. Il ſe leva de table, & lui verſa un verre de vin que le neveu & la femme de chambre ſe mirent à même de lui donner. Pendant ce tems-là, ſa chaiſe demeurant vacante entre miladi & moi; audacieuſe que tu es, me dit-elle en ſe tournant de mon côté, oſes-tu bien t'aſſeoir à côté de moi? Pourquoi ne te lèves-tu pas, pour prendre le verre des mains de celui qui t'appartient?

Ne vous levez pas, ma chère, me dit-il, je vous ſervirai l'une & l'autre. Je me levai cependant; car je craignois un bon ſoufflet; & je le priai de me permettre de ſervir miladi. C'eſt ce que vous ferez, reprit-il, quand elle ſera d'humeur à le recevoir comme il faut. Buvez, de gra-

ce, ma sœur, lui dit-il avec un verre en main; peut-être mangerez-vous après cela un petit morceau. Me l'offrez-vous pour m'insulter, lui dit-elle? Non assurément, répliqua-t-il, je ne le fais que pour vous exciter à manger; car vous allez devenir malade d'inanition.

Dieu vous pardonne la manière dont vous m'avez traitée aujourd'hui, malheureux que vous êtes, lui dit-elle en prenant le verre! Vous aviez coutume d'en agir toujours comme dans ce moment, & j'ai vu le tems que vous m'aimiez; mais les choses ont bien changé; & pour qui? bon dieu! Aussi, cela me chagrine. Elle pleuroit si abondamment en disant cela, qu'il lui fallut quitter le verre.

On ne sauroit avoir un plus grand tort que vous, lui dit-il. Vous ne me traitez ni comme frère, ni comme gentilhomme. Je vous aimerois autant que jamais, si vous ne vous y opposiez pas. Mais au lieu de cette femme d'esprit & de bon sens, de cette femme aimable que ma sœur m'a paru autrefois, vous vous comportez en véritable enfant. Allons, ajouta-t-il, en lui tenant le verre sur les lèvres, souffrez qu'un frère que vous avez aimé jadis, vous persuade de boire ce verre de vin. Elle le but pour lors. Bon dieu! s'écria-t-il en la baisant, comme la colère défigure les plus belles ames! Vous avez bien perdu de

ces agrémens dont ma sœur étoit si richement pourvue. Laissez-vous persuader d'être encore ma sœur, & de vous calmer un peu. Miladi Davers est naturellement une femme charmante, & n'a pas moins l'air d'une dame, que son cher frère peut avoir celui d'un homme bien né.

Là-dessus il se rassit entre nous deux, & lorsque le second service entra : Qu'Abraham, dit-il, vienne ici & nous serve. Je lui marchai encore sur le pied ; mais il n'en tint nul compte ; & je vis bientôt qu'il avoit raison : car miladi commença à se reconnoître, & ne se comporta pas la moitié si mal devant les domestiques, qu'elle l'avoit fait auparavant : elle se servit elle-même d'un air assez libre ; mais de tems en tems il lui échappoit malgré elle un profond soupir & un sanglot. Elle demanda un verre du même vin qu'elle avoit bu auparavant. Vous en servirai-je encore, miladi Davers, dit-il en se levant ? & tout de suite il alla au buffet, & lui en remplit un verre. En vérité, lui dit-elle, j'aime à être caressée par mon frère. A votre santé, mon frère.

Ma chère, me dit mon maître avec beaucoup de tendresse, à présent que je suis debout, je vais vous en verser aussi : il faut servir les deux sœurs de même. Comment l'entendez-vous, lui dit-elle en regardant le domestique de manière à montrer qu'il la tenoit un peu en échec ? Ne montrez de-

vant mes domeſtiques aucun mépris pour une perſonne que j'ai avec tant de juſtice rendu leur maîtreſſe, lui dit-il tout bas. Conſidérez qu'il n'y a pas moyen d'en revenir. Et c'eſt préciſément ce qui me tue, reprit-elle.

Il me donna un verre de vin : A la ſanté de miladi Davers, lui dis-je en me tenant debout. Cela ne te réuſſira pas, dit-elle tout bas en ſe penchant vers moi : elle alloit ajouter pécore, ou ma drôleſſe, ou quelqu'autre épithète ſemblable : mais, mon maître voyant qu'Abraham la regardoit, & qu'elle avoit les yeux rouges & enflés ; en vérité, ma ſœur, lui dit-il, à votre place, je ne m'en tourmenterois pas. De quoi ? reprit-elle, de quoi ? De ce que, dit-il en s'aſſeyant, milord Davers ne vient pas ici comme il vous l'avoit promis. Cela ne vous réuſſira pas non plus, malheureux que vous êtes, lui répliqua-t-elle en le frappant ſur l'épaule. Sans doute, ajouta-t-il, qu'une dame de bon ſens & de mérite, comme vous, s'affligeroit de ſe voir négligée, ſi cela étoit vrai : mais je jurerois bien que milord vous aime autant que vous l'aimez ; & vous ne ſavez pas ce qui peut être arrivé.

Voilà de vos artifices ordinaires, reprit-elle en ſecouant la tête : & il y a de quoi s'étonner, qu'avec toute votre ruſe vous vous ſoyez ainſi laiſſé attraper. Qui ? milord Davers attrapé, lui dit-il ?

non, non, il aura plus d'eſprit que cela : mais je n'avois point encore oui dire que vous fuſſiez jalouſe ; ni vous n'avez aucun ſujet de le croire à préſent, lui dit-elle. Mon ami, ajouta-t-elle en s'adreſſant au laquais, vous n'avez que faire de reſter, ma femme de chambre nous ſervira ce qu'il nous faut. Non, non, dit mon maître, qu'il reſte & nous ſerve : Abraham, donnez-moi un verre de vin. Allons, ma ſœur, je vous porte la ſanté de milord Davers, & j'eſpère qu'il aura ſoin de bien cacher ſon jeu. Vous êtes bien provoquant, mon frère, lui dit-elle : je voudrois que vous fuſſiez auſſi bon que milord Davers. Ne portez pas vos railleries trop loin, je vous en avertis. Eh bien, eh bien, dit mon maître, j'avoue que la corde eſt délicate à toucher, & je finis.

Par ces aimables ménagemens, le dîner ſe paſſa mieux que je ne l'avois eſpéré. Quand les domeſtiques ſe furent retirés, miladi Davers, lui dit-il en demeurant toujours entre nous deux, j'ai une demande à vous faire ; il s'agit de me dire, ſi vous voulez m'accompagner juſques dans le comté de Bedford. Mon intention étoit de partir demain. Mais, je différerai volontiers, ſi vous voulez venir avec moi.

Et ta femme, comme tu l'appelles, ira-t-elle avec toi, notre ami, reprit miladi ? Oui, vrai-

ment, ma chère petite Quakreſſe (*) de ſœur, dit-il en lui prenant la main, & en ſouriant. Et voudrois-tu, continua-t-elle, que je fuſſe en parade avec elle ſur la route? Hem! Et que je fuſſe là pour orner ſon cortége? Hem! Dis-moi, je t'en prie, notre très-cher, comment tu règlerois cela, ſi j'étois d'humeur à faire tout ce que tu voudrois?

Vous êtes toujours, ma chère petite ſœur, impertinente, lui dit-il en l'embraſſant, & la baiſant; & quoi que vous en diſiez, il faut que je vous aime. Je vous dirai donc, puiſque vous me le demandez, comment je réglerai cela. Vous irez, vous & ma Pamela, ... Retranchez ce *ma*, je vous en prie, ſi vous voulez que je demeure aſſiſe en patience. C'eſt ce que je ne ſaurois faire, lui dit-il. Vous irez, vous & ma Pamela, enſemble dans votre carroſſe coupé, ſi vous le voulez bien; & alors elle paroîtra faire partie de votre cortége; & nous irons, votre neveu & moi, tantôt à cheval, & tantôt dans ma berline avec votre femme de chambre.

Cela ſeroit-il de ton goût, ma mie, me dit-

(*) Les Quakers en Angleterre ſont une ſecte de chrétiens fanatiques, qui, par principe de religion, tutoient tout le monde, ſans jamais employer le mot de *vous*.

elle ? Oui, madame, répondis-je, ſi miladi ne croyoit pas que ce fût un trop grand honneur pour moi. Oui, reprit-elle ; mais miladi penſe que ce ſeroit un trop grand honneur pour toi.

Toutes réflexions faites, interrompit-il, il ne faut pas non plus que cela ſoit ; car à moins que vous ne lui donniez la main pour entrer dans votre carroſſe, on prendra ma femme pour votre ſuivante, & cela ne ſeroit pas de mon goût. Et cela ſeroit peut-être la ſeule choſe, reprit-elle, qui pourroit m'engager à la ſouffrir à mes côtés dans mon carroſſe. Mais achevez. Eh bien, eh bien, continua-t-il, quand nous ſerions arrivés au logis, nous inviterions milord Davers à venir nous trouver, & à paſſer un mois ou deux avec nous.

Après. Et s'il y venoit, que ferions-nous ? Comme je ſais, lui dit-il, que vous avez le goût bon, je vous prierois de donner vos avis à Pamela ſur quelques échantillons que j'attends de Londres pour des habits. Provoquant mortel que tu es ! s'écria-t-elle ; dieu veuille que je ne joue pas des mains avant qu'il ſoit peu. Je ne dis pas cela pour vous irriter, reprit-il, & cela ne doit pas vous irriter non plus : mais, quand je vous dis que je ſuis marié, ne s'enſuit-il pas qu'il nous faut des habits neufs ?

As-tu encore beaucoup de ces choſes obligeantes à me dire, mon ami, lui répondit-elle ? Si

vous voulez, ajouta-t-il, nous honorer de votre compagnie à l'égliſe, lorſque nous y paroîtrons pour la première fois (*), je vous ferai un préſent qui vaudra bien la peine que vous l'acceptiez. Miſérable que tu es! lui dit-elle; tiens, duſſé-je en mourir, il faut que je me ſatisfaſſe. Et là-deſſus elle alloit lui allonger un grand coup; mais il lui retint la main. En vérité, ma chère tante, lui dit ſon neveu, je ne vous comprends pas. Eſt-ce que toutes ces choſes-là ne s'en vont pas ſans dire?

Je demandai la permiſſion de me retirer; & comme je ſortois, mon cher maître s'écria en me montrant, c'eſt-là ce qui s'appelle une belle perſonne, voyez cette taille dégagée & cet aimable maintien! Ah! miladi Davers, ſi vous étiez homme, vous en ſeriez auſſi fou que moi. Oui-da, dit cette méchante dame, mais ce ſeroit pour en faire ma gueuſe, & non pas ma femme. Je me retournai, à ce diſcours. En vérité, madame, lui dis-je, vous êtes bien cruelle! & des meſſieurs peuvent bien s'émanciper à une mauvaiſe conduite, quand des dames d'honneur en viennent à tenir un pareil langage! Si votre cher frère, ajou-

(*) En Angleterre, l'uſage eſt que les gens de quelque conſidération paroiſſent en pompe à l'égliſe, le premier dimanche d'après leur mariage.

tai-je

tai-je en fondant en larmes, n'étoit pas le plus généreux de tous les hommes, votre crédit ſur ſon eſprit me rendroit infiniment malheureuſe.

Raſſure-toi, ma mie, me dit-elle, raſſure-toi : je vois de reſte que tu le captiveras auſſi long-tems qu'aucune autre. La pauvre Sara Godfroy n'a jamais été la moitié ſi bien dans ſes bonnes graces que toi !

Demeurez, ma Pamela, s'écria-t-il tout en fureur, demeurez, vous dis-je : vous venez d'entendre deux exécrables accuſations contre moi. Je vous aime avec une affection ſi ſincère, qu'il faut abſolument que je diſe quelque choſe en ma faveur devant cette malicieuſe accuſatrice, ſi je ne veux pas que vous penſiez que votre incomparable vertu eſt devenue pour toujours la proie du plus grand des ſcélérats.

Le neveu parut inquiet, & blâma beaucoup ſa tante. Je revins ſur mes pas, & tremblois tout en marchant. Il me fit aſſeoir, & me prenant la main : Ma chère, me dit-il, j'ai déja été accuſé d'être duelliſte, & l'on m'accuſe à préſent d'être un débauché d'un autre ordre ! Au tems paſſé, je n'aurois pas été ſi touché de ces imputations que je le ſuis à préſent, que je ſouhaiterois de convaincre peu à peu tout le monde, par la conformité de ma conduite avec vos vertus, de la force que votre

exemple a ſur moi. Mais voici en deux mots ſur quoi eſt fondée la première accuſation.

J'avois un ami, lequel fut lâchement attaqué par des coupe-jarrets, loués pour l'aſſaſſiner par un italien titré, qui, comme bien d'autres perſonnages d'un haut rang, n'avoit ni cœur ni honneur. J'eus le bonheur, étant à Padoue, de déſarmer un de ces coquins en défendant mon ami, & de lui faire avouer qui étoit celui qui l'avoit mis en œuvre. J'avoue que je fis un défi à ce dernier. Nous nous rencontrâmes à Sienne, & il mourut un mois après d'une fièvre qui, je crois, ne fut pas occaſionnée par les légères bleſſures qu'il avoit reçues de moi. Je fus cependant obligé de quitter l'Italie plutôt que je ne me le propoſois, à cauſe de ſes parens qui étoient en grand nombre, & qui me regardoient comme la cauſe de ſa mort. Je les appaiſai dans la ſuite, par une lettre que je leur écrivis d'Inſpruck, pour les informer de la lâcheté du défunt. Cela les empêcha de me ſuivre à Munich, comme ils en avoient l'intention. Voilà, ajouta-t-il, la cauſe d'une des charitables inſinuations qui auroient pu alarmer votre délicateſſe, en vous laiſſant penſer que vous étiez mariée à un meurtrier. L'autre.... De grace, mon frère, lui dit-elle, n'allez pas plus avant: ſi vous le faites, ce n'eſt pas moi qui vous y force. Elle ſaura tout, s'écria-t-il,

& je défie les traits les plus envenimés de votre malice.

Lorſque j'étois au collège, j'avois accès chez une veuve qui me recevoit fort bien. Elle avoit pluſieurs filles, mais très-peu de bien à leur donner. La ruſée vieille me fit amorcer par l'une d'elles, (& c'étoit en vérité une bonne & digne fille,) pour m'engager à l'épouſer; & cela uniquement en vue des biens dont je devois hériter. Dans ce deſſein, elle fit naître pluſieurs occaſions de nous rencontrer l'un l'autre, & de nous laiſſer ſeuls. J'étois mineur alors; & la jeune demoiſelle, qui n'avoit pas l'ame de moitié ſi artificieuſe que ſa mère, ſe rendit à mes pourſuites avant que le projet de cette femme pût venir à maturité, & par-là le ruina entièrement. Cette perſonne, ma Pamela, eſt la Sara Godfroy, dont la malicieuſe femme que voici a fait mention dans les vues du monde les plus mauvaiſes. De toutes les autres licences que je puis m'être données, (car je me ſuis peut-être émancipé à quelques-unes de plus, dont on vous auroit ſans doute informée, comme de celle-ci, ſi on les avoit ſues,) je demande à dieu de ne m'en accorder le pardon que juſqu'au temps où, réveillant ſa vengeance par des offenſes du même ordre, je me rendrai infiniment injuſte envers ma Pamela.

A préſent, ma chère, ajouta-t-il, vous pouvez vous retirer, car ma très-digne ſœur a dit tout le

mal qu'elle ſavoit de moi ; mal dont je vous aurois informée moi-même dans quelqu'occaſion où j'aurois pu vous convaincre qu'il étoit pour moi un ſujet de chagrin & non de vanité : car je n'aime pas à être cru meilleur que je ne ſuis. J'eſpère ſeulement que depuis l'heure où je me ſuis dévoué à tant de vertus juſqu'à celle de ma mort, ma conduite ſera parfaitement irréprochable.

Ce diſcours, & la manière noble dont ce cher mortel venoit d'avouer ſes fautes & en marquer ſon repentir, émut terriblement miladi. Un torrent de larmes ſortit tout-à-coup de ſes yeux. Pamela, me dit-elle, ne vous en allez pas ſi-tôt, je vous en conjure. La paſſion m'a menée beaucoup trop loin, en vérité : il faut abſolument que vous reſtiez pour me voir lui demander pardon, ajouta-t-elle en venant à moi & me prenant la main. Elle prit tout de ſuite la ſienne : mais, à mon grand regret, (car je ſouffrois de voir ſouffrir miladi,) il lui échappa avec violence, ſortit de la ſalle, & gagna le jardin dans une rage qui me fit trembler. Miladi s'aſſit, appuya ſa tête contre mon ſein, & me baigna le cou de ſes larmes en me tenant les mains. Je pleurai par compagnie. Son neveu ſe promenoit en long & en large dans une inquiétude affreuſe. Il ſortit enſuite, & revint nous dire que M. B... avoit donné ordre qu'on mît les chevaux à ſon carroſſe coupé, & qu'il ne vouloit pas que perſonne lui parlât. Où

eſt-il, dit miladi? Il ſe promène dans le jardin juſqu'à ce que le carroſſe ſoit prêt, reprit le neveu.

Il eſt vrai, dit-elle, & je l'avoue, j'ai été trop loin : j'étois enſorcelée. A préſent, continua-t-elle, il va, lui qui prétend que je ſuis ſi méchante, il va être un an entier ſans me pardonner. Car il faut vous dire, Pamela, que ſi jamais vous l'offenſez, vous ne l'appaiſerez pas aiſément. Toute chagrine que j'étois, je me délectois à voir miladi ſi bonne envers moi. Voulez-vous, me dit-elle, vous haſarder à l'aller trouver avec moi? Oſerez-vous ſuivre un lion dans ſa retraite? Je vous accompagnerai par-tout où vous me l'ordonnerez, répondis-je. Vraiment, ma mie..... Pamela, je veux dire, tu es très-bonne dans le fond, me dit miladi. Je t'aurois aimée autant que feu ma mère t'aimoit.... ſi.... Mais c'en eſt fait à préſent. En vérité, ma Pamela, vous n'auriez pas dû épouſer mon frère. Mais, allons, je l'aime & ne puis m'en empêcher : tâchons de le trouver; il ne m'en traitera pas moins comme un chien. Je n'aurois pas dû l'irriter juſqu'à ce point là : car toutes les fois que cela m'eſt arrivé, j'ai toujours été la partie ſouffrante. Il ſait que je l'aime!

Miladi me parla de la ſorte, en s'appuyant ſur mon bras, & entra dans le jardin. Je le vis encore dans une agitation & dans un déſordre affreux. Il prit un autre chemin pour nous éviter. Mon

frère, mon frère, lui cria-t-elle, permettez que je vous parle ! Un mot seulement ! Comme nous le suivions rapidement, & que nous le touchions de fort près : Je vous prie, lui dit-il, de ne m'accabler pas davantage de vos folies & de votre violence ; j'en ai beaucoup trop enduré ; & je vous promets bien que de plus d'un an..... Paix ! lui cria-t-elle, point de vœux ; je vous en conjure ; car je ne sais que trop bien par expérience, que, si vous en faites, vous ne les violerez pas. Vous voyez, lui dit-elle, que j'en suis venue jusqu'à prier Pamela de me servir de médiatrice : cela vous appaisera sans doute, ou rien ne le pourra faire.

En vérité, reprit-il, je ne veux voir aucune de vous deux dans la situation où je me trouve : laissez-moi seul avec moi-même ; je ne prétends pas être persécuté de la sorte. Et il s'éloignoit toujours. Mais, lui dit-elle, je ne vous demande qu'un mot..... Si vous me pardonnez, je vous pardonnerai ? Quoi ! lui dit ce cher époux d'un air fier & indigné, que me pardonnerez-vous ? Elle vit qu'il étoit trop réellement en colère, pour lui nommer son mariage comme une chose qui demandoit qu'elle lui pardonnât : je vous pardonnerai, lui cria-t-elle, tout le mauvais traitement que j'ai reçu de vous aujourd'hui.

Un mot & qui serve, ma sœur, lui dit-il : je vous souhaite de tout mon cœur tout le bien pos-

ſible : mais ayons, je vous prie, dorénavant notre tranquillité mutuelle aſſez à cœur, pour ne jamais nous revoir l'un l'autre. Jamais, lui dit-elle..... & pouvez-vous bien le ſouhaiter, frère barbare ? le pouvez-vous ? Je le puis & le ferai, reprit-il. Je n'ai d'autre parti à prendre qu'à dérober pour toujours à votre vue, non un frère, mais un meurtrier & un ſcélérat indigne de vous appartenir : laiſſez-moi me renfermer & faire pénitence de mes crimes paſſés : ce ſera du moins une pénitence, où je ne ſerai pas troublé par une accuſatrice auſſi violente que vous.

Pamela, me dit-il d'un ton qui me fit trembler, comment oſez-vous me ſuivre ſans ma permiſſion, quand vous me voyez dans une agitation ſi terrible ? A l'avenir, lorſque j'aurai l'ame ainſi émue, ne m'approchez jamais que je ne vous envoie chercher.

Mon cher monſieur, m'écriai-je.... Laiſſez-moi, interrompit-il. Je vais dans ce moment partir pour le comté de Bedford. Quoi ! ſans moi, monſieur, lui dis-je ?..... De grace, qu'ai-je fait ? Vous avez fait la cour à ma furie de ſœur que voilà : vous la lui avez faite avec une baſſeſſe indigne de ma femme ; & je n'aimerai pas à vous voir que je ne me ſois remis de l'affreuſe émotion où je ſuis à préſent. Mais Colbrand vous accompagnera avec deux autres de mes domeſtiques ; & madame Jewkes vous

ſervira pendant une partie du chemin. J'eſpère que vous me trouverez mieux diſpoſé à vous recevoir-là, que je ne le ſuis ici à me ſéparer de vous.

Si je ne m'étois pas flattée, qu'il en affectoit une partie pour intimider miladi, je crois que je n'y aurois jamais réſiſté. J'en fus cependant pénétrée juſqu'au fond de l'ame; car je vis bien qu'il étoit tout de bon en colère.

J'appréhendois aſſez, me dit miladi, qu'il ne fût irrité contre vous, auſſi-bien que contre moi; car je ſavois de reſte combien ſes violences ſont déraiſonnables, quand il fait tant que de s'y livrer. Quoi! lui dit-elle, pas un ſeul mot? Si vous ne voulez pas me pardonner, pardonnez du moins à Pamela; car elle ne vous a offenſé que par ſa bonté pour moi, & à mon inſtante prière. Pour moi je vais partir ſur le champ, comme j'allois le faire, ſi vous ne m'en aviez point empêchée.

Je vous en ai empêchée par tendreſſe, lui dit-il; mais vous m'en avez puni, en me frappant au cœur par pure haine. Quant à ma Pamela, je ſais qu'excepté l'inſtant où je vous parle, je ne ſaurois être en colère contr'elle. J'exige donc d'elle, de ne jamais me voir en pareille occaſion, juſqu'à ce que je puiſſe la voir moi-même dans la ſituation d'eſprit où il convient que je ſois, lorſqu'une perſonne auſſi aimable qu'elle m'approche. C'eſt

pour cela ſeul, ma chère, me dit-il, que je vous conjure de me laiſſer pour le préſent.

Mais, monſieur, lui dis-je, faut-il que je vous quitte, & que je vous laiſſe aller ſans moi dans le comté de Bedford? Ah! mon cher monſieur, comment le pourrois-je? Vous pouvez, dit miladi, vous en aller tous deux enſemble demain comme vous l'aviez projeté, & moi je partirai cette après-dînée; & puiſqu'il n'y a pas moyen d'obtenir mon pardon, je tâcherai d'oublier que j'ai un frère au monde.

M'eſt-il permis, monſieur, lui dis-je, de vous conjurer de tranſporter ſur moi toute votre colère, & de vous réconcilier avec votre chère ſœur? Préſomptueuſe Pamela! reprit-il d'un ton qui m'épouvanta, as-tu donc le courage ſi ferme, & te ſens-tu aſſez forte pour ſupporter une diſgrace, que ton affection & ta tendreſſe m'ont toujours fait croire que tu voudrois éviter par-deſſus toutes choſes? Sors donc de ma préſence, me dit-il, en me prenant la main & la jetant en quelque ſorte loin de lui; ſors-en, & réfléchis à loiſir ſur ce que tu viens de me dire.

J'étois ſi effrayée (car je vis pour le coup que mes dernières paroles l'avoient offenſé,) que je me jetai à ſes genoux comme il s'éloignoit de moi, & lui criai: De grace, monſieur, pardonnez-moi; vous voyez que je ne ſuis pas aſſez cou-

rageuſe pour ſoutenir votre diſgrace. J'étois prête à m'évanouir en diſant cela.

Pardonnez ſeulement à Pamela, lui dit ſa ſœur; c'eſt tout ce que je vous demande. Vous allez la mettre aux abois. Vous porterez votre colère autant au-delà des bornes que je l'ai fait moi-même. Je n'ai pas beſoin, reprit-il, de vous dire combien je l'aime : mais il ne faut pas qu'elle me vienne importuner & me pourſuivre dans des occaſions comme celle-ci. Mon intention étoit, lorſque j'aurois pu calmer par ma raiſon l'agitation où vous m'aviez jeté par votre violence, d'entrer dans la maiſon & de prendre congé de vous deux avec la bienſéance qui convient à un mari & à un frère; mais elle eſt venue à moi ſans mon ordre; & il faut qu'elle eſſuye les ſuites d'une violence qui, quand elle eſt une fois émue, connoît auſſi peu de bornes que la vôtre.

Si je ne vous avois pas aimé, lui dit-elle, autant qu'une ſœur ait jamais aimé ſon frère, je ne vous aurois pas jeté dans un ſi grand trouble. Et moi, reprit-il, ſi je ne vous avois pas aimée plus tendrement que vous n'étiez réſolue de le mériter, je ne me foucierois de rien de ce que vous pourriez dire : mais après l'hiſtoire du duel, dont vous n'auriez fait aucune mention ſi vous n'aviez pas ſu que je n'y penſois jamais ſans chagrin, ce ſecond brocard ſur le compte de la

pauvre Sara Godfroy eſt un trait de baſſeſſe & de malice, qui, je le ſens, me donne la force de vous renier pour ma ſœur.

En vérité, lui dit-elle, je ſuis convaincue de mon tort. J'en ſuis très-ſincèrement honteuſe. Rien n'eſt plus petit, plus bas, & plus indigne de votre ſœur, que ce que vous me reprochez; & c'eſt pour cela même que je m'abaiſſe juſqu'à vous ſuivre comme je fais pour vous demander pardon, & même juſqu'à me choiſir pour médiatrice auprès de vous, une perſonne qui me paroiſſoit avoir quelque crédit ſur votre eſprit, à en juger par les ſentimens que vous faiſiez profeſſion d'avoir pour elle; ſentimens dont, je penſe, vous n'avez fait tant de parade, que dans l'unique vue de m'inſulter.

Je ne me ſoucie pas de ce que vous penſez, reprit-il; après la baſſeſſe dont vous vous êtes rendue coupable, je ne puis vous regarder qu'en pitié: car en vérité vous avez beaucoup perdu de mon eſtime.

J'ai tout lieu de le croire, dit-elle. Mais tranquilliſez-vous, je vais partir à l'inſtant. Ainſi donc, mon frère, permettez-moi de vous donner ce nom encore une fois: adieu. Adieu donc, Pamela, ajouta-t-elle, en ſe tournant vers moi, & me baiſant les larmes aux yeux.

Je n'oſois haſarder un mot de plus: mais

comme miladi lui tournoit le dos pour s'en aller : Votre ſexe eſt bien le diable, lui dit-il ! de quelle manière étrange vous ſavez mettre hors des gonds, calmer, & tourner comme il vous plaît, nous autres pauvres girouettes d'hommes ! *Je n'ai pu tenir contre votre dernier & tendre adieu à ma Pamela.* Embraſſez-vous l'une l'autre encore une fois, & je ſuis plus content que jamais. Il prit alors nos deux mains & les joignit. Miladi me baiſa derechef ayant les larmes aux yeux auſſi-bien que moi : & lui nous embraſſa & nous baiſa l'une après l'autre de grande affection. Voilà, dit-il avec tranſport, les deux plus chères créatures que j'aie dans le monde ! Dieu veuille les bénir !

Eh bien ! lui dit-elle, vous me pardonnez donc entièrement ma foibleſſe au ſujet de Sara ?..... Oubliez-la pour jamais, interrompit-il bruſquement, & ſans lui laiſſer achever le nom. Je vous pardonne auſſi, ma Pamela, me dit-il, pourvu qu'il ne vous arrive plus de tenir mon indignation pour auſſi peu de choſe que vous venez de le faire.

Elle n'a jamais tenu votre indignation pour peu de choſe, lui dit miladi : mais, plus elle l'a trouvée cruelle, & plus je dois lui tenir compte d'avoir dit qu'elle la ſupporteroit plutôt que le chagrin de nous voir irréconciliables. N'importe, reprit-il ; c'étoit chez elle une abſence d'eſprit ou un mépris, au moins implicite, que ma délica-

teſſe ne pouvoit pardonner à ſon cœur. Car, cela n'avoit-il pas l'air d'une préſomption, qui lui donnoit le courage de ſoutenir mon indignation, ſur la certitude tacite de me ramener toujours, quand bon lui ſembleroit ? Je puis cependant l'aſſurer que, tout violent qu'eſt mon amour pour elle, la choſe ne ſera pas toujours en ſa diſpoſition, lorſqu'elle m'aura fâché volontairement.

Pamela, me dit miladi, je vous réponds bien que vous avez ici en mon frère un véritable gentilhomme ; & vous pouvez en attendre tout le traitement que ce titre, joint à ſon bon ſens naturel & à ſon éducation, vous garantira toujours de ſa part. Mais, ſi vous l'offenſez, dieu vous ſoit en aide, mon enfant ! Vous voyez ce qui m'en arrive à moi pauvrette !..... Encore ne l'ai-je jamais vu pardonner ſitôt.

Je me promets bien, lui dis-je, d'apporter tous mes ſoins pour l'éviter : car mon épouvante m'a miſe toute hors de moi, & j'avois commis la faute avant que de ſavoir où j'étois.

Cet orage fut ainſi heureuſement diſſipé, & miladi entièrement vaincue & pacifiée.

Quand nous ſortîmes du jardin, nous vîmes le carroſſe tout prêt. En vérité, ma ſœur, lui dit-il, j'aurois infailliblement décampé pour mon autre maiſon, ſi les choſes n'avoient pas pris un ſi heureux tour. Au lieu de cela, nous irons, vous

& moi, prendre l'air, ſi vous le voulez : & je vous prie, ma chère, ajouta-t-il, en s'adreſſant à moi, d'ordonner à madame Jewkes de nous faire ſouper à huit heures : nous vous rejoindrons vers ce tems-là.

Monſieur, dit-il au neveu, voulez-vous monter à cheval & nous eſcorter ? Très-volontiers, reprit-il ; je ſuis ravi juſqu'au fond de mon ame de vous voir tous ſi bons amis.

Mon cher ſeigneur & maître conduiſit donc miladi juſqu'au carroſſe ; ſon neveu & un laquais les ſuivirent au galop, & je montai dans mon cabinet pour y ruminer ſur tout cela. La ſotte créature que je ſuis ! je ne puis me tirer de la tête cette pauvre Sara Godfroy. Avec quelle rapidité le nom & la qualité de femme nous donnent des privilèges par rapport à nos intérêts perſonnels ! Il me ſemble pourtant que je ſerois bien-aiſe d'en ſavoir plus long ſur ſon compte ; car, n'eſt-il pas étonnant que moi, qui ai paſſé pluſieurs années dans la famille, je n'en aie pas eu le moindre vent ? Mais j'étois ſi conſtamment avec ma maîtreſſe que je n'en ai jamais oui parler, & j'aſſurerois bien qu'elle n'en a jamais rien ſu ; autrement elle me l'auroit dit.

Je n'oſerois le queſtionner ſur le compte de cette pauvre demoiſelle, & ſerois pourtant bien-aiſe de ſavoir ce qu'elle eſt devenue, ſi elle eſt

vivante, & ſi cet amour a eu des ſuites. J'en entendrai peut-être parler amplement avant qu'il ſoit peu, & j'eſpère qu'aucune ſcène fâcheuſe n'en fournira l'occaſion.

Quant à l'autre malheureuſe affaire, je ſais qu'on en a parlé; que dans ſes voyages, & longtems avant qu'on m'eût priſe dans la famille, il avoit eu une ou deux querelles; que dans ſa plus grande jeuneſſe il s'étoit toujours fait remarquer pour ſon courage, & qu'il paſſe pour une très-bonne épée. Dieu veuille qu'il ne ſoit jamais obligé d'en faire uſage; & qu'il puiſſe toujours ſe conſerver en honneur & en ſûreté!

Sur les ſept heures, mon maître m'envoya dire qu'il me prioit de ne point l'attendre à ſouper, parce qu'on les avoit obligés, lui, miladi, & ſon neveu, de reſter à ſouper chez miladi Jones, & que miladi Darnford, & la famille de M. Péters, avoient promis de venir les y rencontrer. J'étois d'autant plus ravie qu'ils ne m'euſſent point envoyé chercher, que j'eſpérois que ces aimables familles étant toutes de mes amis, ne manqueroient pas de me confirmer dans les bonnes graces de miladi Davers. De ſorte que je continuai mes écrits d'arrache-pied.

Ils furent de retour environ ſur les onze heures. Je ne faiſois pour lors que deſcendre, m'étant fatiguée à force d'écrire, & j'étois aſſiſe &

cauſois avec madame Jewkes & mademoiſelle Worden, que j'avois fait aſſeoir malgré elles.

Elles ſe mirent vis-à-vis de moi; & mademoiſelle Worden me demanda pardon, non ſans beaucoup de confuſion, du rôle qu'elle avoit joué contre moi; diſant qu'on lui avoit repréſenté les choſes bien différemment; qu'elle étoit très-éloignée de penſer que je fuſſe mariée, & que ce fût envers la dame du logis qu'elle ſe comportoit ſi impoliment.

Je lui dis que je n'étois offenſée de rien de ce qu'elle avoit fait; que je lui pardonnois de grand cœur; que j'eſpérois que ma nouvelle condition ne me feroit point oublier d'en agir convenablement envers un chacun; mais que, pour l'honneur du gentilhomme qui m'y avoit ſi généreuſement élevée, je devois tâcher de me comporter d'une manière qui n'en fut pas indigne.

Madame Jewkes me dit que ma ſituation me fourniſſoit d'amples occaſions de faire connoître l'excellence de mon naturel; que j'avois pu lui pardonner des offenſes, dont en ſon particulier elle devoit toute ſa vie faire l'aveu avec confuſion.

Madame Jewkes, lui dis-je, les humains ne ſavent comment ſe comporter, quand leurs volontés dépendent de celles de leurs ſupérieurs, & j'ai toujours cru qu'il falloit diſtinguer entre les

actes

actes de pure malice & ceux d'une obéiſſance implicite. On doit cependant ſavoir diſcerner ce qui eſt juſte de ce qui ne l'eſt pas ; & les grands eux-mêmes, quoique fâchés pour le moment de ce qu'on leur déſobéit, n'en auront dans la ſuite que meilleure opinion d'une perſonne qui leur aura réſiſté dans leurs ordres illégitimes.

Ceci parut faire un peu de peine à madame Jewkes : j'ajoutai que j'en parlois ſur-tout d'après ma propre expérience ; pouvant dire, comme elle ne l'ignoroit pas, que les menaces & les tentations ne m'avoient point manqué, & que ſi j'euſſe cédé aux unes, ou que je me fuſſe laiſſé intimider par les autres, je ne ſerois jamais devenue ce que je ſuis.

Ah ! madame, répondit la Jewkes, je n'ai jamais connu votre égal : je trouve votre humeur encore plus douce depuis le jour heureux de votre mariage, qu'elle ne l'étoit auparavant ; & on diroit même que vous êtes devenue plus humble depuis ce tems-là.

On peut, lui dis-je, vous en donner une très-bonne raiſon. Je me croyois en danger, je regardois tous ceux qui m'entouroient comme autant d'ennemis ; & avec cette diſpoſition, il étoit impoſſible que je ne fuſſe pas d'une humeur chagrine, inquiète & ſoupçonneuſe. Mais, mon cher époux m'ayant délivrée de la cauſe de mes inquié-

tudes, & m'ayant rendue parfaitement heureuſe, j'aurois été très-blâmable, ſi je n'avois pas montré une ame tranquille & contente, & une humeur propre à me concilier, s'il ſe peut en même-tems, le reſpect & l'affection de tout le monde; d'autant plus que ce ne ſera que juſtifier en quelque ſorte l'honneur que j'avois reçu; parce que moins je me ferai d'ennemis, plus j'engagerai un chacun à penſer que mon cher bienfaiteur en a eu moins de tort en s'abaiſſant comme il a fait.

Cette manière de parler leur plut infiniment à toutes deux : elles m'en complimentèrent beaucoup, & ſouhaitèrent que je fuſſe toujours auſſi heureuſe, qu'elles diſoient que j'en étois digne.

Nous en étions là-deſſus, lorſque mon maître, ſa ſœur, & ſon neveu entrèrent. Ils rapportoient tous une humeur ſi charmante, que j'en devins comme une nouvelle créature. Les deux femmes vouloient ſe retirer; mais mon maître s'y oppoſa. Mademoiſelle Worden, madame Jewkes, reſtez, je vous en prie, leur dit-il; je vous parlerai tout à l'heure. Eh bien, mon cher amour, ajouta-t-il en venant à moi & me baiſant, je me flatte que je n'ai point abuſé de votre patience, en m'abſentant de vous plus long-tems que nous ne nous l'étions propoſé. Mais cette abſence n'a pas été à votre déſavantage; car quoique nous n'ayons pas

joui de votre compagnie, nous n'avons parlé absolument que de vous.

Miladi s'approcha auſſi de moi : En vérité, mon enfant, me dit-elle, vous avez été l'unique ſujet de toutes nos converſations. Je ne ſais pas comment cela s'eſt fait ; mais vous avez rendu deux ou trois bonnes familles du voiſinage auſſi parfaitement vos admirateurs que votre ami que voici.

Pamela, ajouta mon maître, ma ſœur a entendu vos louanges ſortir à la fois d'une douzaine de bouches, & les a entendues avec plus de plaiſir que ſon cœur ne lui permettroit à préſent de l'exprimer.

Les bonnes graces de la chère miladi Davers, lui dis-je, & la continuation des vôtres, me rendroient plus fière que celles de tout le reſte du monde enſemble.

Mon enfant, me dit-elle, les cœurs hautains ne s'humilient pas tout-à-coup : mon frère que voilà a pourtant fait deſcendre le mien de bien des degrés plus bas que je ne l'ai jamais connu : mais je puis vous aſſurer que je vous ſouhaite tout le bonheur du monde avec lui ; & là-deſſus elle me baiſa.

Vous m'obligez pour jamais, ma chère dame, m'écriai-je. Je vais à préſent me croire parfaitement heureuſe : il ne me manquoit que cela pour

me rendre telle ; & j'eſpère que je pourrai toujours ; & dans tous les inſtans de ma vie, vous faire voir combien votre bonté me remplit de reſpect & de gratitude.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je ne vous tiendrai pas compagnie lorſque vous paroîtrez à l'égliſe pour la première fois. Que votre mérite perſonnel vous faſſe de tous vos voiſins du comté de Bedford, d'auſſi bons amis qu'il vous en a fait ici de ceux du comté de Lincoln ; & vous n'aurez alors aucun beſoin de mon ſoutien, ni de celui d'aucun autre.

C'eſt à préſent mon tour, madame, dit ſon neveu en me ſaluant. Je vous ſouhaite du fond de mon ame un parfait bonheur. Par tout ce que j'ai vu & par tout ce que j'ai entendu, je veux mourir ſi je ne penſe que vous n'avez rencontré que ce que vous méritiez : toute la compagnie que nous venons de quitter en dit autant. Pardonnez-moi, je vous prie, mon extravagante conduite à votre égard.

Monſieur, lui dis-je, je vous remercie de votre gracieux compliment ; & j'eſpère que je conſidérerai toujours, comme je le dois, un ſi proche parent de milord & de miladi Davers.

Parbleu, Rebecca, dit-il à la ſuivante de miladi, je penſe que vous avez auſſi quelques pardons à demander : car nous avons tous eu tort d'obliger madame de ſauter par la fenêtre, comme elle a

fait; nous ne nous imaginions guère que nous la forcions à s'enfuir de chez elle.

Tu en dis toujours trop ou trop peu, lui dit miladi.

J'ai été traitée depuis votre départ avec tant de bonté & de condeſcendance, répondit mademoiſelle Worden, que je vous ai prévenu, monſieur, en demandant pardon pour moi-même.

Miladi cauſa une demi-heure avec moi, & me conta que ſon frère lui avoit fait faire une promenade charmante, & l'avoit enchantée par ſes bonnes manières; qu'il l'avoit confirmée dans l'opinion avantageuſe qu'elle avoit commencé de concevoir de mon caractère, & de mes manières diſcrètes & obligeantes. Mais, continua-t-elle, il m'a menée rendre viſite à mes anciens voiſins, chez leſquels nous ne voulions pas reſter. Miladi Jones étant la plus proche, nous l'avons été voir la première, & elle a raſſemblé le reſte de la compagnie. Ils étoient tous ſi empreſſés à vous louer, que je m'en ſuis ſentie humiliée au dernier point. J'étois en vérité comme Saül au milieu des prophètes.

Vous pouvez bien juger, mes chers parens, que ce diſcours me fit un plaiſir infini, & que je ne manquai pas d'y répondre comme il falloit.

Lorſque miladi prit congé de moi pour aller au lit: Je vous ſouhaite le bon ſoir de tout mon cœur, me dit-elle, & à votre cher mari. Quand je

ſuis rentrée, je vous ai baiſée pour la forme ; mais à préſent je vous baiſe pour plus que la forme, & vous pouvez m'en croire.

Réjouiſſez-vous avec moi, mes chers parens, de cet heureux changement, dont je redoutois tant le contraire. C'étoit l'unique ſujet de chagrin qui me reſtât. Pauvre Sarra Godfroy! Je voudrois bien ſavoir ce qu'elle eſt devenue, la pauvre fille! je ſerois charmée qu'il ſe portât de lui-même à m'en reparler. Ce n'eſt pas qu'elle me cauſe autrement de l'inquiétude : ſi cela étoit, vous ne manqueriez pas de dire que je ſuis un peu impertinente.

Lorſque nous montâmes à notre chambre, mon maître & moi, il me rendit compte de la peine qu'il s'étoit donnée avec ſa chère ſœur, comme il l'appeloit, & de toutes les choſes obligeantes que les bons amis avoient dites ſur mon compte. Il me dit qu'il avoit remarqué que ſa ſœur, après un certain tems, lui avoit paru moins fâchée de les entendre parler de moi ſur ce ton qu'elle ne l'étoit auparavant, n'ayant d'abord voulu permettre à aucun d'eux de parler de moi comme de ſa femme ; mais que ma ſanté ayant été propoſée comme celle de ſon épouſe, elle la lui avoit portée elle-même en lui diſant : Allons, mon frère, à votre Pamela. Je ne ſais pas au reſte comment je me tirerai de cette affaire-là avec la comteſſe*** & les deux jeunes dames, lorſqu'elles viendront me rendre vi-

ſite. (C'étoit entr'une de celles-ci & ſon frère, que miladi avoit eu ſi à cœur de faire un mariage.) Je ſais, ajouta-t-elle, que miladi Eliſabeth (*) m'en raillera vivement; & vous ſavez auſſi, mon frère, qu'elle ne manque ni d'eſprit ni de talent pour la ſatyre. J'eſpère, reprit-il, que miladi Eliſabeth, ſi jamais elle s'engage, trouvera un mari meilleur que je ne l'aurois jamais été pour elle : car je crois, en bonne conſcience, que j'en aurois à peine fait un ſupportable avec toute autre femme que ma Pamela.

Il ajouta qu'on l'avoit raillé ſur ſon humeur altière; que tous avoient dit qu'ils voyoient bien qu'il ſeroit le plus excellent des maris avec la femme qu'il avoit; mais qu'infailliblement il en faudroit remercier ma douceur plutôt que ſa complaiſance; car, dit mademoiſelle Darnford, lorſque miladi la retint, il étoit ſi en colère de ſon ſuppoſé manque d'égards pour lui, quoiqu'il ne lui eût qu'inſinué l'envie qu'il avoit de la trouver chez nous, qu'elle nous faiſoit, à ma ſœur & à moi, beaucoup plus de pitié que d'envie.

Oui, oui, dit miladi, il tranche beaucoup trop

(*) En Angleterre on donne le titre de miladi à toutes les filles de duc, de marquis, & de comte, en ajoutant à ce titre le nom de baptême de chacune, & enſuite le nom de famille, pour les diſtinguer.

du ſultan, & ne ſauroit, ni n'a jamais ſu endurer qu'on le trompât dans ſes eſpérances.

En vérité, miladi Davers, lui répondit-il, vous devriez critiquer mes allures moins qu'aucune perſonne du monde; car j'en ai terriblement enduré de votre part, avant que d'être du tout fâché contre vous.

Cela eſt vrai, reprit-elle; mais après que j'ai eu paſſé un peu les bornes, comme j'avoue l'avoir fait, vous ſavez, monſieur l'impertinent, que vous me l'avez fait payer aſſez cher: oui! vous le ſavez. Et la pauvre enfant auſſi, ajouta-t-elle, que j'avois priſe avec moi pour me ſervir de médiatrice, tant il m'avoit humiliée, il l'a traitée d'une manière qui m'a fait ſaigner le cœur pour l'amour d'elle: mais je ſais qu'une partie de cela étoit un ſtratagême, pour me donner meilleure opinion d'elle.

En vérité, ma ſœur, lui dit-il, il n'y entroit guère de ce que vous dites; car dans ce moment-là je ne m'embarraſſois nullement de ce que vous penſiez, & ma complaiſance n'auroit pas été juſqu'à donner un ſcheling pour votre bonne ou mauvaiſe opinion d'elle ou de moi. J'avoue qu'après vos provocations, il me fâchoit d'être pourſuivi par l'une ou l'autre de vous deux; & il faut qu'elle apprenne par-là à ne jamais m'approcher quand je ſuis dans ces belles humeurs, qui ſeront auſſi rares que faire ſe pourra: car ſi on me laiſſe ſeul, je reviens tou-

jours à moi-même après un certain tems, & je ſuis fâché des effets violens d'un tempérament ſi ſemblable à celui de ma chère ſœur que voilà. C'eſt pour cette raiſon que tant que cela me dure, je ne me ſoucie pas d'avoir un grand nombre de témoins de mon emportement; ſur-tout, parce que chacun deſdits témoins, ſoit qu'il le mérite ou non, comme vous le voyez dans le cas de ma Pamela, doit néceſſairement en ſouffrir, s'il s'aviſe de venir dans mon chemin ſans en être requis.

Il me répéta encore la même leçon, & y inſiſta fortement, avouant que, pour ce ſeul moment-là, il avoit très-ſérieuſement été en colère contre moi, quoiqu'il l'eût été encore plus contre lui-même dans la ſuite, de ce qu'il s'étoit livré à ce mouvement. Mais, ma chère Pamela, ajouta-t-il, lorſque vous avez ſouhaité de tranſporter toute mon indignation ſur vous-même, c'étoit me braver tellement par l'idée de votre mérite, comme ſi ma colère devoit bientôt lui céder, s'ils venoient à être en concurrence; ou c'étoit en tenir ſi peu de compte, que j'en étois très-ſincèrement fâché: car, ajouta-t-il, je ne ſaurois ſouffrir que, dans quelque occaſion que ce ſoit, vous ſouhaitiez jamais que je ſois en colère contre vous, ou que vous ne regardiez pas mon indignation comme le plus grand malheur qui puiſſe vous arriver.

Mais, monſieur, repris-je, vous ſavez que ce

que j'en ai fait, n'étoit que pour tâcher de vous réconcilier avec miladi; &, comme elle l'a elle-même très-bien observé, c'étoit lui témoigner une considération extraordinaire. Cela est vrai, me répondit-il; mais n'ayez jamais la pensée de lui faire un compliment, ou à quelqu'autre que ce soit, à mes dépens. D'ailleurs, elle s'étoit comportée envers moi d'une manière si insupportable, que je commençois à penser que vous vous étiez trop abaissée, & plus que je ne devois permettre à ma femme de le faire. Or, je ne saurois supporter les actions basses dans qui que ce soit, mais sur-tout dans une personne que j'aime; & comme elle en avoit commis une qui l'étoit souverainement, je l'aurois plus volontiers désavouée pour ma sœur dans ce moment-là, que je ne me serois réconcilié avec elle.

J'espère, monsieur, lui dis-je, que je me comporterai toujours de manière à ne vous pas désobliger volontairement à l'avenir. Je m'en flatte d'autant plus, que je sais que je n'aurai besoin que de connoître votre bon plaisir, pour m'y conformer en tout. Mais cet exemple me fait voir que je puis beaucoup déplaire, sans en avoir le plus léger dessein.

A présent, ma Pamela, me dit-il, ne soyez pas trop sérieuse; j'espère que je ne vous serai pas un mari fort tyrannique. Je ne prétends pas cependant

être parfait, ou pouvoir toujours céder à la raison dans mes premiers transports ; & j'attends de votre affection que vous me supporterez lorsque vous me trouverez dans le tort. Je n'ai pas l'ame ingrate, & lorsque je suis de sang-froid, je puis rentrer en moi-même aussi impartialement qu'aucun homme vivant. Je suis toujours pour lors aussi affable & aussi prêt à convenir de mon tort, que je me suis auparavant écarté de la raison.

Mais, ma chère, continua-t-il, pour vous convaincre de votre faute, je veux dire, par rapport à l'impétuosité de mon tempérament, (car je reconnois qu'il n'y en a point eu dans votre intention,) j'observerai seulement que, lorsque vous êtes venue me trouver tandis que j'étois de si mauvaise humeur, vous avez eu une réception à laquelle vous ne vous attendiez pas, & vous avez entendu deux ou trois paroles que vous ne méritiez pas d'entendre. Or, si vous n'étiez pas venue m'assaillir pendant que ma colère duroit encore, mais que vous eussiez attendu que je fusse venu vous trouver, ou que je vous eusse envoyé prier de m'accorder votre compagnie, rien de tout cela ne vous seroit arrivé, & vous n'auriez trouvé en moi que ces manières tendres que je ne doute pas que vous ne méritiez toujours de ma part, & que je me délecterai toujours d'avoir pour vous. Par ce tempérament, vous aurez toujours sur moi un ascendant raisonnable. Mais ce seroit une erreur

en vous de ſuppoſer qu'en vous oppoſant toujours vous-même à la violence de ma paſſion, vous lui oppoſeriez une barrière efficace. Si vous avez la bonté, comme le roſeau, de plier ſous la violence d'un vent orageux, & non de lui réſiſter comme le chêne indomptable, vous demeurerez toujours ferme dans mon eſtime; au lieu qu'une conduite oppoſée vous déracineroit de mon cœur, malgré toutes vos excellentes qualités.

Monſieur, répliquai-je, je tâcherai de me conformer en toutes choſes à votre volonté. Je n'en doute pas, me dit-il; & moi de mon côté je tâcherai de conformer ma volonté à la raiſon autant que faire ſe pourra. Il faut que je vous avoue que la croyance où j'étois de vos diſpoſitions à cet égard, eſt une des choſes qui m'ont engagé à penſer tout de bon à me marier. Car jamais homme n'a eu plus d'éloignement que moi pour cet état; & puiſque nous en ſommes là-deſſus, je vous dirai d'où me venoit cette répugnance.

Nous autres gens à haute fortune, & tous ceux de l'un & de l'autre ſexe, qui ſont nés pour de grands biens, nous ſommes ordinairement élevés au rebours du bon ſens. Vous avez pluſieurs fois touché ce point-là, par occaſion, dans votre journal; & vous l'avez fait avec tant de juſteſſe, ma chère Pamela, que j'en ai beaucoup moins à dire. D'ordinaire, nous ſommes ſi entêtés & ſi violens

dans toutes nos volontés, que nous ne supportons la contradiction qu'avec peine.

Gâtés par nos gouvernantes, parce que nos parens le veulent bien, elles sont les premières sur lesquelles nous réduisons nos dispositions en pratique, & nous leur témoignons notre gratitude par une insolence qu'il faudroit réprimer & tenir en bride, au lieu de l'encourager.

Ensuite on nous doit complaire en tout à l'école, & nous en marquons bientôt notre reconnoissance à nos maîtres & maîtresses par une conduite étourdie & emportée.

Mais tout est admirable aux yeux de nos sages parens, tout est pardonné, tout trouve son excuse, par la seule raison que nous sommes à eux.

Revenus au logis, nous faisons un pas de plus dans la même carrière, & nous donnons l'essor à un orgueil indomptable, au grand regret de nos parens eux-mêmes, que nous mettons à la torture, & dont nous navrons le cœur, en nous comportant à leur égard avec une indécence & une perversité, qui, toutes ingrates qu'elles sont, ne sont pourtant que les suites naturelles de la coupable indulgence qu'ils ont pour nous depuis le berceau jusqu'à un âge avancé.

Enfin, après que nous leur avons peut-être mis un pied dans le tombeau, on nous cherche une femme. La convenance, la naissance & la fortune

ſont les premiers motifs de cette recherche ; l'inclination n'y vient jamais qu'en dernier, ſi même elle eſt tant ſoit peu conſultée. Et deux perſonnes élevées de la ſorte, accoutumées à ce train monſtrueux d'ingratitude, & qui ont impitoyablement fait le ſupplice, tant de chacun de ceux qui ont eu quelque part à leur éducation, que de ceux à qui ils doivent leur être, ſont miſes enſemble pour jamais. Or, que peut-on en attendre, ſinon que, continuant à ſe comporter dans le mariage avec la même édification qu'auparavant, ils emploieront mutuellement tous leurs efforts pour ſe bien faire enrager l'un l'autre ? Et cela eſt juſte en quelque ſorte, parce qu'ils vengent ainſi l'un ſur l'autre l'injure de tous ceux qu'ils ont inſultés & tyranniſés.

Monſieur n'a jamais été contrôlé : madame n'a jamais été contredite.

Il ne ſauroit l'endurer de la part d'une perſonne que ſa nouvelle alliance avec lui devroit, ſelon ſes idées, engager à ſe conduire tout autrement.

Elle penſe de ſon côté, qu'il eſt bien cruel à préſent de ſe voir contredire pour la première fois dans ſes volontés, & cela par un homme, dont elle n'attendoit que des marques de tendreſſe.

La différence eſt ſi grande entre ce qu'ils attendent l'un de l'autre, & ce qu'ils y trouvent en effet, qu'il n'eſt pas étonnant qu'il arrive en-

t'eux des méſintelligences; que ces méſintelligences amènent des querelles, & qu'ils aient l'un pour l'autre des procédés déſobligeans, qui, quand même l'inclination eût été, contre l'ordinaire, le premier motif de leur union, auroit bientôt effacé des deux côtés toutes ſortes d'impreſſions de tendreſſe.

On en appelle ſouvent au tribunal des parens ou des tuteurs; & ſi la médiation des amis produit une réconciliation, il eſt rare qu'elle dure; & pourquoi? La faute en eſt dans l'ame de tous les deux, & aucun des deux ne veut le croire; de ſorte que la plaie, qu'il n'eſt pas permis de ſonder, n'eſt guérie qu'à la ſurface. Elle s'envenime profondément, & ſe montre enſuite avec des douleurs plus aigues que jamais. Le lit à part en eſt une ſuite fréquente: on s'enfuira peut-être du mari pour ſuivre un amant; ſouvent une indifférence invincible s'en mêle, & peut-être une averſion des plus complettes. Et toutes les fois que, pour la forme, ils ſont obligés de paroître enſemble, chacun voit aux bâillemens du mari & aux vapeurs de la femme, qu'ils ne peuvent ſe ſupporter l'un l'autre. Séparez-les au contraire, ils ont l'eſprit plus libre, & ſont d'un aſſez bon commerce.

Je voudrois donc, ma chère, que vous penſaſſiez, & (j'eſpère ne donner jamais lieu de croire

le contraire) que, quand j'aurois épouſé la première dame d'Angleterre, je ne l'aurois jamais mieux traitée que je traiterai ma Pamela. Car, en un mot, ma femme eſt ma femme, & j'ai été d'autant plus long-tems à me réſoudre au mariage, que j'en connoiſſois mieux les devoirs & que je craignois de les mal remplir.

Je crois être plus délicat là-deſſus que bien d'autres: mais cela vient de ce que j'ai conſidéré de fort près la conduite des gens mariés, & qu'à peine en ai-je vu un, dont je vouluſſe imiter aujourd'hui les allures. Je vous dirai peut-être, là-deſſus, des exemples d'un plus grand détail, quand nous nous ſerons fréquentés plus long-tems, & que nous aurons fait, pour ainſi dire, une plus ample connoiſſance enſemble.

Si je m'étois marié dans les vues de la plupart des gentilshommes que je connois, & ſuivant les régles que ma bonne ſœur, prenant la place de mon père & de ma mère, auroit bien voulu me preſcrire, j'aurois épouſé une dame du bel air, élevée à-peu-près comme je l'ai été, & accoutumée à ſuivre ſes volontés en tout.

Je connois pluſieurs meſſieurs, qui peuvent compoſer avec leurs moitiés, & leur céder tranquillement tout après avoir eu quelques débats avec elles. Mais, euſſai-je épouſé une princeſſe, je n'aurois jamais pu les imiter. Je l'aurois néceſſairement aimée

mée à la folie, avant que de consentir à m'unir pour jamais à elle, & à lui préférer tout le reste de son sexe ; car, sans cette tendresse, ma chère Pamela, il n'est point de mariages où l'indifférence ne se glisse, si même le dégoût ne s'en mêle pas ; ce qui ne m'auroit jamais rendu heureux dans mon domestique ; & il y a, je crois, moins d'exemples d'hommes dont l'amour ait augmenté après le mariage, que nous n'en trouverions de femmes qui sont dans ce cas ; il n'est pas question à présent de vous dire les raisons de cette différence.

Si j'avois pris femme, il m'auroit encore fallu être moralement sûr qu'elle me préféroit à tous les hommes ; & pour m'en convaincre, il auroit fallu qu'au lieu de relever mes défauts, elle les eût exténués ; qu'elle eût supporté mes imperfections ; qu'elle eût épié & étudié mon humeur ; & si elle avoit souhaité de l'emporter sur moi par rapport à quelque point contesté, il lui auroit fallu le faire par la douceur & par la complaisance ; encore auroit-il fallu que cette complaisance n'eût pas été celle d'une esclave, & d'espèce à paroître le résultat de son insensibilité plutôt que celui de son jugement & de sa tendresse.

Elle auroit évité avec soin de m'arracher aucune démarche, par des sollicitations qui tinssent de la contrainte ou de la force. Le mot de *commander* de mon côté, & celui d'*obéir* du sien, au-

roient pour toujours été effacés de mon vocabulaire. Pour cette raiſon, je me ſerois fait un devoir de n'en jamais rien exiger qui ne fût utile, juſte & raiſonnable; comme auſſi j'aurois exigé qu'en retour, elle n'eût montré ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude, lorſqu'il ſe ſeroit agi de me complaire, & que même elle m'eût entendu à demi-mot.

Je ne lui aurois point pardonné de me faire dire deux fois la même choſe, attendu le ſoin extrême que j'aurois apporté à rendre ſa complaiſance pour moi raiſonnable, & de nature à ne lui pas ôter ſa qualité d'agent libre, dans les points qu'il auroit été à propos de lui céder. Si je n'avois pas toujours eu raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût ſupporté patiemment mon erreur, ſi elle m'en avoit vu fortement prévenu; & qu'elle eût raiſonné pour lors avec moi ſur le ton de complaiſance: car ſi nous n'avions diſputé que ſur des bagatelles, (& les plus grandes conteſtations entre amis en naiſſent ordinairement,) elle m'auroit convaincu par-là, qu'elle n'étoit pas d'une opinion différente de la mienne, pour le plaiſir de la contradiction, mais dans la vue de me détromper pour l'amour de moi-même, & afin qu'une autre fois je priſſe de meilleures réſolutions.

Une ſemblable conduite auroit été ſi obligeante, qu'en bonne juſtice j'aurois redoublé mon eſtime

pour une perſonne qui, pour me complaire, m'auroit ſacrifié ſon ſentiment. Après cet effet de ſa complaiſance, j'aurois été convaincu que les raiſons dont elle avoit combattu les miennes n'avoient pour but que de rectifier mes idées pour l'avenir; & je n'aurois pu me défendre d'en avoir beaucoup plus d'égard à ſon opinion & à ſon avis, dans les affaires de plus grande importance.

Dans toutes les compagnies, il lui auroit fallu, ſoit que je l'euſſe mérité parfaitement, ou non, témoigner les égards les plus grands, & la plus parfaite eſtime pour moi; &, cela d'autant plus qu'une pareille conduite en relevant ſa réputation, l'auroit miſe en ſûreté: car, toutes les fois que nous autres débauchés attaquons une femme mariée, la première choſe qui nous y encourage, après notre propre vanité, c'eſt de voir le peu de cas qu'elle fait de ſon mari, & de l'en entendre parler ſans beaucoup d'égards, ou avec mépris.

Pour cette raiſon, j'aurois voulu qu'elle eût tiré un voile obligeant ſur mes défauts, & qu'elle eût exténué ceux qu'elle n'auroit pu cacher: qu'elle eût placé mes meilleures actions dans le jour le plus avantageux, & montré que, quelques libertés que le monde ſe donnât ſur mon compte, elle avoit au moins bonne opinion de moi.

Il lui auroit fallu eſtimer mes amis pour l'amour de moi; être toujours gaie & contente,

qui que ce fût que je lui eusse amené chez moi ; il auroit fallu que, quelques défauts qu'elle eût pu remarquer en moi, elle ne m'en eût jamais repris devant une compagnie, au moins avec un air de supériorité, qui eût signifié qu'elle avoit meilleure opinion de son bon sens que du mien.

Voilà, ma Pamela, une légère ébauche de la conduite que j'aurois exigée d'une femme, de quelque qualité qu'elle eût pu être ; & sans cela nous aurions mal vécu ensemble. Jugez de-là, si j'aurois jamais pu supporter le commerce d'une de nos femmes à la mode.

La méchanceté, & la contradiction que je n'ai que trop souvent remarquées dans quelques-unes de mes visites, même parmi des gens sensés & de condition, m'avoient prévenu contre l'état du mariage ; & comme je savois que je ne pouvois l'endurer, j'avois assurément raison de ne pas songer à me lier. Vous voyez aussi, ma chère, que je n'ai point cherché femme dans cette classe ; & je ne sais en vérité où, ni dans quelle classe j'aurois pu en chercher ou en trouver une selon mon cœur, autre que vous-même ; car tel étoit mon malheur que je ne me serois jamais contenté de n'être que médiocrement heureux avec une femme.

Jugez de tout cela, si je pouvois souffrir très-patiemment que vous vous crussiez sûre de mon affection jusqu'au point de pouvoir prendre sur vous

les fautes des autres, & regarder votre interceſſion comme ſuffiſante pour les expier par un mérite de ſurérogation ſuppoſée.

Je ne ſuis pourtant pas parfait moi-même : j'ai, au contraire, de grandes imperfections. Je ne ſouffrirai pas cependant qu'elles ſervent d'excuſe à celles de ma femme, & qu'elle en puiſſe conclure que je doive ſupporter chez elle des défauts qu'elle peut corriger, parce qu'elle en ſupporte chez moi de plus grands.

Sur le tout, je puis eſpérer que vous ſupporterez mes défauts, & que vous étudierez mon humeur ; que vous ne me reconnoîtrez pas capable de rendre une inſulte pour des manières obligeantes ; & que vous ne croirez pas que je ſuis d'autant plus affable qu'on en agit rudement avec moi. Je n'ajouterai plus qu'une choſe, c'eſt que je me mépriſerois ſouverainement moi-même, s'il étoit quelque privilége dont une princeſſe qui ſeroit ma femme pût s'attendre à jouir comme telle, & que je la conteſtaſſe à ma chère Pamela ; car vous êtes l'épouſe de mon cœur : je n'ai jamais ſouhaité que vous pour femme, & je n'en ſouhaiterai jamais d'autre.

J'eſpère, monſieur, repris-je, que ma conduite à l'avenir..... Pardonnez, ma chère, me dit-il, ſi je vous interromps ; mais, c'eſt pour vous aſſurer que je ſuis très-parfaitement convaincu de vos

tendres égards pour moi, & que je ſais par conſéquent que j'aurois pu m'épargner la plus grande partie de ce que je viens de dire. Nous ſerions, en vérité, bien malheureux l'un & l'autre, ſi j'avois raiſon de me croire dans la néceſſité d'en dire tant. Mais une choſe en a amené une autre; & j'ai plutôt parlé de ce que ma délicateſſe m'a fait remarquer dans d'autres familles, que de ce que je craignois d'avoir dans la mienne. Je puis auſſi vous aſſurer, que je ſuis juſqu'ici infiniment ſatisfait de votre conduite. Vous n'aurez pas lieu de vous en repentir; & vous verrez que, tout imparfait qu'eſt votre mari, & tout violent qu'il peut être dans quelques occaſions particulières, (défaut cependant que je tâcherai de vaincre,) vous n'avez pourtant pas en lui un homme brutal & aſſez dépourvu de généroſité, pour rendre le mal pour le bien, & payer votre complaiſance par des inſultes.

Je le remerciai de ſes obligeantes leçons, & des tendres proteſtations qu'il me faiſoit; & je l'aſſurai qu'elles avoient fait une ſi forte impreſſion ſur mon eſprit, que tant celles-là que les précédentes, & celles qu'il pourroit avoir la bonté de me donner encore dans la ſuite, ſeroient autant de règles de ma conduite à l'avenir.

Je ſuis ravie de la méthode que j'ai priſe de faire un journal de tout ce qui ſe paſſe dans ces premières ſcènes de mon bonheur, parce qu'il en

rendra l'impreſſion plus profonde. J'y aurai recours, pour en mieux régler ma conduite toutes les fois que je me défierai de ma mémoire.

Attendez : Quelles ſont les règles que je dois obſerver & recueillir de cette importante & ſérieuſe leçon ? Je penſe que les voici :

1. Qu'il ne faut pas, lorſqu'il eſt violemment en colère contre quelqu'un, que je vienne l'aſſaillir ſans ſa permiſſion. *Fort bien ; je réponds de m'en ſouvenir à merveille. Je m'imagine pourtant que cette règle lui eſt preſque particulière.*

2. Que je dois regarder ſon indignation comme le plus grand malheur qui puiſſe m'arriver. *Je réponds encore de celui-là.*

3. Et que, par conſéquent, je ne dois pas ſouhaiter de l'encourir, pour en garantir un autre. *Sera bien fin qui m'y attrapera.*

4. Que je ne dois jamais faire de compliment à qui que ce ſoit à ſes dépens.

5. Que je ne dois me rendre coupable d'aucuns actes de baſſeſſe volontaire. *Cette règle comprend bien des choſes, & je tâcherai de l'obſerver en entier. L'occaſion à laquelle il m'en parle en eſt l'explication ; car il me dit* que, quoiqu'en colère, je ne dois rien dire qui ſente le dépit, la malice, le manque d'égards, l'oubli du devoir, *& autres choſes ſemblables.*

6. Qu'il faut que j'aie de l'indulgence pour lui,

lors même que je trouve qu'il a tort. *Cela eſt un peu dur ; car il eſt des cas !*

Je voudrois bien ſavoir ſi la pauvre mademoiſelle Sara Godfroy eſt morte ou en vie.

7. Que je dois plier comme le roſeau de la fable, de peur qu'en réſiſtant à la tempête, je ne ſois déracinée comme le chêne.

Oh ! pour cela, j'y ſerai de mon mieux ! Il n'eſt guère apparent, du moins je l'eſpère, que je ſois jamais trop obſtinée. J'eſpère auſſi cependant que la tempête ne me fera pas non plus plier tout-à-fait juſqu'à terre.

8. Qu'en général les jeunes-gens de condition ſont élevés tout au rebours du bon ſens. Memorandum, *que ſi jamais il me tombe en charge d'élever des enfans, je ne dois en aucun tems leur permettre des choſes qu'il eſt à propos de leur interdire.*

9. Que je dois les accoutumer à endurer des contre-tems & des contradictions.

10. Que je ne dois pas permettre qu'on leur en ſouffre trop dans leur enfance.

11. Ni à l'école.

12. Ni les gâter quand ils reviennent au logis.

13. Parce que d'ordinaire les enfans étendent leur méchanceté depuis la gouvernante juſqu'au maître d'école, & depuis celui-ci juſqu'à leurs parens.

14. Et que, par une juſte punition de tout le

mal qu'ils ont fait, ils ſe rendent enſuite malheureux eux-mêmes.

15. Que des enfans revêches & déſobéiſſans à leurs parens, ſont de mauvais maris & de mauvaiſes femmes, *& pareillement de mauvais maîtres & de mauvaiſes maîtreſſes.*

16. Que n'étant pas accoutumés de bonne heure à la contradiction, ils ne ſauroient s'entre-ſupporter dans le mariage.

17. Que la faute en étant profondément enracinée dans l'ame de l'un & de l'autre parti, aucun des deux ne ſera d'humeur à s'en corriger.

18. D'où s'enſuivent des méſintelligences, des querelles, des appels au jugement du tiers & du quart, des réconciliations ſans effet, des ſéparations, des déſertions ſcandaleuſes, ou tout au moins de l'indifférence, & peut-être de l'averſion. Memorandum : *Fidèle portrait d'un triſte mariage dans les traits parlans d'un* MARI QUI BAILLE, *& d'une* FEMME A VAPEURS, lorſqu'ils ſont enſemble ; *mais qui*, ſéparés, *ſont la vivacité même.*

19. Peu de gens mariés ſe comportent à ſon goût. *Peſons ſérieuſement cet article, & profitons-en.*

20. Quelques meſſieurs peuvent, pour leur repos, entrer en compoſition avec leurs femmes ; mais il ne ſauroit le faire. *Je le crois, en vérité, & je ne l'exige pas de lui.*

21. Que l'inclination eſt abſolument néceſſaire avant le mariage.

22. Que les exemples de gens dont l'amour ſoit plus fort après qu'avant le mariage, ſont plus rares chez les hommes que chez les femmes. *Mais pourquoi cela ? Je voudrois qu'il m'eût dit les raiſons qu'il en ſait : je m'imagine qu'elles n'auroient pas été à l'avantage de ſon ſexe.*

23. Qu'une femme doit donner lieu à ſon mari de croire qu'elle le préfère à tous les hommes. *Oh ! cela va ſans dire.*

24. Que ſi elle veut l'emporter quelquefois, ce doit être par la douceur & la complaiſance. *Il veut dire ſans doute, en cédant.*

25. Et cette complaiſance ne doit pas non plus ſentir l'eſclavage, juſqu'au point de paroître le réſultat de ſon inſenſibilité, plutôt que celui de ſa tendreſſe & de ſon bon ſens.

26. Que les termes de COMMANDER & d'OBÉIR ſeront effacés de ſon vocabulaire. *Braviſſimo !*

27. Qu'un homme ne doit exiger de ſa femme rien qui ne ſoit utile, raiſonnable & juſte. *Aſſurément rien n'eſt plus judicieux.*

28. Mais qu'auſſi elle ne doit, en l'obligeant, témoigner ni répugnance, ni chagrin, ni incertitude ; mais le faire à demi-mot, & ne ſe faire jamais dire une choſe deux fois. *Mais n'y a-t-il pas quelques occaſions où l'on pourroit un peu paſſer*

par-dessus cette règle? Oui, certes; car il dit ensuite:

29. Mais que cela ne doit avoir lieu qu'autant qu'il a soin de rendre sa complaisance raisonnable & compatible avec sa qualité d'agent libre, dans les points qu'on doit lui allouer. *Allons, cela n'est pas encore si mal, sur-tout de sa part.*

30. Que si le mari s'obstine à exiger une chose qui ne convient pas, elle doit la faire sans disputer avec lui, & ensuite proposer ses raisons. *Bonté divine! je ne sais que dire à celui-là. Il me paroît un peu dur; & je m'imagine que ce seroit matière à des débats bien vifs dans un parlement de femmes.* Mais voyons l'article suivant.

31. Supposé que la dispute ne roule que sur des bagatelles. *Bon; ceci raccommode un peu la chose: car on ne doit point, à mon avis, insister sur des riens.*

32. Que les plus grandes querelles entre amis, *& assurément un mari & une femme sont, ou du moins, devroient être amis;* naissent sur des sujets de néant. *Je crois cela très-véritable; car avec la meilleure intention du monde, j'ai pensé tout-à-l'heure m'attirer la colère de mon mari.*

33. Qu'une femme ne doit jamais vouloir convaincre son mari par pur esprit de contradiction, mais pour l'amour de lui. *Comme ils y trouveront tous deux leur compte, si l'un des deux se con-*

forme à cette règle, je la crois très-judicieuse.

34. Que dans toutes les compagnies une femme doit témoigner de l'eſtime & de la tendreſſe pour ſon mari.

35. Et cela, pour l'amour de ſa propre réputation & de ſa ſûreté; parce que,

36. Les libertins ne ſont jamais plus fortement encouragés à attaquer la vertu d'une femme mariée, que par la mauvaiſe opinion qu'elle paroît avoir de ſon mari. *Rien, aſſurément, n'eſt mieux fondé en raiſon; & c'eſt une raiſon admirable.*

37. Que par conſéquent une femme doit charitablement tirer le rideau ſur les défauts de ſon mari.

38. Qu'elle en doit exténuer ce qu'elle ne ſauroit en cacher.

39. Qu'elle doit mettre ſes vertus dans leur plus beau jour.

40. Et convaincre le monde qu'au moins elle a bonne opinion de lui.

41. Qu'elle doit montrer un viſage gai & content à qui que ce ſoit qu'il amène au logis.

42. Que, quelques défauts qu'elle apperçoive chez lui, elle ne l'en reprenne jamais en compagnie.

43. Au moins, avec aucuns de ces airs de ſupériorité qui ſignifieroient qu'elle auroit meilleure opinion de ſon propre jugement que du ſien.

44. Qu'un homme qui a de la délicateſſe, ne

peut être content s'il n'eſt que médiocrement heureux avec ſa femme.

45. Qu'une femme doit bien prendre garde à ne pas s'arroger un mérite ſurérogatoire, juſqu'au point de ſe charger des fautes d'autrui. *Je trouve, en vérité, que c'eſt bien aſſez pour nous d'être chargées de celles qui nous ſont perſonnelles. Cet article eſt de la même nature que le troiſiéme; il eſt la partie de ce bon ſermon dont je dois actuellement me faire l'application.*

46. Que les imperfections du mari n'autoriſent pas celles de la femme. *Sans doute que les femmes ne ſauroient être trop bonnes. Il faut pourtant eſpérer que les hommes leur paſſeront quelques légers défauts. Mais attendez; voici quelque choſe d'aſſez bon pour la concluſion.*

47. Qu'un mari qui exige toutes ces choſes d'une femme, doit être incapable de rendre une inſulte pour un bon mot, ou le bien pour le mal; & qu'il ne doit la fruſtrer d'aucun des priviléges de ſon ſexe.

En vérité, mes chers parens, je trouve que cette dernière règle couronne toutes les autres, & les rend aſſez ſupportables; car on ne ſauroit trop obliger un homme de bon ſens, & qui a l'ame grande. Comme j'ai le bonheur d'en poſſéder un de cet ordre, je ſerois bien indigne ſi je n'agiſſois

& ne penſois pas conformément à de ſi juſtes maximes.

Tout conſidéré cependant, vous verrez que je n'ai pas la tâche du monde la plus aiſée à remplir. Mais, comme je connois mes propres intentions, & que je ſais que je ne commettrai aucune faute volontaire, j'en aurai beaucoup moins d'inquiétude.

Il ne m'inſinua pas la moindre choſe dont je puſſe prendre occaſion de parler de la pauvre mademoiſelle Sara Godfroy. Je voudrois que miladi n'en eût fait aucune mention. Car cela m'a donné une curioſité qui n'eſt pas autrement à ſa place, ſur-tout au commencement de mon mariage, & dans un cas de ſi vieille date. Il a auſſi lâché à ſa ſœur qu'il avoit commis d'autres fautes, (apparemment du même ordre,) qui n'étoient point venues à ſa connoiſſance. Mais je ne doute nullement qu'il n'en ait reconnu le mal, & qu'il ne ſoit très-bon à l'avenir. Je le ſouhaite & le demande à dieu, pour l'amour de ce cher époux lui-même.

MERCREDI, ſeptième jour de mon bonheur.

LE matin, dès que je fus levée, voyant la porte de miladi Davers ouverte, j'allai lui rendre viſite. Elle étoit au lit, mais éveillée, & parloit à ſa femme-de-chambre. Je lui dis que j'eſpérois que je ne l'importunerois pas. Nullement, reprit-elle; je ſuis ravie de vous voir; comment vous portez-vous? Eh bien, ajouta-t-elle, quand partez-vous pour le comté de Bedford? Je ne ſaurois vous le dire, madame, répondis-je. Le deſſein étoit comme pris de partir aujourd'hui; mais je n'en ai pas entendu reparler.

Aſſeyez-vous à côté du lit, me dit-elle. Je vois, Pamela, (car il faut, continua miladi, que je vous appelle encore ainſi,) je vois par tout ce qu'on me dit hier dans le jour & au ſoir, que depuis qu'on vous a tranſportée dans cette maiſon, & ſur-tout depuis peu de jours, vous avez très-mal paſſé votre tems. Madame Jewkes a fait à Rebecca un détail qui m'a émue de compaſſion pour vous.

En vérité, madame, lui dis-je, ſi vous ſaviez le tout, vous auriez grand'pitié de moi: car jamais malheureuſe n'a été expoſée à une plus rude épreuve. Mais je dois à préſent oublier le tout, & ne

ſentir que ma reconnoiſſance. A ce que je puis comprendre, interrompit-elle, c'eſt un vrai miracle que vous ſoyez ici. J'ai été vivement touchée de quelques endroits de votre hiſtoire : vous avez fait une noble réſiſtance, il faut l'avouer ; & vous méritez les éloges de tout votre ſexe.

C'eſt dieu, madame, répondis-je, qui m'en a donné le courage. Vraiment, me dit-elle, la choſe eſt d'autant plus extraordinaire, que je crois que, ſi nous en ſavions bien la vérité, nous trouverions que, pour ſurcroît, vous aimiez ce coquin-là, & ne l'aimiez pas pour peu. Dans le fort de mes épreuves, lui répondis-je, je ne ſongeois uniquement qu'à conſerver mon innocence, & n'avois rien moins que l'amour en tête.

Mais parlez-moi franchement, ajouta-t-elle, ne l'avez-vous pas aimé pendant tout ce tems ? Madame, repris-je, j'ai toujours eu beaucoup d'eſtime pour mon maître, & toutes ſes bonnes actions me paroiſſoient doublement telles. Quant aux mauvaiſes, quoique j'euſſe en horreur ſes attentats contre moi, il m'étoit impoſſible de le haïr ; & je lui ſouhaitois toujours du bonheur ; mais je ne ſavois pas que ce fût de l'amour. En vérité, je ne m'imaginois pas que c'en pût être.

Charmante fille ! s'écria-t-elle, ce que vous venez de dire a mille charmes : mais quand il vit qu'il ne pouvoit venir à ſes fins ; quand il commença

mença à être fâché de ce que vous aviez ſouffert, à admirer votre vertu & à faire profeſſion de vous aimer dans des vues honorables, que penſâtes-vous alors ?

Ce que je penſai, madame ! en vérité je ne ſavois que penſer : je ne pouvois ni eſpérer ni croire que tant d'honneur me fût réſervé ; & pendant un tems j'ai plus redouté ſes égards, que je n'avois craint ſes rigueurs. Un bon ami m'avoit ſecrètement avertie d'un projet de mariage ſuppoſé, qui devoit s'exécuter à l'aide d'un homme qui feroit le perſonnage de miniſtre ; & cet avis tenoit mon eſprit trop en ſuſpens, pour que je puſſe me réjouir exceſſivement de ſes déclarations obligeantes.

Je crois, dit-elle, qu'il vous a attaquée deux ou trois fois dans le comté de Bedford ? Oui, madame, il l'a fait. Il a certainement été bien méchant.

Sans doute qu'il vous a propoſé des conditions lorſque vous avez été ici ? Oui, madame, repris-je ; mais j'avois tellement en horreur l'idée d'être une créature entretenue, que je les rejetai avec beaucoup de hauteur, & pris la réſolution de mourir plutôt que d'y ſouſcrire.

Je crois, dit miladi, qu'après cela il attenta ſur votre perſonne ? N'eſt-ce pas ? Hélas ! oui, madame, répondis-je, & d'une manière bien cruelle : je fus à deux doigts de ma perte ; car ma-

dame Jewkes ſe comporta tout autrement qu'elle n'auroit dû. Là-deſſus je fis à miladi le détail de ce cruel attentat, & lui dis comment j'étois tombée évanouie; & comment me croyant mourante, ils s'abſtinrent de me toucher. Cet indigne aſſaut fut-il ſuivi de quelqu'autre, dit miladi?

Quelque tems après dans le jardin, répondis-je, il n'en agit pas des mieux; mais j'étois tellement ſur mes gardes & ſi prête à prendre la mouche!

Mais, interrompit miladi, ne vous menaçoit-il pas de tems à autre, & ne prenoit-il pas quelquefois ſes airs terribles? S'il me menaçoit, madame, m'écriai-je! Oui, certes; j'ai eſſuyé des menaces tant & plus; & j'ai maintes fois penſé en mourir de peur. Comment pouviez-vous ſoutenir cela, me dit-elle? car c'eſt le plus audacieux & le plus hautain mortel que je connoiſſe. Ce n'eſt pas un cœur ſans réſolution, mais un vrai lion pour le courage: il n'a jamais rien craint ni dans l'enfance ni à l'âge d'homme. J'ai moi-même une aſſez bonne doſe de fierté, ajouta-t-elle; mais toutes les fois que je l'ai mis bien & dûment en colère, il m'a toujours fallu le rechercher pour l'appaiſer de mon mieux. Car ſachez, mon enfant, qu'il n'eſt pas aiſé de ſe réconcilier avec lui, & vous pouvez m'en croire.

Mais n'a-t-il jamais réiteré ſes attentats, de-

puis qu'il eut commencé à faire profeſſion de vous aimer honorablement ? Non, en vérité, madame, répondis-je ; il ne l'a jamais fait. Mais il a eu de longs combats avec lui-même, & avec ſon orgueil, comme il l'appeloit, avant que de pouvoir s'abaiſſer juſques-là. Il y a penſé & repenſé très-ſérieuſement : & une fois qu'il m'avoit accablée de ſes bontés, & qu'il m'arriva de dire un mot où deux qui lui déplurent, il me chaſſa de chez lui en une heure de tems, & pour ainſi dire ſans congé ; car il me fit partir comme un éclair, & me laiſſa faire le chemin d'une journée vers la maiſon de mon père : il m'envoya enſuite un homme à cheval, qui vint à toute bride me prier de ſa part de revenir. Depuis ce tems-là, il m'a toujours traitée de la manière du monde la plus obligeante & la plus gracieuſe, & a enfin rendu mon bonheur parfait.

Ce trait de vous chaſſer bruſquement & de vous renvoyer chercher l'heure d'après, eſt parfaitement de mon frère ; & vous ſerez trop heureuſe, en cas que vous le fâchiez, s'il ne vous chaſſe pas ainſi deux ou trois fois avant l'an révolu. Il en auroit fait autant à la plus grande dame du pays, s'il l'avoit épouſée. Il a pourtant des vertus auſſi-bien que des défauts : car il eſt généreux ; ſa fierté même eſt noble : il déteſte les baſſeſſes, & met ſon plus grand plaiſir à faire du bien :

mais il ne pardonne pas aiſément une faute volontaire. Il eſt ſage, prudent, ſobre, & magnanime : il ne vous dira pas un menſonge & ne cherchera pas à déguiſer ſes défauts ; mais vous ne devez pas vous flatter, à ce que je crois, de l'avoir à vous tout entier.

Mais je ne rebattrai pas davantage ce ſujet. Vous voyez dans quelle fureur il étoit contre moi. Il a auſſi paru être en colère contre vous : je crois cependant qu'il en feignoit une partie.

Madame, répondis-je, il a eu la bonté de me faire un très-beau ſermon ; & je vois qu'il a été bien ſérieuſement en colère contre moi, & qu'il ne ſera pas aiſé de me comporter avec lui de manière qu'il n'y puiſſe trouver à redire. Car je m'apperçois qu'il eſt très-délicat & très-rafiné dans ſes idées, mais pourtant extrêmement généreux, comme vous venez de le dire.

Fort bien, reprit miladi ; je ſuis charmée que tu aies eſſuyé un petit échantillon de ſa colère ; autrement je me ſerois imaginé qu'il y avoit de l'affectation ; & je n'aime pas, non plus que lui, à être traitée avec un artifice indigne : s'il l'avoit fait avec moi, cela m'auroit bleſſée juſqu'au cœur.

Mais, mon enfant, ajouta-t-elle, je vois que vous tenez un journal de tout ce qui ſe paſſe, & qu'il a ſouvent trouvé le moyen de mettre la main deſſus. Seriez-vous fâchée que je le viſſe ? Ce ne

pourroit jamais être à votre déſavantage : car je vois que cela n'a pas été de peu de poids ſur ſon eſprit. Je trouverois un plaiſir extrême à lire d'un côté la liſte de ſes ſtratagêmes, de ſes attentats, de ſes ruſes, de ſes menaces, & des propoſitions qu'il vous a faites ; & de l'autre, toutes vos charmantes contre-batteries, qu'il ne ſe laſſe point de louer, votre réſiſtance courageuſe, la noble fermeté avec laquelle vous avez conſervé votre vertu, & les progrès par leſquels ſon orgueil a été ſéduit, & ſon cœur amené à un amour honorable, juſqu'au moment où vous êtes devenue ce que vous êtes. Ce doit être une hiſtoire extraordinaire, dont la lecture non-ſeulement me fera beaucoup de plaiſir, mais me réconciliera encore entièrement à la démarche qu'il a faite. C'eſt un point auquel il faut vous dire que je n'ai jamais cru que je viendrois : car j'avois déjà fort avancé un mariage entre lui & miladi Eliſabeth **; j'en avois déjà tant parlé, que le comte ſon père & le duc de ** ſon oncle l'approuvoient : la jeune dame elle-même n'y avoit pas de répugnance ; & préſentement on va m'en faire impitoyablement la guerre ; & c'eſt ce qui m'a rendue auſſi furieuſe que vous m'avez vue ſur cette affaire. Mais ſi je trouve par vos écrits que votre vertu n'a que la récompenſe qu'elle mérite, ce ſera une bonne excuſe

non-seulement pour moi, mais encore pour lui, qui fera que je vous aimerai mieux.

Il n'y a rien, lui dis-je, que je ne vouluſſe faire pour obliger miladi : mais mes pauvres parens, qui auroient mieux aimé me voir enterrer toute vive, que ſéduite par le plus grand des princes, les ont actuellement entre leurs mains. Votre cher frère les leur a demandés, pour le tems où ils en auront fini la lecture : mais, s'il m'en donne la permiſſion, je les montrerai de tout mon cœur à miladi, perſuadée qu'elle m'accordera la même indulgence que j'ai trouvée chez lui, quoique je l'aie traité fort librement tout le tems qu'ont duré ſes deſſeins criminels; & qu'elle voudra bien regarder mes écrits comme les ſentimens tout nuds de mon cœur, que j'ai communiqués de tems en tems à ceux ſur l'indulgence deſquels je pouvois compter, & pour leſquels je les avois mis ſur le papier.

Donnez-moi tout à l'heure un baiſer, me dit miladi, pour l'aimable complaiſance que vous voulez bien avoir pour moi : car je ne doute point que mon frère ne conſente que je les voye, parce qu'ils ne ſauroient que vous faire beaucoup d'honneur, & que je vois qu'il vous aime plus que perſonne au monde.

J'ai entendu parler de vos parens, de la manière du monde la plus avantageuſe, continua miladi,

Ils ſont, dit-on, induſtrieux, honnêtes, fort ſenſés, d'un excellent cœur, & connoiſſent le monde : comme je ne doute pas de la généroſité de mon frère, je ſuis ravie de ce qu'ils feront une figure paſſable aux yeux du public.

Madame, lui dis-je, c'eſt le plus honnête, le plus tendre, & le plus religieux couple qu'il y ait ſous le ciel. Ils ont autrefois été ſur un très-bon pied, & ont élevé une grande famille dont je ſuis la plus jeune : mais ils ont eſſuyé bien des malheurs, pour avoir fait plus qu'ils ne pouvoient en faveur de deux de mes frères qui ſont morts l'un & l'autre, & dont ils s'étoient obligés de payer les dettes. De cette manière ils furent réduits fort bas, & privés de tout par des créanciers ſans pitié, quoique la plupart des dettes ne leur fuſſent pas perſonnelles. Mon père, qui entendoit un peu les comptes, & qui écrivoit aſſez bien, ayant inutilement eſſayé de mettre ſur pied une petite école de campagne, ils furent obligés de travailler durement de leurs mains : mais ils ſont toujours demeurés honnêtes, contens de ce que la providence leur envoyoit, ne murmurant jamais contr'elle, s'aimant d'une tendreſſe mutuelle, &, malgré tous leurs malheurs & leur extrême pauvreté, toujours au-deſſus de toutes les tentations. Auſſi n'avoient-ils d'autre crainte que celle de me voir vicieuſe, & céder à la tentation

pour l'amour des biens temporels. C'eſt à la grace de dieu, à leurs bonnes leçons, & à celles que feu ma chère maîtreſſe votre digne mère a bien voulu m'inculquer, que je dois la conſervation de mon innocence, & l'état heureux auquel je me vois élevée aujourd'hui.

Elle eut la bonté de me rebaiſer encore. Il y a, me dit-elle, une ſi noble ſimplicité dans ta narration, une candeur ſi honnête dans ton ame, & malgré le changement de ton état, une humilité ſi touchante dans ta conduite, que je crois qu'il faudra que je t'aime malgré moi & mes dents. Je ſuis bien aſſurée, ma chère Pamela, que la vue de vos papiers couronnera cet ouvrage, qu'elle bannira de mon cœur tout reſſentiment ſur l'affaire de miladi Eliſabeth, juſtifiera la conduite de mon frère, & tournera en même-tems à votre honneur éternel, & à celui de tout notre ſexe. Je ne fais donc nul doute que mon frère ne m'en permette la lecture.

Je puis tout dire devant vous, mademoiſelle Worden, dit miladi à ſa femme de chambre. Vous ne faites pas ſemblant d'avoir entendu notre converſation ; mais je vois qu'elle vous touche beaucoup. Avez-vous entendu rien de plus joli, de moins affecté, de plus ſincère, de plus franc & de plus naturel ? Non, jamais de ma vie, madame, répondit-elle, & c'eſt le plus grand de tous les

plaiſirs pour moi, de voir une ſi heureuſe réconciliation avoir lieu en faveur d'un ſi parfait mérite.

J'ai découvert tant de prudence dans mademoiſelle Worden, dis-je à miladi, que tant pour cela, qu'à cauſe de la confiance dont vous l'honorez, je n'ai fait nul ſcrupule de dire librement ma penſée devant elle, & de blâmer mon cher maître où il étoit blâmable, auſſi-bien que de reconnoître ſon incomparable bonté envers moi depuis ce tems-là; bonté qui ſurpaſſe aſſurément tout ce que je puis mériter. Il ſe pourroit bien que non, reprit miladi. J'eſpère que vous ferez le bonheur l'un de l'autre: Je vais à préſent me lever, lui dire toutes mes penſées & le prier de me laiſſer lire vos papiers; car je m'en promets un extrême plaiſir, & ne plaindrai pas la peine du voyage que je ferai pour vous aller voir à l'autre maiſon, & pour les aller prendre.

Les bonnes graces de miladi, lui dis-je, étoient tout ce que j'avois à ſouhaiter; ſi j'ai le bonheur de les poſſéder, avec la continuation des bontés de votre cher frère pour moi, je ſerai tranquille, quoi qu'il puiſſe m'arriver d'ailleurs.

De cette manière je pris congé d'elle, & me retirai; & elle dit avec tranſport à mademoiſelle Worden aſſez haut pour que je l'entendiſſe: La

charmante créature ! mademoiſelle Worden, je ne ſais lequel des deux l'emporte de ſon cœur ou de ſa perſonne ; & cela à un âge ſi tendre ! Mon frère a vraiment un beau champ pour l'aimer.

En vérité, mes chers parens, je dois bien craindre à préſent de me trop énorgueillir.

Je fus bien tentée de faire à miladi quelques queſtions ſur mademoiſelle Sara Godfroy ; mais je penſai enſuite qu'il valoit mieux m'en taire, puiſqu'elle s'en étoit tûe elle-même. J'entendrai parler peut-être plutôt que je ne voudrois. J'eſpère cependant que non. Je ſouhaiterois pourtant bien ſavoir ſi elle eſt morte ou en vie.

Nous déjeûnâmes enſemble de la meilleure humeur du monde : miladi m'accabla d'honnêtetés, &, ſur ſa demande, mon maître lui accorda ſans héſiter la permiſſion de lire tous mes papiers, quand vous me les auriez rendus. Il lui dit qu'il étoit sûr qu'en les liſant elle diroit que j'avois bien mérité la fortune qui m'étoit échue en partage, & qu'elle penſeroit que ſa vie entière, paſſée à m'accabler des marques de ſa tendreſſe, ſuffiroit à peine pour me récompenſer de ma vertu, & pour contrebalancer mes ſouffrances.

Miladi étant réſolue de partir le lendemain au matin pour aller retrouver milord Davers, mon maître ordonna que tout fût prêt auſſi pour ſon

départ pour le comté de Bedfort. Ce ſoir nos bons voiſins viendront ſouper ici, pour prendre congé de miladi & de nous.

MERCREDI au ſoir.

RIEN de particulier ne ſe paſſa à dîner ni à ſouper, que les plus tendres marques de bonté & de condeſcendance de miladi Davers à mon égard, mille & mille politeſſes de la part de la famille de M. Péters, de celle du chevalier S**, de miladi Jones, &c. des ſouhaits réciproques de ſe revoir tous, & une promeſſe obtenue de mon bienfaiteur qu'il tâcheroit de venir paſſer quinze jours ou trois ſemaines dans ce pays avant l'hiver. Je finirai donc cet article en vous obſervant, que je diſpoſai de l'argent que mon maître avoit eu la bonté de me mettre entre les mains, ſelon les proportions qu'il m'avoit marquées lui-même. Je donnai à madame Jewkes ſa part, & d'une manière qui lui plut infiniment. Elle me ſouhaita, les larmes aux yeux, toute ſorte de bonheur, & me pria, en propres termes, d'oublier toute ſon iniquité paſſée envers moi. Je demandai à mon maître la permiſſion de préſenter cinq guinées à mademoiſelle Worden, pour avoir une paire de gants, ce qu'il me dit être très-bien penſé.

SAMEDI.

JEUDI matin miladi partit pour ſa maiſon de campagne; & mon meilleur ami & moi, accompagnés de M. Colbrand, d'Abraham & de Thomas, partîmes pour la chère maiſon où nous ſommes. Miladi quitta ſon frère d'une manière fort tendre, & me fit promettre de lui envoyer mes papiers: je comprends qu'elle veut en amuſer miladi Eliſabeth, quelques autres dames de ſes plus intimes amies, & milord Davers; & je crois qu'elle eſpère trouver dans cette lecture quelques raiſons d'excuſer le choix de ſon frère.

Mon bien aimé maître ne fut qu'amour & que tendreſſe ſur toute la route, comme il l'eſt en tout lieu & en toute occaſion. O la charmante différence que celle que j'ai trouvée entre ce voyage, & celui où, contre tous mes ſouhaits, je fus amenée à la maiſon du comté de Lincoln, au milieu d'un monde de terreurs! Avec quelle ardeur n'en benis-je point dieu! Je le fis, en vérité, à chaque détour, & à chaque relais.

Nous n'arrivâmes ici qu'hier l'après-dînée. Abraham prit les devans à cheval pour aller avertir que nous venions; & j'eus la ſatisfaction, en mettant le pied dans la maiſon, d'y trouver tous ceux que je ſouhaitois d'y revoir.

Lorſque le carroſſe entra dans l'avant-cour, je fus ſaiſie d'un vif ſentiment des graces & des miſéricordes de dieu, en me rappelant de quelle manière on m'avoit enlevée la dernière fois que j'avois vu cette maiſon, & comment j'y avois pris congé des autres domeſtiques, comme une pauvre jeune fille que ſon maître met dehors, & en m'y voyant enfin de retour après mille dangers courus, avec le titre charmant de ſon épouſe, & de maîtreſſe de cette même maiſon dont j'avois été chaſſée. Ce ſentiment fut ſi fort, qu'à peine pouvois-je ſoutenir la joie dont il rempliſſoit mon cœur. Mon maître vit la violence de mon émotion, & me demanda tendrement pourquoi je paroiſſois ſi agitée. Ah! monſieur, m'écriai-je en portant ſa main à ma bouche, les faveurs de mon dieu, & votre bonté pour moi en rentrant dans cette chère maiſon, ſont au-delà de tout ce que je puis exprimer. A peine en puis-je ſoutenir la penſée. O joie de ma vie! me dit-il avec tranſport, & en me baiſant réciproquement la main, ſoyez mille fois la bien-venue chez vous! Tous les domeſtiques inférieurs étoient aux fenêtres à nous obſerver ſans ſe montrer qu'à demi. Il me donna la main avec une bonté qui me mettoit à ſon niveau; me mena dans la ſalle d'un air triomphant, & m'y baiſa le plus tendrement du monde. Encore une fois, ma très-chère épouſe, me

dit-il, ſoyez la bien-venue à poſſéder une maiſon qui n'eſt pas plus à moi qu'à vous.

Permettez, mon cher monſieur, lui dis-je en me jetant à ſes pieds, de bénir ainſi dieu, & de vous remercier, lui de toutes ſes faveurs, & vous de vos bontés. Ah ! ſi je puis me comporter de manière à n'en être pas abſolument indigne, quel ne ſera pas alors mon bonheur ! Ma chère, me dit-il, je ne demande à dieu, pour être le plus ſatisfait de tous les hommes, qu'une vie aſſez longue, & aſſez de ſanté, pour pouvoir récompenſer ſuffiſamment tous vos mérites.

Où eſt donc madame Jervis, dit-il à Abraham qui paſſa devant la porte, où eſt-elle ? La voici, s'écria-t-elle en entrant tout-à-coup, la voici, mes chers maître & maîtreſſe ! j'attendois impatiemment le moment d'être appelée pour venir vous féliciter l'un & l'autre. Je courus à elle, lui paſſai mes bras au cou & la baiſai. O ma chère madame Jervis, lui dis-je, ma ſeconde mère ! recevez votre heureuſe, votre mille fois heureuſe Pamela ; & joignez-vous à moi pour bénir dieu & notre commun maître, des grandes choſes qui ſont arrivées. Je penſai m'évanouir dans ſes bras de l'excès de ma joie, en revoyant cette bonne & chère amie, qui avoit été ſi ſouvent le témoin de mes détreſſes, & qui l'étoit enfin de mon triomphe. Vous me faites trop d'honneur, ma chère

dame, me dit-elle. Ma vie entiere ſe paſſera à vous témoigner la joie que je reſſens de vous voir récompenſée d'une bonne fortune que vous méritez tant, & à vous marquer, par mon reſpect, combien je ſuis reconnoiſſante des bontés dont vous m'avez comblée dans votre obligeante lettre. C'eſt ici, repris-je en lui montrant mon maître, c'eſt ici que vos remercîmens & les miens doivent tous s'adreſſer: car notre cher maître m'a accordé cette grace, que je puis bien appeler un grand bonheur, dès le moment que je la lui ai demandée. Monſieur, lui dit-elle, je reconnoîtrai toute ma vie votre bonté; e vous demande mille pardons de la démarche mal placée que j'ai faite de m'adreſſer à miladi Davers. Il eut la bonté de la baiſer. A préſent, madame Jervis, lui dit-il, il n'eſt plus queſtion de tout cela. Je ne me ſouviendrai de ma vie que vous m'ayez déſobligé. Je vous ai toujours conſidérée, & je vous eſtimerai déſormais de plus en plus, pour l'amour de cette aimable perſonne, que je puis appeler à préſent, & avec une ſatisfaction ſi pure, ma chère épouſe. Dieu vous comble à jamais de bénédictions, lui dit-elle! puiſſiez-vous paſſer enſemble la vie la plus longue & la plus heureuſe, & être à jamais des objets d'envie & d'admiration pour tous ceux qui vous connoîtront!

Et où eſt donc le bon Longman, dit mon

maître ? Où eſt Jonathan ? Allons, ma chère, dis-je à madame Jervis, faites-les-moi voir tout-à-l'heure, & allons enſemble là-haut viſiter ces chers appartemens, que j'ai vus ci-devant avec des émotions ſi différentes de celles qu'ils me cauſeront à l'avenir.

Nous allâmes viſiter un par un tous les appartemens du logis, la chambre où je me réfugiai quand mon maître me pourſuivoit ; l'appartement de ma maîtreſſe, la chambre où étoit ſa toilette, celle de madame Jervis, ſans oublier ſon cabinet ; la petite chambre où je couchois moi-même, & la chambre verte. Je m'agenouillai ſéparément dans chacun de ces endroits, & j'y bénis dieu de mes délivrances paſſées, & de mon bonheur préſent. La bonne Jervis fut touchée juſqu'au fond de l'ame du zèle & du plaiſir avec lequel je préſentai mes actions de graces au dieu tout bon. Ma chère, mon excellente maîtreſſe, s'écria-t-elle, vous avez toujours cette ame pieuſe, humble & bonne que je vous ai connue, & votre mariage a autant augmenté le nombre de vos agrémens que j'eſpère qu'il augmentera celui de vos félicités.

Ma chère madame Jervis, lui dis-je, vous ne ſavez pas par quelles épreuves j'ai paſſé ! Vous ne ſavez pas quelle heureuſe créature je ſuis à préſent : j'ai mille & mille choſes à vous dire, & une ſemaine entière ne ſuffiroit pas pour vous mettre au fait de

tout,

tout, quand même j'en employerois tous les inſtans à vous dire ce qui m'eſt arrivé. Je ne doute nullement que nous ne menions enſemble une vie douce & heureuſe. Mais de quelque manière que vous m'appeliez devant les étrangers, je vous enjoins, ma chère madame Jervis, lorſque nous ſerons tête à tête, de ne m'appeler jamais que *votre Pamela*. Car ne ſerois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, ſi, après avoir reçu tant de faveurs de mon dieu, j'oubliois de les attribuer à ſa divine bonté, & m'en faiſois un prétexte pour devenir inſolente ! J'eſpère bien, au contraire, que ma reconnoiſſance augmentera d'autant plus que je ſerai plus comblée de ſes graces, & que je redoublerai d'humilité à meſure que dieu, qui eſt l'auteur de ma félicité, voudra bien continuer de me rendre heureuſe par des faveurs extraordinaires.

Nous redeſcendîmes dans la ſalle où étoit mon cher maître. Qu'on rappelle M. Longman, dit-il dès qu'il m'apperçut : ma chère, ajouta-t-il, il ſouhaite ardemment de vous voir. Longman rentra dans le moment : Mon aimable maîtreſſe, me dit-il, (car je puis, graces au ciel, vous appeler à préſent de ce nom,) dieu veuille vous combler de ſes bénédictions ! Ne vous le diſois-je pas bien, madame, que ſa ſage providence ſauroit bien vous trouver ? Ah ! monſieur Longman, m'écriai-je, que de graces j'ai à rendre à dieu de toutes ſes faveurs !

Eh bien, mon cher monſieur Longman, ajoutai-je en lui prenant la main, comment vous portez-vous ? Je ſuis enchantée de vous voir. Je vous dois une eſtime éternelle : vous ne ſauriez croire juſqu'à quel point je ſuis redevable de mon bonheur préſent à la proviſion de plumes, d'encre & de papier dont vous m'aviez munie. Je compte que vous êtes réconciliés, mon cher maître & vous. Madame, me dit-il avec extaſe, que vous êtes bonne ! En vérité, ma joie me tranſporte, & je ne ſaurois la contenir. Et le bon homme s'eſſuyoit les yeux en diſant cela.

Oui, oui, reprit mon maître, j'ai déjà dit à M. Longman, que je lui étois obligé d'être revenu chez moi ſi volontiers ; & que j'oublierois entièrement qu'il ſe fût adreſſé à miladi Davers. J'eſpère qu'il ſe retrouvera ici auſſi tranquille & auſſi heureux qu'il peut le ſouhaiter. Monſieur Longman, ajouta ce cher maître, j'oſe vous promettre que ma compagne que voici fera tout ſon poſſible pour que cela ſoit. Dieu vous béniſſe l'un & l'autre & le lien qui vous unit, lui répondit-il ! Mon cœur eſt tout fier de voir ce qui eſt arrivé : dès que j'en ai eu appris la charmante nouvelle, je ſuis revenu ici avec une double ſatisfaction. Souvenez-vous, monſieur, ajouta-t-il, que c'eſt le vieux Longman qui vous le dit ; dieu vous bénira de plus en plus pour ce que vous avez fait. Vous ne ſavez pas

combien d'ames vous avez rendues heureuſes par une ſi noble action ! J'en ſuis charmé, lui dit mon maître : ce qu'il y a de bien sûr, c'eſt que je me ſuis rendu heureux moi-même. Je ne puis m'empêcher, monſieur Longman, de vous reconnoître pour un certain QUELQU'UN. Cependant, comme vous n'êtes pas un jeune homme, & que, par conſéquent, vous ne me donnerez pas de jalouſie, je puis vous permettre de féliciter ma chère femme de la manière la plus tendre. Que je meure, reprit-il, ſi vous ne me mettez la plus vive joie au cœur en m'accordant cette grace : j'en mourois d'envie, & n'oſois prendre cette liberté. Ma chère, me dit mon maître, recevez le compliment d'un des plus honnêtes hommes d'Angleterre, qui a toujours révéré vos vertus. Là-deſſus, le bon homme me ſalua très-reſpectueuſement : Dieu vous comble l'un & l'autre de toutes ſes bénédictions, nous dit-il en mettant un genou en terre ! Il faut, ajouta-t-il, que je me retire ; il le faut abſolument ; je ne me poſsède pas ; & en diſant cela, il partit.

Votre bonté n'a point de bornes, dis-je à mon cher maître : puiſſe ma reconnoiſſance n'en avoir jamais auſſi ! Quand le bon homme s'eſt approché de vous, répondit mon maître, il l'a fait avec tant de reſpect, & en même tems avec tant de tendreſſe, qu'en le voyant j'ai cru qu'il avoit grande envie d'embraſſer mon cher ange ; & je ne pouvois pas

moins faire que de donner cette ſatisfaction à un cœur ſi honnête. Que je ſuis heureuſe, lui dis-je en baiſant ſa main avec tranſport; car à préſent je la baiſe avec auſſi peu de façon que ſi c'étoit la mienne.

Quand le bon vieux Jonathan entra pour nous ſervir au dîner, il étoit, comme à ſon ordinaire, de la plus parfaite propreté, & portoit toujours ſa chevelure blanche & vénérable. Eh bien, monſieur Jonathan, lui dis-je, comment vous portez-vous? je ſuis ravie de vous voir. Graces à dieu, vous paroiſſez auſſi bien que jamais. Ah! ma chère dame, me dit-il, je ſuis mieux que je n'ai été de ma vie, du ſeul plaiſir de voir ce que je vois. Dieu vous béniſſe, & mon cher maître! J'eſpère, monſieur, ajouta-t-il, que vous me pardonnerez toutes mes fautes paſſées. Oui, oui, Jonathan, répondit mon maître, je vous les pardonnerai ſans doute, & d'autant mieux que vous n'en avez commis aucune dont votre conſidération pour ma chère épouſe que voici, n'ait été l'occaſion. Je vous dirai à préſent que vous n'en ſauriez commettre déſormais, parce que vous ne ſauriez jamais l'eſtimer aſſez. Monſieur eſt extrêmement bon en vérité, lui dit Jonathan; je ne manquerai pas aſſurément de prier dieu pour vous deux..

Après le dîner, monſieur Longman entra, parla de quelques affaires confiées à ſes ſoins, & dit

enſuite à mon maître : Monſieur, tous vos domeſtiques ſont heureux à préſent : car Robert, qui vous a quitté, vient d'hériter d'une fort jolie ſucceſſion, ſans laquelle il ſeroit encore à votre ſervice. Hier, il étoit encore ici pour s'informer quand vous & madame y ſeriez de retour, & il ſe flattoit de pouvoir vous y rendre ſes devoirs. Vraiment ! dit mon maître, je ſerai ravi de voir le bon Robert : car c'eſt encore un de vos favoris, Pamela. Je vois qu'il étoit bien tems que je vous épouſaſſe, quand ce n'auroit été que pour me concilier les égards de tous ceux qui ſont chez moi. Il y a, repris-je, dix mille raiſons pour leſquelles je dois me féliciter de la bonté que vous avez eue.

J'allois dire, interrompit M. Longman, que tous les domeſtiques de monſieur étoient heureux, excepté un ſeul. Vous voulez parler de Jean Arnold, répondit mon maître. Il eſt vrai, reprit-il, & j'eſpère que monſieur me le pardonnera. Ah ! monſieur Longman, lui dis-je, ma prière en faveur du pauvre Jean a déjà été exaucée complettement : je ne l'ai pas vu encore : il faut le laiſſer, peut-être fera-t-il fortune. Il faut avouer, reprit M. Longman, qu'à prendre en gros toute la conduite de Jean, elle n'eſt pas abſolument édifiante : mais il honoroit tant monſieur, & avoit tant de conſidération pour madame, qu'il eût fort ſouhaité obéir à tous les deux ; & de cette manière il n'a été

fidelle ni à l'un ni à l'autre. Le pauvre homme en a preſque la mort au cœur. Il ne veut point chercher de condition, & dit qu'il faut qu'il ſoit au ſervice de monſieur, ou que bientôt il meure miſérable. Madame Jervis étoit pour lors dans la ſalle. En vérité, dit-elle, le pauvre garçon n'a pas laiſſé paſſer un jour ſans venir ici, depuis qu'il a appris les bonnes nouvelles qui nous ont cauſé tant de joie à tous: & il dit qu'il eſpère qu'on lui pardonnera. Eſt-il actuellement dans la maiſon, dit mon maître? Oui, monſieur, reprit madame Jervis; il étoit ici quand vous êtes arrivé; il s'eſt caché pour pouvoir à la dérobée vous voir deſcendre de carroſſe. J'ai cru que la joie lui tourneroit la tête, quand il a vu monſieur conduire madame dans la maiſon. Pamela, me dit mon cher maître, c'eſt à vous de faire de Jean tout ce qu'il vous plaira. Vous avez plein pouvoir. Eh bien donc, repris-je, qu'on le faſſe entrer.

Le pauvre garçon parut auſſitôt, mais avec tant de confuſion, que je n'ai de ma vie vu de contenance exprimer ſi vivement le ſentiment intérieur d'une faute, par un mélange de honte & de joie. Eh bien, Jean, lui dis-je, comment vous portez-vous? je compte que vous êtes en bonne ſanté. Le malheureux pouvoit à peine articuler; il regardoit mon maître d'un air intimidé, & paroiſſoit jeter les yeux ſur moi avec plaiſir. Jean, dit mon maître,

il n'y a pas moyen de rien reprocher à un homme qui s'en reproche déjà tant lui-même. On dit que vous voulez me ſervir malgré moi & mes dents ; mais je vous livre en entier à mon épouſe que voilà : vous êtes abſolument à ſon bon plaiſir. Vous voyez, Jean, lui dis-je, l'indulgence de votre bon maître. Je puis bien pardonner, ayant un ſi généreux exemple devant les yeux. J'ai toujours été perſuadée de vos honnêtes intentions : toute votre faute a été de n'avoir pas ſu diſtinguer entre votre devoir envers votre maître, & votre bonne volonté pour moi. Déſormais, vous ne ſerez plus en doute là-deſſus, graces à la bonté de votre cher maître. Je ne ſerai que trop heureux, dit le pauvre garçon. Dieu béniſſe monſieur ! Dieu béniſſe madame ! Je ſuis à préſent dans la joie de mon cœur de vous ſervir tous deux ; & je ſerai le meilleur domeſtique du monde, ou je ne pourrai. Eh bien, Jean, lui dis-je, vos gages courront comme ſi vous n'aviez pas quitté votre maître. Ne puis-je pas le lui promettre, monſieur, dis-je à mon cher époux ? Oui, ſans doute, ma chère, reprit-il, & même augmenter ſes gages, ſi vous trouvez que ſon ſervice le mérite. Je vous rends un million de graces, dit le pauvre homme. Je ſuis plus que ſatisfait, & ne demande point d'augmentation de gages. Là-deſſus il ſe retira tout tranſporté, au grand contentement de madame Jervis & de M. Long-

man ; car, quoique ſa faute les eût animés contre lui pendant que les choſes ſembloient en mauvais train pour moi, Jean avoit toujours eu leur affection & celle de tous ſes compagnons de ſervice.

Quand M. Longman & madame Jervis eurent dîné, ils rentrèrent dans la ſalle, pour voir ſi on n'avoit rien à leur ordonner. Allons, monſieur Longman, dit mon cher maître en rempliſſant de vin un grand verre, je m'en vais vous porter la ſanté du plus heureux & du plus honnête couple de toute l'Angleterre, du père & de la mère de mon aimable Pamela. Je vous rends mille graces, monſieur, lui dit Longman.

Il me ſemble, continua mon maître, que le petit bien du comté de Kent a beſoin d'un économe à part. Et comme il eſt un peu loin de votre chemin, j'ai penſé, mon cher Longman, que, ſi M. Andrews vouloit l'accepter, il pourroit prendre la ferme que Hodges a eue, & ménager toute cette affaire-là pour moi. Nous garnirons amplement la ferme, pour la lui rendre commode & agréable ; & je m'imagine que, s'il veut bien en prendre tout le ſoin ſur lui, il vous ſoulagera autant par-là qu'il me fera plaiſir.

Monſieur ne pouvoit jamais mieux faire, répondit Longman ; & quelqu'un m'a fait entendre, que vous pourriez bien, ſi vous le vouliez,

augmenter ce bien-là, en faiſant l'acquiſition d'un autre morceau d'égale valeur qui y eſt contigu. Et comme vous avez tant d'argent de reſte, je ne vois pas que monſieur puiſſe mieux faire. Eh bien, dit mon maître, vous m'en donnerez les tenans & aboutiſſans une autre fois, & nous verrons ce qu'il y aura à faire. Mais, ma chère, ajouta-t-il, vous aurez la bonté d'en faire l'ouverture à votre père.

J'ai trop d'argent oiſif, monſieur Longman, continua-t-il. D'un autre côté, j'en veux dépenſer en livrées & autres choſes que l'occaſion préſente requiert, autant & d'auſſi grand cœur, que ſi j'avois par impoſſible épouſé une dame dont le bien fût égal en degré au mérite de ma Pamela. Je compte que vous avez auſſi une aſſez bonne ſomme en main. Oui, certes, monſieur, reprit-il, & beaucoup plus que je ne voudrois. Mais, ſi vous n'achetez pas la petite ferme du comté de Kent, j'ai en vue un bien hypothéqué, qui, je crois, fera auſſi bien votre affaire. Quand les choſes en ſeront venues à une plus grande maturité, j'aurai l'honneur d'en parler à monſieur.

J'ai emporté, lui dit mon maître, au comté de Lincoln, plus de ſix cens guinées, dont je m'attendois d'y laiſſer la plus grande partie : (graces à dieu ! vous n'en avez rien fait, me dis-je en moi-même, car vous ſavez qu'il m'en offrit cinq cens.) mais, continua-t-il, je n'en ai pas dépenſé plus de

autre perſonne, ma ſeule mère exceptée. Elle reçut le préſent avec plaiſir, & nous en remercia beaucoup. Mais je ne vois pas pourquoi elle m'en remercieroit, moi qui n'en méritois pas moi-même le quart.

Je voudrois, ma chère, me dit mon maître, que vous obligeaſſiez M. Longman par ces manières engageantes qui vous ſont ſi particulières, à accepter la même gratification.

M. Longman fut bientôt de retour de ſon office, & m'apporta les cinquante livres ſterling. J'ai, me dit-il en me les donnant, enregiſtré ce nouvel article avec un extrême plaiſir : & mes livres portent déjà : *A madame B ***, cinquante livres ſterling, de laquelle ſomme je lui ſerai redevable à tous les quartiers.* Que ferai-je, mon cher monſieur, dis-je à mon maître, étant ſi pauvre par moi-même, & ſi riche de vos libéralités ? Je dois être honteuſe de recevoir toutes les faveurs dont votre bonté ſans bornes veut m'accabler : mais, en vérité, ce ne ſera pas ſans vous en rendre compte. N'en dites pas un ſeul mot de plus, ma chère, reprit-il : n'êtes-vous pas ma femme ? Ne vous ai-je pas donné droit à tous mes biens ? Ce que vous en avez eu juſqu'ici n'en eſt qu'une légère portion.

Vous voyez l'un & l'autre, dis-je à M. Longman & à madame Jervis, de quelle manière je ſuis accablée de faveurs impayables. Dieu béniſſe &

celui qui les fait & celle qui les reçoit, dit M. Longman. Je ſuis bien aſſuré qu'elles rapporteront un bon intérêt ; car madame a toujours eu l'ame généreuſe & bienfaiſante, & j'ai été témoin du plaiſir qu'elle goûtoit à diſtribuer les aumônes & les dons de feu ma maîtreſſe.

Je gagerois bien, monſieur Longman, lui dis-je, que, quelque prête que vous trouviez à propos que je ſois à recevoir pour rien des ſommes conſidérables, vous vous offenſeriez ſi je vous priois d'accepter de ma part une paire de gants ſeulement, à l'occaſion de mon heureux mariage. Il parut un peu embarraſſé de la réponſe qu'il devoit faire. Si M. Longman vous refuſe, ma chère, me dit mon maître, on pourra bien dire qu'il aura refuſé votre première faveur. A ce mot, je mis vingt guinées dans ſa main : mais il ne vouloit abſolument en prendre que cinq. Monſieur Longman, lui dis-je, j'exige abſolument que vous m'obligiez pour cette fois ſans réſerve, autrement je croirai que vous avez pris mon offre pour un affront. Eh bien, dit-il, puiſqu'il le faut abſolument, je ſais bien ce que je ſais. Et que ſavez-vous, monſieur Longman, lui dis-je ? Je ſais, reprit-il, que je ne toucherai à cet argent qu'au jour de la naiſſance de mon jeune maître, qui arrivera, je l'eſpère, avant un an d'ici.

Comme je ne m'attendois à rien de ſemblable de

la part du vieux M. Longman, je regardai mon maître, & rougis enſuite ſi terriblement, que j'en baiſſai la tête malgré moi. Bravo! monſieur Longman, dit mon maître avec tranſport, & en me prenant dans ſes bras. O ma chère ame! s'écria-t-il, dieu le veuille & le faſſe! Monſieur Longman, vous m'avez fait un plaiſir infini; & cependant je n'aurois oſé de ma vie en dire autant que vous. Madame, continua le vieillard, je vous demande bien pardon, & j'eſpère que vous ne vous ſentirez pas offenſée. Mais, puiſque mon bon maître le prend ſi bien, prenez-le comme il vous plaira; mais je le dirois encore dix fois tout de ſuite, s'il ne falloit que cela pour que la choſe arrivât. Madame Jervis, dit mon maître, la chère créature que vous voyez, porte la délicateſſe à l'excès, & vous ne devineriez jamais la vie qu'elle a menée depuis notre mariage. Je trouve, dit madame Jervis, que M. Longman a parlé comme un oracle; & ſes eſpérances ſont bien les miennes auſſi.

M. Longman s'étant retiré, peu après m'avoit rendue muette & confuſe: Qu'eſt-ce qui vous fait ainſi baiſſer les yeux, ma chère, me dit mon maître. Le bon homme n'a, ce me ſemble, rien dit de fort choquant. Je ne m'y attendois pourtant pas de ſa part, lui dis-je. Je ne me doutois que de quelque badinage innocent. Eh bien, ma chère, ce qu'il a dit n'étoit auſſi qu'une plaiſanterie des plus

innocentes ; & je ſerai fâché contre vous, ſi vous n'en voulez pas dire autant. Allons, parlez devant madame Jervis. Monſieur, repris-je, je ſouhaite de voir arriver tout ce qui peut vous faire plaiſir. C'eſt parler comme mon aimable femme ſait le faire, me dit-il en m'embraſſant très-tendrement.

Quand les domeſtiques eurent dîné, je demandai à voir les ſervantes. Elles vinrent toutes quatre à la fois. Soyez la bien-venue chez vous, madame, dit Rachel ; nous ſommes toutes ravies de vous voir ici, & plus encore de vous y voir notre maîtreſſe. Ah ! mes chères & anciennes connoiſſances, leur dis-je, je ſuis charmée de vous revoir. Comment vous portez-vous, Rachel ? Comment vous portez-vous, Jeanneton ? Et vous, Nannette ? Et vous, Cécile ? Je leur pris la main à toutes, & j'aurois pu les baiſer ; car, diſois-je en moi-même, je vous baiſai toutes avec triſteſſe la dernière fois que je vous vis ; pourquoi ne vous baiſerois-je pas toutes aujourd'hui avec joie ? Mais je m'en abſtins, à cauſe que leur cher maître étoit préſent.

Elles paroiſſoient toutes tranſportées de me voir, & mon cher maître ſembloit ſe délecter à cette ſcène. Mes bonnes filles, leur dit-il, vous voyez votre maîtreſſe. Je n'ai pas beſoin de vous recommander de la reſpecter ; car vous l'avez toujours aimée ; & elle aura le pouvoir autant que l'inclination d'être bonne envers celles qui le

mériteront. En vérité, leur dis-je, vous aurez toujours une tendre amie en moi. Votre cher maître m'a ordonné d'en donner autant à chacune de vous, afin que vous puiſſiez vous réjouir de mon bonheur. En diſant cela, je leur donnai à chacune cinq guinées. Dieu vous béniſſe les unes & les autres, leur dis-je : je ſuis dans la plus grande joie de vous voir. Elles ſe retirèrent en témoignant une gratitude & une ſatisfaction parfaites, faiſant mille vœux pour nous.

C'eſt à vous, mon cher monſieur, dis-je à mon maître en me tournant vers lui, c'eſt à vous, après dieu, qui vous a tout mis au cœur, que je ſuis redevable de mon bonheur & des mouvemens de joie dont mon ame eſt aujourd'hui remplie. Je voulus alors lui baiſer la main : mais il me prit dans ſes bras, en me diſant que je méritois le tout ſans aucune réſerve. Madame Jervis entra peu après. Je viens de voir, dit-elle, une choſe bien touchante : vos bontés, madame, & vos manières honnêtes ont rendu vos ſervantes heureuſes comme des reines. Comme je paſſois devant la porte de la ſalle pour venir ici, je les ai vues toutes quatre à genoux, louant & priant dieu pour vous deux. Les bonnes ames, m'écriai-je ! Jeanneton a-t-elle auſſi prié avec les autres ? Veuille l'effet de leurs prières retomber ſur elles-mêmes.

Mon maître envoya dire à Jonathan de venir. Comme

Comme il entroit, j'écartai & levai mes dix doigts devant mon maître, qui fit un ſigne d'approbation. M. Jonathan, lui dis-je, j'ai ſenti que je ne ſerois pas contente ſi je ne vous voyois, pour ainſi dire, en forme, pour vous remercier de la bonne volonté que vous m'avez montrée autrefois. Vous accepterez, s'il vous plaît, cette paire de gants, à l'occaſion de mon heureux mariage; & je lui donnai alors dix guinées, en mettant ſon honnête main entre les miennes. Dieu vous béniſſe, ajoutai-je; dieu béniſſe ces vénérables cheveux blancs, ſi ſemblables à ceux de mon cher père! j'eſtimerai toujours un ſi bon & ſi ancien domeſtique du meilleur des maîtres. O la bonne dame, s'écria-t-il, en levant les yeux au ciel! c'eſt un ange qui parle; ſa voix eſt un baume pour mon cœur: dieu ſoit béni de ce que j'ai vécu juſqu'aujourd'hui! Là-deſſus il ſe retira en pleurant. Vous rendez un chacun heureux, ma chère, me dit mon maître. Ah! monſieur, repris-je, c'eſt vous, & non pas moi. Ma bouche ne répétera jamais aſſez ce que lui dicte ſans ceſſe un cœur plein de gratitude, en reconnoiſſance des bienfaits dont vous m'accablez.

Alors Henri, Iſaac & Benjamin entrèrent avec les deux palefreniers de cette maiſon, & Artus le jardinier; car mon cher maître leur avoit fait dire par madame Jervis de venir ainſi en troupe ſe ranger devant moi. Où eſt donc Jean, dit-il? Le pau-

vre Jean étoit honteux, & n'entra que quand il entendit qu'on l'appeloit. Eh bien, Henri ! eh bien, Isaac ! leur dis-je, comment vous portez-vous ? Et vous, Benjamin & Artus ? & vous aussi, Richard & Roger ? Mes enfans, leur dit mon maître, je vous ai donné une maîtresse qui est toute la joie de mon cœur. Vous voyez sa bonté & sa condescendance ; si vos égards pour elle y répondent seulement, elle fera votre bonheur à tous autant, à proportion, qu'elle fait le mien. Monsieur, dit Henri, je prie dieu, au nom de tous vos domestiques, qu'il vous bénisse, vous & notre bonne dame.

Nous ferons, tous tant que nous sommes, notre étude de mériter les bonnes graces de madame, aussi bien que celles de monsieur. Je leur donnai donc à chacun cinq guinées, pour se réjouir & prendre part à mon bonheur.

Quand je vins à Jean : Jean, lui dis-je, je vous ai déja vu ; mais je vous répète que je suis ravie de vous voir. Il me protesta qu'il étoit tout honteux & tout confus. Jean, ajoutai-je, il faut oublier tout le passé : c'est ce que nous ferons, votre cher maître & moi ; car dieu a miraculeusement amené tout ce qui est arrivé, par les moyens mêmes que j'ai regardés pendant un tems comme mes plus grands fléaux. Ainsi ne jetons plus les yeux sur le passé, & n'ayons honte que des fautes que nous commet-

trons à l'avenir, & qui pourroient bien n'avoir pas toujours des ſuites auſſi heureuſes.

Artus, dit mon maître, je vous ai amené une maîtreſſe qui eſt grande jardinière : elle vous enſeignera une nouvelle méthode de planter des fèves ; mais jamais perſonne n'a eu tant d'habileté qu'elle pour cultiver & amener à bien un tournefol. Eh ! monſieur, monſieur, lui dis-je, je ſais que je vous dois tout ce que je puis avoir de talent pour amener à bien quoi que ce ſoit. Il me ſemble que c'étoit le payer aſſez bien dans ſa même monnoie, ſans pourtant me montrer ingrate envers lui devant ſes domeſtiques. Ils ſe retirèrent, en nous donnant à l'un & à l'autre mille bénédictions, comme les autres avoient fait.

Alors entrèrent le poſtillon & deux piqueurs ; (car mon maître a ici, auſſi bien que dans le comté de Lincoln, de beaux chevaux de chaſſe, qui ſont ſon principal amuſement :) le petit marmiton vint auſſi ſe préſenter. Comment vous portez-vous tous, leur dis-je ? Et vous, Thomas, je compte que vous êtes bon garçon. Votre maître m'a ordonné de vous donner à chacun quelque choſe, en l'honneur de votre nouvelle maîtreſſe. Mon maître me montrant alors trois de ſes doigts levés, je donnai au poſtillon & aux piqueurs à chacun trois guinées, & deux au petit garçon, auquel je conſeillai de les donner à ſa pauvre mère pour les lui garder, parce

que je ne voulois pas qu'il les dépensât follement. Pour M. Colbrand, Abraham & Thomas, je leur avois déja fait mes préſens à l'autre maiſon.

Lorſqu'ils furent tous partis, à la réſerve de madame Jervis : Permettez à préſent, ô le plus cher des mortels! lui dis-je en me mettant à ſes genoux, de vous donner auſſi mille bénédictions, en offrant pour vous mes vœux au ciel. Dieu veuille vous faire vivre long-tems, & toujours de plus en plus en honneur! & puiſſe votre heureuſe, votre trop heureuſe Pamela, vous paroître toujours aimable par ſon cœur reconnoiſſant, quoiqu'elle ne puiſſe l'être à ſes propres yeux ni à ceux d'autrui.

Vous voyez, madame Jervis, dit mon maître, vous voyez toute l'excellence de mon incomparable femme : mais toute aimable qu'elle eſt, les charmes de ſa perſonne m'attachent moins fortement à elle que ceux de ſon ame. Félicitez-moi donc, madame Jervis, félicitez-moi de ce que mon bonheur eſt ſi ſolidement appuyé. Je le fais très-ſincèrement, lui dit-elle : oh! que ce jour eſt heureux pour moi!

Tandis qu'il exhaloit ainſi dans le ſein de madame Jervis ſa tendreſſe envers votre Pamela, je me gliſſai dans la chambre de la bibliothèque, & y bénis dieu à genoux de la différence de ce que j'y éprouvois alors, & de ce qui m'y étoit arrivé ci-devant. Quand j'en aurai fait autant dans le

pavillon, lieu redoutable de la ſcène de mes premières frayeurs, j'aurai parcouru avec prières & actions de graces tous ceux où je me ſuis jadis trouvée en détreſſe; & je ne ceſſerai jamais de donner gloire à dieu dans le fond de mon cœur; pour toutes les délivrances qu'il m'a accordées dans chacun d'eux. Madame Jervis, à ce que je comprends, lui avoit déjà dit ce que j'avois fait en-haut dans les appartemens. Il me vit alors à genoux, le dos tourné vers lui, ſans que je l'apperçuſſe : il avoit tant ſoit peu entr'ouvert la porte; mais il la referma doucement. Vous avez ici de charmans tableaux, lui dis-je en reſſortant, & ne penſant pas qu'il m'eût apperçue. Il eſt vrai, ma chère amie, reprit-il; mais je n'en ai aucun égal à celui que votre piété offre à mes yeux. Veuille le dieu que vous aimez tant à ſervir, vous bénir de plus en plus! Ah! monſieur, que vous êtes bon, m'écriai-je! J'eſpère, reprit-il, que votre aimable exemple me fera devenir meilleur chaque jour.

Eh bien, mes chers parens, penſez-vous que jamais créature ait été plus heureuſe que votre fille? Aſſurément je ſerois un monſtre d'ingratitude, ſi je pouvois penſer avec alarme, ou avec d'autres mouvemens que ceux de la compaſſion, à la pauvre Sara Godfroy.

Il dit à Jonathan qu'il vouloit que chacun paſsât la ſoirée en joie, & s'y régalât de telle liqueur

qu'il lui plairoit, pourvu que ce fût avec sagesse.

Il eut la bonté ensuite de me conduire dans les appartemens, de me mettre en possession du cabinet & de la chambre de toilette de feu ma chère maîtresse, de sa belle montre à répétition, & de toutes les autres pièces qui en dépendent; d'une magnifique garniture de diamans, qui avoit été à sa chère mère, & des deux paires de boucles d'oreilles, des deux bagues, & du collier dont il m'avoit fait mention dans les clauses du méchant contrat auquel il avoit essayé de me faire souscrire. Tous ces bijoux avoient été destinés par ma maîtresse à mademoiselle *Tomkins*, riche héritière, qu'on lui avoit proposée pour femme, comme il étoit justement de retour de ses voyages, mais dont il ne s'accommoda pas, quoique tout fût déjà accordé des deux côtés, parce qu'il n'agréoit pas sa conversation, & qu'elle avoit, comme il le dit à sa mère, l'air trop masculin. On ne put jamais le persuader de la voir plus d'une fois, quoiqu'il fût fort au goût de la demoiselle. Il me présenta aussi les livres & les peintures de ma chère maîtresse, le linge, les dentelles, en un mot, tout ce qui étoit dans ses appartemens, qu'il m'ordonna d'appeler miens. O mon dieu! donne-moi la gratitude & l'humilité qui me conviennent!

DIMANCHE au ſoir.

COMME nos équipages ne pouvoient être prêts pour nous préſenter à l'égliſe, nous reſtâmes au logis ce jour-là. Mon cher maître en employa une grande partie dans ſa bibliothèque. Pour moi, je n'en employai pas moins, comme aſſurément je le devois, en prières, actions de graces & méditations, dans le cabinet dont on m'avoit nouvellement fait préſent. J'eſpère que dieu daignera me donner ſa bénédiction; car j'ai la ſatisfaction de ne pas me ſentir encorgueilli du grand changement arrivé à mon état: je regarde, au contraire, tant de graces & de faveurs dans leur vrai point de vue, & les conſidère toutes comme reçues immédiatement du ciel & de mon bienfaiteur.

Nous dînâmes enſemble avec beaucoup de plaiſir. Il me témoigna dans chacune de ſes paroles & de ſes actions, toute la tendreſſe & tout l'amour que jamais le cœur le plus ſatisfait pouvoit ſouhaiter. Il me dit qu'il vouloit retourner à ſon cabinet, & qu'à cinq heures il viendroit me prendre pour aller faire un tour dans le jardin. Il ſe retira en effet dès que le dîner fut fini, & moi je regagnai mon appartement.

Sur les ſix heures, il eut la bonté de venir me

trouver dans ma chambre. A préſent, ma chère, me dit-il, je vais vous accompagner dans le jardin. Avec quel plaiſir je lui donnai ma main!

Ce jardin eſt beaucoup mieux cultivé que celui du comté de Lincoln; mais ce dernier eſt plus grand & a de plus belles allées. Il y a cependant dans celui-ci un joli canal, une fontaine & une caſcade. Nous eûmes, en nous promenant, une converſation charmante; après que nous eûmes fait le tour, je tournai chemin vers le petit jardin, & quand nous vînmes au pavillon, je ſaiſis un inſtant pour me dérober; je montai rapidement les marches de ce lieu qui m'avoit été ſi redoutable, & je m'y jetai à genoux. O dieu! m'écriai-je avec tranſport, je te bénis de m'avoir délivrée dans tes grandes miſéricordes! donne-moi un cœur à jamais reconnoiſſant de tes faveurs! Après cette courte prière, je redeſcendis comme un éclair, & rejoignis mon cher Maître, qui s'apperçut à peine que je l'euſſe quitté.

Pluſieurs gentilshommes du voiſinage l'envoyèrent complimenter ſur ſon retour; mais tous gardèrent le ſilence ſur ſon mariage; & entr'autres, meſſieurs Artus, Towers, & Brooks, & M. Martin de la Grotte.

Lundi.

JE fus passablement occupée à choisir des échantillons pour mes habits neufs. Rien ne paroissoit trop bon à mon cher maître ; & moi je trouvois que tout l'étoit. Il eut la bonté d'en mettre à part six des plus riches, afin que j'en choisisse trois, disant que nous nous équiperions plus complettement en ville quand nous nous y rendrions. Il y en avoit un blanc, à fleurs d'or, & fort riche, & il eut la bonté de dire, que comme j'étois nouvelle mariée, je ferois dimanche prochain ma première comparution à l'église avec celui-là. De sorte que dans deux ou trois jours il ne nous viendra de tous côtés que des couturières & des tailleurs à mettre en ouvrage. Bon dieu ! quelle dépense une petite pécore aussi peu méritante que moi cause déjà à ce cher mortel ! Mais son bien & son rang en exigent une grande partie ; & l'estime dont il m'honore ne lui permettra jamais de faire moins pour moi, que s'il avoit épousé un parti aussi riche que lui. D'ailleurs, comme il le dit lui-même, cela rejailliroit sur lui s'il y manquoit. Ainsi je crois que les choses resteront comme elles sont ; car d'une manière ou d'une autre, le monde veut toujours parler & gloser. Il me fit choisir

auſſi des dentelles & du linge magnifiques, & a dépêché un exprès, avec ordre de hâter la venue de tout, de faire compléter en ville ce qui eſt du reſſort de la lingère, &c. & de nous l'envoyer par des meſſagers particuliers, dès qu'il ſeroit fini. Le tout eſt attendu dans ſa perfection ſamedi après midi ſans faute.

Je fais partir Jean ce matin, avec une plus grande quantité de papiers que je vous écris, & avec un petit nombre d'autres qu'il vous donnera ſéparément. Je ſouhaiterois que vous euſſiez la bonté de me renvoyer tous ceux que vous avez déjà lus, afin que je puiſſe tenir ma parole à miladi Davers. Il eſt chargé de vous demander de ma part la continuation de vos prières & de vos bénédictions, de vous dire que j'eſpère que vous répondrez à la propoſition de mon cher bienfaiteur au ſujet de la ferme du comté de Kent, de vous prier d'acheter chacun deux habits, du plus beau drap, pour vous, mon cher père, & de quelle que belle étoffe de ſoie pour ma chère mère, de bon linge, & de tout à proportion; & de vouloir bien, comme mon cher bon ami m'a prié de vous le dire, venir nous voir ici au plutôt. Quand vous en aurez dit le jour à Jean, il vous enverra ſon carroſſe coupé. Ah! mes chers parens, que je languis de vous voir l'un & l'autre, & de partager avec vous toutes mes félicités!

Je suis bien assurée que vous aurez la bonté d'aller voir tous vos créanciers, qui sont principalement ceux de mes malheureux frères, pour leur demander un compte de tout ce que vous vous êtes engagés de payer. Quoique quelques-uns d'entr'eux aient été bien cruels & bien impitoyables, comme ils ont tous droit à ce qui étoit à eux, ils seront tous payés jusqu'à une obole, & remerciés d'avoir prêté.

Toute réflexion faite, Jean prendra tout ce que j'ai écrit jusqu'à mon arrivée ici; afin que vous puissiez avoir de quoi vous amuser sur le compte de votre chère fille, à la place des papiers que vous me renverrez. Je continuerai d'écrire jusqu'à ce que je sois établie, & que vous vous soyez déterminés; & je m'appliquerai pour lors au gouvernement des affaires de la famille, afin de devenir aussi utile à mon bienfaiteur, que mes foibles talens me le permettront.

Je m'imagine que madame *Mumford* n'est pas fort à son aise; si vous croyez qu'une couple de guinées pût lui être de quelque service, donnez-les-lui, je vous prie, de ma part comme un présent de nous; & je vous les rendrai. Faites aussi la revue parmi vos parens, voisins & connoissances, & donnez-moi une liste des honnêtes gens industrieux & pauvres, qui peuvent être de vrais objets de charité, & qui n'ont point d'autre res-

source ; sur-tout des aveugles, des impotens, & des malades, avec un détail de leurs différentes situations ; faites-y aussi entrer les pauvres familles, qui, comme la nôtre, ont été réduites par des malheurs, & que le grand nombre d'enfans empêche de se procurer une vie plus aisée. Je choisirai parmi eux le mieux qu'il me sera possible : car je languis de commencer à faire usage de ce que mon cher & généreux bienfaiteur veut bien m'allouer par quartier pour ces sortes d'usages.

Je suis résolue de tenir un état de toutes ces affaires-là. M. Longman m'a déjà fourni un livre de papier blanc relié en vélin, dont j'espère remplir bientôt les premières pages du nom des plus dignes objets. Il est vrai que mon cher maître me donne le tout sans en exiger de compte : mais il verra, & le verra lui seul, comment je le dépense de quartier en quartier ; & s'il m'en reste, je le transporterai au prochain quartier. En bonne ménagère de livres de comptes, je ferai quatre fois par an la balance de mes livres, & une balance générale à chaque fin d'année. Ce livre a pour titre : *Humbles* RESTITUTIONS faites à dieu pour ses FAVEURS SIGNALÉES ; & il est bien enfermé dans mon nouveau cabinet.

Mon intention est de ne laisser voir de mes papiers à miladi Davers, que jusqu'à la lettre foudroyante qu'elle a écrite à son frère : car je ne

voudrois pas qu'elle vît les réflexions que je fais ſur cette pièce. Quand elle aura lu juſques-là, elle ſaura tout ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire ſa curioſité, quant à mes ſouffrances, aux ſtratagêmes employés contre moi, & au rôle honorable que dieu m'a donné la force de faire. J'eſpère qu'en voyant tout cela, elle me ſera entièrement réconciliée; car elle verra en même-tems que le tout eſt l'ouvrage immédiat du tout-puiſſant; & qu'un gentilhomme doué d'autant d'eſprit & de connoiſſances que ſon frère, ne pouvoit jamais être ſéduit juſques-là par une pauvre & ſimple jeune fille comme moi.

Je ne retiendrai pas Jean plus long-tems. Il vous priera de lire cette dernière partie avant la première, pendant qu'il ſera chez vous. Recevez donc l'un & l'autre mes très-humbles reſpects, & les aſſurances du tendre ſouvenir de mon cher époux. Je ſuis pour jamais,

Votre très-reſpectueuſe, & ſouverainement heureuſe fille, &c.

MERCREDI au ſoir.

Mes très-chers père & mère,

VOICI la continuation de mon journal.

Mardi matin, mon cher maître ſortit à cheval, ſuivi d'Abraham, & amena à dîner M. *Martin* de la Grotte, MM. *Artus* & *Brooks*, & un nommé M. *Chambers*. Il vint me trouver dans ma chambre, pour me dire qu'il étoit allé trop loin pour pouvoir revenir déjeûner; mais qu'il m'avoit amené quelques-unes de ſes anciennes connoiſſances pour dîner avec moi. En êtes-vous fâchée, Pamela, me dit-il? Non aſſurément, monſieur, repris-je en me rappelant ſes leçons: je ne ſaurois être fâchée de rien de ce que vous faites. Vous connoiſſez le caractère de M. Martin, me dit-il, & vous l'avez ſévèrement cenſuré dans une de vos lettres, comme un de mes camarades de débauche, & pour ſes trois jours de courſes chez ſes amis.

Voici comment il me rendit compte de l'occaſion qui les lui avoit fait amener. « Je les ai tous » rencontrés chez M. Artus, me dit-il, & ſon » épouſe m'a demandé ſi j'étois réellement marié? » Très-réellement, lui ai-je dit. Et à qui, a in-

» terrompu M. Martin ? A qui ? ai-je repris brus-
» quement & ſans barguigner, à la fille de chambre
» de feu ma chère mère. Ils n'ont ſu que me dire
» là-deſſus, & ſe ſont entre-regardés. J'ai bientôt
» vu que je les avois empêchés de me donner
» chacun un lardon. En vérité, monſieur, m'a dit
» madame Artus, vous avez une des plus aimables
» perſonnes que j'aie jamais vues ; & elle eſt fort
» heureuſe de ſon côté. Auſſi, j'en dois d'autant
» moins parler, que toutes les fois qu'un homme
» fait quelqu'action de la même nature, quand ce
» ne ſeroit que par politique, il croit toujours
» devoir la mettre dans le meilleur jour qu'il eſt
» poſſible. Aſſurément, dit M. Artus, ſi vous avez
» commis une faute, vous l'avez fait les yeux bien
» ouverts ; car vous connoiſſez le monde autant
» que gentilhomme de votre âge l'ait jamais
» connu.

» Je vous avoue, meſſieurs, leur ai-je dit, que
» je ſerois ravi de plaire à tous mes amis ; mais je
» ne ſaurois me flatter d'y réuſſir ſi rapidement,
» & avant qu'ils connoiſſent les motifs qui m'ont
» induit à ce que j'ai fait. Mais, je puis vous aſſu-
» rer, qu'en mon particulier je ſuis extrêmement
» content ; & vous ſavez que c'eſt-là le plus grand
» point.

» J'ai entendu ma femme louer tellement la
» perſonne & la beauté de votre épouſe, m'a dit

» M. Brooks, que je ne ſouhaite rien tant que de » la voir. Eh bien, ai-je repris, ſi vous voulez » venir tous prendre un dîner chez moi, je vous » la ferai voir du meilleur de mon cœur. Ne vien- » drez-vous pas avec nous, madame Artus, ai-je » ajouté? Non, en vérité, monſieur, a-t-elle dit. » Je gagerois bien, ai-je répliqué, que ma fem- » me n'a pas le crédit de vous réconcilier avec la » fille de chambre de ma mère: n'eſt-ce pas là le » cas, madame Artus? allons, parlez-nous ſans » fard. Non, a-t-elle dit, je ne ferai nulle diffi- » culté de rendre viſite à votre épouſe, avec les » autres dames du voiſinage; mais qu'une femme » ſeule y aille bruſquement avec tant de meſſieurs, » cela ne paroît pas tout-à-fait à propos. Mais, » meſſieurs, que cela ne vous empêche pas d'y aller. » Là-deſſus, ajouta mon maître, ils ont envoyé » dire chacun chez ſoi, qu'ils ne dîneroient pas » au logis: & ils ſont tous venus avec moi, & » ont amené un gentilhomme nommé *Chambers*, » qui eſt nouvellement établi dans nos quartiers. » Ainſi, ma chère, continua-t-il, lorſque vous » vous préſenterez à l'égliſe dimanche prochain, » vous êtes sûre d'y avoir un parti; car il faut que » qui vous voit vous eſtime ».

Il alla retrouver ſa compagnie; & quand je deſcendis pour dîner, il eut la bonté de me donner la main en entrant dans la ſalle. Ma chère,

me dit-il, je vous ai amené quelques-uns de mes bons voiſins pour dîner avec vous. Je le remerciai de ſa bonté. Voilà M. Chambers, ajouta-t-il, en me les préſentant tous l'un après l'autre. Ils me ſaluèrent très-poliment, & nous félicitèrent tous deux.

Pour moi, madame, me dit M. Brooks, je prends très-ſincèrement part à votre joie. Ma femme m'avoit déjà prévenu amplement ſur les beautés de votre perſonne; mais je ne m'imaginois point que nous euſſions une ſi belle fleur dans le pays. Monſieur, lui dis-je, madame votre épouſe eſt très-partiale à mon égard, & vous êtes un cavalier ſi poli, que pour toutes choſes au monde vous ne voudriez pas contredire madame Brooks.

Je vous aſſure, madame, reprit-il, que vous n'avez nullement deviné; car nous nous contrediſons elle & moi deux ou trois fois par jour. Mais il y auroit bien du malheur, ſi nous ne nous accordions pas dans un cas auſſi évident!

M. Brooks n'a jamais dit deux plus grandes vérités, ajouta M. Martin, (voulant parler des contradictions qu'ils avoient l'un avec l'autre, ſa femme & lui, & de leur accord ſur mon compte;) car, ajouta-t-il, il y a déjà quelques années qu'ils ſont mariés.

Comme je n'avois pas la meilleure opinion du monde de celui qui parloit, & que je ne faiſois

pas grand cas de ſon badinage : Je ſuis preſque fâchée, monſieur, lui dis-je, de la raillerie que M. Brooks vient de lâcher ſur lui-même & ſur madame ſon épouſe ; mais il me ſemble qu'elle auroit dû lui en épargner une plus vive, & la manière enjouée dont vous venez de la confirmer. Je crois cependant que leur lien de quelques années, qui eſt la raiſon que vous nous donnez pour faire penſer que cela peut être, eſt préciſément ce qui prouve que cela n'eſt pas.

Il me ſemble, M. Martin, lui dit M. Artus, que madame vient de vous faire une charmante leçon. Je le penſe auſſi, dit M. Chambers, & votre compliment n'étoit pas des plus magnifiques pour s'adreſſer à une nouvelle mariée. Compliment ou non, meſſieurs, reprit M. Martin, je n'ai jamais vu de mariage qui eût duré quelque tems, où cela ne ſe trouvât peu ou prou. Mais je jurerois bien qu'il n'y aura jamais rien de ſemblable ici.

Aſſurément, monſieur, lui dis-je, ſi cela arrivoit, il faudroit que je fuſſe la perſonne du monde la plus ingrate, étant, comme je le ſuis, celle du monde pour qui l'on a eu le plus de bonté. Voilà une idée ſi excellente, me dit M. Artus, qu'elle nous eſt une certitude morale que cela ne ſauroit jamais arriver.

Monſieur, dit M. Brooks à l'oreille de mon maître, appelez madame votre épouſe comme il

vous plaira ; mais vous avez, je vous jure, en elle, tant pour l'esprit & le maintien, que pour toute sa personne, la dame du monde la plus accomplie. Il faut, mon cher ami, reprit mon maître, que je vous dise ce que j'ai déjà dit à quelqu'un, que sa personne m'a rendu son amant ; mais que ses vertus & son esprit en ont fait ma femme.

Quand le premier service entra, mon cher maître me conduisit lui-même à ma place, & mit M. Chambers à ma droite, comme le plus grand étranger, & M. Brooks à ma gauche. M. Artus eut la bonté de faire les remarques les plus obligeantes sur la manière libre & aisée dont il disoit que je me comportois, & que je servois la compagnie ; & il ajouta qu'il vouloit nous amener son épouse, pour voir & apprendre un peu de mes allures. Je lui dis que je serois très-glorieuse de toutes les visites dont madame Artus voudroit bien m'honorer, & que, si je pouvois me flatter d'avoir assez d'occasions de profiter de l'exemple de son épouse & de celles des autres messieurs que je voyois, je m'en croirois bientôt plus digne de remplir une place que j'occupois pour le présent à un très-foible titre.

M. Artus but à ma santé, & à la continuation de mon bonheur. Madame, me dit-il, ma femme a dit à votre époux que vous étiez fort heureuse

d'avoir un tel mari ; mais je vois bien à préſent qui des deux a fait le meilleur marché. Allons, allons, dit M. Brooks, trève de complimens : la vérité toute pure eſt que la généroſité & le bon ſens de notre cher voiſin ſont ſi parfaitement égalés par la beauté & l'eſprit de ſon épouſe, qu'on ne ſauroit dire lequel des deux a le plus gagné : puiſſiez-vous être long-tems heureux enſemble ! voilà tout mon compliment ; & là-deſſus, il but un verre de vin.

Mon cher & meilleur ami, qui ſe délecte toujours à m'entendre louer, paroiſſoit charmé de notre converſation, & me dit les choſes du monde les plus obligeantes, les plus tendres, & les plus reſpectueuſes ; juſqu'au point que l'impoli M. Martin dit, auriez-vous jamais penſé que notre ami que voilà, qui avoit coutume de ſe tant moquer du mariage, ſeroit devenu un mari ſi complaiſant ? Combien vous propoſez-vous que cela dure, monſieur, ajouta-t-il en s'adreſſant à mon maître ? Autant, reprit celui-ci, que ma chère amie le méritera, & j'eſpère que ce ſera pour toujours. Mais, continua ce cher mortel, vous ne devez pas être ſurpris que j'aie changé d'opinion ſur le mariage ; car je ne m'étois jamais attendu de rencontrer une perſonne, dont tout le maintien & l'aimable douceur fuſſent ſi propres à me rendre heureux.

Après le dîner, je bus les ſantés de toutes les

épouſes de ces meſſieurs & me retirai (*). Pour eux, ils demeurèrent aſſis, burent deux bouteilles de vin de France, & furent de la meilleure humeur du monde. Ils partirent en s'étendant ſur mes louanges, & promirent ſolemnellement de m'amener leurs épouſes.

Jean m'ayant apporté votre tendre lettre, mon très-cher père, je dis à mon maître, après que ſes amis ſe furent retirés, avec quel plaiſir vous aviez reçu ſes généreuſes propoſitions ſur la ferme du comté de Kent; & que vous aviez promis de ne rien épargner pour lui rendre des ſervices ſolides ſur ce bien-là; que vous eſpériez que votre induſtrie & vos ſoins y ſeroient ſi utilement employés, que vous n'auriez nul beſoin de lui être plus à charge, par les additions que ſa généroſité s'étoit propoſé de faire à une ſubſiſtance, qui par elle-même ſurpaſſoit tout ce que vous pouviez déſirer. Il fut ravi de ce que vous aviez accepté la choſe de ſi bonne grace.

Je ſuis bien-aiſe que les ſommes pour leſquelles vous vous êtes engagés, ſoient devenues ſi peu de choſe: dès que vous en aurez eu un compte

(*) C'eſt la coutume en Angleterre, qu'après le dîner les dames ſe retirent pour boire le thé entr'elles, tandis que les meſſieurs demeurent autour de la table, qu'on couvre alors de verres & de bouteilles.

exact, ayez la bonté de me l'envoyer, avec la liſte que vous m'avez promis de me procurer des pauvres perſonnes dignes d'être ſecourues.

Comme mon cher maître eſt la généroſité même, vous ne devriez regarder rien de ce qui eſt ſimple en fait d'habits, comme trop bon. De grace, ne craignez point de trop dépenſer pour vos perſonnes. Lorſque vous viendrez nous voir, l'intention de mon cher mari eſt que vous ne retourniez point à votre ancien ſéjour, mais que vous reſtiez avec nous, juſqu'à ce que vous partiez pour le comté de Kent; de ſorte qu'il faut arranger toutes vos affaires en conſéquence. Je compte qu'actuellement mon cher père a renoncé à toutes ſortes de travaux rudes & aſſujettiſſans. Comme je vous ai ouï dire que le fermier Jones vous a été très-bon, je vous prie, en prenant congé de lui & de ſa famille, de lui donner pour la valeur de trois guinées de bons livres; tels qu'une belle Bible de famille, un livre de prières, le Traité des devoirs de l'homme, ou quelques autres que vous croirez qui lui feront plaiſir; car il demeure très-loin de l'égliſe, & les chemins de-là à la ferme ſont impraticables en hiver.

Jean m'a apporté mes papiers en très-bon érat; je les enverrai à la première occaſion à miladi Davers, juſqu'à l'endroit dont je vous ai parlé dans ma dernière.

Mon cher M. B*** vient de me dire qu'il me mènera demain matin prendre l'air dans ſon carroſſe coupé, à environ dix milles d'ici, pour déjeûner à une ferme fameuſe pour ſa belle laiterie, qui y attire de tems en tems un grand concours de la nobleſſe des environs. Il enverra devant nous Abraham, pour avertir les bonnes gens de notre venue.

JEUDI.

EN conſéquence, nous partîmes environ ſur les ſix heures & demie; & comme nous allions aſſez bon train, nous arrivâmes entre huit & neuf à la maiſon ci-deſſus, qui eſt réellement de la plus grande propreté, & nous y trouvâmes Abraham. Je fus charmée de l'extrême netteté de la bonne fermière, de ſa fille, & de ſa ſervante. Il eut la bonté de dire que, comme cela paroiſſoit me faire plaiſir, il viendroit de tems en tems avec moi dans le même endroit, ou pour la même choſe; parce que ce ſeroit un bon exercice, qui aiguiſeroit notre appétit, tant pour le déjeûner ſur le lieu, que pour le dîner à notre retour. Mais quoique cette raiſon fût très-bonne, je vis bientôt que ce n'étoit pas la ſeule pour laquelle il m'avoit procuré cette

agréable promenade, comme je ne tarderai pas à vous le dire.

Nous fûmes reçus & traités à merveille ; & tout ce qu'on nous ſervit, auſſi bien que les perſonnes, & l'ameublement, quoique très-ſimple, avoit cependant un air d'élégance qui charmoit. Madame Dobſon, dit mon maître à la bonne ménagère, vos jeunes filles de l'école d'ici près continuent-elles toujours à vous rendre de tems en tems des viſites? Oui, monſieur, reprit-elle, & j'en attends actuellement trois ou quatre.

Ma chère, me dit-il, il y a, à trois milles ou environ de cette ferme, une très-bonne penſion & école de jeunes filles : la maîtreſſe entretient une chaiſe à deux chevaux, qui eſt double ou ſimple à diſcrétion ; & en été, lorſque les jeunes demoiſelles font bien leurs tâches, elle fait le plaiſir à trois ou quatre d'entr'elles de les amener prendre l'air ici ; & quand elles ont déjeûné, on les ramène au logis. Ceci leur ſert à la fois d'exercice & de récompenſe. Les jeunes perſonnes à qui on l'accorde en ſont très-fières, & cela les rend plus diligentes à remplir leurs tâches.

Voilà, repris-je, une excellente méthode : & juſtement comme nous en parlions, la chaiſe entra avec quatre jeunes demoiſelles toutes à peu près de même taille. Une ſervante les accompagnoit. On

leur donna un autre petit appartement très-propre, où elles ne pouvoient entrer qu'à travers le nôtre. Elles nous saluèrent de très-bonne grace en passant devant nous. J'entrai dans la chambre où elles étoient, & leur fis quelques questions sur leur ouvrage & leurs leçons. Je leur demandai ce qu'elles avoient fait pour mériter une promenade & un déjeûner si agréable. Elles me répondirent toutes fort joliment. De grace, mes chères petites, dites-moi quels sont vos noms? L'une s'appeloit *Burdoff*; l'autre, *Nugent*; la troisième, *Booth*; & la quatrième *Goodwin*. Je ne sais laquelle de vous est la plus jolie, leur dis-je: mais vous êtes toutes très-bonnes: & votre maîtresse est bien bonne elle-même de vous procurer avec la promenade une crême si délicate, & du pain & du beurre si appétissans. Je crois que vous le pensez comme moi.

Mon maître entra, & je ne me doutois de rien au monde. Il les baisa l'une après l'autre; mais il regarda la jeune Goodwin plus attentivement que les autres, sans que je me doutasse encore de rien. Si on l'eût nommée mademoiselle Godfroy, j'y aurois été tout d'un coup.

Laquelle des quatre trouvez-vous la plus jolie, me dit-il, lorsque nous les quittâmes? En vérité, repris-je, je serois fort embarrassée à vous le dire. La jeune Booth est une jolie brunette, & elle a les

yeux beaux : mademoiſelle Burdoff a beaucoup de douceur dans le regard, mais moins de régularité dans les traits. Mademoiſelle Nugent eſt très-blanche ; & la petite Goodwin a un bel œil noir, & a, ce me ſemble, la plus belle taille des quatre ; mais elles ſont toutes fort jolies.

La ſervante les mena dans le jardin, pour leur faire voir les ruches. Mademoiſelle Goodwin fit à ſon maître une belle révérence où il y avoit quelque choſe de particulier. Je crois, monſieur, lui dis-je, que cette belle enfant vous connoît. Connoiſſez-vous ce monſieur-là, ma chère petite ? lui dis-je en la prenant par la main. Oui, madame, me dit-elle, c'eſt mon cher oncle. Je l'embraſſai auſſitôt. Et pourquoi, mon cher monſieur, m'écriai-je, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez une nièce parmi ces jeunes demoiſelles ? Je la laiſſai aller, & elle courut comme un baſque après ſes compagnes.

Mais de grace, monſieur, lui dis-je, comment cela ſe peut-il ? Vous n'avez point de frère, & miladi Davers eſt votre ſeur unique. Encore un coup, comment cela ſe peut-il ?

Il ſourit pour toute réponſe. Ah ! mon cher monſieur, lui dis-je alors, avouez-moi la vérité ; cette jolie enfant-là ne vous touche-t-elle pas de plus près qu'une nièce ? Oui, oui, oui, m'écriai-je ! Et je l'embraſſai.

Vous l'avez deviné, ma chère, reprit-il. Il vous

ſouvient ſans doute de la charitable inſinuation de ma ſœur ſur mademoiſelle Sara Godfroy. Oui, monſieur, lui dis-je ; mais celle-ci s'appelle Goodwin. Sa mère lui a choiſi ce nom, ne voulant pas qu'elle portât le ſien, me dit-il.

Vous m'excuſerez, monſieur, ajoutai-je ; mais il faut que j'aille la trouver, & la faire un peu cauſer. Je l'enverrai chercher, reprit-il ; & dans un inſtant elle rentra. Je la pris dans mes bras. Eh bien, ma chère petite reine, lui dis-je, ne voulez-vous pas bien m'aimer ? Voulez-vous bien que je ſois votre tante ? De tout mon cœur, madame, reprit-elle ; & je vous aimerai tendrement : mais il ne faut pas que j'aime mon oncle. Pourquoi donc, lui dit-il ? Parce que vous n'avez pas voulu me parler d'abord, lui dit-elle, & parce que vous ne vouliez pas que je vous appelaſſe mon oncle ; (car il paroît qu'on lui avoit dit de n'en rien faire, afin que je ne la devinaſſe pas ſur le champ :) & pourtant, ajouta la chère petite enfant, je ne vous avois pas vu depuis long-tems, oh ! depuis bien long-tems !

Eh bien, Pamela, me dit-il, me permettrez-vous d'aimer cette petite innocente ? Si je vous le permettrai, monſieur, repris-je ; vous ſeriez bien barbare d'y manquer, & moi plus barbare de ne pas vous y porter de tout mon pouvoir, & de ne pas aimer ce cher petit cœur, pour l'amour de vous, pour l'amour d'elle-même, & par compaſſion pour

ſa pauvre chère mère que je ne connois pourtant pas. J'avois les larmes aux yeux en diſant cela.

Mon cher amour, me dit-il, pourquoi vos paroles ſont-elles ſi affectueuſes, & votre viſage ſi triſte? Je m'approchai de la fenêtre à quelque diſtance de l'enfant. Mon viſage n'eſt pas triſte, lui répondis-je: mais je ſens en cette occaſion dans mon cœur un mélange ſingulier de plaiſir & de peine: c'eſt en vérité une double peine & un double plaiſir. Comment l'entendez-vous, ma chère, me dit-il? Monſieur, repris-je, je ne ſaurois m'empêcher de ſouffrir pour la pauvre mère de cette aimable enfant, en penſant que, ſi elle eſt en vie, ce qu'elle a de plus cher au monde, elle doit l'appeler ſa honte: & que, ſi elle n'eſt plus, elle a dû, en quittant le monde & ſa chère petite, avoir le cœur ulcéré & tourmenté de remords bien cruels. Ce qui me fâche en ſecond lieu, c'eſt qu'on répute comme une faveur faite à cette chère enfant, le ſoin qu'on prend de lui cacher combien ſon plus cher parent la touche de près. Pardon, mon cher monſieur, je ne dis pas ceci pour vous faire le moindre reproche. Non en vérité. J'ai d'un autre côté un double ſujet de joie; le premier, conſiſte en ce que dieu m'a fait la grace d'échapper au malheur qu'a eu cette pauvre dame; & le ſecond, en ce que cette découverte me fournit une occaſion de vous convaincre de la ſincérité de ma gratitude & de ma

tendreſſe pour vous, par l'affection que j'aurai à jamais pour cette chère enfant.

Je retournai auſſitôt à elle & la baiſai. Joignez-vous à moi, mon cher petit cœur, lui dis-je, pour prier votre cher oncle de vous permettre de venir demeurer avec votre nouvelle tante : en vérité, ma chère petite reine, je vous aimerai à la folie.

Ne voulez-vous pas bien, monſieur, dit cette charmante enfant, me permettre de demeurer avec ma chère tante ?

Vous êtes bien bonne, ma Pamela, me dit-il : & je n'ai pas été trompé une ſeule fois dans les hautes idées que mon tendre cœur s'étoit faites de votre prudence. Mais, monſieur, ajoutai-je, ne m'accorderez-vous pas cette grace ? J'aurai pour ce petit ange la tendreſſe du monde la plus ſincère ; & tout ce que je ſerai capable de faire pour elle, tant par mon exemple que par affection, je le ferai très-cordialement. Mon cher monſieur, ajoutai-je, faites-moi cette faveur ! Mon cœur en eſt déjà avide ! O la charmante occupation & l'aimable ſociété que vous me procurerez par-là.

Nous parlerons de cela une autre fois, reprit-il : mais, la prudence veut que je mette des bornes à votre généroſité. Mon intention avoit toujours été de vous ſurprendre par cette découverte ; mais ma ſœur y a ouvert le chemin par un trait de dépit ſi bas, que je ne pus l'endurer pour le moment.

Quoique vous m'ayez plu au-delà de toute expreſſion, par votre conduite en cette occaſion, je ne ſaurois dire cependant que vous ayez de beaucoup ſurpaſſé mon attente; car j'ai une ſi haute opinion de vous, que je crois que rien au monde n'auroit pu me la faire perdre, que des ſentimens abſolument oppoſés à ceux que vous venez de montrer dans une conjoncture ſi délicate.

Eh bien, monſieur, lui dit la chère petite enfant, n'aurez-vous pas la bonté de me permettre d'aller demeurer avec ma tante? Je ſuis sûre qu'elle m'aimera bien. Si vous êtes bonne fille, lui dit-il, vous viendrez rendre viſite à votre nouvelle tante, la vacance prochaine. Je vous remercie, monſieur, lui répondit-elle en faiſant une profonde révérence. Oui, ma chère, lui dis-je, & je ferai en attendant proviſion de jolies choſes pour vous amuſer. Je vous en aurois apporté aujourd'hui, ſi j'avois ſu que je devois vous voir. Je vous rends mille graces, madame, reprit-elle.

Je demandai ſon âge. Elle a, me dit-il, entre ſix & ſept ans. A-t-elle jamais été chez vous, ajoutai-je? Ma ſœur, reprit-il, l'y a portée une fois, comme une jeune parente de milord Davers. Je me ſouviens, monſieur, lui dis-je, d'une jeune enfant que madame Jervis & moi prenions pour une parente de milord Davers.

Ma ſœur, ajouta-t-il, en a ſu tout le ſecret dès

le commencement ; & je lui ai ſu un gré infini de l'avoir dérobé à mon père qui vivoit pour lors, & à ma mère qui l'a ignoré juſqu'à la mort ; quoiqu'elle ait eu depuis la baſſeſſe de vous en inſinuer quelque choſe dans ſa rage contre moi.

Les jeunes demoiſelles prirent congé peu après. Je ne ſais pas pourquoi, mais cette chère enfant me touche plus que je ne puis le dire. Je voudrois bien qu'il me fît la faveur de me la laiſſer au logis. Comblée de ſes bontés comme je le ſuis, je trouverois un plaiſir délicieux à profiter d'une ſi belle occaſion, pour lui témoigner ma tendreſſe par celle que j'aurois pour cette chère petite amie.

Comme nous revenions dans le carroſſe, il ajouta, à ce qu'il m'avoit dit précédemment, le détail des circonſtances ſuivantes ſur cette affaire.

Il me dit que la dame étoit de bonne famille, & qu'elle en étoit la perle ; mais que ſa mère étoit une perſonne artificieuſe & adroite, & que dans l'affaire entre lui & ſa fille, elle ne s'étoit pas comportée avec toute la délicateſſe qu'elle auroit dû avoir. Qu'entr'autres, lorſqu'elle avoit lieu de le regarder comme un jeune homme ſans cervelle & ſans ſolidité, & de croire ſa fille plus en danger avec lui, que lui avec elle, elle n'avoit pas laiſſé que d'encourager leur tête à tête, juſqu'au point qu'ayant eu lieu de craindre quelqu'accident, parce qu'elle

les avoit ſurpris dans des ſituations qui faiſoient peu d'honneur à ſa fille, elle n'avoit nullement interrompu leurs entrevues; qu'au contraire, elle avoit apoſté un homme qui avoit été ſon laquais, & un officier à la demi-paye & de ſes parens, pour épier l'occaſion de le forcer, en l'effrayant, d'épouſer la perſonne: qu'en conſéquence l'ayant ſurpris dans ſa chambre, comme il venoit d'y entrer, ils avoient tiré leurs épées contre lui, & l'avoient menacé de le tuer ſur l'heure s'il ne l'épouſoit pas à l'inſtant; que pour cet effet ils avoient en bas un miniſtre tout prêt, comme il le découvrit dans la ſuite; qu'alors il ſoupçonna, ſur de fortes préſomptions, que la demoiſelle étoit du complot; ce qui, joint à leurs menaces, le mit dans une telle fureur, qu'il mit l'épée à la main pour ſe défendre, & le fit ſi vivement, qu'il mit le valet hors de combat en le bleſſant au bras; & s'avançant ſur l'autre qui battoit en retraite, il ſe jeta ſi furieuſement ſur lui, lorſqu'il étoit ſur le bord de l'eſcalier, qu'il le fit rouler en bas un étage entier, & le bleſſa conſidérablement par cette chûte; qu'il auroit bien pu payer cher ſa témérité; mais que ſes antagoniſtes étoient plutôt chargés de l'effrayer que de le tuer; que là-deſſus il étoit ſorti de la maiſon, à la vue de la vieille dame, du miniſtre dont elle s'étoit pourvue, & de ſes autres filles, vomiſſant contr'eux les plus horribles imprécations; qu'après cela, voulant

voulant rompre tout commerce tant avec la famille en entier, qu'avec Sara Godfroy elle-même, celle-ci avoit trouvé le moyen de l'engager à lui donner un rendez-vous à Woodſtock, pour s'innocenter dans ſon eſprit; que là, il avoit, le méchant qu'il étoit, obligé la pauvre demoiſelle à ſe rendre coupable d'une très-grande faute, pour ſe laver d'une beaucoup moindre; que dans la ſuite ils s'étoient rencontrés ſouvent à Godſtone, à Woodſtock, & dans tous les environs d'Oxford, où il étudioit alors, & prenoit non de bonnes, mais de très-mauvaiſes leçons; & qu'à la fin l'effet de leurs fréquentes entrevues devint trop viſible pour demeurer caché; qu'alors la jeune demoiſelle, ne pouvant plus ſe montrer ſans faire déshonneur à ſa famille, fut renfermée, & qu'on employa toutes ſortes de moyens pour le perſuader de l'épouſer; que, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de l'y porter, la famille avoit enfin pris la réſolution de s'en plaindre à ſon père & à ſa mère; mais qu'il avoit informé de toute l'affaire ſa ſœur qui ſe trouvoit par haſard au logis; & qu'à l'aide des ménagemens dont elle avoit uſé, auſſi bien que de ſa fermeté, ils avoient été trompés dans ce dernier deſſein; que, perdant enfin toute eſpérance, ils avoient écouté les propoſitions de miladi Davers, & envoyé la pauvre Sara Godfroi à Marlborough, où elle fut entretenue par miladi, à

qui il en tint compte dans la ſuite, & où elle accoucha ſecrètement; que miladi Davers s'étoit chargée du ſoin de la petite fille, juſqu'à ce qu'on pût la mettre à l'école où elle étoit actuellement; & qu'il avoit mis ſur la tête de cette chère enfant une ſomme conſidérable, dont l'intérêt ſuffiroit à l'entretenir honnêtement, & le capital ſeroit une dot très-raiſonnable, & celle d'une demoiſelle, quand elle ſeroit en âge de ſe marier. Voilà, ma chère, me dit-il, l'hiſtoire en abrégé; & je vous aſſure, Pamela, ajouta-t-il, que je ſuis bien éloigné d'en tirer aucune ſorte de vanité. Mais puiſqu'elle eſt arrivée, j'avoue que je ſouhaite que la pauvre enfant vive, & ſoit heureuſe; & je dois travailler à la rendre telle.

Vous le devez ſans doute, monſieur, lui dis-je, & je me ferai une gloire de contribuer au bonheur de la chère petite, ſi vous voulez bien me permettre de l'avoir au logis. Mais, ajoutai-je, ne ſait-elle rien de ſes père & mère? Je voulois l'amener à me dire ſi la pauvre demoiſelle étoit en vie ou morte. Non, reprit-il. Ma ſœur a dit à ſa gouvernante, qu'elle eſt fille d'un monſieur & d'une dame qui ſont parens éloignés de milord Davers, & qui demeurent actuellement à la Jamaïque. Elle m'appelle ſon oncle, uniquement parce que je ſuis frère de miladi Davers qu'elle appelle ſa tante, & qui en eſt folle, auſſi bien que milord, qui fait

toute l'affaire. Ils l'ont chez eux à toutes les vacances, & ont beaucoup de bonté pour elle.

Je crois, ajouta-t-il, que peu de personnes savent ou soupçonnent la chose : car comme la mère est d'une famille au-dessus du commun, ses amis tâchent de la tenir secrète aussi bien que moi. Et miladi Davers l'a ménagée avec beaucoup d'adresse & de bonté jusqu'à l'autre jour qu'elle se livra aux transports de sa rage.

Ces mots : *la mère est d'une famille au-dessus du commun*, ne me laissèrent aucun lieu de douter que la pauvre demoiselle ne fût en vie. Mais, monsieur, ajoutai-je, comment peut la pauvre mère se priver du plaisir de jouir d'une aussi aimable enfant ? Vous y voilà présentement, ma Pamela, reprit-il. Je vois que vous voulez savoir ce qu'est devenue la pauvre mère. Il est assez naturel que vous le souhaitiez : mais je voulois vous tenir un moment en suspens pour voir l'effet que cela produiroit sur vous. Mon cher monsieur, repris-je.... Non, non, ma chère, interrompit-il, cela est très-naturel. Je trouve que vous avez eu bien de la patience, & que vous avez amené votre question de si bonne grace qu'elle mérite bien une réponse.

Vous saurez donc que ce n'est pas tout-à-fait sans fondement qu'on dit que sa mère demeure à la Jamaïque : elle y est en effet, & y vit fort heureuse.

Car il faut vous dire qu'elle ſouffrit tant de ſes couches, que tout le monde la regardoit comme une femme morte; ce qui fit ſur elle une ſi forte impreſſion lorſqu'elle en fut relevée, qu'elle n'étoit effrayée de rien tant que de la penſée de commettre encore la même faute. Mon intention, je l'avoue, étoit de lui rendre une viſite dès qu'elle ſeroit parfaitement rétablie. Mais, ſans m'en rien communiquer, elle s'engagea pour aller à la Jamaïque avec deux jeunes dames qui y étoient nées, & qui retournoient chez leurs parens, après avoir été quatre ans en Angleterre pour leur éducation. Elle m'écrivit une lettre fort touchante, pour me recommander ſa chère petite, & me prier de ne la jamais appeler de ſon nom, mais de la nommer Goodvin, afin que ſa honte en fût moins connue, tant pour l'amour d'elle-même que de ſes parens. Elle ſe fit adjuger par eux une ſomme de cinq cens livres ſterling, leur donnant quittance générale de tout ce qui pouvoit lui appartenir des biens de la famille, & s'en vint à Londres, & de-là alla avec ſes deux compagnes s'embarquer à Graveſend, d'où elle partit pour la Jamaïque, où elle eſt heureuſe & bien mariée. Elle y paſſe dans l'eſprit de ſon mari pour une jeune veuve, qui a une fille dont les parens de ſon premier mari prennent ſoin. Ainſi, Pamela, vous voyez que des deux côtés la vérité eſt conſervée dans cette hiſtoire autant qu'il eſt poſſible.

La pauvre dame, m'écriai-je ! que ſon ſort me touche ! Je ſuis ravie qu'elle ſoit enfin ſi heureuſe ! N'êtes-vous pas bien-aiſe auſſi qu'elle ſoit ſi éloignée de nous, ma chère, me dit-il ? Quant à cela, monſieur, répondis-je, je ne ſaurois en être fâchée, parce qu'elle jouit à préſent d'un bonheur qu'elle n'auroit jamais trouvé ici. Car je ſuppoſe bien que vous auriez continué à la tenter, ſi elle ne s'en étoit pas allée : & ce qui montre qu'elle étoit ſérieuſement réſolue de bien vivre, c'eſt qu'elle ait pu quitter ſon pays natal, tous ſes parens & amis, vous-même qu'elle aimoit ſi tendrement, & ſa chère petite enfant, pour aller chercher fortune dans un monde tout nouveau, parmi des étrangers, & à travers les haſards de la mer, uniquement pour ſe garantir de redevenir criminelle. En vérité, monſieur, le cœur me ſaigne du chagrin qu'une pareille ſituation a dû lui cauſer : je ſens toutes les angoiſſes où ſes remords ont dû la jeter pendant les horreurs de l'enfantement ; angoiſſes qui dans la ſuite ont produit ſur elle un effet ſi puiſſant & ſi louable. Je l'admire & l'honore pour ſa réſolution ; je mettrois volontiers au rang de nos plus vertueuſes femmes une perſonne ſi parfaitement rendue à ſon devoir ; & je ne doute point que dieu ne lui faſſe miſéricorde, & que le bonheur dont elle jouit à préſent ne ſoit la récompenſe dont ce dieu infiniment bon couronne ſon repentir & ſa

réforme. Mais, monsieur, ajoutai-je, n'avez-vous pas revu cette pauvre dame après son accouchement?

Ne croyant pas sa résolution si ferme, reprit-il, j'allai à Marlborough, où j'appris qu'elle étoit partie pour Calne. J'y courus, & je fus qu'elle étoit allée à Reading voir une de ses parentes. Je l'y suivis, & l'on me dit qu'elle étoit partie pour Oxford, où elle étoit effectivement, mais où je ne pus jamais venir à bout de lui parler.

Elle reçut enfin une lettre de moi, où je la supplioi de m'accorder une entrevue; car j'avois appris que son départ pour la Jamaïque avec les jeunes dames étoit résolu, & qu'elle ne rendoit visite à ses parens que pour prendre congé d'eux, & en recevoir la dot qu'ils étoient convenus de lui donner. Elle m'écrivit le mercredi, & me nomma le samedi suivant pour le jour de notre entrevue, qui devoit être à Woodstock, lieu de nos anciens rendez-vous.

Je me crus alors assuré d'elle, ajouta-t-il, & ne doutai nullement que je ne dérangeasse tout le projet de son voyage. Je partis le jeudi pour Glocester, sous prétexte d'une partie de plaisir, & le samedi je me rendis à Woodstock, au lieu marqué. Mais en arrivant je ne trouvai, au lieu d'elle, qu'une de ses lettres, où elle me demandoit pardon de m'avoir trompé. Elle y exprimoit un regret mortel

de sa faute, beaucoup de tendresse pour moi, & la crainte qu'elle avoit eue de ne pouvoir tenir sa résolution si elle me revoyoit; qu'elle étoit partie le jeudi pour s'embarquer, croyant bien que cela seul pouvoit la sauver; & qu'elle m'avoit fixé le rendez-vous au samedi, & au lieu même de la scène de ses foiblesses passées, afin que la chose me fît plus d'impression, & que j'en fusse plus porté à avoir pitié d'elle & à lui pardonner; & afin aussi d'avoir les devants sur moi de trois ou quatre jours, & d'être entièrement hors de ma portée. Elle me recommandoit encore, en me faisant observer que j'étois actuellement sur le lieu auquel la pauvre enfant devoit sa naissance, de lui conserver ma tendresse pour l'amour d'elle; ajoutant que c'étoit l'unique grace qu'elle eût à me demander, & que dans tous les dangers qu'elle alloit courir, comme dans toutes les traverses auxquelles elle s'exposoit, elle n'oublieroit jamais de prier dieu pour moi.

Ce récit touchant me fit fondre en larmes. Ah! monsieur, lui dis-je, cela ne fit-il pas une puissante impression sur vous? Une leçon de cet ordre, & donnée sur le lieu même où s'étoit consommé le crime, (car j'admire le pieux stratagême de la chère dame!) ne pouvoit que vous toucher infiniment: On la croiroit même suffisante pour vous avoir converti pour jamais. Sans doute qu'elle changea toutes vos mauvaises pensées? Sans doute, ma chère, me

dit-il, que je fus vivement touché, quand j'en vins à la réflexion : mais j'étois si assuré de réussir à la tenter & à détruire tous ses projets de voyage, que d'abord je fus dépité & de très-mauvaise humeur. Mais lorsque, comme je viens de vous le dire, la réflexion put avoir lieu, je fus entièrement vaincu par ce trait de sa prudence, de son repentir & de sa fermeté, & je l'admirai plus alors que je ne l'avois fait de ma vie. Il me fâchoit cependant qu'elle m'eût échappé de la sorte, & qu'elle m'eût surpassé à ce point en courage héroïque. Je partis en diligence pour Londres, avec une lettre de crédit de milord Davers de cinq cens livres sterling sur son banquier; mais je passai d'abord à Oxford, pour y recueillir autant d'instructions qu'il me seroit possible sur les moyens d'en entendre parler.

En y arrivant, ce que je ne pus faire plutôt que le lundi matin, j'allai dans un endroit nommé Crosbysquare, où demeuroient les amis des deux jeunes dames. Elle avoit pris la diligence le mardi, & joint les deux demoiselles le soir même; & le samedi elle étoit partie avec elles pour Gravesend, à-peu-près vers le tems que je l'attendois à Woodstock.

Vous devinez aisément, ma chère, que cela me toucha beaucoup. Quoi qu'il en soit, je convertis en argent toute ma lettre de crédit, & partis le lundi après-dîner avec mon laquais. Nous gagnâmes Gravesend dès le soir; & là on m'apprit que le matin

elle étoit partie de l'auberge avec les deux dames, pour aller à bord du vaiſſeau, qui n'attendoit que le vent, lequel lui devenoit alors favorable.

Je pris ſur le champ un bateau, & fus à bord du vaiſſeau, où je demandai mademoiſelle Godfroy. Jugez, ma chère Pamela, de ſa ſurpriſe & de ſa confuſion, lorſqu'elle m'apperçut. Elle penſa s'évanouir. J'offris au capitaine de lui donner tout ce qu'il voudroit, pour ne mettre à la voile que le lendemain; mais je ne pus jamais l'obtenir. Je fis tout mon poſſible pour la perſuader de venir à terre, & lui promis, ſi elle vouloit voyager un peu, de l'accompagner juſqu'à tel endroit d'Angleterre qu'il plairoit au capitaine de toucher ſur ſa route; mais elle fût inébranlable.

Tous ceux du vaiſſeau me regardèrent comme ſon très-humble ſerviteur, & furent touchés d'une entrevue de ce genre, ſur-tout les jeunes dames & les femmes qui les accompagnoient. Après bien des refus & ſur les proteſtations les plus fortes, elle ſe laiſſa perſuader d'entrer avec moi dans une des cabanes; & là j'employai toute ma rhétorique pour tâcher de la perſuader d'abandonner ſon projet. Mais tout fut inutile. Elle m'aſſura que je l'avois rendue parfaitement miſérable par cette entrevue; qu'auparavant elle avoit déja aſſez de chagrins dans l'eſprit; mais que pour le coup j'avois empoiſonné

tout ſon voyage, & l'avois plongée dans un abîme de détreſſes.

Je ne pus obtenir d'elle qu'une ſeule grace ; encore me l'accorda-t-elle avec bien de la répugnance : ce fut d'accepter, comme un préſent de ma part, les cinq cens livres ſterling que j'avois ſur moi ; &, à mon inſtante prière, elle me promit de tirer ſur moi, à ſon arrivée, pour une ſomme plus conſidérable, ſi elle ſe trouvoit en avoir beſoin, comme ſur une perſonne qui avoit en main ſes effets. En un mot, ce fut l'unique faveur que je pus en obtenir : car, outre qu'elle demeura ferme dans le deſſein de partir, elle ne voulut jamais me promettre d'entrer avec moi en commerce de lettres. Je crois même que ſi j'avois voulu l'épouſer, ce qui ne m'étoit point encore venu en tête, elle n'en auroit pas moins perſiſté dans ſa réſolution.

Mais, monſieur, lui dis-je, comment vous ſéparâtes-vous à la fin ? Je voulois partir avec elle, reprit-il, & être mis à terre dans le premier port d'Angleterre ou d'Irlande où l'on relâcheroit : il ne m'importoit lequel. Mais elle étoit trop livrée à ſes terreurs, pour y conſentir. De ſon côté, le groſſier maître du vaiſſeau, qu'ils appeloient capitaine, & que j'aurois volontiers jeté à l'eau, ne voulut jamais attendre un moment, le vent & la marée lui étant favorables : il me preſſoit ſans ceſſe de retourner à

terre, ou de faire le voyage. Comme j'étois d'une humeur impétueuſe, gâté par ma mère, comme vous le ſavez, & peu accoutumé à me voir contredire, je trouvois fort étrange que le vent & la marée, ou toute autre choſe, puſſent l'emporter ſur moi & ſur mon argent. Mais la choſe n'en arriva pas moins. Je fus obligé de partir, & pris congé des dames & des autres paſſagers, leur ſouhaitant à tous un bon voyage. Je donnai cinq guinées aux gens de l'équipage, pour les engager à prendre ſoin des dames, & fis des adieux que vous imaginerez mieux que je ne pourrois les exprimer. Elle me recommanda encore une fois, en préſence des demoiſelles, la chère petite hôteſſe; c'eſt le nom qu'elle donna pour lors à l'enfant; & me remercia de toutes les marques d'eſtime que je lui donnois, m'aſſurant que l'impreſſion en demeureroit éternellement dans ſon cœur. En partant, elle me jeta ſes bras au cou, & nous nous quittâmes d'une manière qui toucha tous ceux qui en furent les témoins, tant hommes que femmes.

Je deſcendis auſſitôt du vaiſſeau dans le bateau avec le cœur vraiment navré; j'y demeurai debout à la conſidérer auſſi long-tems qu'il me fut poſſible de la voir. Elle me regardoit de ſon côté en portant de tems en tems ſon mouchoir ſur ſes yeux. Je me contentai enſuite de conſidérer le vaiſſeau même après qu'on m'eut mis à terre,

tant que j'en pus diſcerner la moindre apparence; car il étoit déjà preſqu'à la voile quand j'en ſortis. Après quoi, je me retirai à mon auberge dans la plus grande agitation.

J'allai me coucher, mais je ne repoſai pas. Le matin ſuivant je revins à Londres, & regagnai la campagne l'après-dînée du même jour. Et voilà, ma chère, ce que j'avois à vous dire de la pauvre Sara Godfroy. J'apprends qu'elle envoie à toutes les occaſions qu'elle en a, & au ſu de ſon mari, des perſonnes pour s'informer comment ſe porte la fille qu'elle a eue de ſon premier mari; & qu'elle a la ſatisfaction de ſavoir qu'on a beaucoup de ſoin d'elle. Il y a environ un an que ſon mari lui envoya en préſent un petit noir d'environ dix ans pour la ſervir. Mais il fut attaqué de la petite vérole, & mourut un mois après ſon arrivée.

Il eſt impoſſible, lui dis-je, que votre grand cœur n'ait conſervé long-tems l'impreſſion de cette triſte aventure, & de toutes ſes circonſtances.

Il eſt vrai, reprit-il, qu'elle m'a vivement affecté pendant quelque tems: mais j'étois alors plein de feu & preſqu'incapable de réfléchir. Je commençai bientôt mes voyages: mille nouveaux objets me paſsèrent devant les yeux, & firent une puiſſante diverſion; & vous avez vu, que cinq ou ſix ans après, & même plutôt, j'avois tellement perdu toutes les impreſſions dont vous parlez que

je m'étois bien promis d'obliger ma Pamela à changer de nom, & à devenir Sara Godfroy ſeconde du nom.

Ah! méchant que vous êtes! lui dis-je, je vois bien que vous ne dites que trop vrai; mais je bénis dieu de ce qu'il en eſt autrement; je le bénis de votre réforme, autant pour l'amour de vous que pour l'amour de moi-même.

Je l'en bénis auſſi, ma chère, me dit-il, & je le fais avec toute la ſincérité imaginable, & avec d'autant plus de plaiſir, que j'ai, je m'en flatte, reconnu mon erreur de bonne heure, & que jouiſſant d'une ſanté ſi parfaite à la fleur de mon âge, il y a toute apparence que je viendrai à avoir parfaitement en horreur mes égaremens paſſés; que j'aurai pitié de la pauvre Sara Godfroy, par les mêmes motifs qui me font admirer les vertus de ma Pamela, & que je prendrai la ferme réſolution de m'en rendre auſſi digne qu'il eſt poſſible. J'eſpère auſſi, ma chère, que vos prières pour mon pardon & ma perſévérance, ſeront d'une grande efficacité envers dieu.

Ces charmantes réflexions ſur la triſte, mais inſtructive hiſtoire de la pauvre Sara Godfroy, nous conduiſirent juſqu'à la vue de notre maiſon. Nous deſcendîmes de carroſſe, & allâmes nous promener dans le jardin juſqu'à ce que le dîner fût prêt. Et nous ſommes actuellement ſi occupés à

tout préparer pour notre comparution à l'égliſe, que j'aurai à peine le tems d'écrire juſqu'à ce que cela ſoit paſſé.

LUNDI matin.

HIER nous allâmes à l'égliſe, accompagnés de Jean, d'Abraham, de Benjamin, & d'Iſaac, tous en belles livrées neuves, dans le plus beau de nos carroſſes, qui avoit été nettoyé exprès, doublé & équipé de neuf, de ſorte qu'il avoit toute l'apparence d'être neuf en effet. Mais je n'avois point d'écuſſon à écarteler avec celui de mon cher époux. J'en fis l'obſervation devant lui, & il me répondit en badinant, qu'il avoit bonne envie d'écarteler pour mes armes une branche d'olivier, par alluſion aux eſpérances qu'il avoit (*) d'une famille. J'avois mis l'habit de damas blanc à fleurs d'or dont je vous ai parlé, une coëffure ſuperbe, avec le collier de diamans, & les boucles d'oreilles, &c. ci-deſſus mentionnés. Pour mon cher maître, il avoit une belle veſte d'un pou de ſoie bleu, galonnée; ſon habit étoit d'un beau drap gris de perle, avec les boutons & les boutonnières d'or, & doublé d'un

(*) C'eſt une alluſion au pſeaume 92 où les enfans ſont comparés à des plants ou branches d'olivier.

taffetas blanc. Ah ! qu'il étoit charmant dans cet équipage ! Je lui dis que je me trouvois trop magnifique, & que je voulois mettre de côté quelques-uns des joyaux : mais il me répondit que cela seroit regardé de sa part comme un mépris qu'il auroit pour moi ; & que, quoique le monde pût en parler sur le pied où les choses en étoient, comme je semblois le craindre, il aimoit mieux cependant qu'on dît toute autre chose, plutôt que d'avancer que je n'étois pas sur un aussi haut pied, comme sa femme, qu'aucune dame qu'il eût pu épouser.

La noblesse des environs nous avoit attendus, à ce qui paroît ; car l'église étoit pleine. A mon grand regret, nous y arrivâmes des derniers : de sorte qu'à mesure que nous avancions pour gagner le banc de mon maître, les yeux d'une foule de gens se fixoient sur nous, & nous les entendions tous se parler bas l'un à l'autre. Mais mon cher maître y parut avec un air d'intrépidité, & s'y comporta envers moi d'une manière si tendre & qui marquoit tant de contentement, qu'il donna à toute la congrégation une opinion très-avantageuse du choix qu'il avoit bien voulu faire, ne donnant pas le moindre lieu de penser qu'il en fût honteux. Pour moi, comme j'étois résolue de m'occuper entièrement des devoirs du jour, mon attention à m'en bien acquitter, & mon ardeur à rendre graces

à dieu pour les immenſes faveurs que j'en avois reçues, m'occupèrent tellement, que je fus beaucoup moins émue que je ne l'aurois été autrement des regards avides & des chuchoteries des dames, des meſſieurs, & en vérité de toute l'aſſemblée, dont les yeux étoient tous attachés ſur notre banc.

Quand le ſermon fut fini, nous reſtâmes dans l'égliſe juſqu'à ce qu'elle fut conſidérablement vidée ; mais nous nous trouvâmes environnés d'une foule qui nous attendoit aux portes de l'égliſe & dans le porche. Là j'eus le plaiſir d'entendre de tous côtés mille & mille louanges, tant ſur ma perſonne que ſur mon ajuſtement & mon maintien, & pas une ſeule réflexion choquante, ni aucune choſe qui ſentît tant ſoit peu le mépris. M. Martin, qui eſt garçon, M. Chambers, M. Artus, & M. Brooks, y étoient avec toutes leurs familles. Ces quatre s'avancèrent vers nous avant que nous montaſſions en carroſſe, & nous complimentèrent l'un & l'autre très-poliment & en véritables amis. Meſdames Artus & Brooks eurent la bonté de me féliciter. Madame, me dit la dernière, vous me renvoyâtes l'autre jour mon mari enchanté de vos manières charmantes, & de votre douceur, & vous venez de convaincre aujourd'hui plus de mille ames, que ces belles qualités vous ſont toutes naturelles.

Vous

Vous me faites beaucoup d'honneur, madame, repris-je. Rien ne me fait mieux ſentir mon bonheur que l'approbation d'une ſi aimable perſonne. Mon cher maître me donna la main pour monter en carroſſe, & s'arrêta à la portière pour parler au chevalier Atkins, qui l'accabloit de complimens, & qui porte toujours le cérémonial un peu trop loin. Je penſe qu'il le fit exprès pour m'accoutumer aux contemplations du public, ce qui me cauſa quelque peine; car j'étois toute déconcertée d'entendre les louanges des gens de campagne, & de les voir entourer le carroſſe de tous côtés. Pluſieurs pauvres me demandèrent la charité: je fis ſigne à Jean avec mon éventail: Diviſez, lui dis-je, cet argent entre les pauvres dans le porche de l'égliſe le plus éloigné; & qu'ils viennent me trouver demain matin, & je leur donnerai quelque choſe de plus, s'ils ne m'importunent pas à préſent. Je lui donnai en même tems tout l'argent que j'avois, qui ſe trouva monter à vingt-cinq ou trente ſhelings; & cela me délivra des clameurs avec leſquelles ils me prioient de les aider.

M. Martin vint à moi de l'autre côté du carroſſe, & s'appuya ſur la portière, tandis que mon maître parloit au chevalier Atkins dont il ne pouvoit ſe dépêtrer. Je vous jure, me dit-il, que vous avez enchanté toute la congrégation. Il n'y a pas une

ame qui ne chante hautement vos louanges ; & mon bon voiſin a ſu mieux choiſir pour lui-même, qu'on n'auroit pu le lui inſinuer. Je vous jure, ajouta-t-il, que notre miniſtre a plus jeté les yeux ſur vous que ſur ſon livre.

Vous encouragez comme il faut les ames foibles, lui dis-je. Je vous jure, reprit-il, que je ne dis que la pure vérité. Je me marierois dès demain, ſi j'étois sûr de trouver une perſonne qui eût ſeulement la moitié de votre mérite. Je ne ſuis pas louangeur exceſſif, continua-t-il, & je n'accorde que ce qui eſt dû au vrai mérite ; mais il faut que je diſe avec toute l'égliſe, qui vient d'être édifiée de votre piété, que vous êtes l'ornement de votre ſexe, que vous faites un honneur infini à votre époux, & que vous rendez la religion aimable.

Quand il eut ceſſé de parler, le miniſtre lui-même me complimenta, & me dit que le pieux comportement d'une auſſi aimable mariée édifieroit tout ſon troupeau, & lui donneroit du courage à lui-même. Vous êtes trop bon, monſieur, lui dis-je ; j'eſpère que je me conduirai conformément aux bonnes inſtructions que j'aurai le plaiſir de recevoir d'un auſſi digne paſteur que vous. Il me fit une profonde révérence, & ſe retira.

Le chevalier Atkins vint alors à moi, tandis que mon maître montoit en carroſſe. Madame, me dit-il, je vous demande mille pardons de vous

avoir privée si long-tems de votre cher époux : mais c'étoit pour lui dire qu'il étoit le plus heureux homme du monde. Je lui fis une profonde inclination ; mais je l'aurois bien voulu à cent lieues, pour m'avoir ainsi exposée aux regards de chacun, qui, malgré tous mes efforts, ne laissoient pas que de me déconcerter beaucoup.

Si vous voulez venir tous les dimanches à l'église avec votre charmante compagne, dit M. Martin à mon maître, je n'y manquerai pas une seule fois, & elle donnera un bon exemple à tout le voisinage. Ah ! mon cher monsieur, dis-je à mon maître, vous ne savez pas combien M. Martin a de bonté pour moi. Les civilités dont il m'accable, me donnent le courage de lever les yeux, & de montrer hardiment ma joie & ma gratitude en public.

Je suis aussi sensible que vous, mon cher amour, aux politesses de mon bon ami. Nous irons constamment à l'église, lui dit-il, & dans tous les autres endroits où nous pourrons avoir le plaisir de voir le cher M. Martin.

Parbleu ! lui dit celui-ci, vous êtes un mortel bien heureux ; l'exemple de votre épouse vous a rendu plus poli & plus aimable que je ne vous ai connu de ma vie ; je ne vous ai pourtant jamais regardé comme manquant de politesse. Là-dessus, il nous fit la révérence, & monta dans son

carroſſe. Nous partîmes, & dans le chemin, le peuple nous accabla de bénédictions, & nous traita de couple charmant.

Comme je n'ai d'autre vanité, en vous répétant toutes ces choſes, que celle de voir la démarche que mon maître a faite en s'abaiſſant juſqu'à moi, autoriſée d'une approbation générale, je ſais que vous me le pardonnerez.

L'après-dînée, nous retournâmes à l'égliſe, & d'aſſez bonne heure, à ma très-humble requête; mais l'égliſe étoit déjà pleine, & peu après elle regorgea; tant la nouveauté attire les yeux des humains. Hélas! ils n'en ſont que plus à plaindre! M. Martin entra après nous, & venant à notre banc: Je prendrai ſéance auprès de vous cette après-dînée, mes chers amis, nous dit-il. De tout mon cœur, reprit mon maître: pour moi j'en fus extrêmement fâchée; mais auſſi je pris bien la réſolution de ne pas faire céder mon devoir à ma timidité, ni à aucune autre conſidération: & dès que le ſervice commença, je me retirai au fond du banc, & laiſſai ſur le devant les meſſieurs, qui ſe comportèrent l'un & l'autre avec toute la décence convenable. J'inſiſte là-deſſus d'autant plus que ci-devant M. Martin ne s'étoit jamais beaucoup ſignalé par ſon exactitude à venir à l'égliſe, ni par ſon attention au ſervice lorſqu'il y étoit.

Le miniſtre, contre ſon ordinaire, & pour

nous faire honneur, prêcha une seconde fois, & nous donna un excellent sermon sur les devoirs relatifs du chrétien. Comme il fit plusieurs belles observations sur le sujet, j'y prêtai une attention toute particulière. M. Martin m'adressa deux ou trois fois la parole pendant le sermon, mais il me vit si entièrement occupée à écouter le prédicateur, qu'il s'abstint de m'interrompre : j'eus soin cependant de me ressouvenir de la leçon que mon maître m'avoit faite précédemment, & de garder avec lui une contenance gaie & obligeante, comme avec un de ses intimes amis. Mon maître le pria de nous faire l'honneur de souper avec nous. Je suis si épris de votre épouse, que je ne vous conseille pas de trop entretenir cette disposition ; car je serai toujours chez vous si vous le faites. Vous ne sauriez nous honorer trop souvent de votre compagnie, reprit mon maître ; & comme je vous ai laissé brusquement dans la nasse du célibat, je suis d'opinion que vous ne sauriez mieux faire que de répéter vos visites le plus qu'il vous sera possible ; & qui sait si mon bonheur ne convertira pas un second libertin ? Qui le sait ? reprit M. Martin ; je le sais, moi ; car je suis déjà plus qu'à demi réformé.

Quand je fus à la portière, mesdames Artus, Brooks & Chambers me furent présentées par leurs époux ; & un instant après, la spirituelle miladi

Towers, qui m'avoit raillée ci-devant, comme je vous l'ai dit, vint ſe joindre à elles. Madame Artus me félicita, & me dit que toutes mes bonnes voiſines ſe raſſembleroient, & viendroient en corps me rendre viſite. Madame, lui dis-je, c'eſt un honneur dont je ne ſaurois me montrer trop reconnoiſſante; & vous ferez bien bonne de favoriſer & protéger ainſi une perſonne, qui fera toujours ſon étude de mériter vos bonnes graces, par tous les égards imaginables.

Vous n'avez pas beſoin de protection, ma chère voiſine, me dit miladi Towers, votre mérite ſuffit pour cela. J'ai eu ce matin un rhume, qui m'a retenue au logis; mais j'ai enſuite tant entendu parler de vous avec éloge, que j'étois bien réſolue de ne pas me renfermer cette après-dînée; je veux faire chorus avec ceux qui vous félicitent; & ſe tournant enſuite vers mon maître; vous êtes, lui dit-elle, un ruſé filou comme je l'ai toujours cru. Où avez-vous dérobé cette aimable dame? N'y a-t-il pas de la barbarie à nous l'amener ainſi ſans dire garre, pour nous mortifier & nous éclipſer toutes? Vous êtes bien bonne, madame, lui dit-il, vous & toutes mes dignes voiſines, de la regarder des mêmes yeux que moi. Mais, ſi je n'avois pas été convaincu, que ſon excellent cœur & ſes manières préviendroient chacun en ſa faveur du premier coup-d'œil, je n'aurois jamais

osé la mettre dans la classe de celles de nos bonnes voisines qui nous félicitent à présent d'une manière si obligeante.

J'avoue, lui dit-elle en baissant la voix, que j'ai été du nombre de vos censeurs; mais, à présent que je vois l'honneur que votre épouse peut faire à la plus haute condition, je sens que je ne vous ai jamais tant aimé de ma vie, que depuis que je connois le choix que vous avez fait. Ma chère voisine, me dit-elle en venant à moi, pardonnez de ce que je n'ai conservé que dans mon esprit le souvenir de vous avoir vue autrefois; j'aurois dû garder dans le cœur l'idée d'une personne qui nous est si supérieure à toutes, par son aimable douceur & ses manières charmantes, & qui soutient avec tant de dignité l'état heureux dont elle jouit aujourd'hui.

Ma chère dame, lui dis-je, pourrai-je jamais vous exprimer assez ma gratitude? Non, je ne saurois désormais jeter avec peine les yeux sur ma condition passée; puisque l'indulgence & l'exemple de tant de dames de mérite m'aident si puissamment à soutenir les honneurs auxquels le plus généreux des hommes m'a élevée.

Vous parlez comme un ange, me dit-elle obligeamment. Si nous étions ailleurs, je vous baiserois pour cette réponse. O heureux, heureux M. B***, ajouta-t-elle en s'adressant à mon maître!

que vous venez de nous donner une haute idée de votre jugement! Je vous jure, ajouta-t-elle, que, ſi je vais vous voir ſeule, je ne tarderai pas à vous rendre mes devoirs. Ce ſera bien votre faute, madame, lui dit madame Brooks, ſi vous vous faites à vous-même le tort d'y manquer.

Elles prirent ainſi congé de nous. Que vous m'avez rendue heureuſe, dis-je avec tranſport à mon cher maître, en lui donnant la main! Et moi, dit le prédicateur qui venoit juſtement de nous joindre, à ce que je remarque de vous deux, j'oſerai bien avancer qu'il eſt difficile d'exprimer combien vous rendez votre époux heureux. Je lui fis une révérence en rougiſſant, ne croyant pas qu'il m'eût entendue. Mon maître lui dit qu'il ſeroit charmé s'il vouloit bien lui faire l'honneur de le venir voir. Il répondit qu'il auroit celui de nous rendre ſes devoirs à la première occaſion, & qu'il nous amèneroit ſon épouſe & ſa fille. Je lui dis qu'il nous faiſoit une double faveur, & que je ſerois charmée de cultiver une ſi digne connoiſſance. Je le remerciai de ſon beau ſermon; & lui me remercia de l'attention que j'y avois prêtée, & qu'il voulut bien appeler exemplaire. Mon cher maître m'aida enſuite à monter en carroſſe, & nous fûmes ramenés au logis, tous deux heureux; & graces au ciel, tous deux contens.

M. Martin vint chez nous le ſoir, avec un au-

tre gentilhomme de ſes amis, nommé Dormer; & il ne nous entretint que de l'opinion avantageuſe qu'il diſoit que chacun avoit de moi, & du bon choix que mon généreux bienfaiteur avoit fait.

Ce matin, les pauvres ſont venus me voir, au nombre de vingt-cinq, comme je les y avois invités; & je les ai tous renvoyés contens. Ils n'étoient, dimanche, pas plus de douze ou quatorze, lorſque Jean leur diſtribua l'argent que je lui avois donné: mais d'autres en eurent vent, & complétèrent le nombre ci-deſſus.

MARDI.

CE matin, mon généreux maître m'a donné un témoignage bien raiſonné, mais auſſi bien attriſtant par ſa nature, du cas qu'il fait de mon peu de mérite; témoignage que je ne pouvois jamais ſouhaiter d'en avoir, & auquel je n'avois garde de penſer.

Après le déjeûner, il me mena promener dans le jardin, & une ondée venant à tomber, nous allâmes nous réfugier dans le petit pavillon du jardin privé, où il m'avoit autrefois donné tant d'allarmes. Ma chère, me dit-il, s'aſſeyant à côté de moi, j'ai actuellement mis fin à tout ce qui m'oc-

cupoit l'eſprit, & me voilà parfaitement tranquille. N'avez-vous pas été ſurpriſe de ce que je me ſuis fort occupé depuis un tems dans ma bibliothèque, & de ce que, gardant le logis, j'ai néanmoins été ſi peu en votre compagnie? Non, monſieur, lui dis-je, je n'ai jamais eu l'impertinence de vouloir deviner rien de ce à quoi il vous a plu de vous occuper; & je me garderai bien de jamais me livrer à une curioſité qui pourroit vous devenir importune. D'ailleurs, je ſais que vous avez de grands biens; & le train où vous vous mettez, d'examiner & de régler vous-même vos affaires, doit néceſſairement prendre une partie de votre tems, dont je dois être fort ſoigneuſe de ne vous rien dérober.

Fort bien, reprit-il! mais je vous dirai à quoi je me ſuis occupé en dernier lieu. J'ai fait réflexion que ma famille étoit preſqu'éteinte; que ſi je meurs ſans héritiers, une grande partie de mon bien ira à une autre branche, & que d'autres portions de mes effets mobiliers tomberont entre les mains de gens à la merci deſquels je ne voudrois pas que ma Pamela pût jamais ſe trouver. La vie humaine étant donc précaire, j'ai diſpoſé tellement de tout, que vous ſerez, quoi qu'il arrive, abſolument indépendante & heureuſe. Je vous ai aſſuré le pouvoir de faire beaucoup de bien, & de vivre ſur un pied convenable à une perſonne qui m'appartient

de ſi près ; & j'ai ôté tout pouvoir à qui que ce ſoit de jamais moleſter votre père & votre mère dans la poſſeſſion de ce que je leur ai déja aſſigné pour le reſte de leurs jours. Je viens de mettre fin à tous ces arrangemens : il n'y a plus qu'à nommer vos fidéicommiſſaires (*) ; & ſi vous connoiſſez quelqu'un en qui vous ayez plus de confiance qu'en tout autre, je voudrois que vous le nommaſſiez vous-même.

Je fus ſi vivement touchée de cette triſte marque qu'il me donnoit de ſon exceſſive bonté pour moi, & ſi accablée de la foule d'idées qu'une choſe auſſi ſérieuſe fit néceſſairement naître dans mon eſprit, que la parole me manqua. Je me ſoulageai enfin par un torrent de larmes. Ah ! monſieur, lui dis-je, en le ſerrant tendrement dans mes bras, vous m'accablez par un diſcours ſi cruel, & cependant ſi plein de bonté ! Je ne pus en dire davantage.

Ma chère, me dit-il, je vous conjure de ne pas vous chagriner d'une choſe qui me fait plaiſir. Je n'en ſuis pas plus près de ma fin, pour avoir fait ce teſtament. Mais comme chaque jour nous ex-

(*) En Angleterre, lorſqu'on veut aſſurer un bien à quelqu'un, on le met en dépôt entre les mains de deux perſonnes qui veulent bien s'en charger, & qui, en vertu d'un acte dreſſé exprès, en deviennent reſponſables, eux & leurs héritiers, à celui auquel ledit bien eſt aſſuré & à ſes héritiers.

poſe à mille accidens, & que la vie eſt ſi incertaine, différer de mettre ordre à des choſes de cette conſéquence, eſt, ſelon moi, une des plus inexcuſables fautes qu'on puiſſe commettre. On a à penſer à tant d'intérêts importans lorſqu'on approche de ſon dernier période, & l'ame peut s'y trouver ſi agitée & ſi peu capable de s'occuper d'affaires, que c'eſt un meurtre de remettre à une époque ſi précieuſe aucun de ces arrangemens qui demandent, plus que tous les autres, une mûre délibération, une entière liberté d'eſprit, une vigueur & une ſanté parfaite. Mon pauvre ami M. Carlton, qui mourut dans mes bras il n'y a que quelques jours, & dont l'ame étoit agitée d'un côté de conſidérations mondaines, & de l'autre, de la violence des maux qui l'ont tué, &, qui plus eſt, occupé d'intérêts d'autant ſupérieurs à ceux-ci que l'ame eſt au-deſſus du corps, fit alors une ſi forte impreſſion ſur moi, que mon impatience en redoubla de me retrouver dans cette maiſon, où étoient la plupart de mes papiers, afin d'y faire le teſtament auquel je viens de mettre la dernière main. Puiſque la choſe fait tant de peine à ma chère fille, je penſerai moi-même à lui choiſir les fidéicommiſſaires les plus capables de maintenir ſes intérêts. Je n'ai donc, ma chère, qu'à vous aſſurer que dans cette occaſion, comme dans toute autre que vous pourriez vous imaginer, je me ſuis étudié à vous aſſurer

toute la tranquillité, la liberté & l'indépendance poſſibles. Et comme je veux à l'avenir éviter de vous parler de rien qui puiſſe vous attriſter, je n'ai qu'une ſeule & dernière requête à vous faire : je vous demande en grace, au cas que, pour punition de mes fautes, il plaiſe à dieu de me ſéparer de ma chère & bien-aimée Pamela, de vous faire un devoir de n'épouſer pas une certaine perſonne de par le monde ; car quelle que ſoit la répugnance que j'ai à penſer qu'un autre pourroit me ſuccéder dans votre cœur, je ne voudrois jamais imiter Hérode, & vous interdire un changement d'état par un ſecond mariage.

Je ne pus lui répondre, & la douleur penſa me ſuffoquer. Je vous dirai, ajouta-t-il, pour finir tout d'un coup ſur un ſujet qui vous chagrine tant, que la perſonne en queſtion eſt M. Williams. Il faut auſſi vous mettre au fait du motif de ma demande, qui n'eſt fondée que ſur ma délicateſſe, & nullement ſur aucun dégoût que j'aie pour lui, & ſur aucune apparence que je puiſſe jamais en avoir. Mais il me ſemble qu'il en pourroit retomber du blâme ſur ma Pamela, ſi jamais elle venoit à faire un tel mariage ; qu'on pourroit en prendre lieu de penſer & de dire qu'elle avoit d'abord épouſé un homme pour ſes grands biens, dans un tems où, ſans cela, elle en auroit volontiers épouſé un autre ; & que, ſe trouvant en liberté de ſuivre ſon inclination,

elle y cède enfin, & ſe donne le jeune miniſtre pour mari. Or, je ne ſaurois ſouffrir qu'on puiſſe penſer, ſous quelque frivole prétexte que ce ſoit, que je n'ai pas toujours eu dans votre cœur la préférence ſur tous les hommes de la terre, nonobſtant ma conduite à votre égard, ayant fait voir de mon côté que je vous préférois à toutes celles de votre ſexe, ſans aucune diſtinction de rang.

M'eût-on donné l'univers entier, je n'aurois jamais pu ouvrir la bouche. A préſent, dit-il, en me prenant dans ſes bras, j'ai dit tout ce que j'avois ſur le cœur: je ne m'attends point à une réponſe, & je vous vois trop touchée pour pouvoir m'en faire aucune. Je ne vous demande que de me pardonner un diſcours dont je vous ai appris le motif, qui intéreſſe votre réputation autant que ma délicateſſe. N'allez pas me répliquer: dites ſeulement que vous me pardonnez. J'eſpère que voici la dernière choſe chagrinante que je dirai à ma chère Pamela, dans tout le reſte de ma vie. Dieu veuille, pour notre bonheur commun, la prolonger pendant un grand nombre d'années.

La douleur continua toujours à me rendre muette. Ma chère, me dit-il, la pluie eſt paſſée; ſortons, & continuons notre promenade. Il me donna auſſi-tôt la main, & j'allois parler; mais il m'impoſa ſilence. Je ne veux pas, me dit-il, que ma chère amie ouvre ſeulement la bouche. Si je prêtois

l'oreille aux assurances qu'elle voudroit me donner du soin avec lequel elle remplira mes souhaits, j'aurois l'air d'en douter, & d'avoir besoin de ses protestations pour le croire. J'étois assuré, ajouta-t-il, que, pour vous engager à me complaire, il me suffiroit de vous dire ma pensée : c'est un sujet auquel je ne repenserai de ma vie, si vous ne le rappelez pas à mon esprit. Alors il changea de discours de la manière du monde la plus obligeante.

Ma chère, me dit-il, ne trouvez-vous pas du plaisir à respirer l'odeur délicieuse que la pluie vient de communiquer à ces plates-bandes de fleurs ? Votre présence m'anime à un tel point, que je croirois presque lui devoir ce que nous ne devons qu'à l'ondée, dont la fraîcheur répand autour de nous un si doux parfum. Quand ma Pamela est à mes côtés, il me semble que toute la nature fleurit à l'entour de moi : & je me rappelle à ce sujet une idylle, que je composai il y a quelques années, en me supposant dans une situation toute semblable à celle où je suis actuellement. Elle en peint si bien tous les charmes, qu'on diroit qu'un esprit prophétique me l'inspira pour lors ; & comme je la sais par cœur, je vais vous la réciter. Il me prit alors dans ses bras, & tout en marchant il me répéta les vers suivans, dont il me donna ensuite une copie.

IDYLLE.

QUAND vous parlez, Iris, de ces vives couleurs
Qui viennent d'embellir nos arbres & nos fleurs,
Vous en donnez la gloire à ces douces ondées
Que les feux du ſoleil ont ſi bien ſecondées.
De la raiſon peut-être eſt-ce ſuivre les loix;
Mais de mes ſens charmés ſi j'écoutois la voix,
Si vous me permettiez, Iris, de les en croire,
Je vous ferois au moins partager cette gloire:
Je dirois que c'eſt vous qui rendez en ces lieux
La nature aujourd'hui ſi brillante à nos yeux.
Ah! des plus beaux jardins fût-ce ici le modèle,
Et de tous les printems chantés par Philomèle;
Fût-ce ici, chère Iris, le printems le plus doux;
Ce printems, ce jardin, que ſeroient-ils ſans vous?
Tant que mon cœur languit loin de votre préſence,
Tout me ſemble avec lui languir de votre abſence;
Tout paroît triſte & morne à mes ſombres regards.
Mais vous vois-je; auſſi-tôt, je vois de toutes parts
La nature étaler une face riante,
Et prendre de votre air la douceur attrayante.
Votre préſence, enfin, ou produit ces beautés,
Ou produit pour les voir de nouvelles clartés.
Décidez là-deſſus: mais contemplez ces roſes;
Les voilà ſous vos yeux dans ce moment écloſes:
Ce lys, à votre aſpect, ſemblant ſe réjouir,
Emblême de mon cœur, vient de s'épanouir:
Et que ſont ces parfums, ces odeurs confondues,
Par-tout où vous paſſez, dans les airs répandues,
Qu'un tribut de nos fleurs, qui, pour charmer vos ſens,
Diſſipent leurs tréſors, prodiguent leur encens;

Tandis

Tandis que de vos pas la ſecrète influence
De ces biens prodigués leur fournit l'abondance ?
Entre les dons de Flore, & vous, charmante Iris,
Tel eſt le beau rapport que la nature a mis.
Ils l'ornent en un ſens, vous l'ornez dans un autre :
Vous ſervez à leur gloire, ils ſervent à la vôtre :
Ils parent votre ſein, il les pare à ſon tour :
Sur ce trône animé, vrai trône de l'amour,
Lorſqu'un caprice heureux leur aſſigne une place,
Ils ſemblent reſſentir le prix de cette grace.
Prenez de ces œillets, cueillez de ces jaſmins,
Ils paroîtront joyeux de paſſer dans vos mains.
Des roſſignols, encore, écoutez le ramage ;
Ils ſemblent ne chanter que pour vous rendre hommage.
En brillant à leurs yeux, de leurs goſiers brillans
Vous avez réveillé les doux gazouillemens.
L'alouette, en volant vers le ſéjour des anges,
Va leur montrer, ſans doute, à chanter vos louanges ;
Et préſageant déjà votre ſort glorieux,
Vous annonce d'avance aux habitans des cieux.
Ici les arbres même ont pour vous leur langage ;
Ces tilleuls, de plaiſir, agitant leur feuillage,
Pour vous offrir leur ombre étendent leurs rameaux :
Là, jaloux de leurs droits, ces ſenſibles berceaux
Paroiſſent demander qu'on préfère leur ombre,
Retraite des amours & plus fraîche & plus ſombre.
Entrons-y, chère Iris : j'y connois un réduit
Qui conſerve en plein jour les attraits de la nuit.
Dans ce réduit charmant, la nuit & le ſilence
S'animeront pour vous, auront leur éloquence.
Entrons-y, chère Iris : j'y veux, à vos genoux,
Vous jurer librement combien je ſuis à vous.

C'eſt ainſi qu'un beau jour le noble & riche Alcandre,
Dans de vaſtes jardins nouvellement acquis,
Tenoit à la beauté dont les yeux l'ont conquis,
Un langage galant & tendre.
Euſſiez-vous jamais, à l'entendre,
Deviné que l'hymen, depuis plus de ſix mois,
Les retenoit tous deux enchaînés ſous ſes loix?

Il tâcha par ſes manières charmantes, d'adoucir la triſteſſe que tant de généroſité, jointe à la gravité du ſujet, & à l'étrange requête qu'il venoit de me faire, m'avoient miſe au fond du cœur. Tout ce qu'il me permit de dire fut, que je n'étois pas fâchée contre lui. Moi, fâchée contre vous! m'écriai-je en le ſerrant dans mes bras, & le baiſant mille fois: permettez que je vous témoigne ainſi ma gratitude, & le pouvoir abſolu que vos commandemens auront toujours ſur moi.

Mon ame étoit pourtant quelquefois en preſſe, & n'a pas même ceſſé d'y être juſqu'à préſent. Dieu veuille que je ne voye jamais le terrible moment qui mettra fin aux jours précieux de mon excellent & généreux bienfaiteur. Dieu veuille.... Mais la ſuppoſition me tue: briſons ſur un ſujet ſi déſolant.

Bon dieu! Qu'eſt-ce que cette vie, au milieu même des plus grands avantages qu'elle nous procure? Nous la paſſons à nous y forger des maux imaginaires, lorſqu'aucuns maux réels ne la

troublent. Ces craintes chimériques de poſſibilités que nous ne voyons qu'en éloignement, peuvent nous rendre auſſi efficacement malheureux, que ſi nous avions à lutter contre des misères actuelles. Il me ſemble qu'en réfléchiſſant mûrement là-deſſus, chacun devroit ſe convaincre, que ce monde n'eſt pas un lieu où des ames immortelles puiſſent éternellement demeurer, & qu'il faut néceſſairement que cette vie ſoit ſuivie d'une autre, où l'ame entière ſera ſatisfaite.

Mais ſortons de l'abîme où je me ſuis plongée. Mes lumières ſont trop foibles pour pouvoir ſaiſir, comme je le devrois, toute l'importance de ces grands ſujets. Il faut me borner à prier dieu, qu'après avoir fait ici bas un uſage convenable de ſes faveurs, je puiſſe, avec mon cher bienfaiteur, jouir des félicités de cet heureux état où il n'y aura que des ſatisfactions ſans mêlange, & où tout ſera joie, paix & charité à jamais.

Pendant que nous ſoupions, je reparlai de ſes vers. Monſieur, lui dis-je, le charmant échantillon que vous m'avez donné de votre talent pour la poéſie, ne me laiſſe nul lieu de douter que vous ne puiſſiez, ſi vous le voulez bien, me faire pluſieurs faveurs du même genre; puis-je vous le demander en grace? Juſqu'ici, me dit-il, j'ai mené une vie trop bruyante & trop voluptueuſe, pour pouvoir me livrer à une occupation ſi innocente. J'ai fait

par-ci par-là quelques légers eſſais ; mais très-peu de morceaux achevés. Je n'avois, en vérité, ni la patience ni l'attention néceſſaires pour m'attacher long-tems à une même choſe. Je pourrai de tems à autre vous montrer quelques-unes de mes ébauches : mais c'eſt un genre de productions dans lequel je n'ai jamais pu me contenter moi-même.

VENDREDI.

HIER preſque tous les gentilshommes de notre voiſinage nous firent l'honneur de nous rendre viſite avec leurs épouſes, qui s'étoient donné le mot pour venir toutes à la fois nous féliciter. Elles furent la bonté, la candeur & la cordialité même ; & jamais politeſſe n'égala celle des meſſieurs. Ils ſoupèrent avec nous ; tout ſe paſſa avec ordre & décence, & à la ſatisfaction de chacun ; graces aux bons ſoins & à l'habileté de la chère madame Jervis, qui eſt une excellente ménagère.

Pour moi, on eût dit que je ne m'étois ajuſtée que pour fixer l'admiration de tout le monde : & en vérité, ſi je n'avois pas ſu que je ne m'étois pas faite moi-même, comme mon cher père me le diſoit un jour, & que j'euſſe été aſſez ſimple pour penſer auſſi avantageuſement de moi que l'aimable compagnie vouloit bien le faire, l'orgueil auroit

aiſément trouvé place dans mon cœur. Mais je n'ai pas oublié, & miladi Davers me l'a dit avec autant de vérité que de colère, que je ne ſuis qu'une image & un colifichet. Toute ma vanité eſt de penſer que dieu m'a élevée à une condition où je pourrai me rendre utile à des perſonnes qui valent mieux que moi. C'eſt-là mon orgueil, & j'eſpère que ce ſera mon ſeul orgueil. Car qu'étois-je de moi-même ? Dans le bien que je puis faire, je ne ſuis que la troiſième main: mon cher maître n'en eſt lui-même que la cauſe ſeconde. C'eſt dieu, c'eſt l'être tout-puiſſant, tout miſéricordieux & tout bon, qui en eſt le premier auteur. A lui donc en ſoit rendu toute la gloire.

Comme je m'attends, mes très-chers & très-honorés père & mère, à jouir bientôt du bonheur inexprimable de vous poſſéder ici, bonheur que je vous conjure de hâter le plus qu'il vous ſera poſſible, je ne vous entretiendrai point du détail de ce qui s'eſt paſſé dans la charmante & dernière ſoirée; car j'aurai & cela & mille autres choſes à vous dire. J'ai grand'peur de vous fatiguer de mon caquet quand je vous verrai.

J'ai eu ici huit dames d'autant de différentes familles, à chacune deſquelles il me faudra rendre viſite ſéparément. Bon dieu! que d'ouvrage je vais avoir à faire! Je commence à craindre de ne pouvoir remplir mon tems auſſi-bien que je l'ai déjà promis à mon cher maître. Il eſt cependant content.

gai, affable & plein de bonté. L'heureuſe mortelle que je ſuis! Puiſſé-je en rendre toujours grace à dieu, & en témoigner inceſſamment ma reconnoiſſance à mon cher époux. Quand je ſerai délivrée de l'embarras de tant de viſites, j'eſpère que mon ame paſſera de ce tumulte à un calme domeſtique, qui me permettra de devenir utile à mon cher maître & à ſa famille.

Ce matin, miladi Davers nous a envoyé faire ſes complimens de la meilleure amitié du monde, avec des félicitations ſans nombre de la part de milord Davers. Elle m'a priée de lui envoyer mes papiers par le porteur; & m'a fait dire que, dès qu'elle les aura lus, elle viendra elle-même me les rendre & m'en remercier; & qu'elle & milord me feront bientôt l'honneur de ſe convier chez moi (c'eſt l'expreſſion dont elle a eu la bonté de ſe ſervir) & d'être mes hôtes pendant quinze jours.

Je n'ai préſentement qu'une ſeule & unique choſe à ſouhaiter; après quoi, je m'imagine que je ſerai toute extaſe; c'eſt votre préſence & votre bénédiction de l'un & de l'autre. Vous me la donnerez, je l'eſpère, matin & ſoir, juſqu'à ce que vous ſoyez établis dans le ſéjour charmant que mon cher époux vous a deſtiné.

Je languis d'avoir la liſte que vous m'avez promiſe des honnêtes gens que vous ſavez être dans l'indigence: l'argent me demeure oiſif dans les

mains, & ne me rapporte rien. Vous voyez que je ſuis devenue uſurière, & que je veux tirer l'intérêt de l'intérêt. Je ſais pourtant qu'après avoir fait tout ce que je puis, je n'aurai jamais fait tout ce que je dois. Dieu veuille ſuppléer à mes imperfections.

J'ai dit à mon cher mari, que je voulois rendre une ſeconde viſite à la laiterie. S'il ne veut pas me l'accorder pour le préſent, je ferai comme toutes les femmes gâtées par leurs maris, & je le tourmenterai juſqu'à ce qu'il m'ait ſatisfaite là-deſſus. Si dieu nous prête vie, il me refuſera en vain le plaiſir de travailler tout de mon mieux à former de bonne heure le cœur de la chère petite enfant, de peur qu'elle ne tombe dans les mêmes pièges qui ont cauſé la perte de ſon infortunée mère. Je lui amaſſe une proviſion de jolies choſes, afin de m'en faire aimer ſi je puis, & de la divertir quand je la reverrai.

Je reçois dans ce moment la plus agréable de toutes les nouvelles, en apprenant que mardi matin vous partez pour venir nous voir. Vous aurez le carroſſe ſans faute. Dieu veuille hâter notre heureuſe rencontre. Elle viendra toujours trop tard. Pardonnez à mon impatience. Je vous envoie ceci pour vous amuſer ſur la route; & ſuis pour jamais votre tendre & reſpectueuſe fille, &c.

Ici finissent les lettres de l'incomparable Pamela à ses parens. Comme ils arrivèrent chez elle le mardi au soir de la semaine suivante, elle n'eut plus occasion de continuer son journal.

Le bon vieux couple en fut reçu avec toutes les démonstrations imaginables de joie, d'amour & de respect, & son généreux époux leur fit un accueil plein de bonté & de tendresse. Ils y demeurèrent jusqu'à ce que tout fût prêt pour leur séjour dans le comté de Kent. M. B*** lui-même, & leur fille, les y conduisirent, & les mirent en possession de la jolie ferme qu'ils leur avoient destinée. Ils y vécurent long-tems avec beaucoup d'agrément, faisant du bien à tous ceux qui les environnoient, tant par leur exemple que par une charité judicieuse.

Tant qu'ils vécurent, ils rendirent par an deux visites, de chacune quinze jours, à leur chère fille & à son époux, & ils en furent visités à leur tour une fois par an pendant huit jours au moins. M. B*** ayant augmenté la ferme par de nouveaux achats, ils en augmentèrent encore la valeur par leur diligence, & méritèrent de sa part les témoignages d'affection qu'il leur avoit donnés.

Pour l'aimable Pamela, elle jouit plusieurs années de suite de la récompense due à sa vertu,

à ſa piété, & à ſa charité : elle fit les délices de tous ceux & celles qui la connurent, & fut regardée comme le modèle le plus accompli de ſon ſiècle & de ſon ſexe.

Elle rendit ſon cher époux doublement heureux, en lui donnant une belle & nombreuſe famille. Il fut pour elle le meilleur & le plus tendre des maris, &, à ſon exemple, ſe fit remarquer pour ſa piété, ſa vertu & ſon exactitude à remplir tous les devoirs d'un homme de ſociété & d'un vrai chrétien. Ils firent l'admiration de toutes leurs connoiſſances, par leurs manières engageantes, par l'ordre & l'économie admirable qu'ils firent régner dans leur maiſon ; par leur aimable hoſpitalité, & par une charité qui ſe répandoit ſur tous les objets qu'ils connoiſſoient en être dignes.

Pamela fut régulièrement viſitée des principales dames de ſon voiſinage, qui chérirent ſa connoiſſance, & profitèrent de ſes bons exemples.

Miladi Davers devint une de ſes plus ſincères & de ſes plus tendres admiratrices, & milord Davers, en quelque manière, en fut fou.

La jeune demoiſelle Goodwin fut enfin accordée à ſes ſouhaits & à ſes importunités ; elle ſe forma ſur ſon exemple, & avec le tems elle épouſa un Gentilhomme aimable & riche, qui trouva en elle une femme excellente.

FIN.